



Molly Reed

HOT COUTURE

INTEGRALE

Pandorica

Molly Reed

Hot Couture

Intégrale

Pandorica 

1

— À la future mariée !

Dans des éclats de rire, je tends mon verre et trinque avec mes collègues. Élixa rayonne : dans deux semaines, elle va enfin s'unir à l'homme qui partage sa vie depuis un an. *Un an !* Rien que d'y penser, j'en ai des frissons d'angoisse ! Il faut dire que je suis loin d'être un modèle de rapidité quand il s'agit de changer mes habitudes. Avec Peter, trois années ont été nécessaires pour me décider à sortir avec lui, quatre autres pour emménager dans son petit T2 et quatre années supplémentaires pour accepter de l'épouser...

Encouragée par nos cris, Élixa saute pieds nus sur la table basse du pub pour hurler, par-dessus la musique assourdissante, sa joie immense d'avoir mis la corde au cou de son Paul. Près de moi, Amélia – ma meilleure amie – a un hoquet sarcastique. Je lui donne un coup de coude, qui manque de renverser sa coupe sur sa robe.

— Mince, Sara, fais gaffe ! bougonne-t-elle.

— Fais un effort, on est là pour s'amuser. Un petit sourire ne te tuerait pas.

— Je te rappelle que c'est toi qui m'as forcée à venir. Tu sais ce que je pense du mariage...

Une torture lente et douloureuse avant que mort s'ensuive.

— Je devrais être dans mon lit, en ce moment.

— Tu dormiras plus tard.

— Qui t'a dit que je voulais dormir ?

J'ai du mal à me retenir de rire devant son air malicieux. Depuis son divorce, Amélia collectionne les hommes comme d'autres collectionnent les petites voitures.

Je vérifie d'un coup d'œil qu'Élixa ne nous a pas entendues. Elle est trop occupée à brailler des paroles de chanson incompréhensibles : ses notions d'anglais sont pires que les miennes. Mais elle y met tout son cœur et son bonheur fait plaisir à voir. Elle est heureuse et c'est tout ce qui compte.

Je souris en songeant que, deux ans plus tôt, c'était moi la reine de la soirée.

Peter. Si j'avais su à seize ans qu'il allait devenir mon meilleur ami, mon premier amour, puis mon mari, j'en aurais été la première étonnée. Il rassemblait tous les critères du mauvais garçon que j'évitais comme la peste : des cheveux blonds indisciplinés, des piercings aux oreilles et un immense tee-shirt à l'effigie du groupe *Korn* tombant sur un pantalon tailladé. De mon côté, j'avais davantage l'apparence d'une jeune fille modèle que d'une bimbo. Je n'étais pas non plus la plus populaire du lycée. Je restais dans mon coin à griffonner des tas de silhouettes sur un calepin à spirales et à imaginer ma collection de vêtements qui révolutionnerait le monde de la mode.

C'est grâce à Peter, qu'aujourd'hui, à vingt-huit ans, je travaille dans la maison Stein, spécialisée dans la Haute Couture. Jamais, il y a trois ans, je n'aurais eu le cran d'envoyer à la maison parisienne des copies de mes travaux. Lui n'avait pas hésité. Cela a été un choc pour moi d'apprendre que la première d'atelier avait été intéressée par mes croquis « explosifs à tendance chic et rock ». Elle avait insisté auprès de son directeur artistique, Mario Adoni, pour qu'il me reçoive en entretien. La boule au ventre et le cœur rempli d'espoir, j'avais essayé de mettre de côté ma timidité pour affronter cet homme à l'allure de dandy. Il m'avait écoutée sans m'interrompre avant de me renvoyer chez moi. Quelques jours plus tard, la nouvelle tombait : il me proposait non pas un poste de créatrice mais celui de tailleuse-couturière « pour voir ». J'étais tellement heureuse de mettre un pied dans l'atelier de cette si prestigieuse maison que je n'avais pas fait ma difficile. J'avais abandonné mon boulot de serveuse pour me rendre dans la Ville Lumière.

Et, il y a six mois, une opportunité incroyable m'a été offerte : dessiner cinq tenues pour la nouvelle égérie de la marque, Kessy Evans, une actrice anglaise que le cinéma s'arrache.

Je vis un rêve éveillé et je le dois à l'homme que j'aime. Je souhaite à Éliisa d'être aussi heureuse que moi.

— Je vous envie, toi et Peter ! s'exclame-t-elle en s'emparant de ma main pour contempler mon alliance gravée de petits motifs. Ça fait combien de temps, maintenant ?

— Douze ans, dont deux de mariage.

Elle émet un sifflement admiratif.

— Même après tout ce temps, ça crève les yeux que tu l'aimes comme au premier jour !

Je lui rends son sourire. Comment ne pas adorer Peter ? C'est un homme bon, drôle et attentionné. Difficile de trouver le moindre défaut à ce portrait.

— Rien n'a changé entre nous, confirmé-je.

— Sauf les porte-jarretelles, souffle Amélia, moqueuse, le nez dans sa coupe.

Je me renfonce davantage dans mon siège. Bon, d'accord, j'admets que j'ai troqué mes chemises de nuit en soie contre des pyjamas en coton, et que ma lingerie ressemble davantage à celle de mes années étudiantes qu'à celle d'une femme avide de rendre son mari fou de désir. Il faut dire que, depuis que je cumule mes deux casquettes – styliste et tailleur-couturière –, je subis des horaires infernaux et des déplacements presque constants. Les délais de livraison souvent serrés, les dates des événements commerciaux et les unités de production aux quatre coins du pays n'y sont pas pour rien non plus. Autant dire que mener de front une vie personnelle et une vie professionnelle relève souvent de l'exploit. Cerise sur le gâteau : à plus de soixante-dix ans, Mario Adoni est aussi chaleureux qu'un croque-mort, en plus d'être capricieux. Il n'a aucun remords à vous faire retenir jusqu'à l'aube si le travail effectué ne lui convient pas. Si son annonce de se retirer du monde de la mode, après le grand défilé, a choqué ses clients et les médias, pour ma part, l'annonce m'a fait l'effet d'une bouffée d'oxygène : ma vie de couple s'en verra enfin apaisée et plus épanouie.

— Disons que c'est... différent.

Je ne peux pas le dire autrement sans trahir ma vie privée un peu chaotique.

Avec Peter, nos rapports sexuels sont devenus irréguliers et il arrive qu'un bon mois s'écoule avant que nous ne parvenions à nous accorder un moment ensemble. Ce n'est que grâce à sa patience et à sa compréhension que notre couple affronte mes absences. En rentrant le soir, après des heures et des heures à essayer de satisfaire un grand couturier exigeant et son directeur artistique, j'ai pour seul objectif de m'écrouler la tête la première sur mon oreiller et de ronfler jusqu'au lendemain matin.

Devant ma mine pensive, Amélia me tire à l'écart du groupe.

— Vas-y, balance.

— Quoi donc ?

Mon manque d'entrain à me confier la fait soupirer.

— Je ne suis pas idiot et je te connais. Tu préfères que je m'adresse directement à ton cher et tendre ? Allez, te fais pas prier, je vois bien qu'il y a un souci. Raconte-moi tout.

Amélia travaille au sein de la Maison Stein depuis cinq ans en tant que tailleurse-couturière. C'est elle qui m'a prise sous son aile et m'a aidée à trouver ma place. Je n'ai plus aucun secret pour cette femme pétillante au caractère bien trempé. Elle est ma confidente et, depuis quelques mois, elle prend un malin plaisir à se considérer comme ma conseillère conjugale. Certes, je ne suis peut-être pas aussi dévergondée qu'elle, mais je pense avoir assez de jugeote pour me débrouiller sans devoir étaler ma vie sexuelle au grand jour.

Pourtant, aujourd'hui n'est pas coutume, j'ai besoin d'une oreille amicale.

J'hésite puis je vérifie que personne ne prête attention à notre conversation.

— Peter et moi n'avons pas couché ensemble depuis six semaines.

Devant sa grimace, je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas si dramatique que ça, que tous les couples connaissent à un moment donné des *problèmes* de ce genre. Je lui rappelle aussi notre situation actuelle – à savoir nos horaires infernaux – qui n'est pas pour rien dans la destruction progressive et irrémédiable de ma vie sexuelle.

Amélia m'observe comme on regarde une enfant trop butée.

— Sara, ça ne date pas d'hier, ce *problème* entre vous. Y'a encore pas si longtemps, tu me disais même que vous ne faisiez plus rien d'autre ensemble. Pas de cinéma, plus de sorties. Qu'est-ce qu'il pense de cette situation ?

— Peter est adorable et patient. Il sait que mon métier est très important pour moi. Et puis, tout ça est temporaire. Dès que la relève de Mario sera effective, je serai beaucoup plus présente et je me ferai pardonner. Il me connaît, il... s'occupe.

— Ça fait six semaines qu'il ne t'a pas touchée ? Et il ne ressent pas le besoin de te grimper dessus ?

— Peter n'est pas un animal ! Il sait que la période actuelle est difficile à cause de la Fashion Week qui se prépare.

— Comme tous les hommes, c'est un primate qui a des besoins. Leurs cerveaux sont limités à trois tâches : manger, dormir et baiser. Raye un seul mot de cette liste et tu cours droit au casse-pipe.

— Tu exagères !

— Crois-moi, si tu ne réagis pas tout de suite, il trouvera quelqu'un pour *s'occuper*. Si ce n'est pas déjà fait.

— C'est ridicule ! Tu connais Peter autant que moi, il n'est pas comme ça. C'est difficile pour lui, j'en suis consciente, je ne suis pas insensible, mais je ne peux pas non plus me forcer.

Amélia a un soupir. Elle a fait sa connaissance quelques années auparavant, et, s'il y a bien un homme à qui elle accorde volontiers le bénéfice du doute, c'est lui. Dans le passé, elle avait déjà pu compter sur son épaule compréhensive pour affronter des coups durs.

— As-tu au moins essayé de pimenter vos rares rapports ? Une petite combinaison de cuir minuscule, par exemple ? Ces messieurs adorent quand on sort le martinet. Cela lui laisserait un souvenir impérissable pour les semaines qui suivent.

Son clin d'œil coquin me donne des frissons désagréables.

— Je ne veux même pas savoir ce que tu fais avec tes copains d'un soir !

Elle éclate d'un rire tellement sonore que, malgré la musique, des visages curieux se tournent vers nous.

— Ma gentille Sara... Sous ses airs de Prince Charmant, je suis persuadé que ton cher Peter donnerait tout pour que tu te transformes en Catwoman prête à le flageller pour ses bêtises.

Elle me dévisage longuement avec une grimace annonciatrice d'un mauvais présage.

— Écoute, je vais être honnête avec toi. Si ton mari a encore eu la patience de t'attendre, les ampoules qu'il a sur les mains vont vite lui procurer l'envie d'en trouver une autre. Offre-lui ce qu'il veut et arrange-toi pour qu'il garde ça suffisamment en mémoire pour le faire patienter jusqu'à la fois suivante.

Elle louche vers notre groupe d'amies, qui dansent à présent comme des révoltées.

— Regarde Élixa. Depuis quand n'ai-je pas vu le même sourire sur tes lèvres ? Elle est épanouie, *heureuse*. Peux-tu en dire autant ?

Je ne réponds rien. La future mariée exulte dans une robe sexy à souhait, tout en brandissant sa bague de fiançailles. Nul doute que sa vie sexuelle doit être plus torride que la mienne. En attendant, elle rentre chez elle tous les soirs à heures fixes et elle a la chance inestimable d'avoir une patronne qui ne lui demande pas de refaire son agenda quinze fois par jour. Un bouton mal placé ou une matière refusée, et Mario m'ordonne de tout reprendre à zéro.

— Quand le défilé sera passé, j'aurai davantage de temps à consacrer à Peter. Il sait que c'est très important pour moi. Nous avons déménagé exprès de province pour que je puisse réaliser mon rêve. Et je travaille d'arrache-pied pour y parvenir.

— Je suis heureuse pour toi que Mario t'ait offert une opportunité de prouver ce que tu vaux, mais...

— C'est une chance qui ne se présentera pas deux fois, tu le sais.

— Moi, oui. Mais Peter ne peut pas t'attendre éternellement. Ouvre les yeux.

Cette vérité me fait soupirer. Depuis presque deux ans, je fais passer ma carrière avant toute autre chose. Plus Peter est compréhensif, plus, de mon côté, j'ai tendance à l'oublier... À ce rythme, nous ne serons bientôt plus que de vulgaires colocataires.

Je dois me reprendre à tout prix. Si je ne veux pas voir mon mariage exploser en mille morceaux, il est indispensable qu'il retrouve une femme à ses côtés.

Amélia pianote quelques secondes sur son téléphone avant de me montrer l'écran.

— Tu vas aller faire du shopping, ma fille.

— Tu plaisantes ? Il n'est pas question que je rentre dans ce... genre de boutiques !

— Dis-toi que tu le fais pour ton mari adoré et qu'il saura t'en remercier.

Rien que de voir l'enseigne du magasin – une silhouette de femme rose bonbon dans une attitude lascive – me fait piquer un fard. Je n'ose même pas imaginer mettre un pied à l'intérieur.

— Détends-toi donc. De nos jours, c'est chose courante.

Peut-être mais je ne suis pas comme ça. Je pousse l'écran hors de ma vue.

— Je te remercie de t'inquiéter de ma vie sexuelle, mais je crois que je vais me débrouiller toute seule. Je vais rentrer chez moi, lui faire un câlin et je suis persuadée que le train sera à nouveau sur les rails.

Le plan est simple. Il me suffit de le suivre à la lettre et tout redeviendra comme avant.

Sauf que je n'avais pas prévu un petit détail.

2

Peter est absent.

Un mot sur la table de la cuisine m'informe qu'il est allé boire un verre avec Maxime, l'un de ses anciens collègues de chez Games Studios. Je me laisse choir sur une chaise, dépitée. Cela m'apprendra à sortir le seul jour où je ne suis pas coincée au boulot !

L'appartement est silencieux. Mort. Même pas un animal pour vous tenir compagnie. Pas étonnant que Peter n'ait pas souhaité demeurer plus longtemps entre ses murs.

La culpabilité m'étreint le cœur tandis que je ressasse les paroles d'Amélia. Je secoue la tête pour chasser ces vilaines pensées : mon mari n'est pas le genre d'homme à agir de la sorte. Si notre couple était en danger, nous nous serions posés autour de la table et nous aurions discuté ensemble, comme deux adultes, pour trouver une solution à notre problème. C'est un homme compréhensif, gentil, incapable de faire une telle horreur.

Mon regard glisse à nouveau sur le mot. Je sais que les journées sont longues pour lui. Son ancienne boîte a fermé à cause des malversations de son dirigeant et, malheureusement, aucun repreneur ne s'est manifesté pour sauver l'entreprise et ses salariés. Cela fait déjà presque une année que les journées se suivent et se ressemblent. Enfermé dans un modeste T2 de trente-cinq mètres carrés, il y a de quoi devenir chèvre.

Dire qu'il n'a pas cherché à me retenir ce soir ! Je me sens d'autant plus coupable. J'aurais dû refuser de suivre les filles pour rester avec lui. Nous aurions regardé la télévision, discuté et probablement serais-je en train de me faire pardonner en ce moment même...

J'attrape le papier et le déchire. Cette fois-ci, c'est moi qui vais devoir patienter.

Je récupère mon téléphone dans mon sac et j'envoie un SMS à Peter pour lui signaler que je suis rentrée. Moins d'une seconde plus tard, un bip

reconnaissable entre tous m'apprend que l'étourdi a oublié le sien dans la chambre attenante.

Le lit est défait ; l'appareil dépasse de dessous l'oreiller. Je retiens difficilement un petit rire moqueur. Je suis persuadée qu'il a dû le chercher partout avant de se résoudre à laisser un mot sur la table.

Un SMS de Maxime est affiché sur l'écran. Son retour dans la capitale est repoussé. Il souhaite profiter du soleil du sud de la France avec sa petite famille et s'excuse de se décommander à la dernière minute. Mince ! Peter risque de poireauter un moment avant de rebrousser chemin.

Décidée à l'attendre devant la télévision, je me pose devant le canapé. Un documentaire animalier m'occupe presque trente minutes avant que je ne m'inquiète de l'heure. Peter est patient, mais quand même. Si seulement je savais où il était, je pourrais le prévenir ! Je m'empare de son téléphone et je farfouille dedans à la recherche d'un indice. Il est probablement dans un café, mais à Paris, ce n'est pas ce qui manque.

Sa boîte mail est pleine à craquer. Certains messages datent du mois dernier. Tous ne sont pas ouverts : des offres promotionnelles, des invitations à des ventes privées, des messages d'anciens collègues...

Soudain, mes yeux se figent sur le nom d'un expéditeur. Amber345. Il y a une dizaine de messages d'elle. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est qui, cette fille ? Le dernier message reçu a été ouvert dans la matinée. Je ne résiste pas à la tentation de cliquer dessus.

Tu me manques trop.
Je veux que tu sois enfin à moi.
Je t'aime.
Amber.

Interloquée, je fixe l'écran sans savoir si je dois rire ou pleurer. Qu'est-ce que ça veut dire ?! Où est la réponse de Peter ?! Pourquoi je ne la trouve pas ?! Je me précipite sur son compte Messenger. L'avatar d'Amber345 apparaît en haut de la liste des correspondants. La dernière conversation date de moins de trois heures. La dernière phrase est de Peter.

Hâte de te retrouver. Tu me manques aussi.

J'ai l'impression épouvantable de me prendre de plein fouet un trente-six

tonnes ! Les mains moites, je fais défiler en sens inverse les échanges. Ce n'est pas possible ! Pas lui ! Pas mon Peter ! Sous mes yeux noyés de larmes s'étalent des messages, par centaines. Des rendez-vous, des échanges répugnants. Il communique avec elle, le soir, la nuit. Même quand je suis à ses côtés.

J'ai envie de vomir. Je me précipite aux toilettes.

Les jambes tremblantes, je prends appui contre le mur pour me forcer à respirer. Que je le veuille ou non, mon mari s'envoie en l'air avec une autre femme depuis des semaines. Peut-être même des mois. Et il est avec elle, en ce moment même. Rien qu'à cette pensée, mon estomac se tord. Pas étonnant que cela ne l'ait pas dérangé que je sorte ce soir : je lui laissais quartier libre pour retrouver sa maîtresse.

Une maîtresse...

Peter a une *maîtresse*.

Je ferme les yeux pour essayer de me calmer. En vain. Je me sens humiliée. Dévastée.

Amélia avait raison sur toute la ligne. Depuis des semaines, elle avait essayé de m'alerter. J'aurais dû l'écouter ! J'aurais dû lui faire confiance ! Comme j'ai été bête !

L'un des messages est clair : ils se sont donné rendez-vous dans un restaurant parisien. J'ai toutes les indications nécessaires pour les retrouver. Leur table est réservée pour 21h. Un programme *intéressant* attend mon cher époux avant... Cette simple phrase me donne à nouveau envie de vomir.

Il est 22 h 30.

Je file dans la rue après avoir jeté le téléphone au fond de mon sac. J'abandonne tout de suite l'idée de prendre ma voiture : j'irai plus vite en métro. D'ordinaire, je ne suis pas assez courageuse pour emprunter les tunnels le soir, mais, en cet instant, je suis dans un tel état que je pourrais affronter un dragon mal luné.

Il me faut plus de trente-minutes pour rejoindre le Quartier des Ternes, dans le 17^e arrondissement. La pilule est difficile à avaler : ma rivale n'est pas ce que j'appellerais une gueuse des bas quartiers. Ce périmètre comme ses alentours accueillent beaucoup de sièges de sociétés, d'institutions et d'Ambassades. Soudain, je me sens affreusement pauvre – et fade – face à ce déploiement de richesses.

Refoulant au fond de moi mon envie de fuir, j'arrive enfin devant la vitrine du restaurant *Michel Rostang* dans la rue Rennequin. Je n'y ai jamais mis les

pieds et pour cause : le prix des menus est juste exorbitant pour mon salaire. Pourtant, j'ai toujours rêvé d'y manger. Les critiques sur sa gastronomie sont excellentes et le décor sublime. Peter m'avait fait la promesse solennelle de m'y emmener le jour où ma marque de vêtements serait enfin sur le marché. Cette nouvelle trahison me broie le cœur.

J'ai à peine fait trois pas à l'intérieur qu'une femme tirée à quatre épingles m'empêche d'aller plus loin. Je n'ai évidemment aucune réservation, aussi je prétends vouloir rejoindre deux amis qui m'attendent. J'essaie de sourire, mais mes yeux gonflés et ma mine blafarde ne jouent pas en ma faveur.

— Pouvez-vous me donner le nom de celui qui a réservé la table, je vous prie.

Zut ! Je doute que Peter ait cassé son livret d'épargne pour une soirée. Nerveuse – mais toujours souriante – je tâche de me souvenir aussi vite que possible des messages échangés, qui pourraient me sauver la mise.

— Amber... de...

Un pli de contrariété barre le front de la réceptionniste.

— Écoutez, je suis désolée, mais je vais vous demander de sortir.

Elle me pousse gentiment, mais fermement vers la sortie.

Je n'ai plus rien à perdre. Je me débats, tout en lui avouant la raison de ma venue et en lui donnant une description approfondie de Peter. Son hésitation me convainc qu'il est bien là, et en bonne compagnie. Alors j'insiste, je joue la carte de la pauvre épouse éplorée, trahie par son mari.

Elle pousse un soupir de compassion, sans toutefois s'écarter de mon chemin.

— Croyez bien que je suis navrée de ce qui vous arrive. Mais je ne peux pas vous laisser pénétrer dans la salle du restaurant. Les clients qui viennent ici payent pour un service de qualité, et veulent dîner tranquillement.

— Je veux juste que mon mari – Peter Garnier – vienne dans ce hall. Je veux lui parler. C'est tout ce que je vous demande. Je vous en prie. Je ne compte pas hurler et je ne vais pas casser quoi que ce soit. Je veux juste lui parler.

Je me contiens comme je peux pour ne pas faire couler mes larmes. Elle hésite, lance un coup d'œil derrière son épaule et finalement acquiesce.

— Très bien, je vais faire en sorte qu'il vienne vous voir. Par contre, vous discuterez dans la rue.

Obéissante, je fais déjà un pas en arrière. Elle disparaît quelques secondes, durant lesquelles mon cœur a pris une cadence infernale.

Puis, enfin, je le vois. Peter s'avance, lentement. Je n'ai plus la force de retenir mes larmes quand je vois la culpabilité crispier ses traits. Toute ma colère s'est évanouie ; il ne reste qu'un épouvantable sentiment de gâchis.

— Bonsoir, Peter.

Il ne dit rien. Il se contente de me fixer, les lèvres pincées. Il a au moins la délicatesse de ne pas faire comme si de rien n'était.

Je devrais le haïr, pourtant je ne ressens qu'un profond chagrin de le voir si séduisant dans un costume trois-pièces. Je n'ai même pas remarqué qu'il s'était coupé les cheveux. Il les porte plus courts, dégagés au niveau des oreilles.

Je lui tends son téléphone. Il ne fait pas un geste pour le récupérer.

Finalement, je ne tiens plus. Dans un souffle, la question filtre entre mes lèvres :

— Comment as-tu pu me faire ça ?

Ses sourcils se froncent et ses poings se ferment.

— Évite-moi ton mélodrame. Tu n'es jamais à la maison. Depuis presque deux ans, je vis tout seul, je mange tout seul, je dors même tout seul. Tu passes ton temps dans les déplacements à l'autre bout du pays. Je ne te vois jamais. Et quand, enfin, tu daignes pointer le bout de ton nez, tu es tellement épuisée que tu refuses toujours que je te touche et...

Choquée par les accusations, je mets un clignement de paupières pour répondre.

— Donc c'est ma faute, c'est ça ?

— Tu n'as rien fait pour l'éviter. J'ai des besoins.

— Alors, tu t'estimais le droit de t'envoyer en l'air avec cette femme !

J'ai haussé la voix. En deux enjambées, il me rejoint et me tire par le bras pour me forcer à quitter le restaurant.

— Ne me touche pas ! m'écrié-je, furibonde, une fois dans la rue.

— Sara. Essaie de te calmer.

Ça, c'est très fort !

— Que je me calme ?! C'est une plaisanterie ! Qu'est-ce que tu attends de moi, exactement ? Que je rentre chez nous et que je t'attende pendant que tu finis ton repas avec ta maîtresse ?

Je plisse les yeux, furieuse de ne pas avoir, en cet instant, le gabarit d'un sumo pour l'envoyer voler jusqu'à la Lune.

— Sara... je veux divorcer.

Je le dévisage, hébétée.

— Tu... quoi ?

Peter reste silencieux, buté dans sa décision. Je suis incapable de parler. Je ne peux pas croire que douze ans d'amour puissent disparaître en un claquement de doigts.

— Je te contacterai dès que j'aurai trouvé un avocat. S'il te plaît, va-t'en.

Je recule d'un pas, puis d'un autre. Je ne veux rien entendre de plus. Les gens autour de nous nous dépassent sans savoir que mon monde vient de s'écrouler. Peter ne fait pas un geste vers moi, il me regarde m'éloigner puis courir dans la direction opposée.

Je cours longtemps, droit devant, dans les rues éclairées par les phares des voitures, les lampadaires et les vitrines des boutiques et des restaurants. Quelques personnes se retournent sur mon passage, mais je me moque de montrer un visage déformé par la souffrance. Je n'ai pas la force de retenir mes larmes.

— *Attention !*

J'ai juste le temps d'entendre l'avertissement hurlé avant d'apercevoir la voiture qui fonce sur moi. L'instant suivant, des pneus crissent sur le bitume dans un tintamarre assourdissant, et une énorme Mercedes noir métallisé s'arrête à un cheveu de ma position. Je suis trop choquée pour rassurer le chauffeur qui vient de bondir hors de sa voiture. Sa mine inquiète me force enfin à desceller les lèvres. Tremblante, je réponds tant bien que mal à ses questions. Oui, je vais bien. Non, il ne m'a pas touchée. J'entends les exclamations des quelques passants qui discutent entre eux : j'ai traversé la rue alors que le témoin lumineux était rouge.

— C'est... ma... faute, articulé-je. Je... je n'ai pas fait attention.

Un homme s'extirpe de l'arrière de la voiture. Il sent l'argent à plein nez : de son véhicule haut de gamme, en passant par sa montre en or et son costume de chez Gucci. Il me dévisage comme si j'étais l'insecte qui a failli salir son beau pare-brise.

— Vous devriez être plus prudente. Ouvrez les yeux, la prochaine fois !

Une riche bourgeoise venait de détruire mon mariage et maintenant l'un de ses congénères se donnait le droit de me parler comme si j'étais une moins que rien. L'argent ne permet pas tout, surtout pas d'être odieux ! Hors de moi, je rejoins le trottoir avant de prendre conscience que les noms des rues avoisinantes me sont inconnus. Sans m'en rendre compte, je me suis éloignée dans la mauvaise direction. J'en ai assez, j'ai juste envie de me laisser choir par terre et de pleurer de tout mon saoul. Mais pas devant l'autre énerguemène

qui me détaille de la tête aux pieds.

— J'en déduis que vous êtes perdue.

Il est exaspéré, mais pas autant que moi. Je me force à desserrer les mâchoires pour lâcher un soupir agacé.

— Rassurez-vous, je suis vivante et en un seul morceau. Donc merci de ne pas m'avoir écrasée, pour le reste, je me débrouillerai.

— Vous êtes à pied ?

— Non, mon chauffeur va arriver d'ici quelques minutes.

Je ne dois pas avoir la tête d'une résidente de ce quartier puisque mes paroles sont aussitôt remises en cause :

— Où vous rendez-vous ?

— Cela ne vous regarde pas, répliqué-je en tapant frénétiquement le nom des rues sur le GPS de mon téléphone.

— J'ai manqué de vous renverser ce soir, accordez-moi au moins la possibilité de vous ramener. Il est tard et j'ai l'impression que votre soirée a été assez difficile.

Il veut surtout en finir le plus rapidement possible. Je m'accorde quelques secondes de réflexion avant d'accepter sa proposition.

Je ne peux pas rentrer chez moi, c'est au-dessus de mes forces. Je lui donne l'adresse d'Amélia dans le 18^e arrondissement et il se contente de me faire signe de le suivre dans la voiture.

Le trajet se fait dans un silence glacial. Ni lui ni moi n'avons la moindre chose à nous dire. Ni l'envie.

Arrivée à destination, je sens mon cœur exploser dans ma poitrine. Je dois fuir de cette voiture avant de craquer. Sans un mot de remerciement, je claque la porte derrière moi pour courir vers le portillon rouillé qui mène à la maison de mon amie.

La voiture redémarre presque aussitôt.

3

— Ah, bah merde, alors ! s'exclame Amélia, après que je lui ai raconté les évènements de la soirée. Et tu l'as laissé en plan, comme ça ?

— Que voulais-tu que je fasse d'autre ? grogné-je, totalement avachie sur le comptoir de sa cuisine.

— Tu aurais dû le frapper ou au moins lui arracher les couilles. C'est un minimum. Ce salaud n'aurait pas dû s'en tirer à si bon compte.

Je ne réponds rien. Je n'arrive toujours pas à digérer les mots que Peter m'a crachés à la figure : je vais *divorcer*. Ce verbe résonne dans ma tête comme un échec lamentable.

— Allez, vas-y ! Dis-le, que tu m'avais prévenue !

— Je ne crois pas que ce serait très malin de ma part.

Elle esquisse un bâillement, avant de rassembler ses longs cheveux roux en un chignon au-dessus de sa tête.

Je m'en veux de débarquer chez elle, sans prévenir, mais je n'aurais pas supporté l'idée de me retrouver dans mon appartement pendant que Peter terminait sa soirée. De plus, je ne veux pas guetter l'heure, sans arrêt, en me demandant s'il va découcher ou non. De toute façon, je ne suis pas prête pour une nouvelle confrontation. J'ai besoin de prendre un peu de recul, de digérer la nouvelle et de pleurer sur une épaule compréhensive.

— Tu crois qu'il aurait pu s'excuser ? me lamenté-je. Même pas ! Je le *déteste* ! Je le *hais* !

Je n'arrive plus à pleurer. Mes yeux me brûlent, mon nez est gonflé et ma gorge douloureuse. Je ne me suis jamais sentie aussi pitoyable de toute ma vie.

Agacée de m'entendre me plaindre, Amélia me secoue les épaules.

— Bon, les larmoiements, ça va bien cinq minutes. Reprends-toi un peu ! Ton mari t'a fait cocue, et alors ? Tu n'es ni la première ni la dernière. Tu vas t'en remettre.

Je pousse un soupir si las qu'elle en lève les yeux au ciel.

— En tant que future divorcée, j’attends de ma meilleure amie soutien et amitié.

— C’est parce que je suis ton amie que je te préviens. Règle numéro un : fais tous les tests sanguins possibles et imaginables. Je ne veux pas t’inquiéter, mais j’espère que dans sa connerie, Peter a au moins pensé à utiliser des préservatifs !

Ce rappel à l’ordre me fait blêmir. Mon Dieu ! Et si... Je déglutis avant de lui confirmer que je prendrai rendez-vous dès le lendemain matin.

— Règle numéro deux ? m’enquis-je, sans enthousiaste.

— Accepte la situation au plus vite et passe à l’offensive.

Je renifle.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Peter doit se sentir plus léger maintenant que tu connais la vérité. En plus, il a une longueur d’avance sur toi.

— M’enfin, de quoi tu parles ? m’agacé-je face à tout ce charabia.

— Réfléchis une seconde : partage des biens, pension compensatoire... Ça te dit quelque chose ? Tu crois que tout est fini, mais tu fais erreur. Tout ne fait que commencer ! Crois-en une divorcée de quatre années d’expérience.

Je fronce des sourcils. J’avoue ne pas avoir encore songé aux conséquences matérielles de cette annonce. Un frisson désagréable me traverse l’échine tandis que je dresse dans ma tête la liste de mes biens personnels et ceux de Peter. La balance penche sans problème de son côté. Si je gagne plus que lui aujourd’hui, ce n’était pas le cas il y a quelques années, quand nous avions emménagé ensemble. Peter faisait bouillir la marmite et ses quelques petits boulots de dépannage informatique à droite à gauche rajoutaient encore du beurre dans les épinards. En gros, j’avais pour seul bien personnel un petit cactus de dix centimètres de hauteur au doux nom de Marcel.

— Il ne peut pas exiger que je quitte l’appartement ! Avec un seul salaire, je ne trouverai jamais un logement ! Et je ne peux pas croire que cette pimbêche lui filerait de l’argent pour qu’il le garde !

— T’inquiète pas pour ça, j’ai une chambre à te louer. Elle est petite, mais c’est toujours mieux que rien.

J’esquisse un sourire misérable.

— Peter est un con, conclut-elle brillamment.

— Mouais.

— Tu sais de quoi tu as besoin ? D’une fête.

Je grommelle, peu convaincue.

— Il n'est pas question que tu me forces à aller à ta maudite soirée. C'est glauque.

— Ce n'est pas « glauque », c'est amusant. Et puis, on rencontre du monde, on danse, on discute...

Alors que, chaque année, des millions de couples fêtent leur anniversaire de mariage devant un dîner aux chandelles, Amélia, quant à elle, célèbre son divorce à grand renfort de serpentins et de musiques si fortes qu'elle en devient sourde pendant vingt-quatre heures.

— C'est samedi qui vient. Ça te laisse six jours pour te préparer. La soirée ne pouvait pas mieux tomber pour te faire oublier tout ça.

Je suis anéantie, sans aucune envie de me battre contre l'unique personne qui m'a offert une oreille attentive.

— Tu ne lâcheras pas l'affaire, hein ?

— Tout à fait. Je ne veux plus te voir pleurer à cause de ce traître. Tu m'accompagnes, tu t'amuses et on rentre. Je ne vais pas te mentir : plus tôt tu auras tiré un trait sur lui, plus vite tu te sentiras mieux. Laisse-le là où il est, il n'en vaut pas la peine.

— Quand je pense que je n'ai rien vu...

Une belle idiote, voilà ce que je suis !

Je capitule, non sans une dernière grimace. Les prochains jours, voire les prochaines semaines, allaient être pénibles ; sortir avec Amélia me ferait probablement du bien.

— Déjà, débarrasse-toi de cette chose infâme, m'ordonne-t-elle en pointant ma bague du doigt. C'est la première étape importante de l'acceptation.

Comme je ne me décide pas à remuer, elle me force à me remettre sur mes pieds et m'entraîne devant la cuvette des toilettes.

— Jette-la.

— T'es folle ! Elle a dû valoir une petite fortune !

— Tu comptes la garder à ton doigt ?

— Non.

— Tu espères la vendre ?

— Je... je ne sais pas.

— Tu veux peut-être la lui rendre ?

— Non ! m'écrié-je. Hors de question !

— Alors, fais-le.

Je regarde mon annulaire une dernière fois ; l'anneau étincelle à la lumière de l'ampoule. Le Peter qui m'a offert cette bague, un soir d'été, n'existe plus.

La douleur remonte en moi par vagues violentes. Je ferme les yeux, prise de vertige. Amélia me soutient pendant que mon estomac se tord dans tous les sens.

— Je ne me sens pas bien...

J'ai juste le temps de jeter ce qui me reste de mon couple au fond de la cuvette avant de vomir tripes et boyaux.

— Je ne t'en demandais pas autant, marmonne Amélia en me tenant les cheveux. Reste là cette nuit. Demain, je t'accompagne chez toi pour récupérer tes vêtements.

Je m'assois contre le mur, avec le sentiment que mon monde s'est écroulé.

— Plus jamais je ne ferai confiance à un homme. Je ne veux plus entendre parler d'amour, de relation de couple et toutes ses bêtises à deux balles. C'est terminé !

Amélia s'adosse contre la baignoire avec une moue compréhensive. Elle me connaît trop pour ne pas savoir ce qui se cache derrière ces mots : la culpabilité.

— Ce n'est pas ta faute, Sara. Ce mec a accepté d'être avec toi, pour le meilleur et pour le pire, tu t'en souviens ? Alors s'il ne peut pas ranger son pénis dans son pantalon dès qu'une femme lui fait les yeux de biche, tu ne perds rien. S'il veut divorcer, alors signe ces foutus papiers. Il y a des tas d'hommes bien mieux que lui sur cette Terre qui ne demanderont qu'à te faire grimper aux rideaux.

Peut-être, mais ce n'est pas avec eux que je veux être. Peter a été l'ami marginal, le confident, mon premier amour et mon mari. Il est difficile de tout balayer d'un revers de la main du jour au lendemain. Je le déteste pour ce qu'il a fait. Il a détruit ce que nous aurions pu réparer ensemble, avec du temps et des attentions. Je me serais pliée en quatre pour le satisfaire. J'aurais même acheté la panoplie de Catwoman s'il me l'avait demandé.

Il a tout gâché. Il a tiré un trait sur notre relation sans aucun remords.

— J'aurais pu lui pardonner plein de choses, Amélia. Mais pas ça.

Elle me caresse tendrement une joue.

— Je suis désolée.

Ma tête tourne. Mon amie me rattrape juste à temps pour me pousser au-dessus de la cuvette des toilettes.

— N'empêche, il s'en sort bien. T'aurais dû lui arracher les couilles.

Le lendemain matin, je parviens non sans mal à avoir un rendez-vous chez

le médecin de toute urgence. Mes reniflements et ma peur ont dû faire flancher la secrétaire. Dans un silence pesant, Amélia ne me quitte pas d'une semelle, même au laboratoire d'analyses médicales. J'ai l'impression de revivre les mêmes épreuves difficiles, où je n'étais alors que la meilleure amie bienveillante et compatissante.

Je fixe le papier où figure un numéro de code.

— Les résultats ne tomberont que dans dix heures...

— Ça nous laisse le temps d'aller chez toi pour récupérer tes affaires.

Pestant contre tous les maris infidèles, je la suis jusqu'au parking.

Peter a toujours été du genre organisé. Aussi, je suis à peine surprise quand je découvre sur la table de mon ancienne cuisine une lettre qui me demande un entretien pour que nous discussions ensemble des modalités du divorce. Il souhaite que nous prenions le même avocat afin de raccourcir les délais de procédure. D'ailleurs, un rendez-vous est fixé le jour suivant, à ma pause du midi, afin de rédiger les grandes lignes de la convention qui sera homologuée auprès du Tribunal. Ses exigences sont déjà listées, il veut connaître les miennes.

Amélia m'arrache la liste des mains et la parcourt, remontée comme une pendule. Peter veut récupérer évidemment toutes ses affaires et me propose de garder une vieille télévision et notre lit. Monsieur est trop bon.

— Quel enfoiré ! Non, mais vraiment ce type n'a pas froid aux yeux !

— Laisse tomber. Qu'il garde tout s'il le souhaite.

— Quoi ? Mais t'es cinglée ? Tu n'as pas signé de contrat de mariage avec lui, officiellement tu as le droit à la moitié de ses biens ! Plume-le, qu'il aille pleurer auprès de cette pimbêche !

— De toute façon, que veux-tu que je fasse des meubles ? Tu me loues une chambre, pas un palace.

— Si tu n'en veux pas, moi je les prends. J'ai des vieux machins chez moi, je ne suis pas contre le fait de refaire ma décoration intérieure. Quand Samuel m'a quittée, il est parti avec la moitié de nos affaires, une voiture et notre chien.

Je secoue la tête, bornée.

— J'ai déjà pris ma décision, ce matin. Je ne veux aucun souvenir de lui. Je fais table rase du passé et je recommence tout à zéro.

— Tu es sûre de toi ?

— Certaine.

— Okay.

Elle file dans la salle de bains, attrape la brosse à dents de Peter et la trempe dans la cuvette des toilettes.

— Règle numéro trois : Toujours laisser un cadeau souvenir.

4

D'ordinaire, je fais face aux sautes d'humeur de Mario. Je garde la tête froide et je me plie volontiers à toutes ses exigences, même les plus excentriques. Mais ça, c'était avant que ma vie de couple n'explode en mille morceaux. J'ai passé la nuit à me retourner dans le lit, j'ai les nerfs à vif à cause de l'attente des résultats d'analyses et je suis épuisée. Une seule remarque négative de sa part sur l'harmonie des couleurs d'un de mes modèles me donne l'envie de tout déchirer et de rentrer chez moi. Même mon travail, je ne suis plus fichue de le faire correctement ! Égérie ou non, opportunité ou non, je suis à deux doigts de tout laisser tomber !

— Je vous conseille de vous reprendre, Sara, ou bien je trouverai quelqu'un d'autre pour vous remplacer. Jetez-moi ce torchon et recommencez !

J'ai l'envie furieuse de lui sauter à la gorge. Mario me dévisage comme si j'étais une parfaite idiote incapable de faire quoi que ce soit de mes deux mains.

— Que ce soit bien clair, le grand défilé qui va avoir lieu sera splendide. Je ne laisserai personne saboter cette représentation, vous m'entendez ? Alors, faites en sorte que ce soit le cas ou je m'arrangerai pour que votre salaire de ce mois-ci soit le dernier.

— Elle fera tout ce qu'il faut, monsieur, intervint précipitamment Amélia en posant une tasse de thé devant moi. Je peux vous l'assurer.

Mario ne m'a pas quittée des yeux. Amélia me fait signe de déposer les armes d'un froncement de sourcils. À contrecœur, je m'exécute.

— Nom d'un chien, tu veux te faire renvoyer ? me gronde-t-elle après qu'il s'est éloigné. Je sais que tu traverses une passe difficile, mais tu ne vas pas tout gâcher à cause de cet imbécile de Peter ! Reprends-toi ou tu vas te retrouver à la porte avant ce soir ! Mario est peut-être l'homme le plus insupportable qu'on connaisse, mais ici il fait la pluie et le beau temps. Évite de te le mettre à

dos.

Je lâche un soupir exaspéré.

— J'ai hâte que son successeur prenne le relais. Je ne supporte plus ses airs supérieurs.

— Pour le moment, aucun nom n'a été donné, mais on pourrait tomber sur pire que lui.

De folles rumeurs circulent sur l'identité du prochain directeur artistique. Certains prétendent qu'il s'agit d'une ancienne créatrice indépendante d'une maison concurrente, d'autres que ce serait le neveu du président du groupe.

— Je suis sûr qu'il sera sexy, glousse Amélia.

— Qui te dit que ce sera un homme ?

— J'ai toujours eu un flair infallible pour ce genre de choses. Si tu me le demandes, j'accepte même de te le laisser. Qui sait, il pourrait te filer quelques tuyaux de couture entre deux orgasmes...

— Tu es irrécupérable.

— Et toi, tu as besoin d'oublier Peter. Une bonne partie de jambes en l'air, voilà ce qu'il te faut ! Tu n'as connu que lui !

— Je suis *encore* mariée.

— Tu vas divorcer.

— On a rompu hier !

— Quand on tombe de cheval, il faut vite remonter dessus. D'autant plus si le cheval est un bel étalon...

Elle se met à rire devant ma mine offusquée.

— Décoince-toi un peu, ma fille, et arrête de rougir dès que tu entends le mot « sexe ». Sexe ! Sexe ! Sexe !

— Des fois, je me demande pourquoi nous sommes amies, ronchonné-je.

Comme prévu, je retrouve Peter à ma pause du midi. L'entretien est aussi froid que le climat en Antarctique. C'est moi la victime pourtant, à l'entendre, je suis la vilaine épouse qui lui a brisé le cœur. Je suis tellement déçue et dégoûtée par son attitude que je préfère ne pas rentrer dans son jeu. Amélia a insisté pour m'accompagner et me soutenir, mais j'ai refusé : je suis tout à fait capable d'écouter mon futur ex-mari tout en ravalant mon envie de l'étrangler.

Pendant presque une heure, nous dressons la liste de nos comptes respectifs, de nos biens personnels et de ce que nous voulons. Il est quelque peu surpris d'apprendre que je ne me battrais pas pour récupérer le moindre objet lui appartenant. Quand il écoute mon explication, il se contente d'un simple

hochement de tête et conclut qu'il gardera tout.

— Tu es sûre de toi ? insiste-t-il, une dernière fois. Tu ne pourras plus revenir en arrière.

Pour toute réponse, je me lève avant d'exiger qu'il me prévienne dès qu'il faudra tout finaliser chez notre avocat. Maintenant que la procédure est lancée, j'ai hâte d'en finir avec tout ce cirque.

— Ah, au fait, Sara ! Je veux juste te prévenir que j'ai trouvé un job. Je ne te demanderai donc pas de pension compensatoire. Amber m'a mis en contact avec l'un de ses amis dans le milieu des jeux vidéo et...

Je ne veux rien entendre de plus. Je claque la porte en laissant mon passé derrière moi.

Dans l'après-midi, les résultats de mes analyses arrivent enfin : ils sont bons. Amélia me serre dans ses bras et nous nous entendons pour ne plus parler de Peter. Une fête nous attend en fin de semaine, et j'ai vraiment besoin de songer à tout autre chose.

Aussi, seule dans ma chambre, je retrouve avec bonheur une sensation de liberté que je n'ai pas éprouvée depuis très longtemps. Je suis à nouveau célibataire, libre de faire ce que je veux sans devoir demander l'avis de qui que ce soit. C'est... étrange, presque terrifiant.

Un cadeau m'attend sur mon lit, ainsi qu'un mot d'Amélia. *Pour le début d'une nouvelle vie.* C'est une robe d'un blanc écru magnifique, moulante et sexy sans être vulgaire. Les manches et le col sont en dentelle. Je la serre contre moi, émue.

— Merci, lui soufflé-je, alors qu'elle passe la tête par la porte.

Son sourire me fait ravalier mon chagrin. Elle sait très bien ce que je ressens. C'est elle qui, quelques années en arrière, avait accouru chez moi, en pyjama, ses longs cheveux roux emmêlés, pour m'annoncer que Samuel avait décidé de quitter la maison pour rejoindre sa maîtresse. J'avais passé la nuit à la consoler avec Peter.

Peter... Quel hypocrite !

— Toujours partante pour s'éclater ? s'enquit-elle.

— Plutôt deux fois qu'une !

La soirée a lieu au nord de la Seine-et-Marne, dans un village très pittoresque. Nous franchissons une entrée principale par une double grille en fer forgé. Un sifflement admiratif m'échappe quand mes yeux se posent sur le bâtiment de pierres et de briques. Une propriété flanquée d'une tour

octogonale, de style néogothique, apparaît au bout d'une allée bordée de statues et entourée d'un parc arboré à perte de vue. La nuit est tombée et une multitude de lampions éclairent la demeure et ses environs. Je n'ai jamais vu une telle splendeur autre part que dans les films.

— D'accord, tu marques un point. Ce n'est pas une ancienne salle des fêtes miteuse.

— Et tu n'as pas encore vu l'intérieur !

Nous nous garons sur le parking, aux côtés d'une soixantaine d'autres véhicules.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait autant de monde : des hommes et des femmes discutent et rigolent bruyamment un peu partout, tandis que la musique résonne. Nous ne sommes pas en retard, mais la fête bat déjà son plein. Je dois reconnaître que je me suis largement trompée : cette soirée de divorcés n'est pas aussi glauque que je l'imaginai. Bien au contraire.

— Alors, tu n'es pas mieux ici avec moi plutôt qu'à ruminer seule dans ton coin ?

Son sourire est contagieux. Bras dessus, bras dessous, elle m'entraîne vite au cœur de l'arène.

Comme si j'étais le miel qui attire les abeilles, un essaim de « nouveaux célibataires » se rue vers moi pour faire ma connaissance. Amélia ne tarit pas d'éloges sur mon compte, à tel point que je la soupçonne de vouloir me caser avec un grand mince. Mes soupçons se confirment quand elle me décoche un clin d'œil « vas-y, fonce », avant de disparaître avec un homme bien plus attrayant.

Okay. Donc si je comprends bien, cet événement est en réalité une sorte de *speed dating* de divorcés et à peine dix minutes après mon arrivée, Amélia a déjà disparu. *Magnifique*.

Je louche vers mon prétendant. Certes, il n'est pas vilain, mais je ne suis pas ici pour remplacer Peter. C'est ce que je rappelle à mon amie quand je la retrouve en train de déguster un petit four. Elle rayonne dans cet univers.

— Arrête de ronchonner et amuse-toi ! Tu es jeune, belle, pleine de vie ! Tu as passé la semaine à travailler, détends-toi un peu !

Elle ne m'écoute déjà plus, fascinée par le récit de voyage au Groenland de son bellâtre. Elle me fait penser à un chien qui remue la queue devant son maître tout en attendant sa friandise.

Mon envie de m'amuser s'évanouit au bout d'une heure, dès que je constate que les célibataires présents me laissent totalement indifférente. Les hobbies

des uns ou les métiers des autres sont autant de sujets qui m'ennuient. Cette soirée s'annonce interminable...

Je ne suis jamais allée dans un manoir, alors quitte à devoir attendre l'heure du départ, autant en profiter pour en avoir plein les yeux.

Je visite chaque pièce du rez-de-chaussée. Tout est tellement grand, et le plafond est si haut que j'en ai le vertige rien qu'à lever la tête. Les murs de briques, les cuirs des fauteuils et des canapés donnent une ambiance intimiste qui me plaît énormément. Je n'ose imaginer le prix d'une telle demeure !

Ma visite m'entraîne devant un grand escalier en bois qui se divise en sa moitié pour desservir chacun un palier. Piquée par la curiosité, je grimpe les marches.

Un bureau, des chambres – donnant sur une salle de bains privative. Je m'attarde dans l'une d'entre elles. Si le rez-de-chaussée avec ses boiseries me rappelle l'atmosphère du XIX^e siècle, il faut croire que les propriétaires ont souhaité un environnement beaucoup plus moderne pour le coin nuit. C'est à la fois épuré et chic, dans des couleurs et matériaux tendance. Je ne reste pas insensible à la beauté des lieux. Mes mains glissent sur les tissus, apprécient leur contact, leur couleur...

— Qu'est-ce que vous faites là ? gronde une voix masculine dans mon dos.

Je sursaute en poussant un cri de surprise. Devant la porte, un homme d'une trentaine d'années m'observe. Pendant une fraction de seconde, j'en oublie la colère qui transparaît dans sa voix. Il est à couper le souffle ! Je m'attarde sans le vouloir sur son visage carré, son menton volontaire avant que mon regard ne plonge encore une fois dans ses prunelles bleu azur, mises en valeur par la noirceur de ses cheveux.

— Vous êtes muette ?

— Pas du tout, répliqué-je, un peu fâchée de ses manières brusques.

— Il me semble qu'Henri avait donné ses directives : aucun de ses invités ne doit monter à l'étage. En conséquence, je vais vous demander de redescendre.

La soirée avait quelque peu mal commencé, je n'allais pas non plus me faire gronder comme une petite fille désobéissante. Et puis, quelque chose m'intriguait, cette voix et ce visage ne m'étaient pas inconnus. Mais oui ! Les cheveux n'étaient plus gominés en arrière et une veste bleu marine sur un pantalon beige avaient remplacé le costume trois-pièces, mais c'était bien le propriétaire de la voiture qui avait manqué de me tuer l'autre soir. Génial. Voilà une raison de plus pour me donner envie de quitter cet endroit !

Ses yeux se plissent tandis qu'il me dévisage de manière insistante. Décidée à ne pas rester une seconde de plus en sa présence, je marche droit vers la porte, les yeux baissés au sol. Je lui demande gentiment – mais fermement – de me céder le passage afin d'accéder à sa requête. Une tête nous sépare. Je ne suis pourtant pas petite, cet homme doit dépasser le mètre quatre-vingt-dix.

— Vous êtes la femme en pleurs qui s'est jetée sous mes roues.

— Pas exactement, non, rétorqué-je, agacée, en faisant mine de forcer le chemin.

Il n'est toujours pas décidé à s'écarter.

— Avez-vous toujours des pensées suicidaires ? Car si c'est le cas, vous devriez consulter.

Il n'y a aucune sollicitude dans sa voix. Piquée dans ma fierté, je relève la tête pour le toiser.

— M'enfin, je ne suis pas suicidaire ! Écoutez, je ne connais pas votre ami Henri. Et honnêtement, je me ferais un plaisir de quitter ces lieux si je ne devais pas attendre une amie.

Ma réponse le surprend.

— La fête ne vous convient pas ?

— Non.

— Pourquoi êtes-vous venue si ce genre de soirées ne vous amuse pas ?

— J'ignorais qu'elle avait pour but de me jeter dans les bras d'un homme.

— Il n'y a que des adultes *célibataires* ici, souligne-t-il, comme si j'étais la fille la plus abrutie de la Terre.

Bon okay, je ne m'attendais pas à jouer au loto toute la nuit, mais quand même.

— Eh bien, je ne suis pas intéressée.

— Vous n'aimez pas les hommes ?

— Bien sûr que si ! Là n'est pas la question.

— Alors, quel est le problème ?

Je fronce des sourcils. Pourquoi m'aboie-t-il dessus ? Je n'ai rien fait de grave. Et puis, j'ai assez d'un Peter qui me prend pour une buse, je n'ai pas besoin d'un inconnu pour en rajouter une couche, même si celui-ci est d'une beauté fascinante.

— Je ne suis pas intéressée, voilà tout. Ces dernières semaines ont été suffisamment pénibles pour ne pas avoir envie de replonger dans une nouvelle relation à pieds joints. Votre espèce a le don de sauter sur tout ce qui porte une petite culotte sans vous inquiéter des dommages collatéraux.

C'est sorti tout seul. Cette fois-ci, je me sens réellement stupide.

Il me fixe, cherchant à lire en moi, puis un demi-sourire moqueur étire ses lèvres.

— La vôtre n'est pas mal non plus. Les femmes se maquillent en prétendant se sentir mieux dans leur corps, mais au fond elles jouent simplement un jeu de séduction auprès des hommes. Votre défaut, c'est que vous refusez de l'admettre. Regardez votre robe, elle est très moulante. Quant à votre décolleté, il est à la limite de l'indécence. Osez me faire croire que vous ne cherchez pas à plaire, ce soir ?

— Pourtant, c'est le cas.

Un rire moqueur lui échappe.

— menteuse.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous ne me connaissez pas.

— Donc, vous prétendez être différente des autres divorcées ?

— Sur bien des aspects.

— Je suis curieux de les connaître.

— Et moi, je suis persuadée qu'un membre de mon espèce vous attend avec impatience en bas, je m'en voudrais de vous faire perdre votre temps.

— Ces femmes ne me correspondent pas. Je suis ici uniquement parce que mon ami me l'a demandé. Et ne vous faites pas de fausses idées : je n'ai rien contre les divorcées.

— Je vois, vous êtes juste du genre difficile.

— Je peux me le permettre.

Cette réponse a le don de me hérissier les poils, toutefois je ne peux pas lui donner tort. Un homme aussi beau que lui a probablement toutes les femmes qu'il veut à ses pieds. Il n'a qu'à tendre la main pour en choisir une. C'est d'ailleurs une bonne raison pour qu'il s'écarte de mon chemin et me laisse tranquille ! Il m'observe et je souffle par le nez pour bien lui signifier que notre entretien m'ennuie.

— Alors, allez-y ! Dites-moi ! Quel genre de femmes recherchez-vous ?

Il s'adosse au chambranle de la porte tout en croisant les bras sur son torse, que je devine musclé.

— L'une de celles qui n'ont pas besoin d'un homme pour affronter la vie et ses difficultés. Une relation de confiance, mais basée sur le sexe, uniquement.

— Genre, chacun chez soi et gâteries dès que l'un des deux en a envie ?

— Exactement. Je vous choque ?

En d'autres occasions, peut-être. Mais avec ce que je viens de vivre avec

Peter, j'ai moi-même envie de plus de liberté, et de vivre tout simplement. Le « chacun chez soi et les moutons seront bien gardés » est tentant.

— Non, avoué-je. Une relation sans prise de tête a des avantages. Mais je ne suis pas intéressée, désolée. Maintenant, laissez-moi passer.

— De quoi avez-vous peur ?

La question me surprend tellement que j'en éclate de rire.

— Parce que selon vous, une femme qui vous rejette a forcément un problème ?

— Oui.

— Et c'est moi qui devrais me faire soigner ? Parce que vous êtes plein aux as, vous pensez qu'il vous suffit de vouloir une femme pour qu'elle s'incline et dise amen à tout ? Je ne supporte pas les individus dans votre genre.

— Auriez-vous un problème avec les hommes qui ont de l'argent ?

— Peut-être bien, en effet. Ce ne sont que des êtres arrogants, imbus d'eux-mêmes, calculateurs et égoïstes, qui manipulent leur monde pour assouvir des besoins qu'ils ne sont pas capables de combler avec leurs dix doigts.

Ses mâchoires se crispent. Apparemment, j'ai visé dans le mille. Cette petite victoire me ravit au plus haut point et un sourire victorieux flotte sur mes lèvres.

— Voilà un portrait peu flatteur, marmonne-t-il.

Je ne trouve pas utile d'ajouter autre chose. Fière, j'attends simplement qu'il s'efface devant moi et me laisse passer.

Une lueur prédatrice illumine son regard et affronte ma détermination. Finalement, il cède le premier, non sans un sourire énigmatique qui fait battre mon cœur beaucoup plus vite.

— Il faut croire que le Destin s'est arrangé pour que nos routes se croisent.

— Non, je ne pense pas.

Sur ce, je m'empresse de m'enfuir au rez-de-chaussée sans un regard en arrière, le cœur tambourinant à toute allure.

5

À mon grand désespoir, Amélia est introuvable. Je pique dans les buffets et en dévore les petits fours. Près de moi, des femmes discutent de la beauté du manoir et font des pronostics sur laquelle deviendra la nouvelle maîtresse de cette splendeur. Le propriétaire, un beau Viking au sourire à la fois enjôleur et dédaigneux, se tient non loin de nous, entouré de cinq autres prétendantes. Je fronce des sourcils en avalant le fond de mon verre de rosé. C'est n'importe quoi !

La haute société, je la côtoie dans les défilés et je sais qu'il faut montrer patte blanche pour oser pénétrer ce cercle très fermé. Le luxe et le plaisir sont indissociables d'un compte en banque plein à craquer. Il n'y a que dans les contes de fées que les grilles d'une telle demeure s'ouvrent devant une paysanne...

Je jette un coup d'œil discret à ma montre pour constater avec désespoir qu'il est encore trop tôt pour fuir cet endroit.

Soudain, un frisson désagréable me caresse l'échine. Je scrute discrètement les environs pour apercevoir monsieur Arrogant à l'autre bout de la salle. Deux femmes essayent tant bien que mal de retenir son attention. Elles finissent par abandonner, quelque peu fâchées de ne pas le voir intéressé par leur beauté ou leur discussion.

Pourquoi me fixe-t-il ainsi ? Désireuse de ne pas lui accorder la moindre chance de m'approcher, je me fonds dans un groupe. Au bout de quelques secondes, je dois me rendre à l'évidence que je suis incapable de suivre leurs conversations ; deux yeux bleus m'observent comme si j'étais le seul spectacle attrayant de la soirée.

Quelque peu déstabilisée, je pose mon verre et quitte la salle pour me rendre dans les jardins. Un kiosque en bois siège majestueusement près d'une fontaine. Le lieu est suffisamment reculé de la demeure pour que je m'y sente enfin en sécurité. Apaisée, je ferme les yeux pour me laisser bercer par le vent

chaud et la musique lointaine.

— Vous m'intriguez...

Surprise, je me retourne. Monsieur Arrogant m'a suivie. En quelle langue dois-je lui parler pour qu'il me laisse tranquille ?

— Vous comptez me suivre toute la soirée ?

— Nous sommes peut-être les deux seuls êtres dans ce manoir à ne pas vouloir se compliquer la vie avec des parades amoureuses. En sachant que cette maison contient une centaine de divorcés en mal d'amour, et que vous et moi recherchons la même chose, nous aurions tort de laisser s'envoler une telle opportunité.

La proposition est tellement saugrenue que j'éclate d'un rire franc et sonore.

— Si un jour je choisis un *sexfriend*, soyez sûr que vous serez le dernier de la liste.

— Puis-je en connaître les raisons ?

— Je pense en avoir déjà dressé une liste suffisamment exhaustive.

— Je suis un bon amant.

— Rajoutez « prétentieux » dessus.

— À vous entendre, vous valez mieux que moi, pourtant, vous n'êtes pas dénuée de défauts. Vous êtes bornée, orgueilleuse. Envieuse.

— *Envieuse* ? m'étranglé-je. Je connais les personnes comme vous. Vous vous servez des gens avant de les jeter. Vous vous dissimulez derrière votre argent pour obtenir tout ce que vous voulez !

Il accuse sans sourciller ce que je viens de lui balancer à la tête.

— Si vous détestez tellement mon monde, que faisiez-vous l'autre soir dans le quartier des Ternes ? Il y a des quartiers plus populaires...

Le souvenir brutal de Peter et de sa maîtresse me fige. L'argent m'avait arraché mon mari, et l'espoir de réparer mon mariage.

— Cela ne vous regarde pas !

Je me détourne de peur qu'il lise dans mes yeux la douleur que j'essaye de contenir.

— J'ai manqué de finir sous vos roues et vous vous êtes comporté de manière odieuse avec moi.

— J'avais passé une mauvaise soirée.

— Ben moi aussi, figurez-vous.

— Je vous ai raccompagnée.

— Et je vous en serai *éternellement* reconnaissante !

Un silence s'installe entre nous.

Je lui reproche de s'être montré désagréable et je me montre tout aussi déplaisante. Je me sens ridicule. En temps normal, j'aurais regagné le manoir en l'ignorant, mais mon cœur a trouvé une victime pour déverser sa colère.

Son visage impassible ne trahit aucun des sentiments qui l'animent.

— Faut-il que je me fasse pardonner ?

Il attrape mon menton et je sens son souffle chaud sur mes lèvres.

— Je vais vous embrasser.

Et ses lèvres se posent sur les miennes en un baiser aussi léger qu'un papillon, qui m'électrise tout entière.

Mon cerveau a buggé. Hébétée, je suis incapable de faire quoi que ce soit. Prenant mon absence de réaction pour une invitation, il m'embrasse à nouveau, presque du bout des lèvres.

Je reste interdite, le cœur tiraillé entre la crainte et le plaisir. Je n'arrive pas à chasser ces lèvres qui ne sont pas à Peter. Il me presse doucement contre lui, et cette promiscuité me fait rougir. Je devine son ventre plat et ses pectoraux musclés. Sa virilité me déstabilise et me bouleverse. Quand ses bras se referment autour de moi, une sensation de sécurité m'envahit, me reconforte et m'apaise. J'en oublie tout le reste.

Lorsqu'enfin il s'écarte, mes jambes ne me soutiennent plus.

— J'ai aimé vous embrasser, chuchote-t-il, avec un sourire terriblement séduisant.

Beaucoup trop même. J'ai peur qu'en clignant les yeux, je ne réalise que ce n'est qu'un fantôme issu de mes fantasmes. Néanmoins, je redoute tout autant qu'il n'éclate de rire après m'avoir craché à la figure que tout n'était qu'une farce.

— Acceptez ma proposition. Vous y avez pris du plaisir, je le sais.

Nier serait absurde. Mon sang tambourine dans mes tempes. Rassembler mes pensées me demande un effort considérable.

— Je ne vous connais pas, murmuré-je, troublée.

Chacun de ses sourires éveille en moi l'envie profonde de retrouver ses lèvres.

— J'ai trente-six ans, je ne suis pas marié, je n'ai aucun chérubin dans les pattes et je gagne très bien ma vie. Je paye mes factures, et je suis en excellente santé. Je vous transmettrai mon dernier bilan de santé pour vous rassurer.

— C'est une sorte d'entretien d'embauche ? souris-je, amusée malgré moi par la situation.

Une étincelle malicieuse brille dans ses prunelles.

— Mon C.V. est irréfutable, à tout point de vue.

— J'ai du mal à imaginer que vous ne trouviez pas chaussures à vos pieds...

— Rares sont les femmes qui acceptent la relation que je leur propose. De ce que j'ai pu constater, vous avez l'air tout à fait saine d'esprit, libre, et votre tempérament me laisse penser que vous êtes une femme indépendante.

Le portrait me correspond bien.

— Notre relation sera exclusive. Je serai votre seul amant, et vous serez mon unique maîtresse. Nous nous verrons quand bon nous semble. Pas de reproches, pas de promesses. Pas de projets d'avenir. Si à un moment donné, vous désirez stopper cette relation, il vous suffira de me le dire. Par contre, nous parlons de sexe, pas d'amitié et encore moins d'amour. Dans ce genre de relation, je préfère maintenir le vouvoiement.

Je vois. En gros, il veut éviter toute complicité qu'engendre le tutoiement.

Une telle somme d'informations embrouille ma tête. Seul le mot « sexe » parvient à faire réagir mes neurones. Et après une telle approche, il a son importance.

— Donc, articulé-je avec difficulté, nous ne nous verrions plus du tout... si jamais l'un de nous décidait de tout arrêter.

— Je supprimerai votre numéro et vous feriez de même avec le mien.

Alors que mon cœur bat la chamade et que tout mon corps hurle d'accepter cette folie, ma raison me glisse que cet homme est peut-être un psychopathe. Après tout, qu'est-ce qui me dit qu'il ne me découpera pas en rondelles par la suite et qu'on découvrira mon corps le lendemain matin, flottant dans un étang ou au fond d'un conteneur à poubelles ?

— Je m'appelle Nathan.

— Sara.

J'ai répondu sans réfléchir, troublée par mes émotions.

— Très heureux de vous rencontrer, *Sara*.

Mon prénom dans sa bouche me fait l'effet d'une caresse des plus sensuelles. Est-ce que je serai assez folle pour... ?

— Hé, Nathan ! s'écrie tout à coup une voix masculine qui se rapproche de nous.

Le kiosque est trop éloigné pour que le nouveau venu puisse nous voir distinctement, pourtant il vient droit sur nous. Je reconnais l'allure scandinave d'Henri avant qu'il ne monte les premières marches. Son regard narquois

s'attarde sur moi avant de glisser vers son ami. L'échange silencieux qui s'ensuit me met mal à l'aise. J'ai le sentiment terrible qu'il n'a aucun doute sur les intentions de Nathan à mon égard. Je m'éloigne de quelques pas et leur tourne le dos, les doigts serrés sur la rambarde en fer forgé. La discussion est brève. Une fois que le propriétaire des lieux a eu vent de l'endroit où ont été entreposées la nourriture et les boissons, il disparaît sans demander son reste.

De nouveau seuls, un silence pesant nous entoure. Toute la magie de l'instant s'est envolée ; j'ai retrouvé mes esprits.

— À combien d'autres femmes avez-vous proposé la même chose ?

Même si j'ai voulu prendre un ton indifférent, je me sens tout de même humiliée par l'attitude d'Henri.

— Cinq.

Je me crispe sans le vouloir.

— Vous espérez être la première ?

— Non. Non, évidemment, je ne suis pas idiote. Et puis, à en juger la façon dont votre ami m'a regardée, il doit s'attendre à ce que je sois la prochaine.

— Si cela peut vous rassurer, Henri n'a jamais rien su de mes arrangements. Il n'y a donc aucune raison pour qu'il l'apprenne.

L'arrivée du Viking m'a quelque peu remis les idées en place. Je secoue la tête, rigolant de ma propre bêtise.

— C'est complètement absurde... Je... restons-en là. Cela ne me ressemble pas du tout ! C'est... ridicule !

Comment ai-je pu, ne serait-ce qu'une seconde, imaginer accepter une telle proposition ? J'évite de le regarder et je descends une marche. Sa voix résonne sous le kiosque.

— Vous avez peur.

Je fais volte-face.

— Pas du tout !

— Pourtant, être dans mes bras vous plaisait ! Et je peux vous offrir plus que ça !

— Mais moi, je n'ai peut-être rien à vous offrir. Regardez-moi ! C'est le fait que je ne fasse pas partie de votre monde qui vous plaît tant ?

— Est-ce si difficile d'imaginer que je vous veux, vous et pas une autre ?

— *Pourquoi ?*

Je n'ai qu'une idée, le fuir, mais il franchit les dernières marches, m'attrape par le bras et m'entraîne dans un chemin sombre, me pousse contre un mur, et je me retrouve bloquée dans ses bras.

— Vous voulez que je sois honnête avec vous ? Très bien. La plupart des créatures féminines que je côtoie n’ont qu’une idée en tête : s’approprier mon nom et ma fortune. Pour une fois que je tombe sur une femme qui voit l’argent comme une calamité, et quand, en plus, elle est ravissante, je ne vois pas ce qui m’empêcherait de lui faire une telle proposition.

Ses mains glissent sur mes joues et descendent sur mon corps jusqu’à ma taille. Il se presse contre moi et s’empare à nouveau de mes lèvres avec passion. Peut-être est-ce parce que nous sommes loin de tout ou que nous baignons dans une semi-obscérité, mais je ne veux plus réfléchir. Je cède dans un gémissement à peine audible.

Il écrase son corps contre le mien. Son genou écarte doucement mes jambes. Un nouveau gémissement m’échappe quand je sens son excitation prendre forme contre moi. Il ne me brusque pas, il laisse nos corps se découvrir.

— Je veux vous faire connaître tous les degrés du plaisir. Je veux vous faire oublier tous les hommes que vous avez connus.

Je me mords les lèvres, un peu gênée de devoir avouer une vérité qui me met mal à l’aise.

— La liste est courte, murmuré-je, confuse.

Ses yeux bleus plongent dans les miens et sondent mon âme.

— C’est-à-dire ?

Je détourne le regard pour avouer qu’un seul amant a partagé ma couche.

— Nous étions très jeunes, bafouillé-je. Et puis, notre relation a duré *très* longtemps...

Son étonnement est à la hauteur de mon malaise. Son sourire moqueur détruit à lui seul le poids que j’ai voulu mettre dans mes mots.

— Et depuis votre séparation ?

Quoi ? Depuis *six* jours ?

— J’ai été... disons *très* prise par mon travail, et par d’autres petites choses...

Il me dévisage comme si je venais de lui annoncer que j’ai passé ma vie dans un couvent.

— Une nuit entre mes bras, et vous l’oublierez.

Ses yeux me dévorent. Sa bouche s’empare de la mienne pour sceller cette promesse. Soudain, ses mains remontent ma robe sur mes cuisses. Il me soulève les fesses et je me retrouve plaquée contre le mur froid par son bas-ventre, mes jambes entourant sa taille. Épouvantée à l’idée qu’on puisse nous

découvrir ainsi, je me débats. Il me repose doucement, comme si j'étais faite en sucre. Je corrige ma tenue, vérifie que personne n'est dans mon champ de vision avant de me tourner vers lui, les mains sur les hanches.

— Vous êtes fou !

— Spontané. Faut-il ajouter ce trait de caractère à la liste de mes défauts ?

— M'enfin, on ne peut pas ! Nous ne sommes pas seuls !

Son rire m'empourpre violemment.

— Détendez-vous. Nous sommes dans une propriété privée, sous une lune magnifique, et tous les fêtards sont en ce moment même en train de profiter du vin et des petits gâteaux qu'Henri a mis à leur disposition.

— Y'a des vicieux, partout.

— Je commence à aimer votre inexpérience.

Son sourire satisfait me fait frémir. À quoi pense-t-il ?

— N'ayez aucune crainte : pour notre première fois, je nous réserve quelque chose de bien plus excitant qu'une partie de jambes en l'air rapide contre un mur.

— Je n'ai pas encore accepté !

— Votre corps a pris la décision.

L'une de ses mains effleure le bout d'un sein, en une caresse légère, qui le fait se dresser. Je me mordille les lèvres, contrariée que ma chair me trahisse si effrontément. Encouragées par cette réaction, ses mains caressent mes formes. Le souffle coupé, noyée dans son regard, je m'en veux d'espérer un autre baiser. Et bien plus encore.

— Laissez-moi vous offrir un petit cadeau, cette nuit, et vous pourrez vous envoler ensuite.

— J'ai... j'ai besoin de réfléchir...

— En êtes-vous sûre ?

Pas vraiment. J'ai juste envie de mettre de côté tous mes principes. Juste une fois. Avec lui.

— Qu'est-ce...

Son sourire s'élargit.

— Les femmes adorent.

Ses doigts se posent entre mes cuisses. Dans des mouvements lents, il commence à me caresser tout en m'observant. Mon esprit se déconnecte. Lentement, il remonte à nouveau ma robe sur mes hanches, dévoilant mon sexe épilé sous un string en dentelle blanc. Je ne fais aucun geste pour le repousser quand il dépose un baiser léger dans mon cou.

— Laissez-moi faire.

Ce simple murmure au creux de mon oreille me procure des sensations délicieuses. Je suis totalement sous son emprise. Je sens un appel monter de mon entrejambe. Je veux qu'il me touche, qu'il me caresse. Je veux sentir ses doigts prendre possession de moi.

Le cœur battant la chamade, les yeux fermés, j'écarte une jambe pour lui faciliter l'accès. Ses doigts s'invitent et me câlinent, dans des mouvements mesurés et lents, avant de s'enfoncer dans mon sexe.

— Est-ce que je continue ?

Sa voix n'est que murmures.

Pour toute réponse, je tends mon bassin vers lui, m'empalant un peu plus sur ce phallus improvisé. Le plaisir m'inonde par vagues de plus en plus violentes. Je suis dans un tel état d'excitation que je ne retiens plus mes gémissements.

Ses doigts se retirent néanmoins, mais j'en comprends vite la raison : mon string glisse sur mes hanches pendant qu'il s'agenouille devant moi. Une foule d'émotions m'envahit : je redoute et j'attends avec impatience ce qui va suivre.

Quand ses lèvres se posèrent sur mon pubis, un frisson délicieux me parcourt. Ma poitrine se soulève à un rythme infernal. Lentement sa langue vient à la rencontre de mon clitoris. Dans des mouvements suaves, il le titille, le lèche et l'aspire. Je fonds de plaisir ; mes doigts se crispent dans ses cheveux. Ma tête tombe sur mon épaule, je m'offre à lui, oubliant tous mes principes. Nathan sait y faire. Il guette ma respiration, mes plaintes, mes gémissements. Il me torture. Sa langue prend possession de mon sexe, traçant sur son passage des sillons de feu. Quelques minutes de ce traitement et je suis déjà au bord de l'orgasme. J'ai le besoin viscéral de le sentir en moi. Mon bassin s'agite, et l'invite à le rejoindre. Mais il l'ignore. Ses doigts ont remplacé sa langue ; ils bougent à un rythme qui me fait gémir de plaisir.

Soudain, l'orgasme explose en moi sans prévenir.

Il me faut plusieurs secondes pour prendre conscience du vent qui caresse mon visage. Nathan s'est relevé ; il me tient serrée contre lui. Il m'a rhabillée et me scrute, avec un sourire qui me donne envie de le combler lui aussi.

— Je...

— Rentrez avant que je ne change d'avis. J'ai tellement envie de vous que si vous restez là, je ne réponds plus de rien.

L'espace d'une seconde, je me surprends à vouloir rester. Cet homme est si magnifique que je peine à croire qu'il me veuille.

Je m'enfuis presque en courant. Le rouge aux joues, je ne sais pas si j'ai honte de ce qu'il vient de se passer ou parce que j'ai encore envie d'être dans ses bras.

Pourtant, à mesure que je m'éloigne de lui, mes idées s'éclaircissent et je me rends compte à quel point j'ai perdu l'esprit !

Je retrouve les fêtards avec un manque d'entrain évident. Je me faufile dans la foule et me force à sourire aux personnes qui m'accostent. J'échange même quelques futilités sur la nourriture, la boisson, la musique ou encore sur le lieu incroyable qui accueille la soirée.

Henri se tient près d'une immense enceinte ; à ma vue, il stoppe sa conversation avec une femme visiblement très ouverte à tout ce qu'il pourrait lui proposer. Il est vrai que le propriétaire des lieux est aussi séduisant que Nathan, toutefois son côté dédaigneux me hérissé les poils.

J'attrape un verre et, le nez dans la boisson, je me glisse dans un groupe pour éviter l'énergumène. Quelque chose me dit que cet homme n'a ni la discrétion ni la délicatesse de son ami ; je n'ai aucune envie de devoir m'expliquer sur ma présence avec Nathan dans le kiosque.

Amélia me retrouve tandis que je le cherche des yeux malgré moi.

— Alors, tu t'amuses ? me demande-t-elle en avalant une gorgée de sa coupe.

— La soirée est plus agréable que je ne le pensais.

Une douce euphorie me gagne. Cette soirée est décidément pleine de surprise. Et Amélia est trop intelligente pour ne pas y déceler quelque chose. Suspicieuse, elle renifle mon verre avant de me dévisager avec une curiosité croissante.

— Je ne prends aucune drogue, répliqué-je, amusée.

— Donc, tu t'es déniché un Jules. Puis-je connaître l'heureux élu ?

Je hausse les épaules, en espérant jouer assez bien la comédie.

— Ne dis pas n'importe quoi. Je ne suis même pas séparée officiellement de Peter, je ne vais pas plonger tête baissée dans une nouvelle relation.

— Juste un plan cul, alors ?

— Non, mens-je. Je suis seulement contente d'être ici. Tu avais raison : la musique est sympa, la nourriture n'est pas mauvaise...

— Tant mieux ! conclut-elle, ravie, avant de nous débarrasser de nos verres et de m'entraîner sur la piste de danse.

Au bout de vingt minutes, je suis en nage, mais je rigole comme une folle. Je passe de bras en bras, suivant le rythme de la musique. Mes partenaires

masculins et féminins s'enchaînent. Nous chantons – ou plutôt, je braille – pour exorciser tous nos démons. Nos corps se heurtent, se serrent et s'enlacent sans cesse dans des éclats de rire ou des paroles échangées au creux de l'oreille.

Nathan m'observe ; je l'ai aperçu à une dizaine de mètres du buffet, appuyé contre le mur. Je sais qu'il fait semblant de prendre part à la discussion des quatre femmes qui l'entourent, car régulièrement nos regards se croisent. J'ai le sentiment grisant qu'il vérifie que je ne touche personne. Cette possessivité a quelque chose de terriblement excitant. L'idée de lui appartenir se fraye un chemin dans ma tête. Retrouver ses bras, goûter à nouveau à ses caresses, j'en crève d'envie !

En fin de soirée, je rejoins Amélia, qui rigole dans les bras d'un homme. Elle me présente son ami Amaury, mais je n'en écoute pas un traître mot. Toutes mes pensées sont tournées vers Nathan, qui a disparu je ne sais où. Ma frustration est à la hauteur du bonheur affiché par ma colocataire.

Je rentre sur Paris épuisée, mais comblée. Je laisse Amélia s'enfuir dans sa chambre avec Amaury et je m'en vais m'écrouler sur mon lit pour m'endormir dans la minute qui suit.

6

En me réveillant le lendemain matin, la claque est violente. L'alcool a quitté mes veines et toute l'euphorie de la veille a disparu. Je suis mortifiée.

Qu'est-ce que j'ai fait ?! Comment ai-je pu céder aussi facilement aux avances d'un homme que je ne connais pas ?! Je ne me suis pas contentée de l'embrasser. Non ! Je lui ai carrément permis de me faire jouir ! Je suis complètement folle ; s'il ne s'était pas contrôlé, j'aurais été bonne à reprendre rendez-vous de toute urgence au cabinet médical !

Comment ai-je pu perdre la tête à ce point ? Ce manque de jugeote et cette spontanéité ne me ressemblent en rien. J'aime l'ordre, les chemins bien tracés et ce n'est pas entre les bras de Nathan que je vais y parvenir. Il n'y a qu'une raison à mon manque total de contrôle : ma séparation avec Peter m'a bouleversée et j'ai voulu me sentir à nouveau désirée entre les mains d'un homme. Oui, ça ne peut être que ça ! Donc, le mieux à faire est encore d'oublier toute cette histoire, de me reprendre en main et profiter de ce dimanche pour penser à tout autre chose.

Soudain, mon téléphone vibre sur mon matelas. C'est Peter. Les yeux rivés au plafond, je patiente pendant que je l'imagine s'impatienter à l'autre bout du fil. J'ignore ce qu'il veut et je ne veux pas le savoir. Si c'est urgent, il me laissera un message. Mais même avec deux essais infructueux, il ne se décourage pas. Et moi, je craque.

— Qu'est-ce que tu veux ? m'agacé-je, après avoir décroché.

— Dois-je comprendre que vous préférez refuser ma proposition ?

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Cette voix !

— Comment avez-vous eu mon numéro ?

— C'est l'avantage des hommes *pleins aux as*. Nous avons des réseaux que le commun des mortels ne pourra jamais se payer.

— Vous êtes sérieux ou vous vous moquez de moi ?

Un hoquet moqueur se fait entendre à l'autre bout du fil avant qu'il

n'enchaîne sur la raison de son appel :

— Nous nous sommes séparés un peu trop brutalement hier soir.

C'est le moins que l'on puisse dire ! Je ferme les yeux pour refouler les émotions qui s'emparent de moi. Je suis tout autant incapable de raccrocher que de prononcer un mot de plus. Je prends une profonde inspiration pour calmer les battements précipités de mon pauvre cœur.

— Avez-vous reçu mon petit cadeau ?

Je fronce des sourcils. Comment connaît-il mon adresse ? Soudain, je me souviens que son chauffeur m'a raccompagnée l'autre soir. Il sait donc où je vis.

— Votre amie l'a probablement déjà ramassé ce matin. Allez le récupérer avant qu'elle ne l'ouvre.

Une musique m'apprend que je viens de recevoir un SMS.

— Vous trouverez en pièce jointe mes bilans sanguins et tous mes tests prouvant ma bonne santé.

Décidément, il est buté.

— Profitez-en pour m'envoyer un bilan psychiatrique.

Son rire n'arrive pas à me détendre. Je me lève du lit pour me poster à ma fenêtre : une Mercedes noire attend en bas de la rue. Les vitres sont fumées, je ne sais donc pas si Nathan se trouve à l'intérieur.

— Vous n'avez pas bougé.

— Et si je n'avais pas envie de récupérer votre *cadeau* ?

— Allez le chercher.

— Vous donnez toujours des ordres ?

Un silence accueille ma question.

— Sara, *s'il vous plaît*, cela me ferait très plaisir que vous alliez chercher ce paquet.

Je me rends au rez-de-chaussée sans prononcer un seul mot dans le téléphone. Je devine que Nathan guette chaque bruit autour de moi pour deviner ce que je fais. J'interpelle Amélia, qui lit tranquillement les dernières actualités sur sa tablette, et lui demande si quelque chose est arrivé ce matin à mon intention. Sans même un regard, elle pointe de l'index un paquet rectangulaire de la taille d'une boîte à chaussures, recouvert d'un papier blanc.

— Remontez dans votre chambre, m'ordonne Nathan.

Je me tourne vers l'escalier aussi vite que possible quand je vois Amélia s'approcher. Trop tard, la curieuse est déjà sur mes talons.

— Tu sais qui te l'envoie ?

— Je t'expliquerai.

— C'est Peter ? s'enquit-elle en me désignant le téléphone.

Je me crispe. Je n'ai aucune envie de parler de lui. Nathan ignore que je suis encore mariée et je ne souhaite pas qu'il l'apprenne. Je lui murmure du bout des lèvres qu'il s'agit de quelqu'un d'autre. Elle me lance un clin d'œil complice et me fait promettre de tout me raconter. J'acquiesce puis m'enfuis en courant. Dans ma chambre, je m'enferme à double tour pour éviter une entrée intempestive de mon amie.

— Vous êtes sur votre lit ?

— Oui.

— Ouvrez-le.

Je pose le téléphone pour me débarrasser du papier cadeau et du couvercle. Un hoquet de surprise m'échappe quand je découvre, abasourdie, un ensemble de lingerie fine, sur un lit de roses rouge. Je jette un coup d'œil à l'étiquette. C'est bien ma taille.

Un rire nerveux me secoue.

— C'est une plaisanterie ?

— La balle est dans votre camp, Sara. Si vous acceptez ma proposition, allez prendre une douche et mettez ceci. Ruben vous attend en bas de chez vous. Il vous conduira jusqu'à moi.

Nathan n'a rien perdu de son calme ni de son assurance. De mon côté, j'ai honte de devoir avouer que mon corps et ma tête s'affrontent.

— Vous avez l'habitude d'obtenir ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Je ne vous impose rien. Prenez le temps de réfléchir. Ruben a pour ordre de rester là jusqu'à 11 heures.

Il a raccroché.

Il est 9 heures. Mes mains sont moites, et ma gorge sèche. Je fixe le téléphone comme si celui-ci allait me conseiller sur la conduite à tenir.

Bon sang ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi ai-je été incapable d'envoyer balader ce type ? Dès qu'il est près de moi ou que j'entends sa voix, je perds la tête ! *Cet homme est dangereux, Sara. Ne le laisse plus s'approcher de toi.* Bien décidée à suivre le conseil de ma petite voix intérieure, je ferme la boîte et la pose sur mon bureau.

— Désolé, Ruben, je ne suis pas aux ordres de votre patron.

Je file dans la salle de bains pour effacer les dernières traces de fatigue et de maquillage, puis, vingt minutes plus tard, je retourne dans ma chambre, une serviette enroulée autour de moi. Le chauffeur n'a pas bougé.

Je louche vers mon portable. Regarder le mail de Nathan ne coûte rien. Poussée par la curiosité, je l'ouvre. Il a supprimé tout élément permettant de l'identifier : seuls apparaissent son prénom, son âge, sa taille et son poids. Les résultats attestent qu'il est bien en excellente santé. Ces informations ne changent toutefois rien à ma position : je ne compte pas le rejoindre. Hier soir était une erreur, un moment d'euphorie mêlé à l'alcool. Rien de plus.

Ruben a été aimable avec moi, je devrais peut-être le prévenir de ne pas attendre pour rien. Oui, après tout, c'est la moindre des choses.

Je m'habille en vitesse, puis je préviens Amélia que je vais faire un tour. Enfin, le cadeau de Nathan sous le bras, je file de l'autre côté du trottoir. Dès qu'il m'aperçoit, Ruben sort du véhicule en quatrième vitesse.

— Madame, me salue-t-il en m'ouvrant la portière arrière.

— Non, non, non ! Je ne compte pas monter. Je veux juste vous prévenir qu'il est inutile de m'attendre. Et tenez, rendez-le à votre patron. Je ne souhaite pas le garder.

— Vous en êtes sûre ?

— Dites-moi, est-ce que cela vous arrive souvent d'attendre devant la porte d'une femme ?

— Ma foi, Madame, c'est la première fois.

J'ai du mal à le croire malgré son sourire aimable. Nathan est entreprenant et, quand il désire quelque chose, il se montre borné.

— Que souhaitez-vous faire ? me demande-t-il gentiment, alors que mon hésitation est visible.

Je mordille mes lèvres, confuse.

— Je... je ne sais pas...

— Je vais regagner mon siège et attendre votre décision.

Je fixe la vitre fumée de la banquette arrière. Ruben s'installe sans rien dire et ferme sa porte. Seule dans la rue, plantée devant cette voiture, je dois réagir sinon Amélia va finir par se douter de quelque chose.

Mon cerveau est à plein régime.

Jusqu'à maintenant, la peur m'a toujours paralysée et empêchée de prendre des risques : je me suis mariée avec mon ami de lycée, j'ai abandonné tout espoir de créer ma marque de vêtements parce que je n'avais pas assez de courage pour aller au bout des choses. Aujourd'hui, à l'approche de la trentaine, mon mari m'a trompée et je suis sur le point de divorcer. Quant à mon rêve, il s'étale uniquement sur des feuilles de papier...

J'ai toujours voulu suivre des chemins sûrs. Cela ne m'a finalement pas

réussi.

Tremblante, j'effleure la poignée de la portière. L'instant suivant, je suis assise sur la banquière arrière, le cœur prêt à exploser. Je n'ai aucune vision de l'extérieur : les vitres sont opaques. Nathan ne veut pas que je puisse reconnaître ou mémoriser le trajet.

Mon regard croise celui de Ruben dans le rétroviseur.

— Est-ce que je démarre, Madame ?

— Oui, s'il vous plaît, murmuré-je dans un souffle.

Il appuie sur un bouton et une seconde vitre me bloque la vue du pare-brise. Je suis comme confinée dans un cube, le luxe en plus.

Quelques minutes après notre départ, je l'entends décrocher le téléphone intégré au véhicule pour contacter Nathan et l'informer que nous sommes en route.

Je fixe le mien, tout en luttant contre mes dernières hésitations. Sur l'écran, un document est joint au message vide, porteur du sujet « ok » : le résultat de mes derniers tests sanguins enregistrés dans mes mails. Les lèvres pincées, j'appuie sur le bouton d'envoi.

Quelques secondes plus tard, un message me parvient.

J'attends votre arrivée.

J'envoie dans la foulée un message à Amélia en prétextant une excuse bidon pour qu'elle ne s'inquiète pas de mon absence.

7

Le temps défile, interminable. Enfin, Ruben m'ouvre la porte devant un hôtel particulier de style haussmannien. *Nom d'une cornemuse !* Je sors de la voiture, la bouche ouverte et les yeux ronds. En comparaison, la maison que je partage en ce moment avec Amélia a tout l'air d'une cabane miteuse.

Mes mains tremblent quand j'aperçois son propriétaire sur le perron. J'avance vers lui, tout en résistant à l'envie de faire brusquement demi-tour pour fuir à toute vitesse. Ses yeux glissent sur ma tenue. Je porte un pantalon et un tee-shirt, rien de très glamour. Il attend que je parle la première.

— Je suis folle, assurément.

Un lent sourire étire ses lèvres.

— Nous sommes des adultes consentants. Suivez-moi.

J'obtempère, son cadeau serré contre ma poitrine.

Il m'entraîne dans un hall gigantesque qui à lui seul pourrait contenir le salon et la cuisine de mon amie. Je lève les yeux vers le lustre de type Versailles qui décore le plafond. À vue de nez, cette demeure doit au minimum faire quatre cent cinquante mètres carrés ! Il s'arrête un instant dans la cuisine pour récupérer une bouteille de champagne. Nous pénétrons ensuite dans un ascenseur qui nous conduit au troisième étage. Je suis tellement impressionnée que je ne peux m'empêcher de lui demander dans quel secteur il travaille.

— Pour que cette relation fonctionne, des règles sont nécessaires.

— Je me souviens : la vie privée reste privée.

— Je ne poserai aucune question sur vous, et vous garderez les vôtres. J'ai juste besoin de savoir que vous êtes célibataire, que vous êtes consentante et que vous n'êtes porteuse d'aucune maladie. Pour le reste, je m'en moque.

Une raideur s'est installée dans mon cou à l'évocation du mot « célibataire ». Certes, je suis séparée, mais le divorce n'est pas encore prononcé. De toute façon, mon histoire avec Peter, c'est du passé.

— Je comprends.

— Autre chose : à partir de maintenant, je veux que vous soyez maquillée en toute occasion. Et plus de pantalon. Gardez-les pour sortir avec vos amis. Lors de nos rendez-vous, j'exige de la féminité et une hygiène parfaite. Je veux que vous me séduisiez, en conséquence je vous demande de faire attention à votre alimentation et d'éviter les écarts. Pratiquez aussi une activité sportive. Le plaisir est à tout à la fois une affaire de sens et de souplesse.

Mon cerveau assimile tant bien que mal toutes les directives. Nathan doit les appliquer pour lui-même : il n'a pas un poil de graisse. Sa chemise ajustée met en évidence la largeur de ses épaules et son ventre plat.

Il s'arrête devant une porte, l'ouvre puis m'invite à pénétrer dans un espace aménagé en bibliothèque. Il prend place derrière un bureau, comme un roi sur son trône.

— Ne restez pas debout, asseyez-vous.

Il me désigne le fauteuil devant lui. J'obtempère, du bout des fesses. Je me sens petite dans cette maison en démesure.

— Vous pouvez lâcher cette boîte, Sara, je ne compte pas vous la reprendre.

Quelle idiote ! Je m'en veux de me montrer si peu sûre de moi. Je m'empresse de la poser par terre, en faisant mon possible pour ne pas trahir le tremblement nerveux de mes mains. Son expression amusée me prouve que j'ai lamentablement échoué.

— Est-ce que nous nous verrons tout le temps ici ?

Il me fixe avec un sourire en coin.

— Non.

J'attends une réponse plus détaillée qui ne vient pas. Je jurerais qu'il prend plaisir à me voir mal à l'aise. Finalement, il met un terme à ma torture en sortant d'un tiroir des feuilles agrafées les unes aux autres, et me les tend. C'est un contrat. Ou plutôt un guide.

— Prenez-en connaissance. Si vous avez des questions, c'est le moment.

Il dépose devant moi un crayon.

La liste précise des interdictions et des obligations qui régiront notre relation. Je glisse sur certaines – je les connais déjà – et m'attarde sur d'autres : ne pas parler de sa vie ou de ses problèmes, ne pas entretenir des relations sexuelles avec un autre partenaire que celui mentionné au contrat, ne pas divulguer à quiconque le lieu des rapports sexuels et leur contenu. Nathan exige le concept du « pour vivre heureux, vivons caché ».

Je continue ma lecture tandis qu'il guette la moindre de mes réactions. Apparemment, cet homme aime l'ordre et les règles claires. Il me fixe avec

attention tandis que je rougis en parcourant les pages dédiées aux positions du Kama Sutra. Toutes sont imagées, je dois cocher celles que je pratique ou que je souhaite pratiquer.

Je joue nerveusement avec mon crayon pendant que je parcours le reste du document. Mon cœur s'affole à mesure que je tourne les pages. Est-ce que j'accepte des accessoires ? Ai-je des fantasmes à réaliser qui respectent les obligations et les restrictions du contrat ?

— Il n'y a pas vos réponses, noté-je.

— Mes limites seront les vôtres.

Il me teste. Il veut savoir jusqu'où je suis prête à aller. J'aurais dû me douter qu'il ne se contenterait pas de positions classiques. Si je me défile, il finira par m'abandonner aussi sûrement que les cinq précédentes. Curieusement, cette pensée m'est insupportable. Je veux – non, j'ai le besoin presque viscéral – qu'il me possède. C'est confirmé : je deviens folle.

Réfléchir me fait hésiter. Ce n'est pas bon. Je prends le crayon, coche toutes les cases puis repousse le document sous son nez. J'ai l'impression de sauter dans le vide sans parachute.

— Pas de limites ?

— Je suis ici pour le plaisir, alors... surprenez-moi.

— Ravi de l'entendre.

J'ai les mains moites. Je récupère ma boîte puis je le suis dans une chambre à la décoration très masculine, et aux couleurs sombres. L'ensemble respire le bon goût et le luxe. Je prends mon temps pour tout observer, curieuse de trouver quelques indices sur la personnalité de leur propriétaire. Un tableau, en noir et blanc, attire mon attention : il représente une femme nue, de dos, assise, les jambes pliées sur le côté. Ses longs cheveux bouclés sont ramenés au-dessus de sa tête avec un serre-tête perlé. La pose est sensuelle et le corps parfait. J'essaye de loucher sur la signature. Un original à n'en pas douter.

— Une salle de bains est à côté, m'indique-t-il. Mettez la lingerie, je vous attends.

Je m'y rends à petits pas. Une lumière feutrée m'accueille dès que j'en franchis le seuil. Des carreaux noirs, des meubles blancs, une douche vénitienne qui pourrait accueillir quatre personnes au moins... Cet intérieur ressemble à un hôtel cinq étoiles.

Je fais glisser la porte derrière moi. Nathan est en train de déboutonner sa chemise. J'avais senti ses muscles quand il m'avait serrée contre lui, mais les découvrir me fascine. Une étincelle moqueuse dans son regard m'apprend

qu'il n'a rien raté de mon trouble. Je me détourne aussitôt.

Le grand miroir me renvoie un visage cramoisi. Je n'arrive toujours pas à croire que je sois sur le point de m'abandonner dans les bras de cet homme à la beauté ahurissante ! J'enfile la lingerie qu'il m'a offerte tandis qu'une inquiétude légitime me tord le ventre. Serai-je à la hauteur de ses attentes ? J'ai beau avoir vingt-neuf ans, je n'ai couché qu'avec un seul homme dans toute ma vie.

Il est trop tard désormais pour reculer. Je prends une profonde respiration et le rejoins.

Nathan est assis sur le rebord du lit, il a juste gardé son pantalon. Je ne sais pas si cette attention m'est destinée, mais cela fonctionne très bien. Son regard glisse sur mes seins, mon ventre et mes jambes. Il me dévore des yeux.

— Vous êtes magnifique.

Il se lève et ses mains se posent doucement sur mes joues.

— Vous avez peur ?

Un peu. Beaucoup...

— J'ai l'impression que c'est ma première fois.

Ma franchise le fait sourire.

— Faites-moi confiance.

Mon appréhension redescend d'un cran dès que ses lèvres se posent sur les miennes. Je me rends vraiment compte à cet instant à quel point elles m'ont manqué.

— Vous êtes à moi, me susurre-t-il dans le cou, d'une voix à la fois étonnement sévère et douce.

— Oui...

— Aucun autre n'a le droit de vous toucher.

Il s'écarte légèrement pour s'emparer de mes mains et les poser sur ses pectoraux. J'hésite, avant de les laisser glisser lentement sur son torse jusqu'à son ventre. Sa peau frémit sous mes doigts. Nathan est sensible à mon manège, mais il ne cherche pas à intervenir. Il me laisse le contourner pour explorer ses épaules, son dos... Son odeur m'enivre. Ma température est montée d'un cran. Je ferme les yeux pour mieux laisser les émotions m'envahir. Mais rapidement cela ne me suffit plus. Mes lèvres effleurent puis déposent de légers baisers, tout en accompagnant la caresse de mes mains. Nathan a tressailli.

Toute appréhension m'a définitivement quittée.

Je m'aventure jusqu'à la fermeture Éclair de son pantalon et je fais glisser son vêtement ainsi que son caleçon à ses pieds. Sa respiration s'est accélérée ;

je suis à genoux devant lui et son érection me défie. Je l'enserme délicatement et commence un lent mouvement de va-et-vient. Si un soupir filtre entre ses lèvres, il met pourtant fin à mes caresses en me forçant à me relever. Il m'attrape le menton pour le lever vers son visage. Un désir identique au mien se lit dans ses yeux.

— Je suis heureux que vous ayez accepté ma proposition.

Ses lèvres s'emparent des miennes en même temps qu'il me presse contre lui. Un gémissement de plaisir m'échappe. Comme si c'était un signal, il soulève mes fesses pour m'écraser contre sa verge gonflée. Le contact m'électrise.

— Vous savez que je ne m'arrêterai pas, cette fois, n'est-ce pas ?

J'acquiesce d'un signe de tête. Sa bouche reprend possession de la mienne.

Il m'allonge sur le lit avant de m'écraser de tout son poids. Comme moi précédemment, ses lèvres parcourent mon corps. Je ne retiens aucun de mes soupirs heureux.

Il me dégrafe avec aisance l'accroche du soutien-gorge puis je soulève mon bassin pour l'aider à faire glisser mon string, qui tombe aux pieds du lit.

— Restez allongée et ne bougez pas.

Il se redresse pour se saisir de la bouteille qui trône sur la table de chevet.

— Rien ne vaut le champagne pour fêter un contrat.

— Il n'y a pas de verre...

À son sourire malicieux, je comprends qu'il a autre chose en tête.

Je ne m'étais pas trompée. Je sursaute quand la bouteille glacée caresse mon ventre, titille mes mamelons et descend vers mon bas-ventre.

— Laissez-vous faire.

La tête rejetée en arrière, je m'offre à cet étrange préliminaire. Je sais ce qu'il a en tête. Je sursaute lorsqu'un liquide glacé remplit mon nombril. Cette sensation de chaud-froid est surprenante et pas le moins du monde désagréable ! Nathan m'ordonne de ne pas bouger et entreprend de le laper avec soin. Puis, il recommence le même manège avec chacun de mes mamelons. C'en est trop pour moi, je veux plus ! Beaucoup plus ! Bientôt le champagne s'écoule sur mon ventre et mes hanches. Nathan me lèche avec soin. Mon corps bouillonne. Lorsque sa bouche s'approche enfin de mon sexe en feu, je l'implore dans un gémissement.

— Ne bougez pas !

Pour me punir de ma désobéissance, il mordille l'une de mes petites lèvres. Mon bassin s'enfonce dans le matelas tandis que je ne retiens plus mes soupirs.

Sa langue prend possession de mon sexe et le parcourt lentement, de haut en bas. Je ne peux que subir pourtant mon corps réclame davantage. Ma poitrine tressaute, je halète. J'ai tellement envie qu'il me possède que je ne pense à rien d'autre. Cette idée m'obsède et me frustre.

Sa langue s'enfonce en moi, en prenant soin de mimer une pénétration. J'ai déjà oublié son ordre : mes hanches se sont relevées et bougent au rythme de mon excitation. Je me tends vers lui en le suppliant de plus belle, mais il continue de m'ignorer. À la place, il recommence à me lécher. Il explore mon sexe et aspire mon clitoris. J'ai perdu pied. Il déverse encore un peu de liquide, puis recommence le même manège. Deux doigts s'insèrent en moi et me caressent dans des mouvements circulaires. Mon corps a des spasmes incontrôlables. Je l'appelle, je le supplie. Je l'implore de me pénétrer !

Quand enfin il s'enfonce en moi, je retiens mon souffle ; nos corps s'épousent à merveille. Ses doigts se crispent sur mes hanches tandis que mon sexe se contracte autour du sien. Il se retire et recommence dans un rythme de plus en plus soutenu.

— Nathan ! Plus vite !

Il n'attendait que ça. Il s'enfonce encore plus profondément. De plus en plus vite, de plus en plus fort. Je gémiss, je crie, je l'encourage ! Puis, enfin un cri rauque jaillit entre mes lèvres quand l'orgasme me submerge. Les mains de Nathan me retiennent, il halète de plus en plus fort tandis qu'il me besogne comme un fou. Mon nom filtre entre ses lèvres dans une plainte et il lui faut à peine cinq coups rustres pour me rejoindre.

Serrés l'un contre l'autre, nous revenons peu à peu à la réalité. Je suis pantelante, épuisée mais comblée. Il se retire doucement avec un sourire des plus satisfaits.

— J'aime quand vous criez mon nom, jolie Sara.

Il m'embrasse du bout des lèvres et je lâche une plainte quand il s'éloigne. Nathan est encore plus séduisant quand il rigole.

— Allons prendre une douche !

Ce n'est pas de refus, je suis toute collante. Il me soulève dans ses bras pour me déposer sur le carrelage.

Je ferme les yeux sous l'eau chaude. Heureuse et apaisée. Alors que je m'apprête à saisir un produit, Nathan est plus rapide que moi.

— Ne bougez pas, ordonne-t-il d'une voix douce au creux de mon oreille. J'aime quand ma maîtresse écoute et obéit. Tournez-vous, mettez les mains sur la faïence et écartez les jambes.

Son autorité et son aura sexuelle me poussent à m'exécuter sans poser la moindre question.

— Penchez-vous en avant.

Il écarte mes cuisses davantage.

— Laissez-moi faire.

Il se tient derrière moi, ses mains glissent sur tout mon corps et m'offrent de délicieux frissons. Mes seins se dressent quand il frotte sa verge déjà dure entre mes fesses. Je ferme les yeux pour mieux m'imprégner de toutes ces sensations. Ses mains savonneuses glissent sur mes épaules, descendent sur mes seins et s'y attardent quelques instants. Je m'efforce de rester immobile même si ce lavage ne me laisse pas indifférente.

Ses dents me mordillent le lobe d'une oreille.

— Je vais vous baiser.

Cette annonce me coupe la respiration.

— Je veux vous entendre jouir.

Et moi je meurs d'envie de sentir son sexe me marteler à nouveau. Alors, je me cambre davantage pour faciliter le chemin de ses doigts jusqu'à ma fente. Ils me caressent longuement puis me pénètrent. À chaque fois qu'ils s'enfoncent en moi, je sens sa verge s'écraser contre mes fesses. Je laisse le plaisir me transporter pendant que mes fesses le masturbent avec lenteur. Un « Mmh » dans mon cou me fait savoir qu'il apprécie ce traitement.

— Je sens que nous allons bien nous amuser ensemble...

Ses doigts quittent mon sexe pour caresser doucement puis avec insistance mon anus. Je me crispe involontairement.

— Détendez-vous.

— Je... je n'ai... jamais... Je... je ne sais pas si...

— Je ne vous brusquerai pas, je mettrai juste un doigt.

Je ferme les yeux et crispe les paupières, inquiète malgré tout.

Nathan se frotte contre moi, et sa main libre repart à la recherche de mon clitoris. Ses dents me mordillent la peau du cou, pendant que mon petit bout de chair subit ses attouchements de plus en plus précis. Mon cœur bat la chamade. Le savon rend la pénétration plus aisée : quelquefois, je sens un doigt forcer un peu l'ouverture de mon anus. Je déglutis, en essayant de me détendre au maximum.

— Je ne vous ferai aucun mal. Vous apprécierez et vous en redemanderez.

Nathan embrasse et mordille mon épaule, pour ensuite enfonce lentement le bout de son index. Il recommence plusieurs fois le même geste, sans

brusquerie, tout en douceur.

J'en ai le souffle coupé. Au fur et à mesure de sa progression, mes chairs s'écartent pour l'avaler encore un peu plus. En même temps, deux doigts s'immiscent dans mon sexe, puis un troisième. Ils s'activent dans des mouvements circulaires, de plus en plus vite, m'arrachant des gémissements de plus en plus aigus. Je tremble, mes jambes manquent de me lâcher. Bon sang, c'est juste incroyable, fantastique, *divin* ! Je râle, je grogne, je crie pour qu'il aille plus vite. Je ne veux surtout pas qu'il arrête !

— Je l'envie, grogne Nathan dans mon cou. Je donnerai tout pour vous baiser ainsi.

Cette évocation provoque en moi de violents frissons.

Je me cambre encore un peu plus, presque douloureusement. Je me sens écartelée, sans que cette pensée ne me gêne. Très vite, je ne pense plus à rien d'autre qu'au plaisir qu'il sait si bien me prodiguer.

— Caressez-vous.

Je suis dans un tel état que je m'exécute sur-le-champ. Je me masturbe, presque avec violence, enfonçant mes doigts, agressant mon clitoris.

— Dites-moi ce que vous voulez, me demande-t-il au creux de l'oreille.

Je me sens honteuse de partager mes pensées les plus intimes.

— Dites-le.

Incapable de prononcer les mots, j'essaye de prendre sa main pour le guider. Il me repousse.

— Allez, dites-le, susurre-t-il dans mes cheveux. Je veux vous entendre. Dites-moi ce que vous voulez que je vous fasse.

— Baisez-moi, soufflé-je, les joues en feu.

Nathan relève ma cuisse. J'ai cessé de respirer en sentant son gland contre mon sexe. Quand il me pénètre enfin, je suis à deux doigts de jouir.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine, mes jambes ne me soutiennent plus. Tout mon corps devient sensible, et j'ai envie de crier, de hurler.

Bientôt, ses halètements se mêlent à mes cris de jouissance. Nos corps s'unissent dans une danse qui m'enivre de bonheur.

— Oh, Sara ! grogne-t-il, dans un râle puissant, avant de se répandre en moi.

Nous restons quelques instants lovés l'un contre l'autre.

Je ne sais rien de Nathan si ce n'est que je me sens comblée dans ses bras. C'est stupide, je suis déjà accro à cet homme, à ses baisers et à ses caresses alors que nous nous connaissons depuis moins de vingt-quatre heures !

8

— Faites-moi confiance. Votre cœur s'affole, murmure-t-il, amusé, une oreille posée sur ma poitrine.

Nathan est insatiable. Nos ébats m'ont épuisée mais il m'a laissé moins d'une heure pour me reposer avant de me réveiller par de multiples baisers. Cette fois, il a exigé que je ferme les yeux. Pour s'assurer que je ne triche pas, il me les a bandés avec un foulard.

— Détendez-vous.

Sa voix n'est plus qu'un murmure.

Mes seins se sont dressés et mon souffle s'accélère. J'ignore ce qu'il me réserve mais je n'ai pas peur. J'attends, avec une légère impatience.

Le bruit léger d'un moteur se fait entendre. Un objet lisse et cylindrique me masse le ventre. Je sens des vibrations... La sensation est surprenante, mais agréable. Je me laisse aller.

Peu à peu, des images torrides me reviennent, avec les émotions qui les accompagnent. Le chemin sombre, sa bouche, ses doigts...

Le vibromasseur caresse les lobes de mes oreilles, mes seins, mon ventre, l'intérieur de mes cuisses... Je découvre des zones érogènes insoupçonnées.

Mes gémissements filtrent entre mes lèvres mi-closes.

— Je veux tout savoir de vous : ce que vous aimez, ce qui vous fait jouir. Je veux vous transporter là où vous n'avez encore jamais été.

Au bout de plusieurs minutes de ce traitement, ma température corporelle est montée en flèche. Je halète. Mon bassin se soulève dans des mouvements incontrôlés.

— Nathan !

Il refuse de me pénétrer ; il me torture.

Une torture des plus délicieuses.

Mes gémissements jaillissent sans que je ne puisse les étouffer. Il me fait goûter aux différentes vitesses, aux différentes intensités : il guette celles qui

me conviennent le mieux, celles qui me pousseront vers l'orgasme.

Je n'en peux plus.

Je le crie.

Il descend vers mon vagin en feu, mais stoppe à son entrée et entame alors un mouvement circulaire avec le vibromasseur. Le plaisir me submerge. La tête renversée en arrière, le bassin relevé, je supplie Nathan une nouvelle fois.

Mais il me fait languir.

Quelques secondes de plus.

Puis il cède.

Il m'empale sur ce pieu et l'enfonce en moi le plus loin possible.

L'orgasme est immédiat, d'une violence inouïe.

Encore chamboulée, je retire le foulard. Je ne comprends pas. Il ne s'est préoccupé que de mon propre plaisir.

— Et... vous ? m'enquis-je.

Ses lèvres se posent à la base de mon cou.

— Vous apprendrez également à me satisfaire.

Je lui avoue, gênée, que je n'ai jamais utilisé d'accessoires durant mes rapports sexuels. Cette information le surprend et l'enchanté.

— Il y a une première fois à tout. Oubliez votre timidité. Le plaisir est la seule chose qui doit vous importer. Ne vous refusez rien. Lorsque l'un de nous souhaitera voir l'autre, il lui suffira d'envoyer un simple message. Si nous sommes libres, Ruben viendra vous chercher.

L'évocation du chauffeur me déstabilise.

— Est-ce qu'il sait...

— Ruben est discret et professionnel. Il ne vous mettra jamais mal à l'aise.

J'en suis convaincue, cependant cette idée me trouble.

— Il ne connaît pas votre nom.

Nathan passe dans la chambre pour se rhabiller, et avec un naturel déroutant m'annonce que son chauffeur m'attend dans vingt minutes au pied de la demeure.

Je cligne des yeux, stupéfaite d'être poussée vers la sortie. Un coup de poing en pleine figure n'aurait pas été plus dévastateur. Nathan me dévisage, légèrement contrarié.

— Vous vous rappelez notre arrangement, n'est-ce pas ?

Il ne faut pas que j'affiche ma déception.

— Du sexe, rien que du sexe.

— N'attendez pas de moi que je vous borde ou que je vous apporte un petit-

déjeuner au lit. Nous baisons et ensuite chacun retourne à ses occupations.

Waouh ! Voilà un discours des plus romantiques qui me ramène direct à la réalité ! Je ravale ma déconvenue et découvre mon string dans sa main. Quand je me penche pour le récupérer, il l'écarte.

— Je vous le rendrai plus tard, m'annonce-t-il, une petite lueur malicieuse au fond de ses prunelles bleutées.

Il glisse mon sous-vêtement dans l'une des poches arrière de son pantalon au moment même où un moteur de voiture résonne dans l'allée. Nathan s'empresse de vérifier l'identité du perturbateur. Son mécontentement est visible.

— C'est Henri. Je ne veux pas qu'il vous voie ici. Attendez là, je vous préviendrai dès qu'il sera parti.

Sur ce, il me quitte sans autre cérémonie.

Je me laisse tomber sur le rebord du lit. J'ai le sentiment de m'être pris une claque : l'homme qui vient de quitter la pièce n'a rien à voir avec celui qui m'a donné des orgasmes à plusieurs reprises ces dernières heures. Qui est-il vraiment : l'amant merveilleux et attentionné ou monsieur Arrogant ?

Quitte à patienter, je préfère mettre le temps d'attente à profit pour poursuivre mon exploration. J'en découvrirai peut-être un peu plus sur cet homme.

Un réveil basique est posé sur l'un des chevets. Il est presque décevant. Je sors du tiroir un carnet à spirales, comme ceux que j'utilise pour dessiner. Nathan s'adonnerait-il au dessin à ses heures perdues ? L'attrait est trop fort ; je m'en empare et le feuillette.

Au fil des pages, des femmes d'une beauté remarquable ont été crayonnées sur le papier. Toutes avoisinent la trentaine. L'espace d'une seconde, un courant glacé me traverse : qui sont-elles ? Je lève les yeux vers le tableau accroché au mur. Le style est le même et, à en juger la taille de l'œuvre et l'éclairage, le modèle a une place importante. Il dégage une féminité troublante. Irrésistible. Cette peinture est difficile à ignorer. Je suis tellement happée par le tableau que je ne me rends pas immédiatement compte que Nathan est revenu et m'a arraché le carnet des mains.

— Je vous avais demandé de ne toucher à rien.

Il le remet dans le tiroir dans un claquement sec. Il me dévisage comme s'il s'attendait à ce que je m'emporte.

— Henri vient de partir.

Autrement dit : ma présence n'est plus souhaitée. Je ravale mes questions et

quitte la chambre. Je ne suis pas surprise de voir que Nathan ne me raccompagne pas. En fouillant dans ses affaires, j'ai enfreint la règle essentielle qu'il se plaît pourtant à me répéter : je ne dois rien savoir de lui.

Ruben m'attend dans l'allée, avec son éternel sourire amical.

— Tout va bien, Madame ? s'enquit-il devant ma mine pensive.

— Je... oui.

Je résiste à la tentation de l'interroger sur Nathan et, plongée dans mes pensées, je rate le message qu'Amélia vient de m'envoyer.

Dès que je franchis la porte, elle me tend un courrier du tribunal. Je ne veux pas l'ouvrir, je le dépose sur la console de l'entrée. Je n'ai pas envie de songer à Peter pour le moment. Je veux juste retrouver ma chambre, mon lit, mon cocon.

Amélia me rejoint alors que je referme mes calepins de croquis qui traînent sur le bureau.

— Sara, est-ce que tout va bien ?

Je ne sais pas. Tout part de travers dans ma vie.

— Oui, ne t'en fais pas, je suis juste un peu fatiguée. Je... je vais commencer à regarder les petites annonces...

— Quoi ? Tu sais que tu peux rester autant de temps que tu le souhaites.

— T'es adorable, mais je ne peux pas vivre sous ton toit indéfiniment. Je crois que j'ai besoin de prendre un nouveau tournant dans ma vie.

— Tu ne me déranges pas. Et puis de toute façon, tu n'as pas d'autre alternative : les logements sur Paris coûtent une petite fortune. Ce serait idiot que tu ne profites pas de ma bonté.

Elle m'arrache des mains mon carnet de croquis pour en tourner les pages. Un sifflement admiratif franchit ses lèvres.

— Quand vas-tu te décider à lancer ta marque de vêtements, une bonne fois pour toutes ? Tes modèles sont superbes !

Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais tout ne se résume pas à ça. J'ai déjà étudié la question ces dernières semaines :

— Il me faudrait de l'argent. Ce ne sont pas mes économies qui me permettraient d'y arriver. J'ai évalué les frais généraux et de production, ceux liés au marketing... Et c'est sans compter le roulement de l'entreprise pour un an...

— Au moins, je vois que tu y penses sérieusement.

Je soupire, vaincue d'avance.

— Mes prévisions de chiffre d'affaires ne couvrent pas mes dépenses.

Même en baissant mes charges au maximum, je ne pourrai pas espérer me verser un salaire avant un bon moment...

— Je peux baisser ton loyer. Ou mieux : je t'héberge gratuitement et en échange, tu me fais deux-trois trucs gratuits ! En plus, je te ferai une super publicité et ma maison te servira de lieu de stockage jusqu'à ce que tu parviennes à te rémunérer. Ensuite, je te mettrai dehors avec un gros coup de pied au cul !

Son sourire est contagieux. Elle me dépose un baiser sur une joue et m'ébouriffe gentiment les cheveux.

— Tu vas y arriver, j'en suis persuadée. Tu es douée pour ça. Qui sait, un jour, ta propre marque sera peut-être vendue à l'international ! Tu es jeune, accomplis tes rêves pendant que tu le peux encore !

Je reste pensive.

Amélia décroche d'une penderie mobile une robe en satin avec dentelles. Un coup d'œil dans la glace lui confirme que celle-ci épouserait ses formes à merveille.

— Je te l'emprunte pour la journée ! Quant à toi, réfléchis à ce qu'on vient de dire !

Sur ce, elle me laisse seule avec mes doutes et mes espoirs.

Créer ma marque de vêtements, vivre de ma passion... Cela demande du temps, *beaucoup* de temps. Suis-je vraiment prête à tirer un trait sur l'atelier et des revenus réguliers ? Je ne sais pas et cela m'effraye.

Pourtant, l'idée se fraye un chemin dans ma tête.

Ma vie n'est plus ce qu'elle était. Au point où j'en suis, qu'est-ce qui me retient ? Peut-être que cette séparation, cette relation sans amour, c'est ce dont j'avais besoin pour m'aider à avancer.

9

C'est pas vrai ! Je cours aussi vite que possible dans l'escalier qui mène à l'atelier. J'ai passé la nuit à dessiner puis coudre, et j'en ai oublié de mettre mon réveil. Pour une fois, j'ai mis de côté mes talons pour chausser des tennis, plus pratiques pour rattraper ma demi-heure de retard. Cette fois-ci, c'est sûr, Mario va hurler !

À quatre pattes, je rejoins à toute allure mon siège. Amélia est déjà sur le sien.

— J'allais finir par croire que tu ne te pointerais pas, me reproche-t-elle.

— Tu aurais dû me réveiller !

— Désolée, je croyais que tu l'étais.

Je fais en sorte de rendre ma table aussi désordonnée que si j'avais travaillé dessus depuis au moins vingt minutes. Autour de nous, personne ne se soucie de mon manège : tous les regards sont braqués sur la mezzanine qui surplombe l'atelier. Notamment sur la porte du bureau de notre cher directeur artistique. Aucun son ne s'en échappe.

— Qu'est-ce que j'ai raté ? m'enquis-je devant leurs mines inquiètes.

— Le successeur de Mario est arrivé avant l'ouverture de l'atelier. Il discute en ce moment même avec lui.

— Il est en avance, souligné-je. Je croyais qu'il ne devait arriver qu'après le défilé. C'est un homme, donc ? Le neveu de Stein ?

— Non, à moins qu'il ait pris brusquement vingt centimètres et qu'il se soit fait implanter des cheveux.

— Le nom a filtré ?

— C'est Lionel Mervine.

J'ai beau me creuser la tête, ce nom ne me parle pas du tout, contrairement à Amélia.

— Sara, enfin, Lionel Mervine ! Il a été nommé aux Globes de Cristal, l'année dernière, dans la catégorie meilleur créateur de mode !

Sidérée que je ne puisse pas mettre un visage sur ce nom, elle attrape son téléphone dans son sac et tape son identité sur le moteur de recherche. Des dizaines de photos s'affichent sous mes yeux effarés.

La porte s'ouvre et deux hommes s'approchent de la balustrade. Je n'entends rien du discours qui précède la présentation. Dans un costume trois-pièces qui met en valeur ses larges épaules, Lionel Mervine observe la foule à ses pieds.

Mon Lionel Mervine, ou devrais-je plutôt dire Nathan en mode businessman. Il est presque méconnaissable tellement son regard sévère transforme les traits de son visage.

— Purée, il est trop canon ! glousse Amélia.

Le charme de Nathan agit immédiatement sur les filles de l'atelier. De mon côté, je suis trop choquée pour réussir à articuler trois mots d'affilée. Si Amélia a croisé Nathan à la soirée entre nouveaux célibataires, elle ne l'a toutefois pas reconnu.

Mon regard croise celui de Nathan un bref instant, sans qu'il ne laisse transparaître ni surprise ni contrariété. Quand il prend la parole, c'est pour annoncer qu'un bureau a été mis à sa disposition le temps qu'il observe et se familiarise avec les us et coutumes de la maison.

— En clair, Messieurs, Mesdames, si l'un ou l'une d'entre vous a quelques questions à me poser, je me ferai une joie d'y répondre. N'ayez pas peur d'en franchir la porte.

J'essaie de ne pas croire que cette phrase m'est destinée et je m'empare d'un crayon de papier pour griffonner une esquisse, qui se termine bientôt en traits vengeurs. Dans quel pétrin me suis-je mise ?

Ne tenant plus en place, je vais me chercher un café dans la petite cuisine attenante. Tout en le sirotant, je rumine. Je n'ai pas envie de m'énerver devant ma voisine. J'ai été trahie deux fois en moins de quinze jours, et ce par deux hommes différents ! La pilule a du mal à passer.

Je retourne à mon bureau, plus énervée que jamais. Plongée dans mes sombres pensées, je ne remarque pas qu'Amélia essaie d'attirer mon attention. Une petite boîte enroulée d'un magnifique papier doré vient d'atterrir sur mes travaux. Si je suis incapable de repérer les menteurs, je sais quand même que cette chose n'était pas là avant que je me lève.

— Un coursier vient de te l'apporter, m'explique-t-elle. J'ai signé pour toi. Je le fixe, les mâchoires serrées.

— Tu ne l'ouvres pas ?

Pour qu'un diable en sorte en ricanant ou en criant « Je me suis bien foutu de toi ! Ah ah ah ! » Non merci. Au fond de moi, je sais que cette chose ne peut venir que d'une seule personne. Je lève les yeux vers le bureau : Nathan m'observe derrière sa vitre.

J'attrape le paquet et déchire le papier.

— Qu'est-ce que c'est ? me demande Amélia en se penchant un peu plus vers moi pour essayer de deviner son contenu.

Connaissant l'expéditeur de ce présent, j'entrouvre juste la boîte avant de la refermer aussi sec et de la glisser dans mon sac à dos. Cette fois, c'en est trop ! Je prends la direction des escaliers.

— Sara, bon sang, je peux savoir ce qui t'arrive ?!

— Je reviens, maugréé-je.

Nathan est désormais assis derrière son bureau, les bras croisés sur son torse. Je le déteste d'être aussi beau et de me troubler autant. Il n'a rien perdu de son assurance. Il me dévisage tranquillement tandis que je me rue vers lui et que je plaque mes mains sur son bureau.

— Vous êtes prévisible. Heureusement que j'ai fermé les stores.

— *Lionel*, hein ? Pourquoi m'avez-vous menti ?

— Je ne vous ai pas menti. Je m'appelle Lionel *Nathan* Mervine. Nathan est mon deuxième prénom et je l'utilise très souvent pour m'éviter certains désagréments.

Il reste calme et ne cesse de me fixer, comme s'il attendait patiemment que je termine de piquer ma crise.

— Vous le saviez, n'est-ce pas ?

— Que j'allais devenir votre patron ? Votre prénom est très courant, je ne vois pas comment je l'aurais deviné. Je ne l'ai appris que ce matin, quand Mario m'a parlé de l'équipe et qu'il a mentionné votre nom. De plus, je vous rappelle que vous n'avez pas dissimulé votre identité sur les documents médicaux que vous m'avez envoyés hier. Ce qui soit dit en passant est une entorse à la règle la plus élémentaire dans ce type de relation.

— Vous auriez dû tout m'expliquer !

— Si je l'avais fait, j'aurais rompu l'une des clauses de confidentialité de mon contrat.

— On ne peut plus coucher ensemble, sifflé-je entre mes dents.

— Pourquoi cela ?

— Vous êtes mon patron !

— Ce ne serait pas la première fois qu'un patron coucherait avec une

employée.

— Notre marché ne peut pas tenir, ce n'est plus possible ! Plus maintenant !

— Quel est le problème ? Vous baisez avec Nathan, pas avec Lionel. Bien que j'adorerais que vous m'appeliez patron pendant que je vous fais jouir.

Je me retiens d'exploser et souffle par le nez.

— Je ne vois aucune différence !

— Écoutez, vous ne voulez plus vous embarrasser des obligations d'une vie de couple, et moi non plus. Quel mal y a-t-il à ça ? Nous sommes deux adultes consentants, et de ce que j'ai pu voir, nous nous entendons très bien. Osez dire que vous n'avez ressenti aucun plaisir avec moi ?

Il me scrute ; je me laisse choir sur la chaise en face de lui.

— Non, c'est plus possible. Si mes collègues apprennent que je couche avec le patron, ils vont me mener la vie dure.

— Ils n'ont pas besoin de le savoir, sauf si vous vous mettez brusquement à quatre pattes sous le bureau.

Je le fusille du regard.

— C'est ça, moquez-vous ! Et vos règles, dans tout ça ? On va devoir travailler sous le même toit plus de neuf heures par jour...

— Vous l'avez dit vous-même : on va travailler. Et en parlant de ça... Vous feriez mieux de rejoindre votre poste de travail ou vos collègues pourraient rapidement jaser sur votre présence un peu trop longue dans mon bureau. Je ne voudrais pas qu'ils se fassent des idées.

Son air tranquille et sûr de lui me met hors de moi.

— Au fait, mon petit cadeau vous a fait plaisir ?

Il n'a rien trouvé de plus drôle que de me faire parvenir au travail le string en dentelle qu'il m'avait offert.

— Vous êtes fou ! Et si quelqu'un l'avait ouvert à ma place ?

— Personne n'aurait fait le rapprochement avec moi.

— Vous sous-estimez mon amie Amélia. Elle a un radar pour ce genre de choses.

— Faites-moi confiance, elle n'en saura rien.

J'hésite. Il se penche vers moi.

— Je vous veux, Sara, vous et aucune autre.

Sa voix est chaude et sensuelle. Je me déteste de déposer les armes aussi facilement.

— Je vous préviens, elle ne doit pas avoir le moindre soupçon !

— Est-ce que je vous dérange ? s'exclame tout à coup une voix féminine

sur le seuil de la porte.

Je sursaute, comme prise en faute, et fais volte-face. Une femme s'avance, avec un petit sourire au coin des lèvres.

La télévision ne rend pas grâce à sa beauté. Les traits fins, la bouche charnue, Kessy Evans est sans contexte l'une des créatures les plus magnifiques que j'aie pu voir de toute ma vie. Sa robe moulante, couleur chair, ne laisse aucune place à l'imagination. Pas étonnant que la maison Stein ait insisté pour qu'elle représente la marque.

Arrivée devant Nathan, elle dépose un baiser léger sur sa joue, juste au coin de ses lèvres. Sa robe est échancrée dans le dos, offrant la vision du tatouage qui descend de sa nuque à ses reins.

Ce même tatouage que j'ai vu hier, sur le portrait accroché au mur de la chambre de Nathan.

10

Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer, rester ou m'enfuir à toutes jambes. Je fixe bêtement la nouvelle égérie de la marque s'adresser à Nathan, comme à un ami de toujours. Or, je sais qu'ils ont été plus que ça. Bien plus ! Cette femme a laissé derrière elle une marque indélébile, à tel point que son portrait décore encore aujourd'hui l'un des murs de la chambre de son ancien amant.

Kessy Evans est une femme superbe, à tout point de vue : des mensurations de rêve, des jambes interminables, un visage d'une beauté à couper le souffle. Pas étonnant que la maison Stein ait tant insisté pour signer avec elle un contrat exclusif de représentation. Et en tant que successeur de Mario, Nathan ne peut pas l'ignorer.

— Tu es en avance sur notre rendez-vous.

Je manque de m'étrangler. Il la tutoie ?

Miss Corps de rêve sourit de toutes ses dents.

— Je voulais absolument découvrir les locaux du nouveau grand directeur artistique de la maison Stein ! Je te félicite pour ce poste, tu le mérites grandement.

— La passation n'est pas encore faite.

— Ce n'est qu'une question de temps. Et puis, je ne te cache pas que je suis très heureuse de me savoir entre de bonnes mains...

Ce rappel à leur passé commun me glace les sangs.

— Ose prétendre que tu ignorais le nom du successeur d'Adoni.

— J'avoue avoir été un peu insistante pour obtenir l'information... Mais tu sais que je n'ai aucun mal à garder des secrets.

L'expression de Kessy est si taquine que je me racle bruyamment la gorge pour leur rappeler ma présence dans la pièce. Aussitôt, son regard glisse sur moi pour me détailler avec indiscretion. Nathan me présente et en profite pour lui annoncer que j'ai été chargée de créer ses tenues pour le grand défilé. Je n'entends rien des compliments qui suivent ; Kessy évalue mon degré de

dangereuse, qui frôle le zéro absolu. Je fais vingt centimètres de moins qu'elle – en considérant ses talons aiguilles – et je n'ai ni ses formes ni sa grâce. Je me rapproche davantage d'une adolescente de seize ans – avec mon jean et mes tennis – que d'une beauté fatale. Elle semble arriver à la même conclusion puisqu'elle me tend, avec un sourire condescendant, une main où brillent des bijoux qui n'ont rien à voir avec mes breloques fantaisistes. Je n'arrive ni à sourire ni à me montrer ouverte ou polie ; je ne fais que la dévisager avant de croiser le regard de Nathan. Il me jauge, guettant une marque de faiblesse de ma part.

— Je suis enchantée de vous connaître, réussis-je enfin à articuler.

C'est très loin de la vérité. À ses côtés, je me sens tellement ridicule que tous mes complexes d'adolescente ont refait surface. Avec son retour, il est fort à parier que Nathan va me remercier de mes services puis me reléguer aux oubliettes. Cette idée me tord le ventre. Même si j'ai envie de broyer les doigts de Miss Corps de rêve, je fais mon possible pour parler d'une voix posée :

— Vous avez un tatouage... Je ne l'avais jamais vu.

Sûr que pour ses films, elle le dissimule sous une tonne de maquillage.

— Il n'est pas... *commun*.

C'est peu de le dire : le dessin, qui descend de sa nuque à ses reins, représente un lierre d'où s'échappent quelques papillons. Même un idiot ferait le rapprochement entre Kessy et la femme au portrait. À son froncement de sourcils, je sais que Nathan voit parfaitement où je veux en venir. Il surveille mes réactions. Hors de question de lui montrer que cette découverte m'a ébranlée.

Il s'impatiente.

— Puisque tu es déjà là, autant te montrer les esquisses qui te sont destinées. Sara, veuillez prévenir Mario que Kessy est arrivée.

Il me dévisage avec cette aura d'autorité et de sévérité qui me rappellent que je ne suis qu'une employée dans ces locaux.

— Entendu.

Dans le couloir, la peur m'envahit. L'idée qu'ils soient tous les deux, seuls, dans ce bureau m'est insupportable. Il a beau prétendre que notre relation doit être basée sur la confiance, je n'arrive pas à me convaincre qu'il repousserait la femme dont le portrait décore un mur de sa chambre ! Quant à elle, son attitude est loin d'être équivoque : elle ne serait pas contre le fait de reprendre leur relation là où elle s'est arrêtée. Une question me torture : que s'est-il passé entre eux pour que Nathan ait été à ce point accro à elle ? J'ai vu le carnet à

dessins dans le tiroir, il aime croquer ses maîtresses. Pourtant, c'est la seule à avoir une place de reine.

La voix grondante de Mario se fait entendre de derrière sa porte. Avec la Fashion Week qui se rapproche, ses nerfs sont mis à rude épreuve, et les nôtres aussi. En temps normal, il est difficilement supportable, mais, à présent, cela devient carrément mission impossible de le satisfaire. Si des problèmes de fournisseurs viennent en plus se greffer au reste, je n'ose imaginer les jours qui vont venir... Je relaie donc l'information à Alice, sa secrétaire, qui se chargera de le prévenir. Puis, je pique un sprint pour faire l'aller-retour au plus vite, mes dessins sous le bras.

Kessy a eut le temps de s'asseoir sur le rebord du bureau. Elle est penchée vers Nathan, si bien que celui-ci a une vue plongeante sur son décolleté.

— Elle ne sera jamais comme moi, murmure-t-elle en lui caressant une joue. Ce que nous avons vécu, aucune autre femme ne l'acceptera. Je te demande d'y réfléchir.

— Tu es la nouvelle égérie de Stein. Fais attention à ton comportement. Si Mario n'a pas hésité à mettre plusieurs zéros sur tes chèques, il espère des retombées économiques intéressantes. Tu es sous contrat pour six ans, Mario et moi attendons de toi une conduite exemplaire.

— Tu sais que je suis prête à accepter n'importe laquelle de tes exigences.

— Je ne plaisante pas. Le moindre écart de comportement et la marque risque gros. Je ne veux aucun scandale qui ternirait la réputation de la maison.

— Je comprends. Pourtant, tu adorais m'entendre jouir, cela t'excitait... Tu te souviens ?

Ses lèvres ne sont plus qu'à quelques millimètres des siennes. Je cogne plus que je ne frappe à la porte, ce qui a au moins le mérite de remettre Miss Corps de rêve sur ses talons aiguille. D'une manière ou d'une autre, son ancien amant lui a donc révélé l'existence d'une rivale, et à en juger le peu d'intérêt qu'elle me concède, elle ignore que je l'ai remplacée. Du moins, sous les draps.

— Les modèles, annoncé-je, en les étalant avec soin.

Kessy en oublie sa contrariété. Comme si rien ne s'était passé entre eux, Nathan lui décrit, avec tout le professionnalisme et la passion de son métier, les dessins et les matières qui seront utilisées pour les modéliser. Elle l'écoute avec attention tout en apportant son avis et ses conseils. Moins d'une dizaine de minutes se sont écoulées avant que Nathan ne consulte sa montre. Il n'est pas loin de 9 heures.

— Sara, avez-vous transmis ma demande à Mario ?

— Oui. Il ne devrait plus tarder.

— Très bien, je vous remercie, vous pouvez disposer.

Je rejoins Amélia, la boule au ventre. Elle cherche immédiatement à savoir la raison pour laquelle j'ai foncé dans le bureau de Mervine comme une furie. Ma réaction n'était pas très intelligente, mais je ne peux pas lui avouer la vérité. Et puis, mon attention est vite accaparée par l'exaspération du directeur artistique qui traverse la mezzanine pour rejoindre son égérie et son successeur.

— Alors, comment est-elle ?

— C'est une *très* belle femme.

Je mordille nerveusement le capuchon d'un feutre tout en songeant à la conversation que j'ai surprise entre elle et Nathan. Elle veut le récupérer, et je suis inquiète à l'idée qu'elle y parvienne. Même si les règles sont claires, Nathan me plaît. Je ne peux pas le nier. Quelle femme resterait indifférente face à un homme aussi sexy que lui et qui sait vous prodiguer autant d'orgasmes ? Je ne suis pas en train de faire des plans sur la comète, mais je n'ai pas envie que notre relation stoppe brutalement. J'ai besoin d'elle pour affronter le désastre de mon mariage et le divorce à venir.

La porte du bureau ne s'ouvre qu'à l'heure du déjeuner. Kessy descend l'escalier, accrochée au bras de Nathan. Cette vision me fait froid dans le dos. Je me force à baisser les yeux sur mon travail tandis que leurs voix s'éloignent à l'extérieur de l'atelier. Nathan n'a pas lancé un seul regard dans ma direction.

Mon téléphone reste silencieux. Je pianote nerveusement la table de la cuisine pendant qu'Amélia me raconte son programme de la soirée avec Amaury, l'homme qu'elle a rencontré à la soirée des nouveaux célibataires. Je fais mine de m'y intéresser en posant quelques questions, mais les réponses me passent au-dessus de la tête. Voilà moins d'une demi-heure que Kessy et Nathan sont sortis déjeuner, et même si Mario est avec eux, je n'arrive pas à me raisonner. Je picore ma salade composée. Je redoute la réception soudaine d'un message qui m'annoncerait qu'il remet en cause sa proposition. Je ne peux pas m'empêcher de les imaginer batifolant ensemble dans un coin sombre. Kessy m'a paru trop déterminée pour ne pas tenter sa chance. Même avec des vœux de fidélité, Peter avait rompu sa promesse, alors que dire d'un homme qui fantasme encore sur son ancienne maîtresse ?

Je repousse mon repas en soupirant.

— Tu devrais te forcer à manger.

— Je n'ai pas faim.

Elle m'observe pensivement.

— Oublie Peter. Il ne te mérite pas.

Je cligne des yeux le temps que son discours prenne un sens dans ma tête.

— Je me moque de lui. Qu'il retourne chez sa Blonde.

— Tu en es sûre ? Alors, pourquoi fais-tu une tête de déterrée ?

— Je songeais à Kessy...

— Oh ! Je vois. Tu t'inquiètes à l'idée qu'elle n'aime pas tes créations ?

J'opine du chef. Avouer la vérité est impossible. Et puis, mon excuse est toute trouvée pour expliquer mon manque de bonne humeur : de nos jours, les avis des égéries prennent une place importante dans la validation des modèles.

— Je ne veux pas parler de ça.

— Comme tu veux.

Pour ne plus songer à Miss Corps de rêve, je lui fais part de mes avancées quant à la réalisation du projet qui me tient à nouveau à cœur : créer ma propre marque de vêtements.

— Alors, ça y est ? Tu t'es décidée ?

— Comme tu l'as dit, je ne vois pas ce qui m'en empêcherait. Je n'ai pas de mari pour m'interdire de me lancer, tu me proposes le gîte et le couvert et... j'ai du talent.

— Un talent indéniable. Si tu as besoin d'aide pour autre chose, surtout n'hésite pas à me le dire. Tu as tout mon soutien !

Je la remercie, émue, avant qu'une pensée ne vienne ternir le tableau : j'aurais aimé que Nathan m'encourage lui aussi. Il connaît ce métier et ses difficultés. Si notre relation avait été différente, peut-être m'aurait-il même aidée...

— Sara ?

Amélia me dévisage, un pli contrarié barrant son front.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Parle-moi.

— Tout va bien, je t'assure.

— À d'autres !

Je repose ma fourchette sur la table.

— Désolée, j'ai la tête ailleurs. Je pense beaucoup à mon projet. J'ai le sentiment que je ne peux m'accrocher qu'à lui en ce moment. Autour de moi, tout part en vrille.

Comme pour confirmer ce fait, la sonnerie de mon portable retentit.

Mais ce n'est pas Nathan. Un numéro inconnu ? Intriguée, je décroche.

— Oui, allô ?

— Bonjour, Madame. Ici l'hôpital Saint-Louis. Votre mari a eu un accident de voiture.

11

Un frisson glacé me parcourt la colonne vertébrale.

Mon dieu, Peter ! Si je ne lui pardonne pas sa trahison, ce n'est pas pour autant que je lui souhaite de mourir dans d'atroces souffrances. Apparemment, en évitant un chevreuil – où diable était-il ? –, il s'est encastré dans un arbre. Le choc a été rude, mais les airbags ont permis de lui éviter des blessures plus sérieuses. Il doit rester en observation pendant quarante-huit heures. Des papiers administratifs restent à remplir, aussi je suis expressément invitée à remplir mon rôle d'épouse, afin que les frais médicaux puissent être pris en charge. Je songe, un instant, à envoyer balader mon interlocuteur quand je me rappelle, tout à coup, que nos familles respectives se trouvent en province, à plusieurs centaines de kilomètres de là. Je ne souhaite pas être l'annonciatrice de notre séparation si Peter a gardé pour lui cette information. Je ne suis pas prête à devoir m'expliquer sur l'échec cuisant de notre relation, ni à entendre des discours destinés à me consoler. Je n'en ai pas encore la force.

— Très bien, j'arrive dès que possible.

En raccrochant, j'informe Amélia de la situation.

— Je fais au plus vite.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Prends le temps qu'il te faut. Mario est irascible mais il peut comprendre la situation.

Lui peut-être. Si Nathan l'apprend, mes oreilles vont siffler.

— Dis-lui juste qu'une obligation familiale m'est tombée dessus. Ne lui dis rien d'autre ! Promets-le-moi.

Elle me regarde comme si j'avais perdu la tête.

— Très bien, je te le promets.

Je ne prends pas le temps de débarrasser ma table. Je m'habille, récupère mon sac et je fonce à l'hôpital.

Je grogne contre les automobilistes, les feux tricolores, les panneaux de signalisation et les piétons qui traversent n'importe où. Je ne veux pas que

Nathan s'aperçoit de mon absence, et encore moins qu'il apprenne que je suis mariée. Il me croit célibataire et c'est très bien ainsi : je ne veux pas être rejetée, pas encore. Pas par lui.

Je découvre Peter dans son lit, blanc comme un linge. Des bandages entourent sa tête et quelques ecchymoses déforment ses traits. Il observe le ciel, perdu dans des pensées moroses. Je préférerais mille fois être ailleurs, mais certaines circonstances exigent de ravalier ses rancœurs.

La chambre est silencieuse. Je cogne doucement à la porte pour ne pas le faire sursauter.

— Bonjour, le salué-je, lorsqu'il tourne un visage boursoufflé vers moi.

— Sara ? Mais... qu'est-ce que tu fais là ?

Je m'avance vers le lit, tout en prenant garde de laisser un bon mètre entre nous.

— L'hôpital m'a appelée. Il semblerait que je sois encore ton numéro à contacter en cas d'urgence. Je suis venue t'informer que j'ai fait ton inscription. Il manquera juste quelques documents administratifs pour compléter ton dossier. Ce serait bien que quelqu'un s'en occupe.

Peter est encore sous le choc de l'accident. Il hoche doucement la tête avant de fermer les yeux.

— Si j'appelle ma famille à l'aide, elle risque de poser des questions...

Ainsi, lui aussi a été incapable de leur avouer la vérité.

— Il faudra bien le leur dire, un jour ou l'autre.

— Parce que, de ton côté, tes parents sont au courant ?

Je m'abstiens de tout commentaire.

— J'ai prévenu le secrétariat des admissions que nous étions séparés. Si tu refuses d'appeler ta famille, donne-leur les coordonnées de ta nouvelle chérie.

J'ai accompli ma mission, pour le reste, je ne peux pas faire grand-chose. Sa maîtresse va débarquer dès qu'elle apprendra ce qui lui est arrivé et se chargera de tout prendre en main. Peter fait partie d'un passé révolu, et ce même si le divorce n'est pas encore prononcé. J'ai reçu ma convocation au tribunal : dans moins de huit semaines, j'aurai repris mon nom de jeune fille.

— Sara... je...

— Tu ferais mieux de te reposer. Je vais te laisser, à présent. On se reverra devant le juge, ajouté-je en tournant les talons.

— Non, attends !

Il essaye de se redresser mais une douleur aux côtes le force à se rallonger. Ses doigts se crispent sur les draps.

— J'ai fait une erreur !

Je secoue la tête, pas le moins du monde décidée à écouter ses lamentations.

— Peter, non. Je ne veux pas discuter de ce qui s'est passé. Tu as fait tes choix.

— Sara, s'il te plaît, écoute-moi. J'étais seul et en colère contre toi. Je n'ai jamais cherché à te faire souffrir. Je... suis toujours amoureux de toi.

Je fronce les sourcils. Est-ce que le choc à la tête aurait été plus violent qu'on me l'avait annoncé ?

— Je t'en prie... Tous les couples rencontrent, un jour ou l'autre, des difficultés ! Je sais que j'ai merdé et que tu me détestes, mais si tu me laisses une chance, je ferai tout pour recoller les morceaux. Je te le jure ! Sara, je t'aime ! Je t'ai toujours aimée !

— Tu m'as trompée.

— Et je m'en veux ! Je n'ai pas réfléchi !

— Pas « réfléchi » ? On ne parle pas d'une aventure d'un soir ! Tu la voyais régulièrement, et quand tu n'étais pas avec elle, tu lui envoyais des messages, à toute heure du jour ou de la nuit !

Son visage reflète sa honte et sa souffrance.

— Je suis désolé... J'avais besoin de me sentir aimé. Tu ne me touchais plus, tu me regardais à peine ! Je n'essaye pas d'écarter toute culpabilité, j'ai ma part de fautes aussi, mais...

— Tais-toi, s'il te plaît. Tu n'as pas les idées claires. Tu vas te reposer et tu verras que, dès demain, tu tiendras un autre discours.

— Pourquoi refuses-tu d'entendre ce que je te dis ?

— Parce que là, maintenant, je n'ai ni l'envie ni la force d'avoir ce genre de discussion avec toi.

— Nous avons toujours tout surmonté ensemble, nous pouvons y arriver, encore une fois.

— Il ne s'agit pas de faire face à la perte d'un emploi ou au deuil d'un membre de nos familles. Aujourd'hui, je n'ai plus confiance en toi. Et puis, tu oublies Amber. Qu'est-ce qu'elle devient dans tout ça ? Après m'avoir jetée, tu penses faire pareil avec elle ? Tu ne peux pas jouer, comme ça, avec les sentiments des autres.

En réalité, je me moque que cette femme souffre aussi, je suis juste fâchée contre lui. Pourquoi faut-il que ses excuses n'interviennent que maintenant ? Il aurait dû me les déballer l'autre soir, dans le restaurant, alors que je n'attendais que ça, alors que j'étais en larmes !

C'est trop tard. Et puis, je vois Nathan maintenant.

— Peter, pour moi, c'est terminé. La page sera définitivement tournée quand l'audience au tribunal aura eu lieu.

Son regard glisse sur ma main qui portait autrefois mon alliance. Il ne fait aucun commentaire, pourtant son visage reflète son désespoir.

— J'ai cru que je pouvais être heureux avec elle. Mais j'ai compris que je n'aimais que le temps qu'elle me consacrait. Amber ne sait rien de moi, de mes projets, de mes peurs. Ce que je veux dire, c'est que je ne veux pas perdre ma meilleure amie. Je suis tombé amoureux d'une gamine de seize ans pleine de rêves, et elle me manque ! Quand j'ai eu mon accident, je me rendais chez Amélia pour te supplier de me pardonner.

Je détourne les yeux, mal à l'aise. Son discours a ébranlé mes défenses. Peter n'est pas du genre à pleurer, et pourtant je le sens prêt à fondre en larmes.

— À supposer que nous nous remettions ensemble, nous ne ferions que reporter le problème à plus tard. Dans les prochaines semaines, le grand défilé va avoir lieu. Je vais être complètement noyée dans mon travail. Et toi, tu vas souffrir et me tromper à nouveau : quand tu en auras marre de tourner en rond dans l'appartement, tu retrouveras peut-être Amber ou une autre femme, que tu auras croisée je ne sais où.

— Non, je te promets que non !

— Je suis lasse des promesses. Elles ne veulent rien dire. Si on veut éviter de se faire souffrir inutilement, il vaut mieux, pour toi et moi, qu'on en reste là.

— Je te demande juste d'y réfléchir...

— Repose-toi, lui réponds-je avant de tourner les talons.

Les battements sourds de mon cœur semblent résonner dans les couloirs silencieux de l'hôpital. Il n'est pas question que je revienne en arrière. On peut reconstruire une maison qui a brûlé mais pas une confiance qui a été ternie. Je ne veux pas devenir l'épouse jalouse qui fouille dans le téléphone ou l'ordinateur de son mari dès qu'il a le dos tourné, et qui tremble en regardant les aiguilles de la pendule, tout en se demandant s'il n'est pas avec une autre. Je mérite mieux.

Sur le parking, je rallume mon portable. Amélia m'a laissé un message sur mon répondeur. Je peine à l'entendre par-dessus les cris furieux de Mario. Nom d'un chien ! Qu'est-ce qui s'est passé ?! Impossible de comprendre deux mots d'affilée.

Dès que je mets un pied dans le bâtiment, je sens immédiatement

l'atmosphère électrique. Amélia se précipite vers moi et me pousse à l'écart pour m'expliquer la situation.

— Mario a été transféré aux urgences. Il s'en sort bien mais il va être plâtré d'une jambe. Un enfant en skate l'a renversé sur le trottoir. Il y avait du monde... on lui a marché dessus. Apparemment, il a une cheville cassée.

Je comprends mieux les hurlements que j'entendais. À quelques semaines du grand défilé, ça ne peut pas tomber plus mal. À son âge, les médecins préféreront le savoir au chaud chez lui, plutôt qu'à s'appuyer sur des béquilles...

— Nathan prend le relais pour cet après-midi. Il t'attend depuis presque trente minutes dans son bureau. Il commence à s'impatienter...

Au vu de son expression, c'est un euphémisme. Je la laisse en plan pour filer au plus vite à l'étage.

Nathan discute avec Bérénice, la première d'atelier, et huit tailleuses-couturières. Mes croquis sont étalés sur le bureau et par terre. Chacun va de son commentaire pour critiquer le vêtement taillé dans de la toile de coton blanc que revêt Kessy. Avant que les modèles ne partent chez les brodeurs, un défilé de toiles est organisé pour les valider. Les formes, les tailles, les effets, tout doit être rectifié en amont de la fabrication.

Nathan n'est pas de bonne humeur, et il a toutes les raisons de l'être : dans moins d'un mois aura lieu le grand défilé et un retard considérable est déjà enregistré. Si Mario ne m'avait pas fait faire pendant des journées entières des modifications, nous serions probablement dans les temps. Toutefois, ce n'est pas le genre de commentaire constructif qu'il attend. Aussi, je me garde bien de le partager.

— Kessy a cinq tenues différentes ! tempête-t-il.

— Si on compte la dentelle et les différents éléments à rajouter, il nous faudrait pas moins de cent à cent cinquante heures de travail, et ce par modèle. J'ai une équipe de cinquante personnes, mais il va falloir l'augmenter. Presque le double, je dirais.

— Je vais faire en sorte de recruter des intérimaires. Kessy portera toutes les tenues comme prévu.

Des heures supplémentaires sont à prévoir. Je n'en suis pas vraiment étonnée, je plains les filles qui devront s'atteler à la tâche.

Les yeux de Nathan se braquent sur moi.

— Je vais avoir besoin de vous également. Mario vous a donné une chance de faire vos preuves, à vous de lui rendre la pareille. Chaque petite main sera

utile. Vous prendrez part à la fabrication des tenues de Kessy.

Hein ?!

— Je suis déjà sur la robe en dentelles !

— Qu'on vous remplace.

Je cherche auprès de Bérénice un soutien. Je refuse de m'occuper de Kessy !

Nathan perçoit mon trouble, mais l'homme d'affaires se moque bien de mes états d'âmes, seule compte pour lui la deadline qui se rapproche inexorablement.

— Vous êtes avant tout couturière, non ? C'est vous qui avez créé ces modèles, alors vous allez contribuer à les concrétiser.

Bérénice me fait signe de capituler.

— Faites votre travail. Kessy, tu vas accompagner ces dames dans l'atelier tailleur, au cinquième étage. Nous nous verrons plus tard, dans la soirée.

Le clin d'œil qu'elle lui lance est sans équivoque. Je suis sous le choc. J'avais raison. Madame Corps de rêve est revenue, donc Nathan m'éjecte comme une malpropre. Et tous ces beaux discours tout à l'heure sur le fait qu'il me veut, moi, et aucune autre ? Des mensonges ! Rien que des mensonges ! Il n'a même pas le cran de me le dire en face !

Il ne se préoccupe plus de nous, il a pris son téléphone et s'impatiente le temps que son interlocuteur décroche. J'essaye de capter son regard mais Bérénice me fait signe de la suivre, et invite une Kessy rayonnante à faire de même.

12

— Alors, comme ça, vous êtes créatrice *et* couturière ?

J'opine du chef, tout en vérifiant que les mensurations qui m'ont été envoyées pour la nouvelle égérie correspondent toujours au buste qui la représente. C'est le cas. En quelques mois, cette femme n'a pas pris un millimètre de tour de taille. Voilà une raison supplémentaire pour la maudire encore plus.

Nous sommes toutes les deux. Bérénice a rassemblé l'équipe pour faire le point avec elle. Un travail titanesque nous attend.

— Je suis surprise que Mario vous ait donné une telle opportunité. Il n'est pas ce qu'on peut appeler un altruiste... Lui auriez-vous tapé dans l'œil ?

Je retiens difficilement un rire moqueur.

— Non, je ne pense pas. Si mon directeur artistique aime les femmes, il est de notoriété publique qu'il ne partage pas leur lit.

— Heureusement que tous ne sont pas comme lui, n'est-ce pas Sara ?

Je stoppe mon geste pour la dévisager. Fait-elle référence à moi et à Nathan ? A-t-elle soupçonné quelque chose ? Lui aurait-il soufflé deux mots de notre relation ? Elle me dévisage, avec un petit sourire au coin des lèvres.

— Est-ce que vous baisez avec lui ?

La question me prend totalement au dépourvu.

— Pardon ?

— Ne faites pas la sainte-nitouche. J'ai vu la façon dont vous le regardez. Je sais reconnaître une groupie d'une femme qui a passé une nuit dans son lit. Il faut dire que cet homme est un amant qu'on ne peut pas oublier.

Je n'ose rien dire, de peur de confirmer ses soupçons.

— Allons, respirez ! Je le connais. Je suis juste étonnée qu'il ait jeté son dévolu sur vous. Vous n'êtes pas du tout son genre de femmes. D'ordinaire, il les aime bien plus... voluptueuses. Et plus dégourdies.

L'insulte fait mouche, cependant je m'efforce de demeurer de marbre.

— Je ne sais pas ce qui vous fait dire que j'ai une quelconque relation avec lui, mais vous vous trompez. Monsieur Mervine est juste mon patron.

— Vous lui donnez du « monsieur » ? Hum, aurais-je vexé la petite couturière ? Quoi qu'il en soit, sachez que je ne compte pas vous le laisser. Cet homme est à moi, et j'ai tous les arguments pour le faire flancher. D'ailleurs, avez-vous vu mon portrait dans sa chambre ?

Je me fige. Ma réaction me trahit immédiatement. Son sourire augmente, vicieux.

— C'est bien ce que je pensais... Je vous conseille de vous tenir loin de lui, sinon je me ferai une joie d'écraser dans l'œuf votre rêve de carrière.

Cette femme me toise comme si je n'étais qu'une larve sur son chemin.

— C'est à lui d'en décider, non ? contre-attaqué-je, malgré moi.

— Sara... Petite Sara. Vous n'êtes rien.

Elle me caresse une joue comme on console un jeune enfant. Le contact me glace. Je me contiens tellement que, si je fais un mouvement, je crains de laisser éclater mes émotions.

— Ce soir, lui et moi allons dîner quelque part pour nous rappeler nos bons souvenirs. Ensuite, il me ramènera chez lui. Peut-être refera-t-il un autre portrait de moi. *Nue*. Comme avant. Je ne sais plus combien de fois il m'a baisée avant que ce portrait ne soit terminé. Un nombre incalculable... Les séances étaient toujours *très* torrides.

Le sang a quitté mon visage. Chaque mot a atteint son but.

— Ce n'est pas un homme pour vous, jeune fille. C'est un mâle qui a besoin d'une partenaire à sa hauteur. Je devine que vous devez rougir dès qu'il pose la main sur vous. Avec moi, il donnait libre cours à sa passion, à ses envies. À ses besoins. J'ai transformé tous ses fantasmes en réalité, même les plus inavouables.

— Vous faites partie de son passé, aujourd'hui.

J'ai à peine murmuré, comme si je craignais qu'elle ne m'entende.

— La roue tourne. Nathan a été quelque peu surpris d'apprendre que vous avez volé cet après-midi au chevet de votre tendre époux. Je crois bien que je ne l'avais jamais vu aussi en colère. C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille, d'ailleurs. Lui qui sait si bien se contrôler, d'habitude...

Mes mains tremblent sur la table de travail quand les premières couturières arrivent.

— Tout va bien ? s'enquit Bérénice en me dévisageant. Tu es toute pâle.

— Je... j'ai besoin de prendre l'air. Ce n'est rien. Un simple vertige.

Je quitte précipitamment l'atelier. Je dois parler à Nathan, de toute urgence. Il n'est pas dans son bureau ; il a remplacé au pied levé Mario dans ses rendez-vous, il en a pour tout l'après-midi.

Je n'ai plus le choix. Je prends mon téléphone pour lui envoyer un message. Des heures interminables ne s'écoulent avant qu'un horaire et un point de rendez-vous ne me soient donnés. Même sans mention supplémentaire, je ressens toute son irritation. Je ne me suis pas encore expliquée que ma défaite est écrasante.

Il est dix-neuf heures. La nuit est tombée. Je resserre les pans de ma veste au moment même où Ruben se gare sur le trottoir, en face du parc où Nathan m'a donné rendez-vous. Je me lève de mon banc pour aller à sa rencontre. Les vitres fumées m'empêchent encore une fois de discerner si quelqu'un m'attend sur la banquette arrière.

— Bonsoir, Ruben.

— Bonsoir, Madame.

Il m'ouvre la portière et j'ai rapidement ma réponse : son patron me dévisage, les mâchoires serrées. Je pourrais aussi bien le laisser ruminer sa colère mais reporter la confrontation ne servirait à rien. D'autant plus que j'ai moi-même des choses à lui dire. Je ne compte pas me laisser marcher sur les pieds par cet homme. Je m'installe à ses côtés, prête à me battre.

Il attaque le premier.

— Vous êtes mariée et vous ne portez même pas votre alliance. L'enlevez-vous à chaque fois qu'un homme vous ouvre les cuisses ? Depuis quand vous amusez-vous à le tromper ? Je suis quel numéro sur votre liste ?

La violence des accusations me fait écarquiller les yeux. Je m'attendais à une scène de contrariété, mais certainement pas à celle-là ! Pour qui me prend-il ?!

— Vous feriez mieux de retrouver votre mari et de vous faire pardonner avant qu'il ne décide réellement de vous claquer la porte au nez !

Il contient difficilement sa colère, et moi la mienne. De quel droit ose-t-il me juger alors qu'il ne sait rien de mon histoire ?

— Je suis séparée, répliqué-je sèchement. La procédure de divorce a été entamée.

Cette annonce a au moins le mérite de lui clouer le clapet quelques secondes.

— Quand comptiez-vous me l'annoncer ?

— Je croyais que la vie privée devait rester *privée*.

Ses yeux me foudroient.

— Ne jouez pas avec moi à ce jeu-là. Je croyais avoir été suffisamment clair sur les règles de notre relation. La confiance doit primer sur tout le reste.

Je croise mes doigts sur mes cuisses pour me donner une contenance.

— La confiance, dites-vous... Votre déjeuner s'est bien passé avec votre ancienne maîtresse ?

Ma question assombrit davantage son regard.

— C'était un déjeuner d'affaires.

— Vraiment ? Je n'ai peut-être eu qu'un amant dans ma vie, avant vous, mais je ne suis pas stupide. Kessy vous plaît. Comment pourrais-je accorder ma confiance à un homme qui est capable de me laisser tomber à tout moment ?

— C'est la souplesse de notre relation, celle que vous avez acceptée. Aucun de nous n'a à se justifier si une éventuelle séparation intervient.

— Magnifique ! Donc je suis censée attendre sagement que cette femme vous remette le grappin dessus pour ensuite finir au fond des oubliettes ? Non merci !

Je sens les larmes me monter aux yeux. Je ne supporterais pas d'être abandonnée encore une fois. Je serre les mâchoires pour me forcer à me calmer, en vain.

— Vous voulez jouer les victimes, allez-y ! J'en ai marre d'être l'excuse pitoyable d'hommes qui sont incapables d'assumer leur choix. Vous voulez savoir pourquoi je ne porte pas mon alliance ? Tout simplement parce que mon mari baisait une autre femme pendant que je me tuais à la tâche pour votre Maison !

Sur ce, j'attrape la poignée de la portière, mais Nathan m'empêche de l'actionner. Son corps est si près du mien que je me sens vulnérable. Je refuse de craquer devant lui.

— Laissez-moi partir. Je vous rappelle que vous devez voir Kessy, ce soir. Je ne voudrais pas vous mettre en retard.

— Elle vous en a parlé...

— Dois-je comprendre que cela vous chagrine qu'elle me l'ait avoué ?

— Non. C'est la vérité.

L'entendre de sa bouche est plus terrible encore. J'ai l'impression d'étouffer.

— Vous savez quoi ? Je vais vous faciliter la vie ! On va en rester là.

Visiblement, vous avez l'air très complices, et vous avez tous les deux plus de choses en commun que je n'en aurai jamais avec vous. Je refuse de devoir attendre un message de votre part qui m'annoncera que vous avez décidé de rompre.

— Rompre ? Vous parlez comme si nous avions une relation amoureuse.

— Vous savez très bien ce que je veux dire ! Ne jouez pas avec les mots !

— Je n'ai jamais prétendu que je ne vous voulais plus.

Je le dévisage, décontenancée par cet aveu.

— Mais vous désirez aussi cette femme.

— Elle fait partie de mon passé. Et elle est désormais l'égérie de la marque. En tant que telle, elle doit représenter un modèle pour toutes nos clientes. Si son image est écornée, la Maison en pâtira. Je ne lui ai pas caché mon souhait de laisser notre aventure derrière nous.

Il ne ment pas. Je me rappelle encore très bien la conversation que j'ai surprise entre eux.

— Je suis quoi ? Votre solution de repli ?

— Ne dites pas n'importe quoi. Vous êtes *très* différentes, toutes les deux.

Son ton moqueur me fait monter la moutarde au nez.

— Si vous espérez me retenir en me ridiculisant !

— Ce que je veux dire, c'est que notre relation n'a rien à voir avec celle que j'ai pu entretenir avec elle. Vous réfléchissez trop et vous ne laissez aucune place à la spontanéité. Par ailleurs, votre expérience dans ce domaine reste assez limitée.

Cette réflexion me vexa. On parle de sexe, uniquement de sexe. Je ne peux pas me sentir plus humiliée.

— Je suis navrée de ne pas vous satisfaire comme elle le ferait. Mais je vous rappelle que nous ne nous connaissons que depuis peu, et j'ai besoin de prendre mes marques...

Il a touché une corde sensible. En tant que femme, je supporte très mal la deuxième place et je ne veux pas souffrir de la comparaison.

Nathan s'écarta pour m'observer à son aise.

— Avec moi, vous pouvez vous libérer de votre timidité. Je ne vous jugerai pas. Jamais.

Le portrait de Kessy me hante. Qu'a-t-elle fait pour graver ainsi sa mémoire ? Mes questions remplacent ma colère. J'hésite avant de demander :

— Comment était-elle ?

Ma question engendra un froncement de sourcils.

— Ne vous torturez pas l'esprit avec ça.

— Je vais côtoyer cette femme à longueur de journée, ne me demandez pas de faire comme si de rien n'était. Elle sait que je couche avec vous, et cette idée est loin de lui plaire. Vous semblez avoir vécu quelque chose de... fort ensemble. Si vous voulez que je sois sereine en sa compagnie, je dois la supplanter.

Son front se plisse tandis qu'il médite mes paroles. Je ne cherche pas la compétition, mais je sais que je ne pourrai jamais me sentir sereine tant que je me considérerai inférieure à elle.

— Je crois plutôt que vous désirez lui faire ravalier son clapet. Je sais comment elle peut être... Quand elle veut, c'est une sacrée peste.

— Elle vous veut.

Et je souffre à la simple idée qu'il puisse la préférer.

— Donc vous avez décidé de vous battre ? sourit-il. C'est très flatteur. Mais vous êtes à l'opposé l'une de l'autre. Je ne crois pas que vous soyez prête à entendre certaines choses sur elle, ou sur ce que nous avons pu vivre tous les deux.

Était-ce si terrible ? J'ai bien du mal à le croire.

— Je ne suis plus une enfant. Je croyais que ce qui vous avait plu en moi, c'était ma force de caractère. L'auriez-vous oublié ?

Je le toise avec détermination. Une lueur singulière assombrit son regard.

— Êtes-vous sûre de vous ?

Pas vraiment. Néanmoins, j'acquiesce. Je ressens seulement le besoin d'en savoir plus sur mon adversaire. Pour que ma relation avec Nathan ne disparaisse pas en fumée, je dois comprendre ce qui lie ces deux anciens amants. Kessy m'avait parlé de déchaînement de passion et de fantasmes assouvis. Même si l'appréhension me tord l'estomac, je dois savoir.

Il me dévisage longuement, avant de serrer les mâchoires.

— Ne tombez pas amoureuse de moi, Sara. Je ne saurai vous offrir ce que vous attendez.

— Mon mari m'a trompée parce que je n'arrivais pas à le satisfaire, je refuse que notre relation s'arrête pour le même motif, c'est tout.

— Orgueilleuse ?

— Il faut croire que vous n'êtes pas le seul à avoir ce défaut.

Son sourire s'agrandit, tandis qu'il appuie sur un bouton de sa portière. La vitre qui nous sépare de Ruben s'abaisse. Il lui donne une adresse dans le 17^e arrondissement.

— Où m’emmenez-vous ? m’étonné-je, après que nous avons retrouvé notre intimité. Je croyais que personne ne devait nous voir ensemble... Et votre rendez-vous avec Kessy ?

— Vous voulez lui faire ravalier son clapet, non ?

Je me retiens de sourire. Je suis presque émue par cette toute nouvelle complicité naissante.

Il ouvre un rangement devant lui et en sort un foulard en soie noir. J’esquisse un mouvement de recul avant de me mordre les lèvres, fâchée de ma bêtise. Son ancienne maîtresse n’aurait probablement jamais réagi de la sorte : elle le disait elle-même, elle avait accepté toutes ses exigences.

Nathan patiente, tandis que je me décide à m’avancer vers lui.

13

— Nous pouvons toujours faire demi-tour, propose-t-il en me bandant les yeux. Je ne vous force pas. Si vous voulez oublier cette femme et savourer notre contrat comme nous le faisons depuis le début, je n’y vois rien à redire.

Si je décide subitement de rebrousser chemin, le portrait sur le mur me rappellera toujours que je ne suis pas la première. J’ai besoin d’obtenir les réponses à mes questions.

— Je vous fais confiance.

Il dépose un baiser léger sur mes lèvres et ses doigts emprisonnent les miens.

Un temps interminable s’écoule avant que le moteur de la voiture ne s’éteigne. Nous n’avons échangé aucun mot durant tout le trajet. Nathan m’aide à sortir du véhicule et je me laisse guider dans une allée de gravier. Je guette le moindre indice qui me permettrait de définir le lieu où nous nous trouvons. Bientôt, une moquette étouffe nos pas. Puis, s’ensuit le bruit distinctif d’un rideau qui s’ouvre et se referme derrière nous. Nous voilà désormais dans un espace exigü ; quoi que je touche, je ne sens que des murs.

— Nathan ?

— Vous n’avez rien à craindre, détendez-vous.

J’obéis, malgré tout envahie par une peur légitime : ses mains m’enlèvent ma robe. Je me retrouve en sous-vêtements devant lui, dans un lieu inconnu.

— Qu’est-ce que vous faites ? Où sommes-nous ?

— Vous aurez toutes vos réponses. Bientôt.

Mon soutien-gorge tombe à terre. Ma poitrine s’offre à ses mains gourmandes. Il la masse tendrement et je sursaute quand ses lèvres s’emparent d’un mamelon. Il le suce, le titille, avant de faire de même avec le second. Mon sang tambourine contre mes tempes. J’entends des murmures autour de nous. Nathan me pousse contre une cloison, m’écrasant de son corps et de sa bouche. Je ne parviens pas à me détendre, j’ai pleinement conscience de la présence

d'autres personnes près de nous. Pourtant, cela ne semble pas l'inquiéter : il s'agenouille devant moi pour glisser mon string à mes pieds.

— Vous êtes tellement désirable en cet instant que je meurs d'envie de vous baiser ici et maintenant.

Cet aveu me fait trembler de la tête aux pieds, et me rassure quelque peu ; nous sommes loin des regards indiscrets. Sa bouche se referme sur mon sexe, et je retiens un cri de surprise mêlé de plaisir. Il m'écarte les cuisses, permettant à sa langue de se faire plus impétueuse. Mes mains se crispent dans ses cheveux. Quand je suis sur le point d'oublier l'endroit où nous sommes, il se relève et se presse contre moi. Son érection contre mon bas-ventre me ravit et m'inquiète à la fois. L'instant d'après, ses doigts s'immiscent en moi et je me mords les lèvres pour ne pas gémir à haute voix. Seule une faible protestation m'échappe quand il m'abandonne après quelques secondes de cette merveilleuse étreinte. Je me sens dans un tel état d'excitation que je regrette que nous ne soyons pas chez lui.

Il dépose un peignoir sur mes épaules, puis un baiser dans mon cou.

— Ne bougez pas. Je n'en ai que pour quelques secondes.

J'entends la fermeture Éclair de son pantalon, le bruissement des habits qui tombent au sol...

— Je vais vous enlever le foulard mais je veux que vous gardiez les yeux fermés.

Je m'exécute. Des plumes me caressent le visage. Puis, il s'empare d'un de mes bras et nous quittons la cabine. Ma main libre glisse sur lui : il a également revêtu un peignoir.

Bientôt, des crissements de chaises se font entendre ; nous ne sommes pas seuls. Il me pousse vers l'une d'elles et m'y fait asseoir.

— Ouvrez les yeux.

Les lumières sont tamisées. Nous sommes dans une salle de spectacle à en juger la grande estrade qui est installée au centre de la pièce, éclairée par un projecteur. Tout autour de notre table, des hommes et des femmes discutent à voix basse pour ne pas troubler leurs voisins, porteurs d'un masque similaire au mien. Nathan prend place à mes côtés et me fixe intensément derrière le sien, d'une couleur bronze avec des plumes noires et rouge sang. Une crainte légitime me gagne : pourquoi cet endroit demande-t-il qu'on porte des masques et des peignoirs ? Mon cerveau a un début de réponse mais mon cœur refuse d'y croire, jusqu'à ce qu'une musique douce se fasse entendre dans des haut-parleurs.

La scène s'est éventrée pour laisser apparaître la tête puis le buste nu d'un homme masqué bien bâti. Progressivement, le tableau se met en scène et un frisson glacé me parcourt la colonne vertébrale. Je comprends immédiatement où nous sommes. Sous mes yeux éberlués, une blonde caresse de ses lèvres le sexe dressé de son partenaire. Quand sa bouche s'ouvre pour l'engloutir, je me sens rougir jusqu'aux orteils. Lentement, puis de plus en plus vite, elle s'active tandis que l'homme l'observe, sans un mot. Seul le plaisir qu'il ressent déforme sa bouche.

Je me sens mal à l'aise d'assister à une scène aussi intime. Mon cœur s'est emballé, mais je ne veux pas fuir. Nathan ressent mon trouble. Il ne perd pas une miette de mes réactions.

— Kessy... aimait... être ici ?

— Elle y travaillait, à une époque.

Ces mots me font prendre brusquement conscience du fossé infranchissable qui existe entre elle et moi. Je ne sais quoi répondre. Je fixe mes mains jointes sur la table, comme s'il venait de les battre avec une règle. Je suis tout aussi abasourdie par cette révélation : en tant qu'égérie de la marque, cette femme se doit d'être irréprochable, un tel rappel à son passé pourrait compromettre le grand défilé, sans compter l'image de la Maison.

— Vous voulez dire qu'elle faisait ça, elle aussi ?

La question est de pure forme, Nathan ne prend pas la peine d'y répondre.

— Vous... votre... relation a duré longtemps ?

— Plus que toutes les autres.

— Pourquoi a-t-elle pris fin ?

— Divergences d'opinion. Kessy est une femme de caractère.

Doux euphémisme.

Un gémissement reporte son attention sur la scène. Je resserre les pans de mon peignoir, les yeux rivés à mes ongles. Nathan ne me juge pas ; je voulais des réponses, il me les a données.

Mal à l'aise qu'on puisse me reconnaître dans un tel endroit, je louche discrètement vers la table voisine. Dissimulés sous leurs propres masques, ils regardent le jeu des acteurs. Un mouvement attire mon regard sur l'entrejambe de mon voisin. Sa compagne le caresse par-dessus le peignoir, à moins d'un mètre de ma position. Une bouffée de chaleur m'inonde et je me détourne aussitôt, paniquée à l'idée qu'elle ait pu me surprendre à les observer.

— N'en soyez pas gênée, me murmure Nathan dans l'oreille. Regardez-les, si vous le souhaitez.

— Non, je...

Je me mords les lèvres, honteuse.

— Son compagnon semble apprécier ses attentions. S'ils le souhaitent, ils peuvent s'isoler.

Mes doigts se crispent sur l'assise de ma chaise, mais je ne peux pas résister à la tentation de regarder encore une fois. La main de Nathan a glissé sous le peignoir, entre mes cuisses. La séance de tout à l'heure m'a laissé des traces, si bien que lorsque ses doigts caressent mon clitoris et s'enfoncent en moi, un gémissement s'échappe de ma gorge. Ma voisine tourne son visage vers moi. Je n'ose plus bouger. Nathan se moque de savoir que nous sommes observés.

— J'aime vous entendre. Laissez-vous aller. Ne pensez à rien.

— On peut nous voir, murmuré-je, mortifiée, sans pour autant repousser sa main qui poursuit ses caresses.

— Notre voisine sait parfaitement ce que je vous fais, me chuchote Nathan dans l'oreille.

Effectivement, son sourire m'est adressé. Sans se soucier de me choquer, elle écarte les pans du peignoir de son compagnon pour faire apparaître son sexe dressé. Le souffle précipité, celui-ci se laisse masturber avec un bonheur évident. Quand elle glisse sous la table, mon cœur s'accélère. Elle le suce d'abord doucement, puis de plus en plus vite, avant de reprendre une cadence moins rapide. Les gémissements de son compagnon accompagnent ses bruits de succion. Je suis tétanisée sur ma chaise, incapable de me détourner de l'acte qui se déroule à moins d'un mètre de moi. Ce sexe qui rentre et qui sort de la bouche de cette femme provoque en moi des frissons que je ne parviens pas à refréner. Les doigts de Nathan n'y sont pas pour rien non plus.

Un cri strident me détourne du couple. Sur la scène, l'homme a pris sa partenaire par-derrière et la besogne à un rythme infernal. Quelques secondes de ce traitement et les acteurs s'immobilisent dans des gémissements de jouissance. Ils quittent la scène, vite remplacés par d'autres.

Cette fois, deux couples se présentent.

Deux femmes – une blonde et une brune à la silhouette harmonieuse – s'embrassent tendrement, leurs corps nus pressés l'un contre l'autre dans une étreinte amoureuse. Elles se regardent et se sourient, comme si elles étaient seules au monde. Mais ce n'est pas le cas : près d'elles, deux hommes les observent avec patience, tenant la laisse des colliers qui emprisonnent leur cou. Ils tirent de temps en temps dessus pour marquer une distance entre elles,

tandis que dans l'autre main, ils effleurent les croupes rebondies avec une cravache.

À côté de moi, mes voisins se lèvent et quittent la salle.

Sur le lit, un cri aigu s'élève. La brune vient de se faire claquer les fesses. La marque de la cravache me paralyse. Pourtant, la victime ne semble pas s'en formaliser, la tête enfouie entre les cuisses de la blonde, elle lui lèche consciencieusement le sexe. Je vois sa langue entrer et disparaître, arrachant à chaque fois à sa maîtresse des gémissements rauques. Ses lèvres dépose ensuite des milliers de baisers sur sa peau. Fâché d'être abandonné, l'homme qui la tient en laisse la tire brutalement vers lui avant d'exhiber sous son nez un sexe énorme. Elle l'engloutit plusieurs fois avant de lui présenter son postérieur.

Mon corps est douloureux, il exige qu'on s'occupe de lui. La main de Nathan ne suffit pas, pourtant je n'ose lui avouer les pensées qui m'assaillent.

La brune subit désormais les assauts de l'homme bâti comme un taureau. Les deux femmes sont côte à côte. Elles engloutissent tour à tour le sexe dressé brandi devant elle, tandis qu'elles sont pénétrées à tour de rôle par le deuxième homme.

Je ne me sens pas bien. Nathan reste imperturbable sur sa chaise, il continue à me caresser, m'emmenant progressivement au bord de la folie.

Je déglutis. Je mouille abondamment. Je me mordille la lèvre inférieure pour étouffer mes gémissements.

Ma respiration se coupe quand je vois le sexe des deux hommes s'enfoncer sans difficulté entre les cuisses et les fesses de la brune. C'est plus que je ne peux supporter. Je m'enfonce sur ma chaise, le cœur battant à toute allure. Les cris de jouissance de cette femme me vrillent les oreilles, me rappelant chaque seconde la douleur de mon propre corps.

— Suivez-moi, me murmure Nathan au creux de l'oreille.

Il m'entraîne dans une salle adjacente, où nous retrouvons nos voisins, assis sur un canapé d'une longueur interminable. Je ne peux pas détourner mes yeux du corps magnifique de ma voisine. Ses seins ronds se baissent et se soulèvent en même temps qu'elle s'empale dans des gémissements rauques sur le sexe de son compagnon. Notre présence ne la trouble en rien. Ses sourires sont autant d'invitations à profiter moi aussi du moment. Je ne sais pas si c'est elle qui me rassure ou si ce sont les attentions de Nathan à mon égard, mais je ne pense qu'à rejoindre la jouissance de ma voisine. J'envie chacun de ses gémissements, chacun de ses râles.

Je ne pense pas à fuir quand Nathan m'enlève mon peignoir et me pousse

vers un lit rond, à l'opposé. Aucun mot n'est utile : je me suis installée à quatre pattes sur le matelas, la croupe offerte. Ses doigts s'invitent en moi, et je m'arque vers l'arrière encore plus pour leur permettre de s'enfoncer plus loin. Nathan me dévore des yeux, satisfait de me voir capituler. Mon ventre est en feu, je suis incapable de penser à autre chose. Je le supplie de me prendre, pourtant il me force à me retourner. Dans son regard se lit une demande bien précise.

Je m'approche de lui. Un long frisson le parcourt tandis qu'il me pousse vers son sexe gonflé, d'une main posée sur ma nuque. Quand j'entrouvre enfin les lèvres pour l'accueillir dans ma bouche, il pousse un râle satisfait. Ma raison est enfermée à double tour dans un puits sans fond. Il me caresse les cheveux tout en me félicitant de mon attitude. Ses compliments me font autant d'effet que des caresses.

— J'aime les seins ronds et fermes. Les vôtres sont sublimes.

Il m'écarte et sa bouche s'empare de mes mamelons, pendant qu'il me pétrit les fesses. Il les agresse, les cajole. Je gémiss comme une folle entre les doigts de mon amant, qui s'amuse à propager en moi des vagues de plaisir de plus en plus fortes. Quand je sens son gland effleurer l'entrée de mon sexe, je soupire de bonheur dans l'attente qu'il éteigne le feu qui a pris possession de tout mon être.

Nathan s'enfonce enfin en moi, d'une seule poussée profonde. Ses coups de bassin me font perdre la tête. Je suis envahie par des idées qui m'auraient fait rougir jusqu'aux orteils en d'autres occasions. Je cris pendant qu'il s'acharne dans mon sexe trempé.

L'orgasme explose en moi avec une intensité si foudroyante que je ne reprends conscience que quelques secondes plus tard.

Nathan me caresse les cheveux. Je suis l'objet de toutes les attentions : ma voisine me regarde, amusée, sur le canapé, blottie dans les bras de son compagnon.

Je me sens si comblée que je ne songe ni à cacher mon corps nu ni à me sentir honteuse pour ce qui vient de se passer. Nathan dépose un baiser sur mes lèvres avant de me recouvrir des pans de mon peignoir.

— Allons-nous-en.

Dans la voiture, et malgré ce que nous venons de vivre, j'ai mis un siège entre nous. J'ai besoin de réfléchir à tout ce qui se passe dans ma vie. J'ai l'impression que dès qu'un évènement heureux survient, il s'ensuit

inévitablement une grande claque dans la tête, comme pour me rappeler que tout est éphémère. D'abord, mon mariage, ensuite mon aventure avec un homme terriblement sexy, puis ce club... Tout aurait pu être simple. Mais suis-je capable de me transformer en bête de sexe pour satisfaire les besoins de Nathan ? Kessy est une femme qui lui convient en tout point, pas étonnant qu'il garde, encore aujourd'hui, un portrait immense sur le mur de sa chambre. Elle partageait ses fantasmes et sa définition du plaisir. Je sais que je n'ai vu que la pointe de l'iceberg.

— Vous êtes bien silencieuse...

— Disons que tout ceci...

Les mots s'étranglent dans ma gorge.

— ... ce n'est pas quelque chose que je fais d'habitude.

— Je l'ai su dès que j'ai posé les yeux sur vous.

Cette remarque me blesse. Pour moi, le sexe ne se limite pas à la position du missionnaire dans une chambre à coucher, après le film du soir.

— Avez-vous aimé ?

J'aurais préféré éviter cette question, car j'en connais la réponse et celle-ci m'effraie d'autant plus.

— Oui, soufflé-je, à voix basse, de peur qu'une oreille trop indiscreète ne traîne dans le coin.

— Avez-vous envie de recommencer ?

Une deuxième question qui fâche. Je ne sais pas. Je ne peux pas nier ce que j'ai éprouvé, mais est-ce que cela me ressemble vraiment ? Suis-je capable d'assumer ses goûts étranges en matière de sexe ?

Quelle sera la prochaine étape ? Me donner à un autre homme pendant qu'il m'observe ? Une partie à trois ? Voire plus ? La soumission ? Un frisson d'appréhension me remonte l'échine. Si Kessy ne lui avait rien refusé, pas étonnant qu'elle ait encore une place de reine dans sa chambre. Il avait assouvi avec elle tous ses fantasmes, des plus softs aux plus osés. De cela, j'en étais convaincue. Que pouvais-je lui apporter de plus ?

— Cela n'a rien de pervers, enchaîne-t-il, comme s'il avait deviné mes pensées.

Je joins mes mains sur mes cuisses pour ne pas montrer qu'elles tremblent.

— Des femmes tenues en laisse et se faisant cravacher le derrière, ce n'est pas pervers ?

— Êtes-vous en train de me dire que le spectacle vous a déplu ? Vous n'avez pas aimé entendre et regarder ces femmes jouir ?

— Je ne suis pas une voyeuse.

— Nous le sommes tous, à des degrés différents. Il n’y a rien de mal à ça. Je me mordille la lèvre inférieure.

— Je ne sais pas...

— Vous ne savez pas ou vous n’osez pas ? On apprend plus des gens en les baisant qu’en discutant avec eux pendant des heures.

Il n’a pas tort. Je sais que Nathan aime contrôler et dominer son monde. Il aime jouer avec moi, me pousser dans mes derniers retranchements. Et je sais aussi qu’il ne m’aurait pas fait emprunter le chemin de Kessy si je ne le lui avais pas expressément demandé. C’est d’ailleurs ce qui me tracasse : combien de jours se seraient encore écoulés avant qu’il ne se lasse de notre relation somme toute trop classique pour lui ? J’ai besoin de savoir.

— Avec les autres femmes, cela a duré combien de temps ?

— Quelques semaines. Six, au maximum.

— Et avec *elle* ?

Un ange passe, en se moquant de moi.

— Plusieurs années.

— C’est elle ou c’est vous qui avez mis fin à votre relation ?

Ses traits se crispent. Je suis en train de franchir les limites qu’il m’a fixées.

— Ça suffit, à présent.

— Je veux comprendre. Vous... vous voyez vivre éternellement comme ça ?

Un éclat métallique assombrit son regard.

— Qui vous parle d’avenir ? Vous oubliez notre contrat. Il s’agit de sexe et rien d’autre. Je ne suis pas avec vous pour m’embêter à résoudre des problèmes existentiels. Nous *baisons*, un point c’est tout. Prenez du recul et contactez-moi quand vos idées seront plus claires.

La voiture vient de s’immobiliser au carrefour, non loin de chez moi. J’en sors en ayant le sentiment vivace que Nathan vient de m’arracher le cœur.

14

Des éclats de rire résonnent dans la salle à manger. Sans faire de bruit, je m'éloigne vers l'escalier.

Amélia est avec son nouveau Jules. Amaury. Bâti comme un bûcheron, mais avec une tête des plus sympathiques. Ils se chamaillent et se taquinent, tout en dévorant du pop-corn devant l'épisode 1 de *Retour vers le Futur*. Mon amie adore ce film, je ne suis donc pas étonnée de la voir râler en repoussant les assauts répétés de son petit ami aux mains trop baladeuses. Finalement, il s'avoue vaincu lorsqu'elle lui promet de se faire pardonner après leur sortie de ce soir.

Adossée contre le mur de l'escalier, je les observe avec envie. Jamais je ne partagerai des moments simples comme celui-là avec Nathan.

Je retourne dans ma chambre sur la pointe des pieds.

Je suis en train de coudre, depuis une bonne heure, quand Amélia frappe à ma porte pour me demander si je veux venir avec eux me balader.

— C'est gentil, mais ma collection ne se fera pas toute seule.

— Donc, si je comprends bien, tu as le temps de batifoler avec un homme mais pas de venir t'éclater avec ta meilleure amie ? Inutile de me regarder avec ton air de merlan frit. Tu fais le mur comme si tu avais quatorze ans. Le seul point mystérieux reste l'identité de ce type. Et franchement, je ne serais pas surprise que ce monsieur se nomme Mervine.

Je me fige. Ce n'est pas possible qu'elle soit déjà au courant !

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu le dévores des yeux.

Quelle idiote je fais ! Je demande à Nathan d'être discret et, moi, je me trahis en moins de deux. Elle attend ma confirmation.

— Lionel ne me laisse pas indifférente mais je ne sors pas avec lui.

C'est malheureusement la vérité. On ne sort pas ensemble, on *baise* ensemble.

— Mais oui, je vois quelqu'un.

Autant qu'elle le sache, cela m'évitera de trouver des excuses ridicules pour m'éclipser.

Amélia a un sourire jusqu'aux oreilles. Elle insiste tant et si bien pour que je lui en dise plus que je m'exécute de bonne grâce et lui avoue la proposition que m'a faite un inconnu rencontré à la soirée des divorcés. Je reste floue sur les événements mais très claire sur les règles qui m'ont été imposées. Peu de mots sont nécessaires pour qu'elle comprenne que cette relation me frustre. Si mille commentaires aimeraient franchir ses lèvres, elle a la décence de les retenir.

— Tu as su dénicher un homme beau comme un dieu, sexy, riche et, vu ta tête, j'en déduis qu'en tant qu'amant il doit bien assurer ! J'en serais presque jalouse !

— La situation n'a rien de drôle.

— Je suis désolée, mais moi qui t'ai toujours vue comme une gentille fille, je me rends compte que je me suis bien trompée sur toi. Tu es une vraie coquine, en fait !

La conversation ne m'aide pas à me sentir mieux, bien au contraire. Je prends un crayon et trace les traits d'une silhouette filiforme ; je regrette presque de m'être confiée.

Amélia ne rigole plus.

— Tu ne peux rien attendre d'une telle relation. Que feras-tu quand il ne voudra plus de toi et qu'il t'abandonnera comme toutes les autres ? C'est une relation jetable. Tu ne pourras pas changer ce genre d'hommes.

— Tu ne m'apprends rien. Je sais que ce n'est pas suffisant pour bâtir une relation solide. Imagine qu'il se fatigue de moi ou suppose que j'aie une migraine de quinze jours et qu'il en ait marre d'attendre que j'écarte les cuisses ?

— À t'entendre, c'est un sexe ambulante. Tu n'es pas sa chose, il sait que sous ce corps se cache un petit cœur qui bat. Certaines circonstances font que sur la distance, de toute façon, ce type de relation ne tient pas la distance.

— Donc selon toi, je fonce de mon plein gré dans un mur.

Je m'affale sur mon bureau, avec l'impression épouvantable que je suis la plus pitoyable des femmes de mon âge.

— Ce n'est pas parce que votre relation est basée sur le sexe que vous ne pouvez pas partager autre chose. Il t'a bien dit qu'il ne voulait pas les mauvais côtés d'une relation – jalousie, disputes et tout le toutim ? Alors, offre-lui le

reste. Offre-lui tes sourires, tes blagues. Son ciel n'est pas toujours bleu, deviens le soleil qui chasse ses nuages, et je te jure qu'il ne pourra plus se passer de toi.

— Tu dis ça comme si c'était facile...

— Commence par arrêter de faire la tronche ! Au final, tu as un futur ex-mari qui te court après et un amant sexy qui ne te lâche pas. D'autres femmes n'ont pas cette chance. En tout cas, une chose est sûre : ne tombe pas amoureuse de cet homme. Range ton cœur à double tour au fond d'un tiroir s'il le faut mais ne le laisse pas battre pour cet homme.

Elle se lève et me force à faire de même.

— Allez, suis-moi, tu ne vas pas rester ici à te morfondre !

— Je couds.

— À en juger ce que tu as réussi à faire en une heure, ta collection ne perdra pas beaucoup si tu t'absentes ce soir.

Elle ne veut rien entendre. Elle m'entraîne dans une sortie mouvementée qui m'empêche de songer à mes soucis. Tard dans la soirée, nous nous installons dans un coin d'un café afin de nous remettre de nos émotions.

Amaury est un homme adorable, et je vois bien qu'Amélia l'apprécie de plus en plus. Je les écoute pendant qu'ils découvrent leur passion commune pour les arts plastiques et leur dégoût des épinards. Ils rigolent de leurs erreurs de jeunesse et sourient en écoutant l'autre parler de ses rêves. Ils en ont complètement oublié ma présence.

Je mordille la cuillère de ma glace tout en balayant des yeux la salle du café dansant. Amélia adore cet endroit et je comprends pourquoi : la musique est entraînante et l'ambiance plutôt chaleureuse. Les gens crient, chantent et dansent dans un tourbillon d'éclats de rire.

Je souris à la vue de deux couples qui se bousculent un peu trop brutalement. Des excuses sont échangées et la bêtise vite oubliée. L'atmosphère est bon enfant pourtant je n'arrive pas à songer à autre chose qu'à Nathan. Il me manque. Sa chaleur, son corps, son souffle, tout me manque. J'ai décidé de me battre contre Kessy et, au premier secret sulfureux dévoilé, j'abandonne... Demain, je me retrouverai face à elle et je subirai ses attaques des plus méritées.

Nathan est à moi.

Oui, hors de question qu'elle remette le grappin dessus !

Ma main glisse dans mon sac pour en extraire mon portable. Je ne veux pas réfléchir. J'envoie un message à Nathan.

Puis je patiente en jouant nerveusement avec ma glace.

Encore.

Et encore.

Enfin, mon vibreur m'annonce l'arrivée du SMS que j'attends.

15

Le portrait de Kessy n'a pas bougé de son emplacement. Évidemment. Je ne m'attendais pas à ce que Nathan se décide tout à coup à remiser ce souvenir dans le grenier, même après ce que nous avons vécu ensemble ce soir. J'ai bien conscience que cette femme a une longueur d'avance sur moi, mais je ne compte plus me laisser abattre. Elle fait partie de son passé et moi de son présent. Peu importe les insultes ou les mesquineries qu'elle pourrait me faire, pour le moment, il est à moi. Et à moi seule.

Nathan bondit dans ma direction en me voyant monter sur la commode. En équilibre, je teste l'accroche du tableau avant de l'enlever, sans m'inquiéter de l'abîmer.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Je lui tends l'objet.

— Je ne veux plus le voir dans votre chambre. Si vous tenez tant à l'accrocher à un mur, ce ne sont pas les pièces qui manquent ici, trouvez-en un autre. De toute façon, cet emplacement est déjà pris par mon propre portrait.

Il lève un sourcil interrogateur.

— Vous croquez toutes vos maîtresses, j'ai vu leurs portraits dans le tiroir de votre chevet. Je veux le mien.

— D'ordinaire, c'est moi qui décide du moment.

— Vous ferez une exception, j'en suis sûre.

Sur ce, je tire sur la ficelle qui resserre les deux pans de ma robe autour du cou. Celle-ci tombe à mes pieds, dévoilant mon corps nu de tout vêtement. Son sourire appréciateur et satisfait me donne l'élan supplémentaire pour aller au bout de mon objectif.

— Je ne veux pas un portrait de dos comme toutes les autres. Je veux vous regarder me dessiner.

Je monte sur le matelas, puis je prends le temps de rehausser les coussins et je m'allonge. Comprenant que rien ne me fera changer d'avis, Nathan s'incline

et apporte son matériel, un chevalet et les outils nécessaires pour les premières esquisses.

Mon buste est à peine plus redressé que le reste du corps, mais suffisamment pour qu'il ait une vue parfaite de mes seins et de mon ventre. Le crayon dans sa main remue dans des traits rapides et des arabesques.

J'essaye de capter son regard mais celui-ci glisse rapidement sur ma peau, pour revenir à son esquisse. Quel sérieux ! On dirait que rien ne pourrait le détourner de sa tâche. Rien sauf ma main qui vient de se poser sur mon sein gauche. Nos regards se sont accrochés, l'espace d'une longue seconde.

Sans un mot, je me lève et, les mains posées sur ses épaules, je prends place sur ses cuisses. Son érection est déjà palpable contre mon sexe nu.

— Je suis à vous cette nuit. *Toute* la nuit.

Je me frotte doucement contre sa verge. Le contact me ravit ; je sais le plaisir qu'elle peut me procurer. Je remue mon bassin un peu plus vite, me pressant contre elle de plus en plus fort.

— Je veux vous satisfaire.

Son désir étincelle ses prunelles bleutées.

— Alors, montrez-moi ce que vous savez faire.

Je me laisse glisser sur le sol entre ses jambes pour défaire la ceinture de son pantalon, ainsi que la fermeture Éclair. Je caresse un instant son sexe par-dessus le tissu de son caleçon puis je le libère enfin. Nathan ne me quitte pas des yeux. Je me positionne au-dessus de son membre dressé et je le pousse entre mes lèvres, le plus loin possible. Dans des mouvements lents, je le force à s'abandonner. Une main me caresse le dessus de la tête, se crispant quelquefois autour d'une mèche pour ensuite relâcher sa prise. Tantôt lentement, tantôt rapidement, je ne lui laisse aucune seconde de répit. Son corps vibre, son souffle se précipite. Bientôt, il m'encourage, m'incite à continuer, à l'enfoncer un peu plus loin encore.

— C'est bon... Comme ça... Continuez...

Je m'applique comme une élève studieuse. Au bout de plusieurs minutes, je le sens se raidir sur sa chaise. Sur ma tête, ses mains se sont crispées. Il me stoppe et me repousse alors que je suis sur le point d'accélérer la cadence.

— Non ! Je veux que vous veniez sur moi.

Il me relève et alors que je prends appui sur ses épaules pour me positionner au-dessus de sa verge, il s'enfonce en moi d'un seul trait. Le plaisir m'envahit tout entière : son excitation est si intense que son sexe en est énorme. Je me sens écartelée. Nathan m'embrasse avec une telle fougue que je

noie mes bras autour de son cou pour trouver un équilibre. Je profite que son bassin retombe sur la chaise pour m'empaler sur lui sauvagement. Ses doigts ancrés dans mes fesses, je remue dans un rythme infernal. Je voulais Nathan sous mon contrôle, mais des émotions trop fortes me submergent. J'étouffe mes gémissements dans ses cheveux pendant que le plaisir m'inonde et me transporte vers des territoires inconnus.

— Abandonnez-vous, me chuchote-t-il, la bouche au creux de mon oreille. Jouissez pour moi.

Je ne pense plus à rien qu'à la verge sur laquelle je m'enfonce. Je grogne son prénom, je prends mon plaisir.

L'orgasme survient violemment et je crie mon bonheur.

Nathan ne me laisse pas récupérer. Il me soulève sous les fesses et me dépose sur la moquette pour s'enfoncer en moi dans de lents mouvements de va-et-vient, puis de plus en plus vite. Ses gémissements font écho aux miens. Soudain, je m'écarte pour me mettre à quatre pattes et mon bassin se soulève pour aller à sa rencontre. Son sexe me brutalise, me câline puis redouble d'agressivité. Je sombre dans une folie enivrante, je ne retiens aucun de mes cris. Mes hanches s'agitent. Je veux qu'il continue, qu'il utilise mon corps pour assouvir ses besoins. Nathan grogne son plaisir. Ses gémissements deviennent de plus en plus rauques.

— Allez-y ! le supplié-je.

Comme s'il n'attendait que ma permission, il s'épanche en moi dans un râle puissant. Le souffle coupé, il me donne des coups de boutoir rapides mais de plus en plus espacés, pour enfin s'immobiliser.

Un rire joyeux m'échappe tandis qu'un sourire satisfait se dessine sur son visage. Je me sens heureuse d'avoir pris cette initiative.

Il dépose un doux baiser dans mon cou avant de se retirer et de me tendre une main pour m'aider à me relever.

— C'était très agréable.

Je noue mes bras autour de son cou et lui mordille la lèvre inférieure, pressant mes seins contre son torse. Son air satisfait me donne envie d'être coquine. Je sais que je peux faire mieux, beaucoup mieux. Et je tiens à le lui prouver.

— Mon corps est à vous. Et cette nuit, je veux vous faire crier de plaisir. Je ferai tout ce que vous voulez. Dites-moi ce que vous aimez.

Il me serre contre lui à m'étouffer, et je sens son sexe se durcir à nouveau.

— On n'avait dit pas de promesses.

— Ce n'est pas une promesse. C'est une prédiction.

Il m'entraîne vers le lit en rigolant.

— *Nathan* ! Je sais que tu es là ! Ouvre-moi, *tout de suite* !

Nathan se fige instantanément. C'est Kessy. Que fait-elle ici ?! Comment connaît-elle son adresse ?! Mes questions, mes doutes, mes peurs resurgissent violemment tandis qu'il m'abandonne pour s'avancer vers la fenêtre.

— *Nathan* ! Ouvre-moi, *tout de suite* !

Elle est hors d'elle, et je suis inquiète : son ancien amant est tendu.

— Il est préférable qu'elle ne sache pas que vous êtes là. Vu son état, elle serait capable de vous arracher les yeux.

Il plaisante, pourtant je la crois tout à fait capable de ce genre de choses. Même s'il souhaite m'éviter une confrontation douloureuse avec cette femme, je ne suis pas persuadée que rester dans cette chambre m'aiderait en quoi que ce soit : demain, je serai à nouveau face à elle. Rien ne l'empêchera de déverser sa colère. Nathan a annulé sa soirée sans prévenir pour la passer avec moi. Difficile à digérer pour Miss Corps de rêve qui me considère comme un spécimen sans charme et sans intérêt. Si une explication doit avoir lieu, il est impératif qu'elle se déroule ce soir, plutôt que devant des visages incrédules lundi matin. Du moins, c'est clairement ce qu'il pense ; son expression le démontre.

— Ne bougez pas d'ici.

Il enfile son pantalon à la va-vite et, le torse et les pieds nus, file au rez-de-chaussée.

Quoi qu'il lui dise, j'ai du mal à imaginer Kessy rebrousser chemin en admettant sa défaite.

Je ramasse ma robe, l'enfile en quatrième vitesse et je m'empresse de rejoindre les escaliers. Du haut du troisième étage, je n'entends rien de leur confrontation.

Je dois savoir ce qui se passe.

Sur la pointe des pieds, je descends chacune des marches.

16

Je m'immobilise devant la rambarde du premier étage pour jeter un coup d'œil à la porte d'entrée. Elle est fermée. La voix haut perchée de Kessy éclate brusquement dans le silence de la demeure.

— *Elle* est là, n'est-ce pas ? Tu la baises le soir où nous avions rendez-vous ?!

De ma position, j'entends distinctement ses talons aiguille marteler le sol tandis qu'elle arpente le grand salon où ils se sont retirés.

— Je suis navré de ne pas t'avoir prévenue, je reconnais que j'ai manqué de délicatesse.

— De la délicatesse ?! J'ai poireauté pendant plus de deux heures dans ce fichu restaurant ! Je te laisse imaginer la tête des serveurs quand ils ont compris que mon rendez-vous m'avait posé un lapin ! La grande actrice adulée est vite devenue la pauvre femme éconduite !

Elle le gronde comme si elle avait tous les droits sur lui. Qu'est-ce qu'il attend pour la renvoyer d'où elle vient ?

— Crois-moi, je n'avais pas prévu que cela se passe ainsi. Et, sois sûre que le directeur a dû exiger de son personnel une parfaite discrétion. Ta réputation sera sauvée.

— Je me fiche pas mal de ma réputation ! Tu *devais* être avec moi, ce soir !

Je m'approche de plusieurs pas afin de tendre le cou vers le miroir de l'entrée, qui reflète la silhouette de Kessy. Elle est à tomber par terre dans une robe qui moule sa poitrine. Pas étonnant qu'elle soit si furieuse : elle avait tout misé sur cette soirée pour le reconquérir et son plan a été réduit en miettes par une femme qu'elle ne considère pas à sa hauteur. Nathan, quant à lui, ne montre ni exaspération ni colère ; il la toise les bras croisés sur son torse. Kessy n'est pas prête à accepter sa défaite pour autant. Un seul pas en avant lui permet de nouer ses bras autour du cou de son ancien amant. Le venin de la jalousie s'immisce instantanément dans mes veines. Je ne supporte pas de voir ses seins

se presser contre Nathan, sa bouche à quelques centimètres à peine de ses lèvres. J'ai l'envie furieuse de bondir dans la pièce pour exiger qu'elle garde ses distances. Pourtant, je ne bouge pas d'un cil et me contente de serrer les poings à m'en faire exploser les jointures. Cette sensation de ne pas faire le poids face à elle me bouleverse.

Comme Nathan ne fait pas un mouvement pour la repousser, elle caresse tendrement sa mâchoire tout en se blottissant contre lui.

— C'est dommage, minaude-t-elle, après un silence. J'avais prévu une soirée inoubliable pour fêter nos retrouvailles. J'avais acheté une tenue *très* spéciale, rien que pour toi...

Mon cœur fait un triple saut périlleux quand elle soulève sa robe pour dévoiler un corps prisonnier d'une combinaison de résille totalement indécente : la coupe sans manches et le tour de cou laissent apparaître son dos nu et l'immense tatouage qui le recouvre. Ses seins pointent par des ouvertures, déjà dressés par l'excitation. Nathan n'est pas insensible à cette vision : son regard glisse sur son ventre plat, son sexe épilé. Elle fait lentement un tour sur elle-même pour lui permettre d'observer son cadeau.

— Tu aimes ? Je l'ai achetée spécialement pour toi.

— Tu es très belle. Tu l'as toujours été.

Satisfaite, elle revient vers lui, pour poser directement sa main sur la fermeture Éclair de son pantalon. Si le geste est lent, je sais qu'elle le caresse fermement. J'ai cessé de respirer.

— Dis à cette femme de partir et tout mon corps sera à toi. Comme avant.

Elle pose un doigt sur ses lèvres.

— Ma bouche... Tu aimais quand je te suçais, tu te souviens ? Tu adorais ça. Tu ne pouvais pas t'en passer. Et moi, j'adorais te faire languir... Tu me prenais à toute heure du jour et de la nuit. Peu importe le lieu. Tu sais que tu n'auras pas la même chose avec elle ? Elle trop coincée. Je suis sûre qu'elle rougit quand tu la touches... Chéri, tu as un appétit insatiable, elle ne pourra jamais te satisfaire comme j'y parvenais. Elle est trop... innocente.

Un rire victorieux lui échappe.

— Regarde, ton corps me réclame. Il a envie de moi. Dis-lui de partir et je m'occuperai de toi. Comme au bon vieux temps. Je te ferai perdre la tête.

Alors qu'elle allait déboutonner son pantalon, il s'empare de son poignet.

— Tu es splendide, je ne le nie pas, mais j'ai été clair sur le fait que le passé devait rester derrière nous.

— Tu es accro à mon corps. Tu n'as jamais su t'en passer !

— La situation est très différente aujourd’hui.

— Tu ne devrais pas t’inquiéter pour le travail. Je serai une tombe, comme d’habitude. Personne ne se doutera de ce qui se passe entre nous. Enfin, sauf cette femme. Tu devrais t’en débarrasser. Il suffirait de lui donner un petit pactole et je suis persuadée qu’elle saura tenir sa langue. C’est un agneau, pas une lionne. Elle n’est pas dangereuse pour nous.

— Ce n’est pas à cause du travail. Tu pourrais m’offrir de très bons moments, c’est certain, mais à côté de ça, tu sais que nous finirons encore par nous prendre la tête. Je ne veux pas passer mon temps à me justifier de mon emploi du temps ou à m’inquiéter de savoir si je n’ai pas fait une bourde en oubliant de t’appeler.

— Si c’est du sexe que tu veux, je m’en contenterai.

— Pour combien de temps ? Tu es possessive. Beaucoup trop, même.

Il la relâche brusquement. Les bras le long du corps, Kessy subit les remontrances sans broncher. Son regard reste néanmoins accusateur.

— J’étais amoureuse de toi, lâche-t-elle, comme si cela suffisait à expliquer toute son attitude. Je n’y peux rien si tu es incapable d’aimer.

— Je ne recherche pas l’amour des femmes, juste leurs corps.

— Alors, tu vas faire la même chose avec la nouvelle ? Tu vas lui arracher son innocence et, ensuite, tu la jetteras comme toutes les autres ? Comme moi ?

Je suis assommée par tout ce que j’ai entendu. Je prends appui contre le mur et m’écroule sur le petit banc qui repose dans le hall d’entrée.

Nathan ne dit rien. Il glisse contre le corps de Kessy pour enfin lui remettre sa robe sur les épaules.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Il est temps que tu t’en ailles. Je te contacterai demain.

— Tu me mets à la porte ?!

— Il semblerait bien, en effet.

— Tu as envie de moi ! Tu as *toujours* eu envie de moi ! Ne me fais pas croire que tu préfères cette petite couturière !

— Elle m’apporte ce dont j’ai besoin. Pour le moment.

— Comme toutes les autres, jusqu’à ce que tu t’en lasses !

— Ça suffit, maintenant. Je ne souhaite pas me fâcher avec toi.

Elle le dévisage, avec une moue irritée.

— Évidemment, rétorque-t-elle en essayant de contrôler le tremblement de sa voix. Que penserait la maison Stein si elle apprenait que son directeur artistique saute l’une de ses couturières !

— Je pense qu'elle a d'autres chats à fouetter que de s'intéresser à mes petites sauteriers.

— Vraiment ? Je crois que tu ne te rends pas compte de la situation, mon cher Nathan. Je ne suis pas venue ici pour te demander de la mettre à la porte, je *veux*, non seulement, que cette femme reparte d'où elle vient et ne remette plus un pied ici, mais qu'en plus tu ne poses plus *jamais* tes yeux ou ta bouche sur elle. Si tu ne m'obéis pas, je ferai en sorte qu'un merveilleux scandale éclate au sein de la Maison, comme, par exemple, en narrant à tout le monde nos petits exploits à tous les deux. Et, crois-moi, je m'arrangerai pour que les médias s'en délectent et que tu n'aies plus que tes yeux pour pleurer.

Je fixe les motifs du carrelage, les poings fermés sur mes genoux. Comment ose-t-elle le menacer ?!

— Si tu fais ça, tu tires, par la même occasion, un trait sur ton propre contrat.

— Ce n'est qu'un vulgaire bout de papier. Je suis une actrice très en vogue, les gens raffolent de détails croustillants sur la vie privée des stars. Je ferai la une des journaux quelque temps, mais cela ne compromettra pas davantage ma carrière. D'autres que moi sont toujours aussi populaires malgré quelques incidents de parcours. La Presse me sait exubérante mais inoffensive, je mettrai ça sur le compte de quelques folies de jeunesse et l'affaire sera classée. Mais en sera-t-il de même pour toi ? Je n'en suis pas si sûre.

Elle a raison, malheureusement. La maison Stein refusera d'avoir dans ses rangs un directeur artistique dont les prouesses sexuelles sont détaillées en long et en large sur tous les supports de l'information. Une telle notoriété nuirait à la réputation de la marque et détruirait à jamais toutes les ambitions de carrière de Nathan.

— Tu es bien silencieux, tout à coup. Alors, dis-moi, toi qui as travaillé si dur pour en arriver à ce poste, serais-tu prêt à tout laisser tomber pour une petite histoire de sexe avec cette pauvre fille ?

Je suis paralysée sur mon siège, dans l'attente de la réponse.

— Juste du sexe, Nathan. C'est tout ce que je te demande.

Le silence est interminable.

— Très bien, conclut-il. Je vais demander à Ruben qu'il la raccompagne.

Je suis tellement sous le choc que je ne me rends pas compte immédiatement qu'il vient de passer devant moi. Ce n'est que lorsque Kessy, qui le suit, me découvre que je lève les yeux vers le visage fermé de l'homme qui vient de me rejeter. Au vu de mon expression bouleversée, il sait que j'ai

entendu chaque mot de leur conversation. Il n'a pas un geste pour me consoler. Il a très vite tiré un trait sur moi. Cette violence me pétrifie. Je ne suis donc absolument rien pour lui ?

Les lèvres de Kessy se retroussent.

— Ne faites pas d'histoire, Sara, et allez-vous-en. Votre présence n'est pas souhaitée.

— Nathan...

Je le fixe dans l'attente d'un signe qui me prouverait que notre relation ne vient pas d'être détruite d'un coup de talon aiguille. Car je peux me battre contre cette femme, mais pas sans soutien.

— Il vaut mieux que vous partiez, m'ordonne-t-il, sans la moindre compassion.

Kessy ne peut pas être plus radieuse. Elle se presse contre lui, ses mains nouées autour de son cou. Ses lèvres se posent sur les siennes, autoritaires et possessives. Ses cils battent dans ma direction.

— Seriez-vous sourde, ma parole ? Fichez-le camp d'ici !

Je n'arrive pas à croire ce qui vient de se passer. Nathan est en train de me jeter comme une malpropre ! Je voudrais trouver la répartie qui arracherait le sourire à cette vipère, je voudrais trouver la force de prendre le premier objet à ma portée pour le lui jeter à la figure mais, au lieu de ça, je tourne les talons et m'enfuis vers la porte d'entrée. Tout ce que je veux maintenant, c'est quitter cet endroit avec le peu de fierté qui me reste. Je refuse de montrer à Kessy mes larmes.

Droite comme un piquet, j'essaye de garder la tête haute pendant que je supplie Ruben d'arriver le plus vite possible. La porte d'entrée claque dans mon dos ; Kessy vient d'abaisser le rideau sur sa petite mise en scène.

Quand enfin, Ruben se présente pour m'ouvrir la portière du véhicule, j'essaye d'afficher un sourire malgré les émotions qui m'étranglent. Il n'est pas dupe ; il a vu la Lamborghini grise qui siège non loin de là. Impossible qu'il ne la reconnaisse pas : si Nathan et Kessy ont eu une relation de couple, il a dû apercevoir l'engin plus d'une fois.

— Monsieur m'a demandé de vous ramener chez vous, mais est-ce que vous voulez que je vous emmène autre part ?

Tant de gentillesse et de sollicitude sont à deux doigts de briser mes dernières défenses. J'ai conscience qu'il vient de m'ajouter à la liste des éconduites, et cette réalité est plus douloureuse encore que le regard mesquin de Kessy.

— Non, merci. Vous êtes très gentil, mais ce ne sera pas la peine. Votre patron n'est pas du genre à tolérer la désobéissance.

Il hoche la tête et tait ses commentaires pour remonter sur son siège.

La cloison remonte lentement pour me soustraire à son expression compatissante. C'est plus que je ne peux supporter. Seule, isolée du reste du monde, je fonds en larmes.

De retour à la maison, Amélia bondit du canapé pour me presser contre elle dès qu'elle m'aperçoit. Je pleure dans ses bras un long moment avant qu'enfin je ne parvienne à articuler distinctement trois mots. Je me sens tellement humiliée que tout mon corps tremble nerveusement. Il n'y a pas de termes assez forts pour exprimer ce que je ressens. Mon esprit est embrouillé ; je peine à réfléchir. Tout ce que je sais, c'est qu'en cet instant, je me moque de la promesse que j'ai faite. Si je ne me confie pas maintenant, j'ai peur de ne plus trouver ni la force ni l'envie de le faire plus tard. Aussi, je me lâche. Je lui parle du portrait, de la soirée dans le club, de ma confrontation avec le modèle, ce soir... À la fin de mon monologue, Amélia me fixe, sidérée. Il y a de quoi : je ne suis déjà pas le genre de femmes à sauter autour du cou d'un homme que je connais à peine, alors entendre un tel discours de ma part... Toutefois, si elle me juge, elle ne me reproche rien.

Son visage se crispe d'inquiétude.

— Pas étonnant qu'il ne veuille plus vivre une relation normale après avoir passé autant de temps avec ce succube ! Écoute, si cet homme est incapable de voir la femme merveilleuse que tu es, alors passe ton chemin. Cette relation ne t'apportera que de la douleur.

— Il n'a pas cherché à me protéger de cette femme, pas une seconde ! Il m'a jetée dehors sans aucun scrupule.

— Raison de plus. Cette histoire était basée uniquement sur le sexe. Quant à cette femme, si elle a les moyens de t'en faire voir de toutes les couleurs, tu ferais mieux de ne pas te frotter à elle.

Ses yeux se plissent.

— Tu n'es pas amoureuse de cet homme, au moins ?

— On se connaît à peine.

Ma réponse ne la convainc pas. Je ne nie pas qu'il me trouble. Je ne prétends pas non plus ne rien ressentir quand je suis avec lui. Nathan est un homme sexy et un amant merveilleux, mais l'amour ne se base pas sur des exploits au lit. C'est bien plus profond que ça. Enfin, normalement. Mais qu'y

a-t-il eu de *normal* dans ma relation avec lui ?

— Il faut que tu l’oublies ou tu vas y perdre des plumes. Si à la première difficulté, il te repousse pour retourner auprès de cette femme, tu ne perds rien du tout.

Je ferme les yeux pour repousser la nouvelle vague d’émotion qui veut me submerger. Il est seul avec elle en ce moment... J’ai l’impression de revenir en arrière, quand j’ai appris la trahison de Peter. Je me sens abandonnée une fois de plus. Trahie. Si Nathan n’éprouve aucune envie de se battre pour me garder, alors je dois suivre le conseil d’Amélia.

— Je vais prendre un bain, annoncé-je. J’ai besoin de me détendre.

Elle me suit des yeux, non sans faire une moue des plus explicites.

— Je vais bien, lui assuré-je en tentant de sourire. J’avais juste besoin de craquer, c’est tout. Je vais déjà beaucoup mieux.

Un beau mensonge tout ça. Néanmoins, je refuse de lui montrer plus longtemps un visage effondré.

La nuit ne m’apporte aucun repos. Je me tourne et retourne dans mon lit, sans trouver le sommeil. Je ne peux pas supporter de savoir Nathan encore avec Kessy, seuls dans cette immense demeure. Je m’imagine les pires scénarios, tous plus plausibles les uns que les autres : cette garce est une femme entreprenante qui sait taper du pied jusqu’à ce qu’elle obtienne ce qu’elle veut. Et d’après ce que j’ai pu comprendre, Nathan lui-même ne peut rien lui refuser.

Quand enfin, la Nuit a pitié de moi, je m’endors, non sans un arrière-goût amer dans la bouche.

Kessy m’observe comme une lionne prête à fondre sur sa proie. Sur mon invitation, elle tend les bras pour me permettre de vérifier que le vêtement est bien ajusté de chaque côté de son buste. Une légère retouche est à faire, mais le résultat est satisfaisant. Je pique des épingles dans une atmosphère des plus glaciales. Seul mon professionnalisme m’empêche de jouer avec son corps comme avec une poupée vaudou.

— Nathan a jeté le portrait qu’il a commencé de vous. Le mien a repris sa place.

Je me concentre sur mes gestes, mes mesures ; je refuse de l’écouter.

— Vous espériez me supplanter, paraît-il. Comme c’est amusant !

Mes mains tremblent, pourtant je tiens à me montrer forte. Je ne lui ferai pas le plaisir de m’abaisser à lui montrer à quel point je suis blessée par le

comportement de Nathan. À force d'avoir ressassé toute cette histoire dans ma tête, j'en suis venue à la conclusion que je ne peux guère espérer autre chose qu'une immense déception de la part d'un homme qui change de maîtresse comme d'autres changent de chemise.

— Lorsque vous êtes partie, Nathan a émis quelques réticences mais la soirée s'est merveilleusement bien déroulée. C'est un amant fabuleux, j'adore quand il me fait jouir ! Je ne sais plus combien de fois on a remis ça !

Elle guette mes réactions. Je ne m'abaisserai pas à lui donner ce qu'elle veut. Je relève la tête dignement. Mon cœur saigne mais je trouve la force de parler le plus calmement possible.

— D'après ce que j'ai pu comprendre, vous étiez amoureuse de lui. Je ne le suis pas. Même si je n'ai pas apprécié la manière un peu cavalière qu'il a eue de me mettre à la porte, je vous laisse ma place sans problème.

Mon manque de combativité la déçoit.

— Je veux juste m'assurer que les choses sont claires entre nous.

— Elles le sont.

— Bien ! Alors, tout est parfait. Nathan a tout de même réfléchi à une solution pour vous remercier de vos *services* temporaires.

Je suis blessée, certes, mais je ne me laisserai pas manipuler. Je serre les dents pour avaler ma réplique assassine. Kessy n'attend qu'une chose : que je me ridiculise encore un peu plus. Elle se ferait une joie de me porter des coups supplémentaires.

— Je ne suis pas quelqu'un qu'on peut acheter.

— Voyez ça plutôt comme un dédommagement de fin de contrat. Un solde de tout compte.

— C'est inutile. Qu'il garde son argent. Je ne veux rien de lui.

Plus jamais.

L'arrivée de Bérénice me replonge dans mes finitions.

Je n'ai pas reparlé à Nathan depuis deux semaines, en dehors des dialogues indispensables, qui se limitent à des « oui, Monsieur » et « non, Monsieur ». Quant à lui, fidèle à ses règles, il ne m'a plus recontactée. Même si ça me coûte, j'essaye de faire bonne figure et, surtout, de lui montrer que je me moque royalement qu'il ait mis un terme à notre relation. Pour l'oublier, je concentre toute mon énergie dans la concrétisation de ma petite entreprise de prêt-à-porter. Si Mario ne s'était pas blessé, il aurait été plus simple pour moi de lui annoncer mon départ de la Maison, mais, avec son absence, je n'ai pas d'autre possibilité que de me confronter au seul homme que je préfère éviter.

Nathan est seul dans son bureau. C'est le moment ou jamais. Je me lève, bien décidée à aller jusqu'au bout de mes choix. L'arrivée soudaine de Kessy me force à me rasseoir sur-le-champ. Les nerfs à vif, je la fixe monter l'escalier qui mène à la mezzanine. Pas un jour ne passe sans qu'elle ne s'invite dans les locaux. Nos regards se croisent une fraction de seconde, pourtant j'en ai la chair de poule. Je sais ce qu'elle a en tête. Je ne le sais que trop bien ! Elle fait tomber les lamelles en PVC pour soustraire l'intérieur du bureau à ma vue.

Toute mon attention est focalisée sur cette fenêtre et cette porte qui restent obstinément fermées. Plusieurs fois, Bérénice me secoue pour m'activer – même avec l'arrivée des intérimaires, la moindre baisse de régime risque d'engendrer un catalogue incomplet, qui est totalement inenvisageable. Si Mario est coincé chez lui, il harcèle néanmoins par vidéoconférence l'équipe dirigeante pour booster les troupes. Mais, en cet instant, cela m'est complètement égal.

Le temps s'écoule, interminable. Près de vingt minutes plus tard, Kessy quitte enfin l'atelier, avec un air des plus satisfaits. Nathan est derrière la fenêtre ; il me dévisage.

Alors, c'est tout ? J'ai tiré ma révérence et cette diablesse m'a remplacée ? Elle peut débarquer quand elle veut, exiger de lui tout ce qu'elle désire, et tout

est parfaitement normal ?! Lui et ses fichues règles de ne pas mélanger le plaisir avec la vie privée, de garder de la distance avec sa partenaire, quelle blague ! Kessy a tout ce qu'il m'a refusé : le sexe, l'intimité. La complicité.

— Je reviens, annoncé-je à Amélia, silencieuse et concentrée sur sa couture.

Je prends le chemin des escaliers et, profitant que ma détermination me donne le courage nécessaire pour lui faire face, je dépose sous son nez l'enveloppe fermée que je dissimule dans mon sac depuis ces trois derniers jours.

— Vous y trouverez ma démission.

J'essaye de ne pas attarder mon regard sur la cravate défaite ainsi que les boutons à peine refermés.

Il n'accorde aucun intérêt à l'objet. Il me jauge, avant de se laisser aller contre le dossier de son fauteuil, les bras croisés sur son torse.

— Et donc, vous croyez que je vais l'accepter ?

— Je ne vous demande pas votre avis, je me contente de vous prévenir.

— Dois-je vous rappeler que le défilé aura lieu dans moins de trois semaines ?

— J'en ai bien conscience. Les tenues de Kessy seront prêtes à temps, soyez-en sûr. J'assisterai à l'évènement, je ferai ce qu'on attend de moi, ensuite je partirai.

— C'est ridicule. Si vos tenues rencontrent leur public...

— Ce ne sont pas *mes* modèles, le coupé-je. N'importe qui reconnaîtra aisément la patte de Mario. En travaillant pour la marque, j'avais d'autres ambitions, notamment celle d'être reconnue en tant que styliste à part entière.

— Ne prenez pas de décision hâtive. De nouvelles opportunités pourraient se présenter à vous dans les prochains mois.

Tant de calme et de contrôle viennent à bout de ma patience.

— Écoutez, peu importe ce que vous pouvez me dire, cela ne me fera pas changer d'avis. Vous avez besoin de moi pour le défilé, et je ne vous ferai pas faux bond. Pour le reste, je crois avoir encore mon mot à dire sur la façon dont je dirige ma vie. Et jusqu'à preuve du contraire, vous n'êtes pas encore officiellement le directeur artistique de la marque, c'est à Mario d'en décider. Je vous demande simplement de lui transmettre ma lettre.

Son front se plisse d'un trait contrarié.

— Vous fuyez.

— Pas du tout !

— Est-ce que cela a un rapport avec ce qui s'est passé chez moi l'autre soir ?

Il me scrute avec une telle intensité que je lutte contre moi-même pour ne pas baisser les yeux. Comment peut-il me balancer ça à la figure comme si de rien n'était ?!

— Ma décision date de plusieurs semaines.

— Dois-je en conclure qu'une maison concurrente vous a fait une offre plus intéressante que la nôtre ?

— Non. Je veux simplement voler de mes propres ailes.

J'attends des questions ou des commentaires éventuels. Je suis déçue une nouvelle fois par son silence, par son absence totale d'intérêt sur tout ce qui me concerne.

— Dois-je en informer moi-même Mario ?

— Je constate que vous n'en démordrez pas...

Il attrape ma lettre et la range dans un tiroir. De mon côté, je tourne les talons, convaincue d'avoir pris la meilleure décision du monde. Je profiterai de la notoriété que me procurera le défilé pour communiquer sur ma petite entreprise et ma collection à venir. Tous les médias seront présents, je ne peux pas rêver mieux comme publicité. Au moins une chose positive dans cette histoire.

La solitude a un avantage : le temps. Je peux consacrer toutes mes soirées à finaliser ma collection – les croquis et les premiers modèles. Même si Amélia me propose de sortir avec elle et Amaury, je décline l'invitation. Je vis déjà à ses crochets, je n'ai pas non plus l'envie de jouer la cinquième roue du carrosse. Ces deux-là se voient de plus en plus souvent, et je ne serais pas étonnée que son ami vienne à emménager sous le même toit. Je suis heureuse pour elle – cela fait très longtemps que je ne l'ai pas vue aussi épanouie – cependant, même si son nouvel amant est adorable et facile à vivre, je ne me vois pas cohabiter avec un couple.

Je suis en train de découper de la soie quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. Surprise, je manque de couper un poil de trop. Je grogne dans ma barbe, avant de m'enquérir de l'identité du gêneur.

Peter est sur le perron de la maison. Il fait aussitôt un pas vers moi en me voyant refermer la porte.

— Je veux juste te parler ! Rien de plus.

— Je suis désolée, mais je ne me sens pas d'humeur à discuter de quoi que ce soit avec toi. Il est tard et je travaillais.

J'ai profité de l'absence de la propriétaire des lieux pour occuper son salon. Peter jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Tu as ressorti ta vieille machine à coudre ?

Je n'ai pas envie de me lancer dans de grandes explications, et de toute façon c'est inutile : il se tourne vers moi, surpris.

Le sourire chaleureux qui éclaire son visage me réchauffe le cœur malgré moi. Cela fait du bien de lire autre chose que de la froideur et de l'indifférence. Et puis, Peter a toujours été mon premier admirateur.

— Dois-je te féliciter ?

Son sourire est sincère et contagieux. Je me surprends à le lui rendre.

— L'atelier a été une merveilleuse aventure, mais on ne vit qu'une fois.

Une petite grimace malicieuse lui donne cet air enfantin qui me plaisait tant autrefois.

— J'aurais aimé être là quand tu as annoncé la nouvelle au grand Mario.

— Son remplaçant a été plus conciliant.

— Ah oui, c'est vrai... J'en ai entendu parler à la télévision. Comment s'appelle-t-il déjà ? Merv... quelque chose.

— Mervine. Lionel Mervine.

— Ne te laisse pas faire, surtout. Arrange-toi pour ne pas partir sans rien. Cela te fera un petit pactole supplémentaire pour t'aider.

J'aimerais me souvenir que Peter m'a trahie, pourtant, en cet instant, sa gentillesse et ses mots apaisants me réconfortent des derniers jours.

— Est-ce que... tu veux boire quelque chose ? En tout bien tout honneur, ajouté-je précipitamment.

— Volontiers.

Il n'attend que ça. Je m'écarte pour le laisser passer, en repoussant ma raison, qui me dicte de retourner à mon travail.

Voilà presque un mois que nous sommes séparés, presque une éternité. J'ai appris à vivre loin de lui, à dormir dans un grand lit vide, à ne plus écouter ses petits bruits bizarres quand il dort et, là, pendant que nous discutons sur le canapé, je me surprends à lui confier mon rêve, mes démarches en cours, les encouragements d'Amélia et l'aide que m'apporte Amaury. C'est comme si, en une conversation, nous retrouvions notre complicité d'autrefois : il m'écoute, me conseille, s'amuse de mes inquiétudes et m'encourage à poursuivre mes efforts. Au bout de deux heures de discussion animée, d'éclats de rire et de taquineries, Peter me repousse machinalement une mèche de cheveux derrière l'oreille, et je n'y vois aucun inconvénient. Et quand ses lèvres se posent sur

les miennes, je suis trop stupéfaite pour réagir.

— Bonsoir, Peter ! claque la voix d'Amélia derrière nous.

Je sursaute pour le repousser à l'autre bout du canapé. L'expression de mon amie est si glaciale que je préférerais m'échapper au premier étage. Le regard qu'elle lui lance le fait bondir de son siège.

— Je vais y aller, m'annonce-t-il. Je suis très content pour toi, Sara.

J'opine du chef, ne sachant quoi faire d'autre.

Amélia attend que la porte se referme sur lui pour aboyer.

— Tu as une explication à me donner ?

Je me relève pour aller ramasser tout mon bric-à-brac.

— Je ne vois pas pourquoi tu es fâchée, je n'ai rien fait de mal. Et puis, Peter et moi, c'est terminé.

— C'est ce que j'ai cru voir, en effet.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Il m'a surprise, c'est tout.

— Je vois ça. Au moins, je suis heureuse de savoir que tu ne fais pas l'erreur de retourner auprès de lui.

Je fixe un patron pour ne pas la regarder.

— Et si... c'était la meilleure solution ?

— Pour qui ? Pour lui ou pour toi ?

Je pousse un soupir agacé par son manque de compréhension.

— Je connais Peter depuis toujours. Il a commis une erreur. Je suppose que beaucoup de couples vivent la même chose...

— Non, mais t'es sérieuse ? Tu te vois partager à nouveau le lit de cet homme en sachant ce qu'il t'a fait ? S'il était frustré, il aurait aussi bien pu se masturber devant un porno, c'est ce que font tous les maris fidèles ! Des fois, j'ai envie de te secouer comme un prunier ! Que crois-tu que Peter est en train de se dire en ce moment même ?

Probablement que la porte du pardon est entrouverte.

— Je contrôle la situation, assuré-je.

— Tu as plutôt intérêt car je ne veux pas te voir souffrir à nouveau à cause de lui !

18

Trois mois de travail intensif ont été nécessaires pour préparer le spectacle destiné à convaincre les acheteurs, la presse et les partenaires. Afin d'asseoir son autorité comme nouvelle grande icône de la mode, Nathan a sollicité les services d'une société de production dans le but de mettre en scène toute la collection à l'hôtel parisien Georges V. Trois mois d'activités non-stop, durant lesquels j'ai pu assister avec joie à toutes les prises de décision, du déroulement du casting à la mise en œuvre technique et artistique. Comme tous les grands couturiers, Mario n'a laissé aucune place à l'improvisation. Tout est méticuleusement calculé : le choix du lieu, de la scénographie, de la disposition des sièges des invités, la lumière et les décors... Mais si Nathan a suivi ses directives, il n'a pas non plus hésité à rajouter ses propres exigences.

Je suis béate d'admiration, fascinée par les strass, les dentelles et la soie, les coiffures démesurées. Pas moins de deux cents personnes – mannequins, maquilleurs, coiffeurs, équipes techniques – s'affairent dans les coulisses pour rendre cet événement le plus incroyable possible. Les mannequins, qui arrivent tout droit de Milan, se succèdent sur le podium en un rythme effréné pour les répétitions, pendant que Nathan et son équipe technique vérifient la gestuelle, les poses. Autour des filles gravite une fourmilière qui attribue les tenues et les accessoires. Demain soir, tout doit être prêt.

Comme ma petite entreprise paraît ridicule en comparaison de cette machine de guerre ! Le coût d'un défilé peut dépasser le million d'euros, je ne serais pas étonnée d'apprendre que la maison Stein y a investi une telle somme. Les décors, nombreux, n'ont rien à envier aux studios de cinéma.

Les coiffures sont testées – des chignons sculpturaux, des tresses romantiques, des torsades psychédéliques. Nathan mise sur des looks audacieux pour surprendre et intriguer. Malheureusement, même en anticipant les plus gros problèmes, de simples petits boutons dé cousus peuvent transformer cette cérémonie somptueuse en véritable cauchemar. Aussi, je me

démène comme je peux pour oublier mes heures de sommeil en retard et réparer ce qui doit l'être. Demain, je tirerai ma révérence et je tournerai définitivement la page. Je laisserai Nathan et Kessy derrière moi, et je ne me préoccuperais plus que de moi, et de moi seule.

— Très joli !

Je suis surprise de découvrir Henri devant moi, penché sur le tissu sur lequel je m'affaire.

— Nous n'avons jamais été présentés, il me semble. Je m'appelle Henri Lloyd, un ami d'enfance de Nathan.

Un Britannique ? Il n'en a pas l'accent, en tout cas. Je me contente de hocher la tête puis de reprendre mon travail. L'autre me scrute, comme s'il évaluait la valeur d'un animal qu'il est sur le point d'acheter.

— Je suis étonné qu'il ait jeté son dévolu sur vous. D'ordinaire, il préfère les femmes plus... sexuelles, si je puis dire.

J'ai aussitôt suspendu ma couture pour évaluer la distance qui me sépare des autres couturières.

— Inutile de nier, ajoute-t-il avec une lueur taquine dans ses prunelles bleutées. Je connais ce cher Nathan depuis suffisamment longtemps pour déceler le moindre de ses secrets. Il se croit malin, mais il n'est pas très brillant pour me dissimuler des choses. N'ayez crainte, je serai muet comme une tombe.

Une Amélia au masculin. Génial. Le moindre mensonge ne ferait qu'attiser davantage sa curiosité.

— J'ai cru comprendre que vous montiez votre petite entreprise.

— Je ne souhaite pas vous manquer de respect, mais je n'ai aucune envie d'en discuter avec vous. Et comme vous pouvez le constater, j'ai du travail.

— Pour réussir, un créateur peut avoir besoin de recourir à un financeur...

Je manque de m'étrangler ! Pour qui me prend-il ?! Je résiste à la pulsion de lui coller une paire de claques.

— J'ai tout l'argent dont j'ai besoin, je vous remercie. Je me débrouille très bien toute seule.

— Je n'en doute pas une seconde, néanmoins un apport supplémentaire non négligeable vous permettrait de vous développer plus vite. Je pourrais éventuellement me pencher sur votre dossier, si vous acceptiez une contrepartie.

Son expression est sans équivoque. Il se penche un peu plus vers moi.

— Qu'en dites-vous ?

— Je crois qu'on vous a mal renseigné sur moi !

— Allons, il ne s'agit pas de vendre vos faveurs, juste de trouver un terrain d'entente. Vous ne seriez pas la première à utiliser ce procédé. Après tout, ce n'est pas ce que vous espérez avec Nathan ?

Comment... ?! Je me force à prendre une profonde respiration pour ne pas laisser exploser ma colère.

— Laissez-moi tranquille. Si vous avez tant besoin de trouver une femme pour vous satisfaire, il y a des professionnelles pour ça.

Un sourire étire ses lèvres. Il se moque de moi.

— J'aimerais juste comprendre ce qui a poussé Nathan vers vous. Je suis curieux.

Son visage est si proche du mien que je peux sentir son souffle sur mes lèvres. Il dépose devant mes mains une petite carte sur laquelle figurent ses coordonnées. Je m'en empare, bien décidée à la lui renvoyer en pleine figure.

— N'attendez rien de lui, Sara. Cet homme ne se battra pour aucune femme. Elles ne sont que des jeux pour distraire ses temps libres. Il les prend et les jette comme des mouchoirs usagés.

— Je ne veux pas de votre offre.

— Vous auriez tort de refuser ce que je vous propose de bon cœur.

— Je préfère être pauvre mais intègre que riche et corrompue ! En d'autres mots, il est hors de question que je sois votre putain ! sifflé-je, entre mes dents.

— Mais vous aimeriez être la sienne.

Ma main me démange pourtant je résiste à l'envie de le gifler : je ne veux pas attirer davantage l'attention sur nous. Henri a dû deviner mes pensées puisqu'il s'écarte avec une expression moqueuse.

— On nous observe, murmure-t-il, en me désignant Nathan et Kessy, qui viennent droit sur nous.

Décidément, cette vipère est greffée sur son avant-bras ! Je me redresse sur ma chaise et fais mine de reprendre mon travail.

— Réfléchissez à ma proposition. Je suis certain que nous pourrions très bien nous entendre.

Ces mots engendrent chez Kessy un ricanement sarcastique. Nathan, quant à lui, n'a aucune envie de rire. Il m'ordonne de me remettre au travail et de batifoler sur mes temps de repos. Il n'a pas cherché à se faire discret ; toutes les têtes se tournent vers moi, notamment Amélia, occupée à remettre un ensemble sur des cintres.

— Allons, elle a le droit de se détendre un peu ! rigole Kessy, ravie de

savoir que j'ai porté mon attention sur un autre homme.

— Pas sur les heures de travail. De plus, je ne paie pas des intérimaires pour combler la fainéantise.

Je suis hors de moi ! Quel culot ! Comment ose-t-il me juger alors qu'il s'envoie en l'air avec sa maîtresse dans son bureau en plein après-midi ?!

Pour une fois, c'est Kessy qui met un terme à l'affrontement. Elle entraîne Nathan loin de moi, dans des murmures étouffés. Amélia accourt dès qu'ils se sont éloignés pour s'enquérir de ce qui se passe, mais je suis trop agacée pour me confier. Je lui rétorque que tout va bien et je termine au plus vite mes dernières retouches. Quant à Henri, il a un sourire des plus satisfaits.

Malgré l'heure tardive, je n'arrive pas à fermer l'œil. L'accès à la piscine étant toujours ouvert, je me résous à combattre mon énergie en nageant plusieurs longueurs.

Difficile de ne pas apprécier le luxe et le raffinement de cet espace aquatique. Les trompe-l'œil muraux représentant les jardins du château de Versailles sont juste sublimes, et le bain à remous est une invitation à se détendre. Un couple s'y prélassa déjà, dans les bras l'un de l'autre.

Afin de ne pas perturber leur quiétude, je me glisse doucement dans l'eau chaude et entreprends mon parcours. Au moins, nager m'empêche de réfléchir.

Moins d'une demi-heure s'est écoulée quand la place se libère. J'attends patiemment qu'il s'éloigne avant de m'asseoir avec bonheur sur l'un des sièges. La tête rejetée en arrière, les yeux fermés, je me laisse bercer par le bruit du moteur. *Enfin seule !*

Un corps s'immiscant dans l'eau m'alerte. Il m'effleure puis se place près de moi. J'entrouvre un œil intrigué pour découvrir un Nathan à la mine taciturne. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je me redresse pour éviter que nos corps ne se touchent davantage. Je détourne les yeux pour ne pas avoir à supporter la vision de ses muscles.

— Henri m'a informé qu'il vous avait proposé de vous aider dans le financement de votre entreprise.

Il attend ma confirmation. Notre proximité me trouble trop pour que je parvienne à répondre dans la seconde. Et puis, de toute façon, qu'est-ce que ça peut lui faire ?

— Que lui avez-vous dit ?

Je me concentre sur l'eau pour trouver la force de lui résister.

— Je ne crois pas que cela vous concerne. Je n'ai aucun compte à vous

rendre.

— Alors, quoi ? Vous allez coucher avec lui pour obtenir de l'argent ? Je croyais que vous détestiez les hommes dans mon genre. D'après ce que je vois, vous faites beaucoup d'exceptions quand cela vous arrange...

Je suis tellement choquée par cette accusation que je me tourne vers lui.

— Dans votre monde, peut-être que vous utilisez les gens à votre guise, mais pas dans celui d'où je viens !

— Donc, c'est non...

— Évidemment que c'est non ! J'ai des principes, je ne suis pas comme Kessy ! Retournez donc auprès d'elle, puisque je suis incapable de vous satisfaire ! Elle m'a tout raconté, je sais qu'elle m'a remplacée !

Je me lève précipitamment, décidée à quitter l'espace aquatique. Nathan me barre le chemin et m'attrape par la taille, avant de me forcer à replonger dans l'eau et de m'asseoir sur ses genoux.

— Ne me touchez pas ! Lâchez-moi !

Comme je me débats, il tire brutalement sur la ficelle de mon slip de bain ; je sens le tissu glisser sur mes hanches tandis qu'il s'en empare. Je me tétanise avant de vérifier que personne d'autre ne séjourne dans les lieux. Comme il me libère, je fuis sur le siège d'à côté.

— Vous qui vouliez éviter les scandales ! sifflé-je.

— Au moins, je suis sûr que vous m'écoutez jusqu'au bout. À moins que vous ayez envie de vous promener les fesses à l'air dans ce palace.

Je m'assois, les jambes repliées contre ma poitrine.

— Kessy vous a menti, et vous vous êtes tombée dans le panneau.

— Qu... quoi ? Mais... Elle m'a dit que vous aviez couché ensemble l'autre fois, *plusieurs fois*, après que vous ayez demandé à Ruben de me ramener. Et les autres jours, quand elle est montée dans votre bureau...

— Je n'ai pas couché avec elle, ce soir-là. Ni les autres jours. Mais je ne nie pas qu'elle essaye de me séduire...

— Mais, alors, je ne comprends pas...

— Kessy est une femme redoutable. Si j'avais insisté pour qu'elle s'en aille avant vous, elle aurait brisé votre carrière. Et la mienne, par la même occasion. En vous protégeant, j'ai aussi sauvé son ego. Je conviens que je n'ai pas été très tendre, mais je devais m'assurer qu'elle croie en mon petit jeu.

Je cligne des yeux, abasourdie. Il m'a protégée d'elle ?

— Pourquoi vous ferai-je confiance ?

— J'ai pourtant été clair en vous faisant ma proposition. Notre relation

devait être basée sur la confiance. À aucun moment, je ne vous ai dit que je ne voulais plus de vous. Je me suis contenté de vous demander de partir de chez moi. Tant que Kessy s'imaginait que je vous rejetais, elle ne s'en serait pas prise à vous.

Cette explication me fait l'effet d'une bouffée d'oxygène.

— Puis, vous m'avez envoyé votre message.

— De quoi parlez-vous ? Quel message ?

— De votre SMS dans lequel vous exigiez qu'on arrête tout.

Je n'ai pas le moindre souvenir d'un tel acte.

— Je ne vous ai rien envoyé du tout...

Son esprit est plus vif que le mien. Ses sourcils se froncent tandis que je fais la même conclusion que lui :

— Kessy a dû fouiller dans mon sac pour récupérer mon téléphone.

Un silence s'abat entre nous, durant lequel je prends la pleine mesure de tout ce qui a été dit. Nathan ne m'a jamais rejetée. Son visage s'est détendu, il guette simplement un signe de ma part.

— Je pensais que vous ne vouliez plus de moi, murmuré-je.

Son sourire me fait fondre. Il s'avance jusqu'à ce que nos visages s'effleurent. Ses lèvres se posent à la base de mon cou et il y dépose un baiser. Je frissonne de plaisir de la tête aux pieds.

— Jamais.

— Alors, votre proposition est toujours d'actualité ?

J'ai besoin de l'entendre, que tout soit clair dans mon esprit.

— Votre corps m'a manqué. Vous ne pouvez pas savoir à quel point.

19

Je tremble comme une feuille.

Ses mains se posent sur mes seins et les pressent délicatement. Je me livre à ses caresses comme une droguée. Incapable de résister plus longtemps, je me laisse aller contre son torse.

— Vous êtes à moi, me rappelle-t-il. Je vous veux. Maintenant.

Mon esprit est faible autant que mon corps. Cette simple demande me procure des frissons délicieux. Oui, je le veux aussi ! Nous sommes dans un lieu public, n'importe qui pourrait rentrer à tout moment, mais je m'en moque : je suis trop heureuse de retrouver Nathan. Je laisse sa main glisser vers mon entrejambe. Elle se frotte contre mon sexe, et je gémiss en renversant la tête en arrière. Il m'écarte les cuisses. Ses doigts partent à la rencontre de mon clitoris et le caressent doucement. Il se glisse entre mes jambes et je me noue autour de sa taille. Sa bouche se lie à la mienne dans un baiser passionné. Je ne pense plus à rien. Il sort son sexe et je me positionne pour lui permettre de me pénétrer.

— J'aime quand vous vous donnez sans réfléchir.

Quand il s'enfonce en moi, je soupire de bonheur. Mon bassin remue frénétiquement. Nathan me tient bien serrée contre lui pour que les remous ne me dérangent pas. Je m'accroche à lui comme un naufragé à sa barque. Je veux juste profiter de ce moment qui nous est offert. Je le supplie de me besogner. Il m'embrasse pour étouffer mes gémissements. Me voir m'abandonner dans cet endroit excite encore plus son désir. Et le mien.

— Oh, c'est trop bon ! Continuez !

Il m'arrache le haut de mon maillot et je me retrouve nue. Ses lèvres s'emparent de mes mamelons. Le plaisir est si intense que je gémiss de plus en plus fort. Le plaisir de le sentir à nouveau en moi après tant de semaines de séparation me procure un bonheur immense. L'orgasme me submerge rapidement.

Soudain, des voix se font entendre. Nous stoppons nos mouvements dans la seconde. Nos cœurs battent à l'unisson, intensément rapides. Je lance un regard paniqué à Nathan. Il est toujours en moi. Il m'embrasse dans le cou avant de me murmurer à l'oreille de ne pas faire de gestes brusques pour ne pas attirer l'attention. Le couple nous a aperçus mais se trouve trop loin pour comprendre ce que nous faisons. De plus, le dos de Nathan dissimule ma nudité.

Il recommence à bouger, plus lentement. Je n'ose pas respirer ni faire un mouvement. Il en profite sournoisement pour approcher un doigt de mon anus. Il le taquine et le presse. Je me mords les lèvres alors que des souvenirs agréables me reviennent. Il insère le bout de son doigt, puis le retire. Son sexe accompagne le mouvement.

Je n'en peux plus. Je suis tellement excitée que j'ai besoin de me déchaîner. Je veux me livrer à lui tout entière.

— Sortons, murmuré-je.

Nathan m'aide à me rhabiller et il enfle son peignoir pour dissimuler son érection. Nous sortons tranquillement mais, dès que je le peux, je l'entraîne vers la salle où sont installées les coulisses. Je le pousse derrière de grands panneaux et je me glisse à ses pieds après avoir écarté les pans de son peignoir. J'engloutis son sexe dans ma bouche et je commence un lent mouvement de va-et-vient.

— Continuez comme ça... c'est parfait.

J'accélère le rythme, je le ralentis. Ma langue glisse et le titille. Son érection gonfle et palpite.

— Oh, Sara...

Ses mains me poussent vers son sexe tandis que je l'avale de plus en plus loin. Sa respiration s'est accélérée. Il halète.

— Bon sang, si vous continuez comme ça, je ne vais pas tenir !

C'est justement mon but. Je le mets à l'agonie ; il gémit de plus belle.

— Attendez... Attendez...

Je m'agrippe à ses fesses, je lui intime le rythme. Bientôt, il ne se retient plus. Son bassin me heurte le menton tandis qu'il prend son plaisir entre mes lèvres. Ma langue accentue les caresses ; il est au bord de l'explosion.

Soudain ses mains se crispent dans mes cheveux. Je retiens mon cri de surprise devant le plaisir qui jaillit entre ses lèvres. Il s'épanche dans ma bouche en un long râle puis me relève avec un petit rire coquin.

— Vous êtes pleine de surprise.

Je me blottis contre lui, comblée.

— Je vous dois une gâterie.

Il me soulève brusquement par les fesses et je pousse un petit cri aigu : Nathan m'a déposée sur l'une des tables. Il m'écarte les cuisses et sa tête se glisse entre mes jambes. Quand enfin sa bouche se referme sur mon clitoris, je sens que je ne suis pas loin de chavirer. Le souffle court, je me laisse entraîner dans la vague de toutes mes émotions. J'ai l'impression qu'il est partout à la fois : ses mains ne cessent de glisser sur moi, malaxant mes seins, mes fesses, mes cuisses. Sa langue me pénètre à son tour. Elle étire mon clitoris et l'aspire. Je lutte pour rester immobile mais mon bassin ne veut rien entendre : il se tend vers lui, le cogne. J'ai fermé les yeux, heureuse. Quelques minutes de ce traitement et je suis déjà au bord de l'orgasme. Je le repousse sauvagement pour lui tourner le dos, les jambes écartées.

— Nathan !

Mon gémissement couvre à peine son râle quand il s'enfonce en moi. Les mains sur mes hanches, il m'assaille des coups de butoir qui m'écrasent sur la table. Ses mains glissent dans mes cheveux et les agrippent. Son érection est si énorme en moi que je suis incapable de faire autre chose que de subir. Et j'aime ça. Je veux qu'il s'enfonce encore plus loin, encore plus fort, encore plus vite. Il change de rythme et je perds littéralement pied.

Ce soir, c'est pour lui. Rien que pour lui. Je ne suis plus la gentille Sara, je veux être l'objet de ses désirs. Tous ses désirs.

Puis, soudain il se retire. L'un de ses pouces me caresse l'anus ; ce contact me crispe involontairement, mais j'ai confiance en lui. Alors, je lui permets de l'effleurer, de l'humidifier, et de le caresser encore. Sa langue me surprend. Agréablement. Un gémissement filtre entre mes lèvres.

— C'est ça, détendez-vous, m'encourage-t-il.

J'essaye et j'y arrive peu à peu.

Son autre main s'est insérée dans mon sexe et caresse mon clitoris. Sa bouche glisse sur ma peau, me procurant des frissons de bonheur.

Un doigt me pénètre, lentement, dans des mouvements si contrôlés que je peux me concentrer sur la moindre émotion qu'il éveille en moi. Quand je m'habitue enfin à ce corps étranger, Nathan y insère un nouveau doigt et recommence son manège. Il prend son temps pour ne pas me brusquer.

— Tout va bien ?

— Je... oui.

— Je continue ?

— Oui.

Au bout de quelques secondes, je me suis habituée à la sensation. Je remue mon bassin. La sensation est étrange mais pas déplaisante.

— Doucement... S'il vous plaît...

Il effleure cette zone jusque-là vierge. Je retiens ma respiration, encore un peu effrayée d'avoir mal. Son gland force lentement l'ouverture de mon anus et me pénètre.

— Oh, Sara...

— Attendez...

J'inspire et j'expire longuement. Je ne sais pas exactement ce que je ressens. Je ne m'attendais pas à ce genre d'expérience ; j'ai l'instinct de le repousser hors de moi. Néanmoins, je m'efforce de m'abandonner à cet acte, de respirer et de me détendre.

— C'est bon, murmuré-je.

Il n'attendait que ces mots. D'abord lentement, puis de plus en plus vite, il entame un mouvement de va-et-vient. Je bouge mon bassin au rythme que je veux lui imposer. Je sais qu'il se retient, mais il est attentif à ne pas me faire mal.

Soudain, son souffle se transforme en halètement ; ses ongles s'enfoncent dans mes hanches. Nathan va jouir et cette vérité m'électrise.

— C'est si serré... Bon sang, c'est bon !

Emporté dans son plaisir suprême, il se déverse en moi dans un râle étouffé, qui me cloue sur la table. Je ne peux pas être plus heureuse quand j'entends sa satisfaction perler dans ces mots :

— Restez avec moi cette nuit.

Ces mots m'ensorcellent. Oh oui ! Je veux être avec lui, ne plus le quitter. J'ai soif de son corps, de sa tendresse, de sa force.

Nous nous redonnons une allure convenable et retrouvons en toute hâte le hall de l'hôtel, où j'aperçois malheureusement une silhouette que je ne connais que trop bien. Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines.

— *Sara* ! m'interpelle Peter en accourant vers moi, un immense sourire illuminant son visage.

— Peter ? Mais... qu'est-ce que tu fiches ici ?!

— J'ai pris une chambre dans l'hôtel, je n'allais pas rater ton premier défilé ! Je voulais être avec toi avant que tu ne prennes ton envol. Vous êtes Lionel Mervine, enchanté !

Nathan lui serre la main, plus par politesse que par envie. Sans le regarder, je sens toute la tension qui l'anime. Et Peter aussi. Il a perdu son sourire.

Épuisée, je n'ai pas cherché à me recoiffer ; j'ai conscience que mes cheveux sont ébouriffés, mes lèvres gonflées et qu'une odeur très caractéristique m'entoure. Même si je n'ai rien à me reprocher, je suis quelque peu gênée de me retrouver ainsi devant lui.

Il nous examine tour à tour, tout enthousiasme évanoui.

— Je peux savoir qui vous êtes ? interroge Nathan, sans la moindre sympathie.

— Je suis le *mari* de Sara.

Je fixe Peter comme s'il était un monstre sorti de mes cauchemars. Je mets plus de trois secondes pour me tourner vers Nathan dans le but de lui expliquer que je suis toujours séparée.

— Ce n'est pas le sentiment que j'ai eu l'autre soir, contrecarre aussitôt Peter. Tu m'as ouvert ta porte et...

— ... et il ne s'est rien passé, ajouté-je aussitôt pour que Nathan ne se fasse pas de mauvaises idées.

— Nous nous sommes embrassés.

— *Tu* m'as embrassée.

— Tu ne m'as pas repoussée ! Si Amélia ne nous avait pas interrompus...

— Mais non, pas du tout !

Nathan a les mâchoires serrées. Il est furieux.

— Je ferais mieux de vous laisser discuter entre vous. Visiblement, vous avez des choses à éclaircir.

— Ce n'est pas ce que vous croyez...

Non, non, non !

— On se voit demain, conclut-il en m'abandonnant.

Il disparaît dans l'ascenseur sans que je ne puisse rien y faire. Je fais un pas pour le suivre mais Peter m'attrape le poignet, avant de le relâcher, les sourcils froncés.

— Tu as couché avec cet homme...

— Ce que je fais ne te regarde pas !

— Je suis ton mari !

J'éclate d'un rire mauvais.

— Tu te fous de moi ? Parce que tu crois que tu as encore ton mot à dire après avoir culbuté ta bourgeoise ?

— J'ai commis une erreur mais je croyais que tu voulais que ça s'arrange entre nous.

— C'est ton souhait, pas le mien.

— Nous nous sommes embrassés !

— Je n'ai pas eu le temps de te repousser, c'est différent.

Je force le chemin ; il me poursuit jusque dans le couloir. Je suis heureuse que la nuit soit tombée, car je ne veux pas qu'il voie mes mains trembler ni qu'il comprenne que mon calme n'est qu'une apparence.

— Sara, le divorce n'est pas encore prononcé, on peut tout annuler !

— Il est hors de question qu'on stoppe la procédure, m'agacé-je en sortant ma carte magnétique. Je veux divorcer, que tu sortes de ma vie, que toute cette histoire soit derrière moi !

Je suis tellement fâchée de voir ma nuit s'évanouir en fumée que je n'arrive même pas à déclencher le système d'ouverture. Je refuse d'entendre un mot de plus, mais Peter n'a pas décidé de me laisser tranquille.

— Cet homme ne te rentra pas heureuse comme moi je le pourrais ! Nous l'avons été pendant des années !

— C'est justement là le problème : nous l'avons été, mais nous ne le sommes plus, depuis des mois, peut-être même plus. J'ai été naïve, mais c'est terminé. Je veux tourner la page.

La porte s'ouvre enfin. Je m'engouffre dans ma chambre aussi vite que possible et m'y enferme avant qu'il ne fasse un mouvement pour m'y suivre. Il tambourine le bois de son poing, en vain.

— S'il te plaît, ouvre-moi !

Je reste muette face à ses supplications, plongée dans des pensées moroses. L'arrivée de Peter m'a rappelé à quel point la relation que j'entretiens avec Nathan est superficielle. Nous ne sommes pas un couple, nous ne sommes que des amants qui prenons du bon temps. Combien de temps me contenterai-je de cette situation ? Je ne sais pas. Ou plutôt si, je le sais : je ne pourrai pas m'en contenter. J'ai besoin de plus. Le retrouver m'a comblée bien plus que je ne le pensais. J'ai besoin de cet homme.

— Que feras-tu quand ce type te laissera tomber ?

Je m'en veux que ces mots me crèvent le cœur.

— Va-t'en, Peter. Je ne t'aime plus. Mets-toi ça dans le crâne.

— On se connaît depuis qu'on est môme ! Et lui, tu le connais seulement depuis quelques semaines ! Qu'est-ce qui te fait croire qu'il te rendra heureuse ?

Peter me connaît assez pour lire entre les lignes :

— Il ne t'aime pas.

— Ça ne te regarde pas ! Maintenant, je veux que tu t'en ailles !

Un silence s'abat entre nous. Presque deux minutes s'écourent avant que je ne me risque à entrouvrir la porte. Peter s'est éloigné.

Nathan... Je dois le retrouver et lui faire comprendre que je n'ai pas trahi ma parole : Peter et moi, c'est du passé.

Je fonce jusqu'à sa chambre, qui se situe à l'étage au-dessus. J'appuie plusieurs fois sur le bouton de l'ascenseur, comme si ce dernier allait s'ouvrir plus vite.

Préoccupée, je ne ressens pas immédiatement une présence derrière moi.

— Je vous avais pourtant prévenue !

Je fais volte-face au moment même où Kessy me plaque contre le mur.

Ses deux mains m'étranglent et bientôt l'air me manque.

— Je vous ai vus, tous les deux, dans la salle ! Je croyais pourtant avoir été claire !

J'essaye de crier pour appeler à l'aide, mais je n'arrive presque plus à respirer. Je la frappe, aussi fort que je peux.

— Lâch.... moi !

Je balance violemment un pied dans son tibia. La douleur lui fait lâcher prise. J'en profite pour lui asséner un deuxième coup, encore plus fort. Elle recule en jurant et en m'insultant avant de repartir à la charge. La fureur a décuplé ses forces. Elle m'agrippe un poignet pour le frapper à plusieurs reprises contre le mur. La douleur m'irradie ; les larmes me montent aux yeux.

— Vous êtes complètement folle !

Elle m'assène un coup de poing qui me fait tourner la tête. Je m'écroule sur la moquette, sonnée.

Un sac repose par terre. Rapide, elle me scotche la bouche avec un gros ruban adhésif. La peur me submerge. Cette femme est cinglée !

— Vous pourrez dire adieu à vos rêves de gamine !

Sur ce, elle écrase sa botte sur mon poignet. Les os craquent et s'effritent. Mon hurlement est étouffé par le bâillon.

— Je vous avais prévenue mais vous ne m'avez pas écoutée ! Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même !

Elle ligote mes poignets ensemble, me fouille, s'empare de ma carte magnétique et me force à prendre le chemin de ma chambre.

— Vous auriez dû revenir auprès de votre époux au lieu de vous accaparer l'homme d'une autre.

Elle me pousse vers la salle de bains attenante et me force à m'allonger. Elle attrape mes jambes et les maintient serrées par un ruban. Je me débats avec

autant de hargne qu'elle en met à m'attacher. Kessy n'a pas fini de jouer avec moi. Elle me traîne vers les pieds du meuble qui reçoit le lavabo et m'y menotte. Le carrelage est glacé. Bientôt, je suis incapable de bouger. Elle me laisse seule un moment pour revenir avec une paire de ciseaux. Elle me tire des mèches et les coupe. Je suis en proie à la panique la plus totale !

Je n'ai aucun moyen de fuir.

— Allons, Sara, ne bougez pas, sinon je risque de vous perforer la tête ou les joues.

Mon téléphone portable sonne, il repose sur la table de chevet. Elle s'en saisit, cherche l'application qu'elle souhaite et tire des coups secs sur les pans de mon peignoir. Je suis nue sous son regard, terrifiée.

— Faites-moi un beau sourire.

Les larmes coulent sur mes joues. J'essaye de me libérer, de me soustraire à l'objectif. Le son familier du déclencheur retentit.

— On va en prendre plusieurs, d'accord ?

Elle se moque évidemment bien de mon avis. Elle me met sous le nez les clichés et les commente avec un petit rire qui me glace les sangs. Je me vois, épouvantée, la joue enflée, la coiffure mutilée.

— Les nouvelles règles sont les suivantes : si vous osez vous présenter demain matin ou si vous prévenez Nathan ou qui que ce soit, je vous jure que je m'arrangerai pour submerger le Net de vos photos.

Son visage n'est qu'à quelques millimètres du mien. Elle dépose un baiser sur le ruban qui couvre mes lèvres.

— Bonne nuit, Sara.

Elle se saisit de l'étiquette « Merci de ne pas déranger ».

— Pour la femme de ménage : ce serait bête qu'elle vienne tout gâcher. Je vous libérerai une fois le défilé passé. En attendant, prenez votre mal en patience.

Elle me laisse seule dans ma chambre.

Je teste la solidité des menottes. Mon poignet cassé m'arrache une plainte. Mon cerveau en ébullition cherche un objet coupant et à portée de main. Mais il n'y a rien, absolument rien. Je ne peux pas utiliser quoi que ce soit, non plus, pour cogner contre les murs. Je suis condamnée à passer la nuit sur ce carrelage glacé. La colère, la peur et la panique me font pousser des cris qui refusent de franchir les murs de la pièce.

Nathan !

À l'aide !

20

Je tire sur mon poignet valide avant d'abandonner. C'est un cauchemar !

Nathan ! Amélia ! J'essaye d'appeler, mais le bâillon étouffe tous mes cris. Même avec le peignoir, j'ai froid : le carrelage de la salle de bains est glacé. Mon dos et mes fesses commencent à s'engourdir. À ce rythme, je ne vais bientôt plus sentir quoi que ce soit !

Nathan !

Cette soirée n'aurait pas dû finir comme ça ! J'en veux à Peter. Pourquoi a-t-il tout gâché ?! Non, ce n'est pas sa faute : c'est Kessy. C'est toujours à cause d'elle ! Elle ne me lâchera jamais tant qu'elle n'aura pas récupéré Nathan !

Et elle est prête à tout pour ça.

Je me force à respirer profondément pour me calmer.

En s'apercevant de mon absence, des personnes s'inquiéteront. Oui ! Amélia, par exemple. Elle sait à quel point le défilé est important pour moi. Elle va forcément rappliquer ici en quatrième vitesse pour savoir ce qui se passe et me délivrer !

Je n'ai pas le choix.

Je dois attendre.

Et les minutes passent.

Mon cou me fait terriblement mal. Je lutte pour ne pas poser ma tête sur le carrelage. J'essaye de prendre appui sur mes avant-bras, mais la pression que ce mouvement exerce sur mes poignets me fait grimacer. Je me rapproche du pied du meuble et j'essaye de trouver une autre position plus confortable.

L'épuisement et la douleur ont finalement raison de moi. Je ferme les yeux tout en priant pour qu'on me retrouve au plus vite.

La sonnerie du téléphone de ma chambre rompt brusquement le silence. J'entrouvre un œil. Je ne sens plus la moitié de mon visage ; le froid l'a totalement engourdie. J'arrive à peine à remuer.

Le soleil éclaire la salle de bains.

Toutes les équipes doivent être sur le pied de guerre en ce moment. Nathan est avec eux, Amélia aussi. D'ici peu, ils vont accourir pour me délivrer. Ce n'est *forcément* qu'une question de temps ! Mais de longues minutes passent encore.

Les premières notes d'une musique forte et entraînante se font entendre du rez-de-chaussée.

Puis, la sonnerie du téléphone retentit une nouvelle fois.

Amélia, viens me chercher, je t'en prie ! Mais sans carte magnétique, elle ne pourra pas entrer et, avec ce scotch sur la bouche, je suis incapable de l'alerter.

Nathan !

La musique devient assourdissante.

Je ne peux pas croire ce qui m'arrive !

Soudain, un poing s'abat sur la porte de ma chambre.

— Sara ! Sara, tu es là ? Ouvre-moi !

Peter ! Les larmes me montent aux yeux. J'entreprends de me redresser, en vain. Mon cri est étouffé une nouvelle fois par mon bâillon. Pourtant, j'insiste. Encore et encore.

Puis, je n'entends plus rien. Peter, non, ne m'abandonne pas ! Je t'en supplie, ne m'abandonne pas !

Tout à coup, la porte de ma chambre s'ouvre.

— Elle n'est pas là ! s'alarme-t-il.

— Allez voir dans la salle de bains.

Henri est avec lui.

Peter se fige sur le seuil de la porte en constatant le sort qui m'a été réservé. Il pousse un juron, qui alerte aussitôt son compagnon.

— Elle est là !

Il s'agenouille devant moi.

— Apportez une couverture, dépêchez-vous !

Il m'arrache le scotch qui scelle mes lèvres, puis celui qui maintient mes jambes. J'ai à peine la force de crier ma douleur.

— Mon dieu ! Qui t'a fait ça ? Tu es glacée !

— J'ai froid, articulé-je, en tremblant de tous mes membres.

— Quand j'ai vu que tu n'étais pas en bas, j'ai tout de suite compris qu'il y avait un problème. Tu ne t'es pas battue autant de temps pour abandonner à la dernière minute !

Des larmes de soulagement coulent sur mes joues. Peter me connaît mieux

que personne.

Il attrape la couverture qu'Henri lui tend puis m'en enveloppe aussi vite que possible. Même si ma pudeur n'est pas ma priorité, je l'en remercie. Henri ne s'intéresse qu'aux menottes qui me maintiennent sur le sol.

— Je vais trouver une pince.

Je déglutis difficilement. Ma gorge est douloureuse. Peter s'empare d'un gobelet en plastique et y verse un peu d'eau, puis il me soulève la tête pour m'aider à m'hydrater.

— Qui t'a fait ça ?

— Kessy. Elle... elle a pris des photos avec mon téléphone. Elle m'a cassé le poignet. Et mes cheveux...

La surprise déforme ses traits.

— Kessy... Kessy *Evans* ?

Je hoche la tête. Ses mâchoires se serrent. Il est furieux.

— Elle va le payer !

Mes craintes de voir les clichés inonder Internet et les réseaux sociaux dépassent largement mes envies de vengeance.

— Elle veut me faire chanter. Elle a mon téléphone.

— Elle ne s'en tirera pas à si bon compte ! On doit appeler la police !

— Non.

— Sara !

— Si on l'appelle, le défilé sera interrompu. Je ne peux pas faire ça.

— Tu t'inquiètes surtout de gâcher le grand moment de ton petit copain !

— C'est mon moment à moi aussi. J'ai travaillé dur pour y parvenir. Je ne veux pas tout gâcher.

— Cette femme t'a frappée et mutilée !

— Ma joue va dégonfler, et mes cheveux repousseront.

Il me regarde comme si j'avais perdu l'esprit.

L'arrivée d'Henri interrompt notre confrontation. Nathan est dans son sillage. Il écarte sans ménagement Peter pour couper mes menottes. Il ne prononce pas un mot, pourtant je lis dans son regard la colère qui l'anime. J'aimerais qu'il me prenne dans ses bras pour me reconforter, qu'il me dise que tout va bien aller maintenant et qu'il se charge de Kessy, mais il ne fait rien de tout ça.

Je me plains quand il ramène doucement mes bras sur mon ventre ; je n'ai plus aucune sensation. Pendant ce temps, il m'interroge, je me contente de lui résumer l'attaque dont j'ai fait l'objet et les menaces qui ont suivi. Je n'ai ni la

force ni le temps de rentrer dans les détails. Il passe une main dans mes cheveux, pour constater les dégâts, puis ramasse ceux tombés à terre. Il ne dit rien. Pourquoi ne dit-il rien ?! J'ai tellement besoin, en ce moment, qu'il me montre qu'il tient à moi. Son ancienne amante m'a brutalisée et il se contente de rester silencieux. Pas longtemps. Sa voix claque comme un coup de tonnerre.

— Elle ne doit pas rester par terre. Écartez-vous !

Henri récupère les mèches pour les jeter dans la poubelle. Nathan me soulève pour me déposer sur le lit. Il inspecte mon poignet avant de me confirmer ce que je sais déjà.

— Kessy est allée trop loin, gronde Henri. On doit appeler la police.

— Elle niera tout. Elle mettra en avant sa notoriété ainsi que sa réputation, et Sara n'aura aucune chance. Dans le meilleur des cas, elle la fera passer pour une illuminée.

Je suis stupéfaite. Nathan abandonne sans même se battre ?

Son ami est tout aussi consterné.

— Tu comptes laisser cette femme s'en sortir, après ce qu'elle lui a fait ?

— Kessy va avoir des soupçons, je ne peux pas rester ici plus longtemps. Je ne veux pas non plus qu'elle s'aperçoive qu'on lui a volé la clef.

Il se lève sans même un regard vers moi.

Je suis sous le choc.

— C'est votre faute ! explose brutalement Peter.

Il serre si fort ses poings que je doute qu'il parvienne à se contrôler plus longtemps. Il ne dissimule ni son mépris ni sa colère.

Nathan ne le regarde même pas. Il demande à Henri d'aller me préparer une boisson chaude, puis il m'enroule un peu plus dans la couverture. Si mon corps se réchauffe peu à peu, mon cœur, lui, est glacé. Pendant des heures, j'ai espéré que cet homme vienne à mon aide, et maintenant qu'il est là, c'est pour mieux me conseiller de laisser tomber cette affaire.

Hors de lui, Peter le force à se retourner.

— C'est à cause de vous, ce qui est arrivé !

— Vous trompez votre femme, vous êtes mal placé pour me faire une leçon de morale.

— De quel droit... ?!

Henri s'interpose aussitôt avant que Peter ne s'en prenne physiquement à Nathan.

— La situation exige d'autres priorités que de savoir qui est la brute ou le

gentil. Pour le moment, la seule fautive dans l'histoire, c'est Kessy. Alors, économisez votre énergie. Elle a eu toute la nuit pour cacher ce fichu téléphone. Il peut être n'importe où.

Je déglutis avant de donner mon avis sur la question.

— Elle ne l'aura pas sur elle, les tenues ne sont pas adaptées pour ça. J'ignore où elle le cache mais tant qu'elle défile ou qu'on reste près d'elle, on n'y aura pas accès.

Nathan approuve mon idée.

— On va fouiller sa chambre.

— À supposer qu'on le retrouve, rétorque Henri. Avec les technologies d'aujourd'hui, elle a pu transférer les photos sur n'importe quel autre support.

— Raison de plus pour réquisitionner tout ce qui pourrait les contenir. Quant à vous, Sara, je *veux* que vous restiez ici. Ne sortez de cette pièce sous *aucun* prétexte. Tant que l'appareil n'est pas retrouvé, je ne veux pas vous voir au défilé. Est-ce que c'est bien compris ?

Je viens de passer une nuit complète sur le carrelage de la salle de bains, menottée à un meuble, et maintenant je suis séquestrée dans ma chambre. Cerise sur le gâteau : Nathan m'abandonne sans aucun état d'âme pour reprendre son rôle dans le défilé. Je suis dans un sale état et cet homme me tourne le dos pour laisser les autres gérer mes problèmes.

Dès que je me retrouve seule avec Peter, je détourne la tête pour qu'il ne voie pas ma déception.

— Je ne te comprends pas.

— Peter, s'il te plaît. J'ai passé une mauvaise nuit...

— Comment peux-tu préférer ce type ? Il ne va même pas t'aider !

— Cela ne te regarde pas. Je n'ai pas à me justifier.

Il m'observe avec une telle insistance que je ressens le besoin de lui rappeler ses propres fautes.

— Tu as raison, rétorque-t-il, amer. Je suis responsable de la destruction de notre mariage. Si je n'avais pas envoyé tes croquis dans cette fichue maison, nous serions encore heureux. Tu ne m'aurais pas oublié, et je ne t'aurais pas trompée...

La douleur qui se lit sur son visage me touche plus qu'aucun mot. Je ne sais pas quoi dire. Nous ne sommes plus des enfants, aujourd'hui. Je ne veux pas gâcher le peu qu'il nous reste dans des ressentiments.

Nous attendons dans un silence morne le retour d'Henri, tandis que je me réchauffe progressivement sous la couverture.

La musique me guide dans le déroulement du programme. Nous en sommes déjà à plus de la moitié. Bientôt, mon nom sera annoncé...

Henri revient alors que j'ai perdu tout espoir. Je comprends très vite le résultat de ses recherches ; ses mains ne contiennent qu'un nécessaire de premier secours.

— Le téléphone est introuvable. Je connais cette femme, Sara. Si, grâce à lui, elle vous sait à sa merci, elle a pu l'envoyer à l'autre bout du pays.

J'ai eu le temps de réfléchir à l'éventualité qu'on ne le retrouve pas dans sa chambre. Si je ne fais rien, elle aura gagné sur toute la ligne, et cette idée m'est insupportable. Il n'est pas question que je la laisse triompher sans essayer de me battre.

— Kessy sait où il se trouve, je vais lui faire cracher le morceau.

Ma détermination me donne la force de me relever.

— Ne dites pas de bêtises. Vous n'êtes pas en état, et Nathan...

Je lui décoche un regard qui le pousse à se taire.

— Je me fiche royalement de ce qu'il pense ! S'il ne veut pas m'aider, alors je me débrouillerai sans lui. Et sans vous, s'il le faut. Je vous demande juste de me bander le poignet, je me rendrai plus tard à l'hôpital.

Si Peter est prêt à soulever des montagnes pour me soutenir, il est de l'avis d'Henri pour que je ne me confronte pas directement à la vipère.

— Kessy me croit encore menottée. Je ne me priverai pas du bonheur de voir son sourire disparaître quand elle m'apercevra.

— Comment espérez-vous lui faire avouer la cachette ?

— Elle ne m'a brisé qu'un poignet. Je ne me suis jamais battue, mais il faut une première à tout.

Il me dévisage, décontenancé.

— Vous êtes sérieuse ? Vous comptez vous attaquer à elle ?

— Combien de temps met un nez pour s'en remettre ? Probablement autant qu'un poignet, non ? Aucun publicitaire ou photographe ne voudra d'elle si elle a le nez cassé.

Bien que la situation ne s'y prête pas, il éclate de rire.

— Vous me plaisez de plus en plus ! Mais je tiens à vous mettre en garde. Si Nathan découvre que vous ne lui avez pas obéi, il vous filera une bonne fessée.

— Je ne suis pas à ses ordres.

— Heureux de l'entendre.

Je sens que la conversation pourrait dévier sur un tout autre sujet, aussi je préfère y mettre un terme tout de suite. Je suis prête à me battre, mais pas les

fesses à l'air. J'attrape quelques vêtements et rejoins la salle de bains. Quelques difficultés m'amènent à demander l'aide de Peter, qui a la décence d'éviter tout commentaire sur ma nudité.

21

La musique est tonitruante. Les flashes crépitent de tous les côtés tandis que les mannequins défilent sur le podium les unes après les autres. Mario a voulu faire un spectacle grandiose ; au vu des réactions et des commentaires des spectateurs, le pari est réussi. J'en veux deux fois plus à Kessy de m'avoir enlevé ce moment. Je devrais être dans les coulisses en train de vérifier les essayages, tout en espérant et redoutant le moment de me présenter à la presse. Je devrais être dans une robe que j'ai spécialement créée pour l'occasion ! Au lieu de ça, je suis en tunique et legging, loin de l'image glamour que je veux m'offrir comme publicité.

Dans l'ombre de la foule, j'effleure mon poignet blessé. Si Kessy n'a pas hésité à me le casser, elle n'hésitera pas non plus à mettre sa menace à exécution. Pourtant, je me faufile entre les invités pour me rapprocher au maximum de la scène. Il faut qu'elle me voie. Mais avant que mon vœu ne se réalise, je croise un autre regard, furieux. Nathan m'a aperçue ; il se rue dans ma direction.

— Nom de dieu ! Qu'est-ce que vous fichez ici ?!

Il m'attrape le bras et me tire sauvagement à l'écart de la scène. Je n'ai pas retrouvé toutes mes forces, je titube, sans pouvoir le forcer à me relâcher. Il est connu pour cacher ses émotions, pourtant avec moi il a l'air d'en être tout simplement incapable. Il déteste qu'on lui désobéisse, toutefois je m'en moque. Miss Corps de rêve se croit la maîtresse du jeu et je refuse de lui laisser gagner la partie. Pas cette fois.

— Retournez dans votre chambre !

Je le repousse sans ménagement.

— C'est hors de question ! Je dois récupérer les photos !

— Ne faites pas votre tête de mule ! Vous avez plus à perdre à vous faire voir par Kessy qu'à demeurer à l'étage ! D'ici demain, vous ne ferez plus partie de cette Maison, vous avez tout intérêt à faire ce qu'elle vous dit.

— Donc, la princesse donne des ordres et je dois lui obéir aveuglément, c'est bien ça ? Vous vous moquez de ce qui peut m'arriver, tout ce qui compte, c'est votre grand défilé ! En fait, vous êtes effrayé à l'idée qu'elle puisse salir votre réputation... Kessy fait tout ce qu'elle veut de vous !

Mon discours lui fait serrer les poings.

— Remontez dans votre chambre ou je vous y expédierai moi-même.

Je le toise sans sourciller.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? M'attacher comme elle l'a fait ? Me briser les os de l'autre poignet ?

— Décidément, vous avez une piètre opinion de moi...

— Vous voulez être un pion entre les mains de cette femme, c'est vous que ça regarde ! De mon côté, je ne me laisserai pas dicter ma conduite ! Que ce soit par elle ou par vous ! Je suis terrifiée à l'idée que ces photos soient diffusées, cependant je refuse de m'avouer vaincue sans me battre !

Je lui tiens tête. Je meurs d'envie qu'il me prenne dans ses bras pour me dire à quel point il est navré et qu'il va m'aider. Mais rien. Encore une fois, il s'incline bien bas devant cette saleté. Une profonde déception m'envahit à nouveau.

— Mon mari est ici, continué-je. Je compte sur son aide, puisque je ne peux pas compter sur la vôtre !

J'attends une réaction, il demeure imperturbable. Peter fait justement son apparition à mes côtés. Il toise Nathan, malgré le fait qu'il fasse une tête de moins que lui.

— Si vous ne faites pas arrêter Kessy Evans, je vous jure que j'appelle la police et qu'elle va mettre un foutu bordel dans votre défilé ! Nous allons porter plainte !

— J'en doute fortement.

Deux agents de la sécurité nous encadrent, Peter et moi. Je ne les ai pas vu ni entendu arriver. Connaissant Nathan, il a dû prendre ses précautions en redescendant.

— Vous contrôlez toujours tout, n'est-ce pas ? sifflé-je, entre mes dents.

— En affaires, je laisse rarement la place à l'improvisation.

Peter se débat comme un forcené entre les bras d'un grand costaud.

— Emmenez-les dans un endroit où ils ne risquent pas de poser problème et assurez-vous qu'ils n'en sortent pas.

— Comment osez-vous ?!

Nous sommes escortés de force dans ma chambre. Retour à la case

départ. Nous nous retrouvons vite acculés contre un mur comme de vulgaires prisonniers. Peter est dans un tel état d'énervement qu'il est à deux doigts de sauter à la gorge de l'un des deux types.

— Ma femme est blessée, appelez un médecin !

— Elle sera soignée plus tard.

— Alors quoi, on va rester enfermés ici jusqu'à ce que votre patron vous ordonne de nous relâcher ? J'appelle ça de la séquestration ! Quand nous allons sortir d'ici, nous porterons plainte contre vous tous !

Les deux gaillards restent silencieux. Je n'en attends pas moins d'eux. J'ai beau réfléchir, je ne vois pas comment leur fausser compagnie. Le moindre de mes mouvements fait l'objet d'une attention grandissante. Peter rabroue les deux agents, comme si la provocation allait lui offrir l'accès du rez-de-chaussée.

— Alors, c'est ça que tu aimes chez ce Mervine ? me questionne-t-il, brutalement. Tu as vu comment il te traite ?

Je suis tellement bouleversée par tout ça que je ne trouve rien à répondre.

En bas, le spectacle continue. J'imagine sans mal Kessy sourire à la foule, resplendissante dans les tenues que j'ai spécialement confectionnées pour elle. Une boule s'est formée au creux de mon estomac. Le cauchemar n'est pas terminé.

— Tout aurait pu être différent, marmonne Peter pour lui-même.

J'aimerais lui rétorquer qu'il a tort, mais je n'y arrive pas. Nous en sommes là à cause d'une succession d'erreurs. La trahison de Peter, puis mes choix : si je n'avais pas accepté la proposition de Nathan, jamais je n'aurais provoqué la colère de Kessy. Et jamais elle n'aurait cherché à me faire du mal.

Je m'accroche à une relation qui ne mène nulle part.

Le défilé va toucher à sa fin. Bientôt, Kessy sera rayonnante dans sa splendide robe de mariée. Elle aura eu tout ce qu'elle voulait. Comme toujours.

Peter gesticule. Finalement, incapable de se retenir, il se redresse en levant les mains en signe d'apaisement.

— Je dois aller pisser. Inutile de m'accompagner, y'a aucune fenêtre dans la salle de bains.

Je le regarde s'éloigner et fermer la porte derrière lui.

Quelques secondes plus tard, un juron phénoménal se fait entendre dans la pièce d'à côté, suivi par la chute de plusieurs objets sur le carrelage. Sur le qui-vive, l'un des deux agents s'avance pour s'enquérir de la situation. Son cri suit l'ouverture brutale de la porte : Peter vient de l'asperger avec la bombe

aérosol des toilettes. Ni une ni deux, il le met à terre et fonce tête baissée vers le deuxième. Il l'entraîne avec lui dans une mêlée. Je suis trop surprise pour comprendre immédiatement l'opportunité qui s'offre à moi.

— *Sara, fiche le camp d'ici !*

En moins de deux, je suis sur mes pieds et je me rue dans le couloir.

Je ne songe pas à prendre l'ascenseur. J'emprunte les portes de service et je dévale les escaliers à toute allure. Je m'inquiète pour Peter, mais aussi pour moi : je sais qu'il ne pourra pas retenir très longtemps l'agent de sécurité. Je dois retrouver Kessy, c'est mon seul objectif.

Je n'aperçois nulle part Nathan, ni sur la scène ni aux alentours. Tant mieux ! Au moins, il ne m'empêchera pas d'affronter Kessy en face-à-face. C'est risqué, mais je n'ai pas d'alternative : j'ignore où se trouve mon téléphone et s'il y a des copies des clichés.

Cette diablesse est sur le podium. Elle donne merveilleusement bien le change. Personne ne pourrait se douter que derrière ce sourire éblouissant et cette grâce presque divine se cache un monstre capricieux et diabolique.

Je me place bien en vue, de telle sorte que lorsqu'elle reviendra dans les coulisses, je serai la première personne qu'elle apercevra. Les mannequins ne connaissent pas – ou peu – mon visage, je ne suis rien pour elles. Elles passent devant moi sans se soucier de ma présence ou de mon apparence. Elles n'ont que quelques secondes pour se changer et remonter sur le podium. Les numéros s'enchaînent sans interruption, dans la magie de l'évènement. Amélia et Bérénice ne m'ont pas vue, trop occupées à soutenir le rythme infernal qui leur est imposé.

Seule Kessy marque un temps d'arrêt. Sa surprise et son mécontentement sont déjà une petite victoire.

— Vous avez réussi à vous détacher... C'est impossible...

Je ne lui laisse pas plus de temps pour comprendre la situation, Nathan pourrait surgir n'importe quand, ainsi que les agents de sécurité.

— Où est mon portable ? Où sont les photos ?

J'ai envie de lui faire ravalier son regard dédaigneux.

— La petite couturière sort ses griffes ?

— Rendez-moi mon téléphone !

Son rire me fait l'effet d'une insulte.

— Pauvre petite mijaurée... Vous pensez m'intimider ?

La gifle éclate en un bruit sonore. Hébétée, elle pose une main sur sa joue marquée désormais d'une empreinte rougeâtre. Dans les coulisses, le temps

s'est suspendu ; tous nous regardent, surpris. La musique jaillit toujours des haut-parleurs, rappelant à la fourmilière de poursuivre le spectacle et, dans le cas où cela ne suffirait pas, la voix de Bérénice s'élève, autoritaire et claquante. Le professionnalisme étouffe la stupéfaction et la curiosité. Je m'écarte pour ne pas finir emportée dans la vague humaine, sur la scène.

Ma main me brûle, mais j'ai la satisfaction de voir sa copie sur la joue de la garce.

— Espèce de sale petite traînée ! fulmine Kessy, hors d'elle.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité !

— Ne jouez pas à la plus maligne avec moi, je peux vous détruire.

— Je ne vous laisserai pas faire !

— Et que comptez-vous faire ? Porter plainte ? M'agresser ?

Je résiste à l'envie de reculer.

— Cinq autres femmes ont cru pouvoir me supplanter, mais elles se sont trompées. Nathan est fou de moi, il ne vous aimera jamais !

— Il sait ce que vous avez fait !

Elle ne perd pas pour autant de sa superbe. Elle me jauge comme une mante religieuse.

— Et pourtant, il n'est pas là.

— J'ai des billes sur vous, moi aussi, enchaîné-je, pour ne pas lui montrer mon trouble. Nathan m'a parlé du club où vous avez travaillé.

Son visage se crispe une fraction de seconde. Je l'ai décontenancée. Je profite de la brèche que j'ai créée pour la menacer de tout dévoiler aux médias.

— Ils s'empresseront de se ruer là-bas. Je suis sûre qu'un de vos anciens collègues se fera une joie de leur rappeler quelques souvenirs. Vous savez comment fonctionne ce monde ! Personne ne crache sur une petite publicité.

Nous avons toutes les deux des cartes en main. Chacune peut ternir la réputation de l'autre et détruire sa vie et sa carrière ; seul un statu quo est envisageable pour éviter un combat sans fin et sans vainqueur, mais c'est impossible, pas avec une femme comme elle.

— Je vous plains, Kessy. Au fond, vous n'êtes qu'une femme malheureuse. Je sais que vous m'avez menti. Nathan ne veut plus de vous.

— Épargnez-moi votre pitié. Vous ne savez rien !

— J'en sais suffisamment. Je vous ai jalosée pour la relation que vous avez entretenue avec lui. Tous vos moments de complicité... C'est vrai, je ne suis peut-être pas aussi belle que vous, ni aussi maligne, mais je sais ce que c'est que d'espérer quelque chose et de savoir qu'on ne l'obtiendra jamais.

Elle a un hoquet moqueur.

— Vous espérez m’attendrir avec votre petit discours ?

— Qu’est-ce qui se passe ici ? gronde Bérénice, en arrivant à notre hauteur.

Je n’entends rien de ses reproches à mon égard. Ceux-ci sont vite interrompus quand elle constate ma joue gonflée et mes cheveux sauvagement coupés.

— Sara ! Que vous est-il arrivé ?

Difficile de prétendre que j’ai voulu me faire une coiffure moi-même, alors je ne m’explique pas. Elle se tourne vers Kessy, qui n’a pas desserré les dents. Son regard glisse de l’une à l’autre ; je devine ses pensées. Sa contrariété disparaît pour laisser place à de l’effarement. Je me sens déjà plus forte. Même si les mots ne sont pas prononcés, Bérénice semble avoir compris que cette diablesse n’est pas étrangère au sort qui m’est tombé dessus. Comme moi, elle ne se fie pas aux strass et aux paillettes, elle connaît ce monde et les vautours qui s’y complaisent.

Soudain, je sens une présence dans mon dos ; l’agent de la sécurité me surplombe. Je ne me suis retournée qu’une fraction de seconde, mais cela a suffi à Kessy pour disparaître. C’est pas vrai ! Il n’est pas question que je la laisse filer ! Je suis sourde aux ordres de l’homme et plus encore aux questions de Bérénice. Paniquée, je me fonds dans la masse humaine pour la retrouver.

Enfin, je l’aperçois. Je me faufile, je bouscule ; plus rien d’autre ne compte que la rattraper. Elle a quitté les coulisses par une porte dérobée. Quand je la rejoins, elle tient mon téléphone à hauteur de son visage. La menace est claire et imminente.

— Je vous avais prévenue ! Tant pis pour vous !

Je ne réfléchis pas. Je me jette sur elle malgré mon poignet cassé. Kessy n’a aucun mal à me repousser et me flanquer par terre. La chute est éprouvante. Un cri de douleur m’échappe quand j’essaye de me rattraper sur mon bras meurtri. Un coup de pied dans les côtes met fin au combat. Elle rigole de me voir gémir.

— Vous êtes folle ! Vous êtes complètement folle !

Elle s’agenouille à côté de moi et me montre l’écran où figurent les photos.

— Une... deux... et déjà trois photos prêtes à être envoyées. Je vous ai dit que j’avais les mails de quelques grands patrons de la presse people ? Je suis sûre qu’ils apprécieront mes petits cadeaux !

Elle me montre le message électronique où figure un nom qui n’est pas le sien. Ni le mien. Elle n’en est visiblement pas à son premier coup.

— Vous avez fait la même chose pour les autres... Si Nathan le savait, il ne vous protégerait plus !

Un sourire méprisante assombrit ses traits.

— Nathan est à moi. Rien qu'à moi ! Personne d'autre ne peut mieux le comprendre. Nous nous ressemblons, tous les deux ! Quand j'ai su que la maison Stein l'avait recruté et qu'elle recherchait une égypte, j'ai fait en sorte d'écartier mes rivales. Je suis une actrice reconnue et adorée par des millions de fans ! Vous, vous n'êtes rien. Quelle plus belle histoire d'amour que celle d'un couturier et de son égypte ! Toute la Presse se battra pour ce scoop ! C'est pour lui que j'ai fait tout ça. Parce qu'aucune femme ne l'aimera jamais autant que moi !

— Vous êtes bonne à enfermer ! Ces femmes ne vous avaient rien fait !

— Elles ont cru pouvoir me l'enlever. Elles n'étaient que des êtres sans importance, tout comme vous. Elles n'auraient jamais été heureuses avec lui !

— Vous n'avez pas le droit de diriger sa vie !

— Je lui épargne des souffrances. Il n'y a pas plus belle preuve d'amour ! Mais revenons-en à notre problème du moment, c'est-à-dire *vous*.

Elle se relève au moment même où un corps massif la plaque durement contre le mur, une main emprisonnant son cou. Nathan est tellement hors de lui que je crains un instant qu'il ne l'étrangle réellement. Pourtant, dès que son autre main a repris de force l'appareil, il la libère. Il fouille le téléphone, efface les clichés, le mail et lui fait face avec une rage peu commune.

Kessy n'en perd pas pour autant son aplomb.

— Tu n'aurais jamais dû faire ça ! Tu sais ce dont je suis capable !

— Oh que oui, je le sais ! C'est pour ça que je te conseille de ne pas me provoquer davantage, si tu ne veux pas avoir de sérieux problèmes !

Il extirpe de sa poche une clé USB.

— Tu me connais également. Tu aurais dû savoir que je ne te laisserais pas agir comme tu le souhaiterais ! J'ai insisté auprès des agents de sécurité de l'hôtel, et ils ont fini par m'offrir un cadeau inestimable : ton petit numéro d'intimidation envers Sara figure dessus. On te voit en train d'essayer de l'étrangler et de la brutaliser.

Elle en perd brusquement toutes ses couleurs. Les lèvres pincées, elle le dévisage comme pour vérifier qu'il ne plaisante pas.

— Cette femme ne représente rien à tes yeux... Pourquoi la protèges-tu ?

— Je n'ai pas à me justifier. Certainement pas auprès de toi.

— Je veux savoir !

— Cela ne te regarde pas !

— J'ai le droit de savoir ! Elle ne te mérite pas ! Moi, j'ai fait tout ce que tu me demandais ! *Toujours* !

— N'exagère pas ! Je ne t'ai jamais forcée à faire quoi que ce soit. Nous avons pris du bon temps, tous les deux, mais c'est terminé. Si tu essayes encore une fois de t'en prendre à elle, je te jure que je me ferai un plaisir d'apporter moi-même cette clef à la police. Tu auras bien du mal à trouver un travail lorsque tu seras derrière les barreaux !

Elle accuse le choc, livide.

— Tu n'oserais pas...

— Tu es capable de beaucoup de choses, mais moi aussi. Je ne te laisserai plus jamais faire du mal autour de toi. Comment as-tu osé faire ça à ces femmes ?

— Elles ne te méritaient pas...

— Mes relations avec elles ne te regardaient pas !

— Certaines ont accepté mes chèques, pour les autres, il a fallu que je sois plus convaincante ! C'est pour toi que j'ai fait ça ! Pour *nous*.

— Il n'y aura plus jamais de « nous ». Plus jamais. Je croyais pourtant avoir été clair !

C'est la première fois que je vois Nathan s'emporter ainsi. Kessy le fixe de ses grands yeux terrifiés. Elle a perdu le soutien de Nathan, elle sait que, cette fois-ci, elle ne triomphera pas.

Je m'efforce de me relever.

— Donnez-moi la clef.

Je croise le regard angoissé de Kessy. Je pourrais décider de porter plainte contre elle. Elle m'a mutilée, séquestrée, menacée. Elle a cherché à me faire souffrir.

Nathan essaye de lire en moi, mais je me ferme. J'ai besoin de réfléchir. J'ai besoin de prendre une décision, seule. Il me serait facile de stopper les manigances de cette garce en donnant cet objet aux autorités, mais je pressens que malgré tout je n'en éprouverais aucune satisfaction. Devant moi, je ne vois qu'une femme désespérément amoureuse d'un homme qui la rejette. Même si je suis tentée de la mettre sous les verrous, j'hésite. Combien de temps resterait-elle enfermée ? Des mois, des années ? Et ensuite ? Elle ressortirait en ayant tout perdu. Que se passerait-il à ce moment-là ? Pourrais-je encore compter sur le soutien de Nathan ou m'aurait-il abandonnée depuis longtemps ? Je sais que j'ai plus à craindre d'une femme qui a tout perdu que

d'une femme à qui j'aurais laissé l'opportunité de se consoler avec sa carrière. De plus, je ne tiens pas, moi non plus, à ce que cette affaire soit connue du grand public. Aucun d'entre nous n'en sera épargné. La seule chose qui m'importe, c'est que j'ai triomphé sur elle : c'est moi que Nathan a choisi, c'est lui qui, dorénavant, possède l'arme qui pourrait la détruire.

Je dois juste m'assurer que cette clef ne disparaîtra pas. Alors j'insiste pour la récupérer.

— Je ne vais pas l'utiliser contre vous, Kessy. Du moins, pas tant que vous vous tiendrez loin de moi.

Nathan me la confie, après une hésitation.

— Je n'ai pas besoin de votre pitié, riposte-t-elle.

— Il ne s'agit pas de cela.

Mais alors pas du tout. Je veux juste qu'elle m'oublie, que je ne sois plus qu'un lointain souvenir qu'elle a relégué dans un coin de sa mémoire pour ne plus jamais y repenser. Et je veux faire de même.

Nathan est lui aussi décidé à mettre le plus de distance entre eux. Kessy ne sourcille pas lorsqu'il lui annonce que, dès qu'il sera officiellement nommé directeur artistique de la maison Stein, son contrat sera rompu. Il ne lui laisse que le choix de partir la tête haute. Un beau cadeau en comparaison de ce qu'elle nous a fait. Je ne cherche pas à lui donner tort ; tout comme moi, il veut éviter toute autre envie de vengeance. Pour une fois, nous nous comprenons.

— Autre chose, ajoute-t-il. Je veux que tu gardes bien en tête que Sara est ma maîtresse, aujourd'hui. Elle, et personne d'autre. Si je te revois ou que j'ai l'infime soupçon que tu complotes encore contre nous, je ferai personnellement en sorte que cette vidéo soit donnée à qui de droit. Est-ce que c'est clair ?

Personne ne brille dans la défaite. Je ne la plaindrai pas, même si des larmes perlent au coin de ses paupières. Non seulement elle mérite ce qui lui arrive, mais elle quitte la scène avec peu de dommages.

— À présent, je vais demander aux agents de sécurité de t'escorter afin de m'assurer que tu tiendras ton rôle jusqu'au bout. Finis ton spectacle, ensuite je veux que tu t'en ailles.

— Nathan, s'il te plaît ! s'écrie-t-elle, en s'accrochant à lui.

Il la repousse si brutalement qu'elle titube non loin de moi. Dès que la porte s'ouvre, j'entraperçois l'un des gaillards qui nous avaient escortés, Peter et moi, dans ma chambre. La porte était gardée des curieux. Si Nathan a tâché d'isoler la scène, tout le monde va vite comprendre que quelque chose

d'important – et peut-être de grave – s'est passé. Il se chargera de classer cette affaire en un simple incident et moi je ferai en sorte de trouver une explication plausible pour Amélia.

Il ne quitte pas des yeux la porte jusqu'à ce qu'elle se referme. Nous sommes seuls.

— Merci.

Il tourne un visage contrarié dans ma direction.

— Ne croyez pas que je n'aie rien à vous reprocher, à vous aussi. Je vous avais demandé de rester à l'écart de tout ça. Je contrôlais la situation ! Combien de fois devrai-je vous demander de me faire confiance ?

La moutarde me monte aussitôt au nez.

— Comment voulez-vous que je le devine ? Vous êtes toujours muet comme une carpe et aussi hermétique qu'un sac de congélation ! Je n'ai pas de boule de cristal, comment voulez-vous que je devine ce qui se passe dans votre tête ?! Vous avez une langue, vous n'avez qu'à vous en servir !

Nous nous toisons, l'orgueil contre la fierté. Finalement, un sourire étire ses lèvres.

— Bornée, bagarreuse et irréfléchie. La liste de vos défauts est tout aussi intéressante que la mienne, à ce que je vois.

Sur ce, il m'attire contre lui avec un sourire des plus taquins. Je résiste tant bien que mal pour garder une once de colère contre lui. Mais déjà son souffle sur mes lèvres me fait oublier le reste.

— D'ordinaire, j'utilise ma langue pour tout autre chose...

Oubliant complètement où il se trouve, il me soulève sous les fesses et me plaque contre le mur. Mon dieu ! Cet homme est capable de passer en moins d'une seconde d'un masque de froideur à celui envoûtant d'un amant passionné. Je ne m'y ferai jamais !

Nathan me déstabilise.

J'ai une grimace pour ma côte douloureuse, mais je m'efforce de ne pas me plaindre. Ses lèvres se posent de manière possessive sur les miennes, puis sa langue force ma bouche. Je gémiss sous la passion de son baiser. Seule la douleur de mon poignet me rappelle à l'ordre. Nathan me repose doucement, presque à contrecœur.

Nous sommes essoufflés. Il se penche vers moi jusqu'à ce que son front se pose contre le mien.

— Je ne laisserai personne vous faire du mal, Sara. Ni cette femme ni personne d'autre.

Sa main glisse entre mes jambes et il entreprend de me caresser intensément. Une bouffée de chaleur m’envahit et je me laisse aller entre ses mains expertes, la tête rejetée en arrière. Il suffirait qu’une seule personne, même un agent de sécurité, entrouvre la porte pour que notre secret soit dévoilé. Mais en cet instant, je m’en fiche. Je ne pense plus qu’aux doigts qui se frottent contre mon sexe et au désir qu’ils savent si bien faire naître en moi.

J’ai terriblement envie que Nathan me prenne à la sauvage. Je ne pense plus au défilé ou à la centaine de personnes qui nous attendent.

— Si cela ne tenait qu’à moi, je vous baiserais contre ce mur.

Son désir fait écho au mien. Je pousse un soupir heureux.

— Alors, baisez-moi.

Il grogne contre mon cou. Désormais, nos corps sont serrés l’un contre l’autre. Nos sexes se cherchent, avides de se retrouver.

— Baisez-moi, Nathan...

Nos regards se croisent et s’accrochent. Je lis le même désir qui l’anime. Impétueux. Furieux.

— Je vous en prie...

L’instant d’après, il a baissé brutalement mon legging et défait sa fermeture éclair. Il m’empale sur sa verge et il étouffe mes gémissements dans des baisers pendant que je subis ses assauts. Il ne se retient pas et me martèle de coups de reins brutaux jusqu’à ce que l’orgasme nous surprenne tous les deux. Nous restons une seconde ainsi, sans bouger, enfin apaisés. Puis il me repose avec délicatesse.

Je sens qu’il est un peu contrarié de s’être laissé aller aussi facilement. Il doit encore songer à ses maudites règles !

— Je devrais vous coller une bonne fessée.

— Je ne suis pas la seule fautive.

Un sourire apparaît quelques secondes sur ses lèvres avant de disparaître, bien vite remplacé par l’expression coutumière de Monsieur-costume-trois-pièces.

— Rhabillez-vous avant qu’on puisse nous voir.

22

— Vous avez encore un travail à accomplir avant de nous quitter.

Le moment que j’attends depuis des mois va enfin arriver. Je l’ai imaginé maintes et maintes fois dans ma tête, pourtant je ne pensais pas subir ce trac qui me tord tout à coup les boyaux. Comme je ne me décide pas, il m’entraîne vers la porte avant de m’arrêter brutalement.

— Une seconde.

Je crois que Nathan est le seul homme sur terre à avoir des pinces à cheveux dans ses poches. Je me retiens de rire devant la mine concentrée de mon coiffeur improvisé.

— Ça donnera le change le temps de réparer les dégâts. En route.

Je me sens tellement bien que la longueur de mes mèches, ma côte douloureuse ou mon poignet cassé passent au second plan.

— Une fois la présentation faite, je demanderai à Ruben de vous emmener à l’hôpital.

Ce n’est pas de refus. Je ne veux pas devoir expliquer mon état à Amélia. La perspective d’avoir un plâtre m’oblige à trouver une autre raison plausible. Je n’aime pas lui mentir, pourtant je ne me vois pas non plus lui avouer la vérité. Avec tout ce que j’ai pu lui confier sur ma relation avec l’homme mystérieux, je n’ai pas envie de rajouter qu’en plus du reste une ancienne amante m’a brisé les os du poignet...

— Si certains journalistes souhaitent vous interviewer, je prendrai leurs cartes professionnelles, vous verrez avec eux ensuite.

— À vrai dire, je ne me suis jamais dit que des personnes souhaiteraient en savoir plus sur moi.

— Vous gagnez à être connue, Sara.

Mon cœur manque un battement. Est-ce un message subliminal ? Dois-je comprendre qu’il apprécie autre chose chez moi que mon corps ? Évidemment, Nathan ne commente pas sa tirade, et je crains trop que sa

réponse anéantisse mes illusions pour lui poser cette dernière question.

Mon bonheur est à son comble quand nous retrouvons les coulisses. Amélia essaye de se frayer un chemin vers moi en me faisant signe. Elle me serre dans ses bras et me permet d'éviter les questions de Bérénice. Cette dernière ne se laisse pas démonter par cette petite défaite et demande des explications à Nathan, lesquelles ne semblent pas la combler entièrement. Toutefois, comme il n'en démord pas, elle n'a pas d'autres choix que de s'en contenter. Amélia, quant à elle, ne remarque rien. Ce manque évident de clairvoyance ne lui ressemble pas du tout.

— Sara, je dois te dire quelque chose quand tout sera terminé !

Elle rayonne comme jamais. Je soupçonne que l'origine de cette allégresse a pour nom Amaury. Que va-t-elle m'annoncer que je ne sache déjà ? Je suis contente qu'elle trouve le bonheur avec lui. Elle le mérite.

Ma gaieté est de courte durée. Avec ma confrontation avec Kessy et l'étreinte rapide avec Nathan, j'en ai oublié l'existence de Peter. Il est immobile, près d'un groupe de mannequins en attente de monter sur scène. Nos regards s'accrochent ; mon cœur se serre. Je me sens fautive de la peine que je lui procure, en comparaison de l'aide qu'il m'a apportée. Je m'avance dans sa direction.

— C'est là que tout commence et que tout se termine, conclut-il.

Ma nouvelle vie. Notre mariage...

— Merci pour tout, Peter. Sans toi...

— Arrête. Évitions ce genre de discours. J'ai merdé beaucoup de choses, mais j'ai eu la chance de me rattraper, j'en suis content.

Je suis à deux doigts de fondre en larmes. Au fond de moi, je me rends compte que je n'ai pas envie de le voir sortir définitivement de ma vie, pas après tout ce que nous venons de vivre ensemble.

— Je te souhaite d'être heureux, Peter. Je suis sincère.

Un pli contrarié barre son front quand il lève les yeux vers Nathan. Je ne doute pas que celui-ci nous fixe.

— Ne te casse pas les dents avec des hommes qui n'en valent pas la peine.

Désormais, rien ne sera plus comme avant. D'ici cinq jours, le divorce sera prononcé. Une page de ma vie sera tournée définitivement. Je devrais être soulagée, toutefois je n'en éprouve aujourd'hui aucune joie.

Comme il fait mine de tourner les talons, je le rappelle.

— Tu... tu ne restes pas ?

L'idée qu'il ne m'accompagne pas au bout du défilé m'attriste plus que je

ne l'aurais pensé. Bien que je voie qu'il porte sa peine, son visage se fend d'un sourire.

— Je savais que tu réussirais. Je n'ai jamais douté de toi.

Mes larmes coulent sur mes joues et, sans me préoccuper du monde qui m'entoure, je me jette dans ses bras. Ils m'enserrent. Je ferme les yeux. Pour la dernière fois, je veux ressentir sa chaleur, sa force et l'amour qui m'a portée jusque sur les marches du podium.

— C'est bientôt à nous, m'informe Nathan en nous rejoignant.

Je me libère, quelque peu mal à l'aise. Peter ne prononce aucun mot, pourtant je lis dans ses yeux le mépris qu'il ressent pour mon nouvel amant.

Je me force à respirer à pleins poumons. Je n'ai pas l'habitude d'être devant les projecteurs. Je suis terrifiée mais bien décidée à sortir de l'ombre. Nous laissons Peter derrière nous, et nous nous avançons sur le podium avec le reste des mannequins. Kessy est déjà là, défilant dans la dernière et magnifique robe de mariée de Mario Adoni. Les strass s'illuminent sous les lumières comme mille diamants.

— Un dîner, ce soir, ça vous dirait ?

La proposition de Nathan est tellement soudaine et inattendue que je cligne des yeux.

— Un dîner ? Enfin, juste... vous et moi ?

— Je ne suis pas contre le fait d'inviter d'autres femmes, si vous y tenez.

Son regard coquin me fait froncer des sourcils. Est-ce une tentative de sa part pour me signifier ce qu'il voudrait ? Non, il se moque de moi et, comme d'habitude, je ne marche pas, je cours.

— Nous avons plusieurs semaines à rattraper, il me semble. J'ai plusieurs idées qui devraient vous plaire.

Son clin d'œil me ferait rougir jusqu'aux orteils. Tout d'un coup, j'ai envie d'envoyer balader tout le reste. Je désire tellement retrouver la chaleur de son corps que ma raison tire violemment la sonnette d'alarme pour me remettre les pieds sur terre : en me brisant le poignet, Kessy a aussi voulu s'assurer que je ne pourrais pas offrir à Nathan ce qu'il attendait sexuellement. Avec un plâtre, je serai vraisemblablement moins glamour et mes mouvements seront plus limités. Je caresse ma blessure en me mordant les lèvres. Nathan saura-t-il patienter ?

— Ne vous inquiétez pas pour votre bras. Ce n'est pas un problème.

Il n'a eu aucun mal à deviner mes craintes. Il lit en moi comme dans un livre ouvert.

Les flashes m’aveuglent dès que je mets un pied sur le podium. Les applaudissements éclatent tandis que nous rejoignons Mario, en fauteuil roulant. Il ne cache pas ses émotions ; ses yeux brillent de larmes contenues. Son discours de retraite m’émeut. J’ai l’impression que ses mots me concernent. J’ai passé plusieurs années à m’échiner pour lui démontrer mon talent, et devoir quitter la Maison me bouleverse presque autant que lui.

Nathan est présenté et acclamé sous les tonnerres d’applaudissement. Mon cœur s’affole quand mon nom est enfin annoncé. Les flashes crépitent ; je tente de sourire du mieux que je peux. Pendant une fraction de seconde, les lumières éclairent le visage de Peter. L’émotion me submerge. *Il est resté jusqu’au bout !* Peter a été mon confident, mon meilleur ami, mon amant et mon mari. Bien que des événements nous aient séparés, je sais que je ne pourrai jamais l’oublier car, peu importe ses fautes, il a toujours été là quand j’ai eu besoin de lui.

— Il vous brisera le cœur, Sara. Nathan est incapable d’aimer.

Ce n’est qu’un souffle, mais qui a eu autant de force qu’une mer déchaînée. Kessy me tourne le dos, je ne vois rien de son expression, mais nos corps se frôlent. Mes doigts se resserrent autour de la clef USB. Avant de partir, cette saleté s’assure de détruire mon moment en me rappelant une vérité bien trop cruelle.

Déstabilisée, je quitte le podium dès que je le peux pour chercher Amélia et Amaury. Ils discutent en retrait et à voix basse. L’amour naissant qui les unit est tellement évident que je jalouse leur bonheur. Égoïstement, je ne me sens pas la force de devoir entendre à quel point ils s’adorent et qu’ils envisagent de cohabiter sous le même toit. De toute façon, ils m’ont déjà oubliée : dans des rires étouffés, ils s’éclipsent comme deux amants en fuite. Je pousse un soupir à fendre l’âme. La solitude pèse brusquement sur mes épaules. Nathan, quant à lui, est trop accaparé par les journalistes, les invités et Mario pour faire attention à ma disparition.

Je l’observe, derrière les panneaux qui dissimulent l’agitation des coulisses.

— Juste un conseil : ne tombez pas amoureuse de lui.

Henri se tient à mes côtés. Il me dévisage avec insistance. Je n’arrive pas à définir clairement ce que je ressens pour Nathan, cependant ce n’est pas avec son ami que je souhaite en discuter.

— Je vous remercie de m’avoir aidée tout à l’heure.

— Je n’ai pas fait grand-chose. Tout le mérite revient à votre mari : il a fait

un tel tapage à la réception pour obliger deux malheureuses à ouvrir votre porte, que j'ai cru bon d'intervenir avant qu'un incident ne survienne.

Je ne peux m'empêcher de sourire en imaginant la scène. C'est du Peter tout craché.

— Il tient beaucoup à vous, et d'après ce que j'ai pu voir, vous aussi.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Nous nous sommes juste dit adieu.

Il n'accorde aucun intérêt à mon explication, c'est à peine s'il l'a entendue.

— Vous me semblez quelqu'un de raisonnable, trouvez-vous un homme capable de vous aimer pour autre chose que votre corps.

— À vous entendre, Nathan est incapable de sentiments.

— Il refuse de montrer ses faiblesses. Depuis que nous sommes mômes, c'est toujours la même histoire. Sa carapace est plus dure que du béton.

La curiosité me titille.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Nous étions voisins.

Un voile assombrit ses traits. Les souvenirs qui lui reviennent ne sont guère plaisants. J'aimerais qu'il m'en raconte davantage mais ses lèvres restent scellées.

— Avez-vous réfléchi à ma proposition ? enchaîne-t-il aussitôt.

— Votre... proposition ?

Ah oui ! Celle où il est question de devenir la prostituée de Monsieur.

— Je vous ai déjà donné ma réponse. Je ne reviendrai pas là-dessus.

— Je ne m'arrête jamais à un refus. Vous changerez d'avis. J'ai de l'argent et la notoriété, votre entreprise en a besoin pour prospérer.

Je ris jaune.

— Parce que, selon vous, je ne peux pas réussir mon projet sans passer dans votre lit ?

— Vous êtes obstinée et talentueuse mais, malheureusement, cela ne suffit pas toujours. Au moins, avec moi, notre relation aura un but.

— Je doute que votre ami soit très heureux d'apprendre que vous marchez sur ses plates-bandes.

— C'est là que nous nous différencions lui et moi : Nathan ne se battra pas pour vous. Si je lui confie que vous m'intéressez, il rompra votre engagement. Vous n'êtes que de passage dans sa vie.

— C'est ridicule, vous n'éprouvez rien pour moi !

Il hausse les épaules en tournant les talons.

— Cela pourrait changer, j'ai toujours eu un faible pour les femmes de

caractère.

Je suis perplexe. À quoi joue-t-il ? Je réfléchis à son attitude pendant que Nathan et Mario répondent à une interview, et que l'équipe technique débarrasse la salle de réception. Je monte dans ma chambre prendre, tant bien que mal avec ce fichu poignet, une douche rapide et je rejoins Ruben qui m'attend sur le parking. Ma valise est déjà dans le coffre du véhicule.

— Monsieur m'a demandé de vous conduire à l'hôpital.

Son air inquiet me pousse à le rassurer.

— Ce n'est pas grave. J'ai fait une chute et je suis tombée sur mon poignet. Je pense que je me le suis cassé.

L'explication est plausible. Dans un tel évènement où chacun court dans tous les sens, un tel accident est vite arrivé.

Avant que le brave homme ne m'isole dans ma bulle, je lui demande s'il a toujours connu Nathan seul dans sa grande maison. Devant le pli soucieux qui barre son front, je m'empresse de m'expliquer sur la raison de ma curiosité :

— Sur Internet, il y a peu de renseignements sur lui...

— Monsieur est très discret.

C'est le moins que l'on puisse dire. Cependant, je trouve étrange qu'il y ait plus de photos de lui que de traces de son parcours professionnel ou de son passé. À croire que Nathan cherche, par tous les moyens, à ne pas diffuser de telles informations.

— Il n'a pas de famille ?

— Je vous invite à poser vos questions directement auprès de l'intéressé.

Autant dire qu'il refuse de me dire quoi que ce soit. Pour être sûr que je n'insisterai pas, il remonte la vitre.

Je reste pas moins de quatre heures aux urgences, avant que le verdict ne tombe : les os du poignet sont bel et bien fracturés, mais j'ai eu plus de chance pour ma côte. Kessy a très bien réussi son coup. Je suis à présent libérée de tout engagement envers la maison Stein, mais je suis incapable de travailler. En étant à mon compte, cela signifie aucune rentrée d'argent ! Je peux juste espérer vendre les quelques modèles que j'ai créés avant le défilé. Je n'aurais peut-être pas dû me montrer aussi charitable avec elle !

À mon retour, je suis stupéfaite de découvrir que Nathan est à l'arrière du véhicule. Il s'est changé et a revêtu une tenue plus décontractée.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Nous devons dîner, vous vous en souvenez ?

Je m'installe à ses côtés, un peu maladroitement avec mon bras en écharpe.

Nous sommes en fin d'après-midi, pas vraiment l'heure de mettre les pieds sous la table.

— On risque de vous chercher. Je ne crois pas que ce soit très judicieux...

— J'ai donné mes directives pour les deux jours à venir. Là où nous allons, je ne souhaite pas être dérangé.

Je lève un sourcil interrogateur.

— Où allons-nous ?

— Dans un endroit secret où je suis sûr que personne ne vous enlèvera à moi.

— Donc plutôt que de me faire séquestrer par Kessy, vous allez vous en charger.

— Je vous assure que ce sera *beaucoup* plus agréable.

Je rigole. Je n'en doute pas une seconde. Je prévient Amélia que je m'absente deux jours pour une petite escapade. Je suis persuadée qu'à mon retour, elle me harcèlera de questions pour tout savoir, à moins qu'elle soit trop occupée à vivre d'amour et d'eau fraîche avec Amaury pour s'en apercevoir.

Ruben nous dépose à l'aéroport Charles de Gaulle, moins de quarante minutes plus tard, et je suis Nathan, impatiente de connaître notre destination. Nous arrivons juste à temps pour embarquer dans l'avion.

— L'Angleterre, m'extasié-je, après que nous nous sommes installés sur nos sièges. Je n'y suis jamais allée !

— Nous nous rendons plus précisément à Chawton, dans un village du Hampshire. J'y ai un cottage là-bas. Pas l'ombre d'une Kessy Evans à l'horizon.

— J'apprécie l'attention, souris-je. Vous vous y rendez souvent ?

— Dès que je le peux.

Décidément, il n'est pas facile d'obtenir des confidences. Je ne me laisse pas abattre pour autant : je vais passer deux jours en sa compagnie – quarante-huit heures non-stop ! Peu de temps auparavant, je n'aurais jamais cru possible un tel pas en avant de sa part. Je me sens heureuse, et chanceuse. J'en viens même à espérer que ce n'est que le début des changements. Finalement, sans le vouloir, Kessy a eu un impact positif sur cette relation. Elle serait furieuse de l'apprendre...

Rejoindre Londres de Paris, nous prend un peu plus d'une heure. À la sortie de l'aéroport de London Heathrow, une voiture de location nous attend. Nathan est un homme prévoyant qui ne laisse décidément rien au hasard.

23

En début de soirée, je découvre que Chawton est un joli village calme et reposant, qui se situe au sud de Londres, entouré d'une campagne verdoyante. Nathan m'apprend que la célèbre romancière de *Pride & Prejudice*, Jane Austen, y a séjourné durant les huit années qui ont précédé son décès. Je l'écoute, fascinée par ses connaissances et, surtout, ravie de l'entendre parler d'autre chose que de sexe ou de mode. Peut-être ne s'en rend-il pas compte, mais depuis qu'il a posé un pied dans ce pays, il est beaucoup plus serein. Ses traits sont détendus et un sourire flotte sur ses lèvres.

Je n'ose pas poser plus de questions : il ne cherche pas à répondre clairement, et je ne veux pas briser l'atmosphère intime qu'il y a entre nous. Je sais pourquoi nous sommes là : d'ici peu, je serai en train de gémir entre ses bras. Et je le désire tellement que je ne veux rien faire qui risquerait de détruire ces moments. Alors, je prends note des indices et je les classe.

— Pour votre information, j'ai décidé de refuser votre démission.

Hein ? Je le scrute pour vérifier qu'il ne plaisante pas. Il est parfaitement sérieux.

— Je veux que vous restiez parmi nous.

Tout mon enthousiasme s'effondre comme neige au soleil. Je n'ai pas envie de transformer ce voyage qui s'annonce plaisant en une confrontation.

— Nathan, je n'ai pas changé d'avis là-dessus.

— Vous devriez y réfléchir encore une fois.

D'accord, je suis handicapée pour quelques semaines, mais ce n'est pas une raison pour m'avouer vaincue et revenir vers lui la queue entre les jambes.

— C'est non, répété-je, obstinée.

— Vous seriez mieux payée. Et puis, vous pourriez vous mettre en arrêt maladie, cela vous permettrait de ne pas perdre d'argent.

Pourquoi fait-il ça ? Est-ce qu'à tout hasard, il se sentirait coupable de ma mésaventure avec Kessy ?

— C'est *non*. Combien de fois devrai-je vous le dire ?

— Vous auriez toute la publicité et la gloire que vous méritez. Vous ne parviendrez jamais aussi vite en haut de l'affiche avec votre petite entreprise.

D'abord Henri, maintenant lui ! Nom d'un chien, ils ne me croient donc pas capables de me débrouiller toute seule ?!

— Au moins, je ferai ce que je voudrai. De toute façon, il est hors de question que je travaille pour vous, désormais : j'ai déjà annoncé mes projets. J'aurais l'air de quoi si j'abandonnais à la moindre difficulté ?

— Parce que viser la gloire et la fortune, c'est condamnable ?

Je préfère l'ignorer car je crains de perdre mon calme.

— Vous avez un mois pour y réfléchir, le temps qu'on vous retire ce plâtre.

— C'est déjà tout vu. Et puis, je suis persuadée que vous voulez surtout m'avoir à disposition. Or, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas vraiment l'idée d'être la maîtresse du patron. Si les autres l'apprenaient, elles me rendraient la vie impossible. Surtout après une telle offre. Je veux ce poste parce que je le mérite.

— Et vous le méritez.

— Je veux ma liberté. De plus, je croyais que vous recherchiez une femme indépendante, vous devriez être satisfait.

— Monter une entreprise demande du temps. En aurez-vous assez à me consacrer ?

Nous y voilà. C'est donc ce qui le préoccupe. Cette question légitime me trouble néanmoins. Étant gérante et salariée, je sais que je vais devoir fermer les yeux sur mes horaires et mes week-ends... Quand j'ai pris ma décision, je croyais que Nathan avait mis un terme à notre relation. Le sujet de mes temps libres était alors devenu sans intérêt : j'avais besoin de m'occuper l'esprit avec une montagne de corvées.

Tout à coup, ce voyage prend un arrière-goût amer. Je comprends mieux les raisons du dîner à venir. Il s'agit davantage d'un repas d'affaires que d'un dîner romantique. Même les chandeliers au centre d'une longue table ne suffiraient pas à donner l'illusion. Toutefois, Nathan a mis le doigt sur un sujet douloureux : pendant un mois, je n'aurai aucun revenu. Ensuite, il me faudra redoubler d'énergie pour trouver des clients afin de combler ma perte de chiffre d'affaires. Si Amélia peut se montrer conciliante en m'évitant le paiement d'un mois de loyer, mes créanciers ne seraient pas aussi charitables. Que je le veuille ou non, son offre est tentante.

Il sait que je ne suis pas loin de capituler. Il attend, avec patience, le moment

inévitable où je m'inclinerai. J'ai envie de crier ma frustration !

— Si j'accepte votre proposition, ce sera selon *mes* conditions.

— Je vous écoute.

— Je travaillerai pour vous pour le prêt-à-porter, plus de haute couture. Je demande que certains de mes modèles soient incorporés à votre catalogue pour la prochaine *Fashion Week*.

— Cela ne me paraît pas impossible.

— Je veux que mon nom soit associé à cet évènement, pas seulement une petite mention avec un astérisque.

— Autre chose ? s'enquit-il, malgré tout amusé par la liste de mes exigences.

Son sourire reflète toutes ses pensées. Cet homme a le don incroyable de vous troubler d'un seul regard. Autant mettre les choses au clair tout de suite.

— Au bureau, ce sera professionnel. Pas de sexe. Je ne veux pas que les autres se fassent de mauvaises idées. Puisque je serai payée, je tiens à ce que la limite entre le travail et le plaisir ne soit pas franchie. Question de principe.

Lui qui aime les règles, je doute qu'en rajouter une autre le chagrine.

— Nous arrivons, annonce-t-il.

Sauvé par le gong. Il ne perd rien pour attendre.

Je tombe immédiatement sous le charme du cottage. Il date du xvii^e siècle et se compose essentiellement de briques et de chaume. Même rénové, je n'ai aucun mal à imaginer les dames de l'époque s'avancer vers les grandes portes sur le chemin de terre.

Il s'empare des valises et les pose à mes côtés tandis que je contemple l'architecture du bâtiment.

— Aurai-je droit à une petite visite guidée ?

Il se retient de rire devant ma mine excitée. Il abandonne nos bagages pour me prendre dans ses bras. Ses lèvres s'emparent des miennes dans un baiser fougueux. J'ai tellement envie de retrouver la chaleur de sa peau que je laisse ses mains s'aventurer sous mon pull. D'un geste sec, l'agrafe du soutien-gorge est retirée. Je pousse un soupir heureux quand ses paumes entourent mes seins. Il les presse, avant de me griffer le dos.

— Allons à l'intérieur, l'invité-je, avant de répondre de manière plus insistante à son baiser.

Je sens contre moi son érection et ce simple contact me rappelle à quel point il m'a manqué.

Il m'entraîne vers la maison, mais à mi-parcours, il dévie notre trajectoire

pour me plaquer contre un mur et se presser contre moi.

— Je ne peux plus attendre, murmure-t-il, en me mordillant le lobe de l'oreille.

J'ai tellement envie de lui que je suis déjà moite et offerte. Ses doigts s'insèrent sous ma robe puis en moi. Je m'accroche à lui en poussant un gémissement heureux.

— Je vous veux, grogne-t-il.

— Oui...

Sans autre forme de procès, il m'enlève mon string et libère son sexe. Il me soulève pour enfin me pénétrer. Je ferme les yeux, prisonnière entre son corps musclé et le bâtiment. Nathan s'assure que j'ai un équilibre avec mon plâtre, puis il me mordille le cou, tandis que nous profitons du plaisir de nos retrouvailles. Je me moque que le mur me brutalise le dos, j'ai besoin de sentir Nathan bouger et vibrer en moi que j'en oublie rapidement tout le reste.

Son désir est impétueux ; il me prend presque avec bestialité. Je ne retiens aucun de mes gémissements. Il ne se contrôle plus, il a soif de mon corps. Je réponds à ses coups de reins sauvages. Puis je le sens bientôt se raidir et s'immobiliser dans l'orgasme.

Il me repose doucement à terre pour déposer un baiser léger sur mon front. Je résiste mal à l'envie de rigoler face à mon manque total de pudeur. À chaque fois que je me trouve dans ses bras, j'en oublie la jeune femme pudique et réservée que je suis en temps normal.

— Vous m'envoûtez...

Mon murmure engendre un sourire satisfait sur ses lèvres.

— C'est tout ? chuchote-t-il, tout près des miennes. Je ne veux pas vous envoûter, je veux vous posséder. Je veux que votre corps m'appartienne entièrement. Si vous saviez ce que j'ai envie de vous faire, là, maintenant...

Ces mots me font frissonner de la tête aux pieds. C'est comme si tout mon corps obéissait à son seul désir.

— Je suis à vous... Demandez-moi ce que vous voulez.

Je ferai tout pour sentir à nouveau son sexe en moi. Alors, je me presse contre lui, le bassin tendu vers son bas-ventre en une invitation des plus explicites. Au lieu de répondre à ma demande, il fait un pas en arrière pour m'observer avec intensité.

— Je veux beaucoup de choses, Sara. Des choses qui pourraient vous effrayer.

— Je n'ai pas peur...

Plus maintenant.

Ses mains se posent de chaque côté de ma tête.

— Pourtant, vous devriez.

— J'ai confiance en vous.

— Vous êtes si... innocente. Vous ne savez encore rien des plaisirs que le sexe peut vous procurer.

Son pouce force mes lèvres. Je le suce doucement, lentement. Son regard me transperce. Son érection se fait plus dure encore contre moi. J'aimerais la guider sous ma jupe et m'empaler dessus, mais Nathan ne bouge pas. Malgré le contrat que j'ai signé, il semble se donner des limites à ne pas franchir, comme s'il redoutait que je prenne mes jambes à mon cou si cela allait trop loin. Cette réserve ne lui ressemble pas, et je sais que c'est ma faute. Ma peur de ne pas le satisfaire refait brutalement surface. Je refuse qu'il m'abandonne pour une autre. Je sais que je peux répondre à ses attentes et le satisfaire.

— Je ne suis pas en sucre.

Comme pour lui prouver mes dires, je le caresse d'un lent mouvement de va-et-vient.

Il m'attrape la main pour me forcer à m'arrêter.

— Nathan, je suis là et je n'irai nulle part ailleurs. Alors, montrez-moi.

Sa bouche s'écrase sur la mienne en un baiser qui scelle cet accord.

Il m'entraîne sans attendre dans la demeure et nous montons directement au premier étage dans une pièce avec un grand lit rond. Des pans entiers de placards recouvrent les murs. Il s'adosse à l'un d'eux, les bras croisés pour me laisser le temps de digérer ma découverte : je suis incapable de fixer autre chose que l'espèce de balançoire qui est accrochée par des chaînes au plafond. Une bouffée de chaleur m'envahit lorsque je comprends qu'il ne s'agit pas d'une chambre ordinaire. Je me tourne vers Nathan, qui n'a pas perdu une miette de mes réactions.

— Qu'est-ce que je dois faire ? M'agenouiller et vous appeler « Monsieur », ou un truc de ce genre ?

Son rire résonne dans la pièce.

— Ce ne sera pas utile. Retirez vos vêtements.

Mon cœur bat à tout rompre mais je m'exécute sans un mot. Il appose un foulard sur mes yeux. Puis, je reste immobile tandis qu'il s'éloigne pour ouvrir un placard et faire glisser quelque chose sur le sol jusque devant moi. Sa main s'empare doucement d'une des miennes et la pose sur un support d'une hauteur d'un mètre, recouvert de cuir.

— Je l’avais acheté exprès pour vous, il y a plusieurs semaines.

Il me mordille le lobe de l’oreille pendant que je touche l’objet pour en comprendre la forme et l’utilité.

— C’est... un cheval d’arçons ?

Je donnerai cher pour apercevoir l’expression de son visage en cet instant. Qu’est-ce qu’il fait avec ça ? Et qu’est-ce qu’il attend de moi ? Les réponses viennent rapidement : ses mains me caressent les seins puis descendent sur mes fesses pour me les malaxer. Sur son ordre, je me penche en avant en prenant appui sur mon ventre. Avec des gestes attentionnés, il fait attention à mon bras invalide.

— Détendez-vous.

Facile à dire ! Mon sang tambourine dans mes tempes quand je sens une lanière en cuir m’écarter les jambes. Non, il ne va pas... ?! Elle glisse sur moi avec une lenteur contrôlée. Soudain, elle claque sur ma fesse droite. Doucement. La sensation est étrange mais pas désagréable. Il fait de même avec la gauche. Enfin, elle s’aventure entre elles pour s’attarder sur mon clitoris. La peur m’envahit d’un seul coup et je me crispe.

— Nathan, je...

— Faites-moi confiance. Pas de douleur, juste du plaisir.

Je me mords les lèvres pour ne pas répliquer et je prends une profonde respiration.

La cravache se promène sur tout mon corps, s’insère entre mes seins puis entre mes fesses, pour enfin titiller mon sexe. Les caresses sont douces et contrôlées. Nathan n’a pas menti, j’ai l’impression qu’il manie une plume et qu’il prend un malin plaisir à me faire frissonner de la tête aux pieds.

— Vous aimez ?

— Je... oui.

— Je continue ?

Je me mordille les lèvres avant de donner mon accord. Je ne veux pas me dégonfler.

La lanière reprend ses découvertes mais cette fois-ci, elle glisse et tapote gentiment mes cuisses et mes fesses. J’ai presque honte d’avouer que j’adore ça ! Je devrais fuir en hurlant pourtant je me surprends à écarter un peu plus les jambes pour faciliter l’accès de la cravache. Le cuir effleure et caresse mes grandes lèvres avant de taquiner à plusieurs reprises mon clitoris. Ma respiration s’est accélérée, mon désir grimpe. Un doigt s’insère dans mon sexe pour vérifier l’état dans lequel je suis. Je gémiss et je me plains. Un doigt, c’est

peu. Trop peu !

— Bientôt, Sara. Soyez patiente.

Il m'aide à me relever et l'instant suivant je me retrouve debout, une jambe de chaque côté du cheval d'arçons. Un léger bruit de moteur se fait entendre. Je reconnais ce son.

— Avancer doucement jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter.

Je ne cherche pas à discuter.

— Arrêtez-vous. Asseyez-vous. Le plus lentement possible.

Je m'exécute, guidée par sa voix. Il me faut quelques secondes pour comprendre que je me tiens au-dessus d'une sorte de vibromasseur intégré à la structure du cheval. Son embout écarte progressivement mes lèvres. Je ne peux déjà plus retenir mes gémissements tandis que je m'empale lentement mais totalement sur ce phallus en mouvement. Je suis à présent assise, écartelée, à deux doigts de perdre complètement la tête : le mécanisme entier s'est mis en mouvement, remuant d'avant en arrière. À chaque changement, le vibromasseur heurte mes parois intimes, me faisant gémir de plaisir. Nathan s'est installé derrière moi ; mon dos est plaqué contre son torse pour que je ne bascule pas à cause de mon plâtre. Cette petite attention a un effet aphrodisiaque des plus bouleversants ! Il ne m'épargne rien. Comme la première fois, toutes les variations d'intensité y passent. Mon souffle s'est accéléré, je gémis de plus en plus fort !

Et l'orgasme me submerge enfin.

— *Nathan !*

Il n'attend pas que je reprenne mes esprits, sa bouche dépose un baiser dans mes cheveux. J'entrouvre les yeux pour comprendre que Nathan m'enserme dans ses bras pour ne pas que je chute la tête la première sur le cuir du cheval. Le foulard repose à nos pieds.

— Vous pouvez vous redresser ?

Sa voix est douce à mon oreille. Je rigole. Je ne sais pas si cet homme a la moindre idée de tout ce qu'il me fait vivre ! Ou peut-être bien que si finalement, à en juger son air satisfait. Il m'aide à me redresser, puis me soulève dans ses bras pour me porter jusqu'au lit. J'ai une mine désolée pour la balançoire que nous dépassons. Nathan a surpris mon expression et son rire ravi accompagne mon atterrissage en douceur sur le matelas.

— Attendons que vous ayez enlevé ce plâtre d'abord ou vous risquez de crier pour une tout autre raison !

Je maudis deux fois plus Kessy de me priver de cette expérience.

J'arrache presque le bouton du pantalon de Nathan pour exhiber sa verge. Mon empressement est à la hauteur du sien. Je tends mes lèvres entrouvertes vers son gland, qui force le passage pour retrouver ma langue. Je m'amuse avec son sexe jusqu'à ce que Nathan n'en puisse plus. Dans un gémissement rauque, il m'arrache à lui et me bascule sur les genoux. D'une poussée lente et profonde, il me pénètre enfin ! Je suis à deux doigts de jouir à nouveau ! Il m'agrippe les hanches et les écrase brutalement contre lui. Deux fois. Trois fois. Dix fois. Je suis à nouveau repoussée en avant. Ses doigts s'insèrent dans mon sexe puis caressent fortement mon anus. Je suis dans un tel état d'excitation que je bouge mon bassin dans tous les sens ! Je tremble. Tout mon corps le supplie d'être comblé ! Des plaintes filtrent entre mes lèvres.

— Venez sur moi.

Il me relève et je me retrouve à le chevaucher dans un rythme soutenu. Je m'empale et me retire. Je grogne en faisant attention à ne pas blesser Nathan avec mon plâtre.

— Plus fort, m'incite-t-il.

Je me relève et je me rassois sur sa verge gonflée par le désir. Encore et encore. Nathan a un large sourire en maintenant ma taille en place.

— Continuez ! Allez-y !

Sa bouche dévore la mienne et étouffe mes gémissements. Nos langues se lient et se délient. Il me bascule légèrement en arrière pour embrasser mes épaules, mes seins. Quand ses lèvres mordillent mes mamelons, je lâche un long râle.

Puis, il me remet sur le ventre, les fesses tendues vers lui. Un doigt pénètre mon anus pendant que trois autres s'occupent de mon sexe. Je ne retiens aucun de mes cris de jouissance. Nathan augmente encore le rythme et je me tords littéralement de plaisir.

L'orgasme me terrasse sans prévenir. Je crie mon bonheur, mais Nathan n'en a pas encore fini avec moi : soudain, je sens quelque chose de froid contre mon anus, comme un objet effilé. J'ai le réflexe de me retourner mais il me ramène à la contemplation du matelas. Si, avec Peter, je n'étais pas très dévergondée, je ne suis pas pour autant idiote au point de ne pas deviner le jouet qu'il a dans sa main droite. Ses lèvres me baisent le dos pendant que mon anus s'écarte sous la pénétration du plug. Je suis tellement trempée, avide de goûter à un nouvel orgasme que mon corps avale le nouveau venu sans aucune difficulté. Deux doigts s'immiscent dans mon sexe gonflé, puis un troisième. Ils s'activent dans des mouvements circulaires, m'arrachant des gémissements

de plus en plus aigus.

— Nathan, je vous en prie ! Baisez-moi !

Je me cambre ; je m'offre.

Quand son sexe me pénètre à nouveau, un violent frisson me parcourt l'échine. Toutes mes sensations sont décuplées ! Je suis au bord des larmes. Je n'arrive presque plus à bouger tellement mes chairs sont écartelées. Le souffle rauque de Nathan s'accélère pendant qu'il intime un rythme de plus en plus rapide. Puis, ses gestes se font plus brusques.

— Oh ! Sara ! Putain...

Toute ma raison s'est évaporée. Je ne suis plus qu'un corps en feu ! J'ai envie de pleurer, de rire et que Nathan ne s'arrête jamais ! Ses doigts glissent sur moi comme s'ils cherchaient une meilleure prise. Son souffle court se change en plaintes, et ces plaintes se transforment rapidement en gémissements de plus en plus forts. Je suis au bord de l'extase et je hurle de joie quand enfin l'orgasme m'emporte à nouveau. Le cri libérateur de Nathan est la plus belle des mélodies.

Nous nous écroulons tous les deux sur le matelas, en sueur mais heureux. Nathan me retire le plug sans un mot, et j'ai tellement envie de retrouver la chaleur de son corps que je me blottis contre lui. Nous restons ainsi, lovés l'un contre l'autre, ses doigts me caressant tendrement les cheveux. Mon esprit et mon corps sont apaisés. Je ne me suis jamais sentie aussi bien de toute ma vie. Si seulement cet instant pouvait durer éternellement !

— Studieuse. Appliquée. Captivante...

Nathan a un large sourire tout en énumérant les qualités qu'il rajoute à mon portrait.

— J'apprends vite, minaudé-je, en lui caressant le torse. Voyons... Attentionné. Attentif. *Créatif* !

Il se redresse sur un coude avec une grimace moqueuse.

— Il me faudrait d'autres qualités au vu de la liste à rallonge de mes défauts...

— Croyez-moi, « créatif » en vaut largement une bonne dizaine d'autres !

Son rire est communicatif. Quand il reprend son sérieux, ses yeux me transpercent comme à chaque fois qu'il est plongé dans d'intenses réflexions. Je commence à connaître ce regard, et il me trouble toujours autant. Comme j'aimerais lire dans ses pensées !

— Je remercie Henri de m'avoir traîné de force à cette soirée de célibataires...

Mon cœur manque un battement. Est-ce sa façon à lui de me dire qu'il tient un peu à moi ? Non, ma fille, ne te fais pas d'idées. Au mieux, il apprécie juste vos ébats. Comme pour confirmer cette vérité, il me repousse pour passer dans la pièce d'à côté. Je ferme les yeux en soupirant. Très vite, j'entends l'eau d'un bain couler. Puis, des mains me caressent le dos et les fesses.

— Debout, belle endormie.

Il dépose un baiser sur mon front et je le suis, accrochée à son bras. Je me surprends encore une fois à rêvasser...

L'eau chaude m'accueille avec délice. Nathan s'est déjà installé. Je me positionne contre son torse, mon plâtre posé sur le rebord de la baignoire, et je ferme les yeux. Ses mains me caressent le ventre et les seins, puis ses bras m'entourent la taille pour me serrer contre lui. J'aimerais tant qu'ils ne me relâchent plus jamais ! Amélia m'avait pourtant prévenue, mais mon cœur et mon corps sont trop faibles. Si seulement Nathan changeait d'avis quant à la nature de notre relation. Si seulement il nous laissait une petite chance...

— À quoi pensez-vous ?

Je me mords les lèvres. Je suis soulagée qu'il ne voie pas mon visage.

— À rien. Je profite de l'instant, c'est tout.

— Alors profitez de ce calme car je compte bien vous faire jouir plusieurs fois avant demain.

Il me mordille le lobe d'une oreille et je frissonne de la tête aux pieds.

— J'aime ce programme, roucoulé-je.

Malheureusement, ce bonheur ne dure pas longtemps : il nous faut moins d'une minute pour nous rendre brutalement compte que des bruits nous parviennent du rez-de-chaussée. Je lance un regard paniqué à Nathan, qui m'ignore totalement, concentré sur la voix masculine qui nous parvient du hall d'entrée. Il étouffe un juron dans sa barbe en s'extirpant brutalement de l'eau.

— Qui est-ce ? m'enquis-je en devinant qu'il avait compris l'identité de notre invité surprise.

Il ne m'a pas entendu.

— Nathan ?

Je le vois se rhabiller en quatrième vitesse et disparaître hors de ma vue.

Cette fois, il ne m'a pas demandé de rester à l'étage.

24

Je le retrouve dans un salon aménagé à la mode anglaise du xix^e siècle. Là, un homme âgé siège en costume sur l'un des fauteuils. Je suis autant surprise par la ressemblance qui existe entre ce visiteur et Nathan que par la tension qui émane de ce dernier.

— Bonsoir, Lionel.

Il a un fort accent britannique.

Mon cœur manque un battement quand j'aperçois Kessy, qui nous observe près d'une haute fenêtre. Ses yeux étincellent d'une vengeance qu'elle convoitait.

— Bonsoir, mon chéri, minaude-t-elle.

— Que fais-tu ici ? réplique Nathan, en la fusillant du regard. Je pensais avoir été clair avec toi.

Le vieil homme se lève, appuyé sur une canne. Il fait deux pas dans notre direction, avant de s'immobiliser pour nous toiser de ses grands yeux sombres animés par la colère. C'est un homme solide, imposant et aux traits sévères. Je comprends bien vite que l'objet sculpté qui le soutient est plus un accessoire qu'un réel appui.

— Elle m'a alerté sur ta conduite irraisonnée. Apparemment, tout porte à croire qu'elle a raison. J'ai bien l'impression que mon petit-fils a perdu la tête.

Je ne sais pas si Nathan a eu conscience de son mouvement : il a aussitôt cherché à me soustraire à la vue de ce visiteur. Un masque implacable a assombri ses traits. Si cet homme est son grand-père, je pressens qu'aucune affection ne les unit. L'atmosphère s'est chargée d'électricité, et la présence de Kessy n'arrange en rien la situation.

— Ma conduite irraisonnée ? réplique-t-il, d'un ton sarcastique.

La canne frappe violemment le parquet.

— Tu batifoles avec une femme mariée !

D'un simple regard, j'ai l'impression qu'il m'a analysée et cataloguée dans

la rubrique « vermine à éradiquer ». Je me sens brusquement ridicule, pauvre et insignifiante comparée à la prestance et à la fortune affichée des trois autres. Je n'ai clairement pas ma place ici.

Kessy jubile. Elle a tiré de son jeu une carte qui semble avoir son effet. La carapace de Nathan s'est percée, laissant jaillir une vague de sentiments que je me contentais de deviner : la colère, la haine.

— Ce que je fais ne te regarde pas.

— Je veux qu'elle quitte cette maison immédiatement !

— Tu n'as plus aucun ordre à prononcer sous ce toit.

— Je te préviens, je n'admettrais pas que tu humilies ta famille !

— Je ne suis pas certain que tu connaisses la définition de ce mot.

— Autrefois, je punissais sévèrement ton impertinence !

— J'étais un gamin. J'ai grandi. Et cette maison ne t'appartient plus. De quel droit oses-tu mettre un pied chez moi sans m'en avertir ?

— Nous savons tous les deux que si je l'avais fait, tu ne m'aurais pas ouvert ta porte. Mais puisque tu t'obstines à ce que cette femme reste ici, alors je tiens à ce qu'elle sache ce qui va avoir lieu.

Il s'avance vers lui pour lui tendre une carte d'invitation.

— Tout est en cours de finalisation. Il ne faudra pas plus de deux jours pour tout boucler.

Je suis stupéfaite. C'est forcément une mauvaise plaisanterie : sous mes yeux effarés s'étaient en lettres d'or les noms de Lionel Mervine et Kessy Evans, ainsi que le lieu qui doit accueillir la cérémonie de leur mariage. C'est tellement aberrant que je refuse de croire une telle chose possible. Mais pas Nathan.

Il s'empare de la carte et la déchire en deux.

— Je n'ai jamais donné mon accord pour cette mascarade...

— Tu l'as déjà donné, il y a quelques années.

Le choc est brutal. Kessy guette mes réactions. Je ravale ma stupéfaction du mieux que je peux. Alors leur relation allait au-delà d'une simple histoire de sexe ? Nathan était amoureux d'elle ?

— Et cet engagement a été rompu, tu le sais très bien. Et elle aussi.

Rien de ce que pourrait dire Nathan ne fera flancher ce vieil homme. La canne se braque sous son menton.

— Que ce soit clair entre nous. Non seulement tu seras présent à ce mariage mais tu prendras cette femme comme épouse devant tous les dieux de ce monde, s'il le faut. Je ne laisserai personne salir la réputation de cette

famille, tant que je vivrai. Arrête tes bêtises immédiatement. Si tes parents étaient encore de ce monde, ils auraient honte de ton comportement !

Mes jambes tremblent devant l'expression victorieuse de Kessy. Cet homme sait quelle relation j'entretiens avec son petit-fils, et il me prend clairement pour une prostituée.

Un rire méprisant filtre entre les lèvres de Nathan.

— Je ne suis plus un enfant à qui tu peux dicter tes lois. Nous ne vivons plus au xixe siècle, je n'ai pas besoin de ton argent et encore moins de ton avis pour mener ma vie comme je l'entends. Je n'épouserai pas Kessy, ni dans deux jours, ni jamais. Si elle n'est pas assez intelligente pour le comprendre, je ne peux rien pour elle.

Je pousse un cri alors que la canne s'arrête à un cheveu de la joue de Nathan, qui n'a pas remué un cil. Les deux hommes se toisent et s'affrontent dans un combat silencieux.

— Ne me sous-estime pas, Lionel. Tu as peut-être de l'influence aujourd'hui, mais j'ai également un carnet d'adresses très précieux. Je peux très facilement te reprendre ce que tu as mis des années à construire, et tu sais tout comme moi que tu ne te contenteras pas d'une vie ordinaire.

— Et tu oses prétendre que la famille est ta priorité...

— Ose me désobéir et tu verras ce qu'il en coûte. Ainsi que cette jeune femme. Si tu tiens un tant soit peu à elle, je te conseille de la raccompagner chez elle avant ce soir.

Son regard glisse sur moi et me glace. Comme s'il était le seigneur de cette demeure, il ordonne et attend une obéissance absolue. Son autorité est telle qu'un silence insoutenable accompagne son départ. Kessy s'approche de Nathan avec une démarche féline et une assurance que je ne lui connais que trop bien.

— Efface ce sourire de ton visage, je ne t'épouserai jamais.

— Tu le feras, tu le sais aussi bien que moi. Ton grand-père s'en assurera.

— Si je dois aller jusqu'à l'autel, ce sera en compagnie de la police. Tu oublies que j'ai des preuves contre toi.

— De nos jours, il ne faut pas se fier aux images, elles sont si vite truquées.

— Ton argument ne tiendra pas longtemps devant des experts.

— Sauf si ceux-ci ont reçu une somme coquette pour tenir leur langue. J'ai le soutien de ton grand-père, et sa fortune. Il me protégera, quitte à y laisser plusieurs millions. La fierté des Mervine, c'est une arme bien plus dangereuse qu'une petite clé USB.

Sa main caresse sa joue.

— J'ai bien compris que tu ne voulais plus de moi, je ne suis pas stupide. Mais l'amour renaîtra avec le temps, j'en suis sûre. Je saurai me montrer convaincante.

— Tu as toujours détesté perdre...

— Ne t'inquiète pas. Ton grand-père fera en sorte que rien n'éclabousse ta réputation. En revanche, cette petite mignonne y perdra des plumes. Des gros titres dans la presse à scandale et des articles fumants sur Internet... Combien de temps crois-tu qu'elle le supportera avant de baisser les bras et de te tourner le dos ?

Ses mâchoires se crispent, mais il ne dit toujours rien.

— Je démentirai chaque article, répliqué-je, aussitôt.

Elle a un rire mauvais.

— Vous n'aurez pas assez d'énergie pour contrecarrer l'immense vague qui déferlera dans la presse, gérer votre petite entreprise et vous faire culbuter par votre tendre protecteur. Cependant, si vous décidez de mettre un terme à cette relation, je pourrai convaincre son grand-père de vous laisser tranquille. Il suffit d'un seul mot de votre part...

— J'aurais dû vous livrer à la police !

— La gentillesse est l'arme des faibles, Sara. Ne l'oubliez jamais.

Je ne risque pas. Je serre les poings à m'en faire exploser les jointures, tandis qu'elle tire sa révérence non sans préciser qu'elle donnera un peu plus de luminosité à cette pièce, quand elle sera officiellement la maîtresse des lieux.

Sitôt que nous sommes seuls, Nathan jure entre ses dents.

— Charmant individu, m'exclamé-je, pour essayer de détendre un peu l'ambiance pesante.

— Cet homme ne reculera devant rien, mais je peux lui couper l'herbe sous le pied.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Vous épouser.

Quoi ? Je le fixe, ahurie. Il est parfaitement sérieux.

— Ne soyez pas ridicule !

— Qu'y a-t-il de *ridicule* : le fait que je vous en fasse la demande ou celui que vous puissiez l'accepter ?

Mon cerveau est en ébullition. Nathan est tombé sur la tête !

— Attendez, on est en plein délire... Il n'est pas question que je vous

épouse !

— Et pour quelles raisons, dites-moi ?

Je me garde bien de confier que nos sentiments ne sont pas réciproques. Même si mon cœur bat la chamade à l'idée de devenir sa femme, je n'oublie pas que je ne suis qu'un corps pour lui. Je n'ai pas envie d'être une sorte de poupée gonflable jusqu'à mon dernier souffle.

— Nathan, je vous rappelle que je suis déjà mariée. Ma date d'audience est fixée à jeudi prochain et votre soi-disant mariage a lieu dans deux jours ! Il y a comme un problème évident de planning.

— Si ce n'est que ça, rassurez-vous, nous avons largement le temps de faire le nécessaire.

Autant de confiance en soi me ferait presque peur. Je ne doute pas qu'il est capable de remuer ciel et terre et de frapper du poing sur la table pour obtenir ce qu'il veut. Même d'un tribunal. Je ne serais pas étonnée que dans son réseau se trouve un juge qui ne verrait aucun inconvénient à avancer l'audience de quelques jours.

Je lève les mains en signe de temps mort.

— Nathan, réfléchissez une seconde. Il ne s'agit plus d'une banale histoire de sexe, nous serons liés tous les deux par un contrat qui n'a rien à voir avec celui qui régit notre relation. Mari et femme, ça vous dit quelque chose ?

Comment peut-il me faire une proposition aussi dingue alors qu'il est déjà incapable de me tutoyer ?!

— Soyez sérieux...

— Vous ne connaissez pas cet homme, il mettra ses menaces à exécution. Vous ne faites pas le poids contre lui. Il vous détruira, je l'ai déjà vu à l'œuvre.

Certes, je n'ai pas envie de voir ma tête à la une de toute la presse people. Et s'il n'y avait que moi... Ma famille sera touchée, elle aussi. Je ne veux pas qu'elle souffre à cause de cette histoire. Le plus simple serait de rompre tout lien. Mais en ai-je seulement l'envie ? La réponse est évidente : non. Je ne supporte pas l'idée de ne plus le voir. Il y a forcément une autre solution.

Nathan est buté.

— Je ne compte pas subir plus longtemps les menaces de cet homme et je ne tiens pas à épouser Kessy. En prenant mon nom, vous serez hors de portée de leurs griffes...

— ... et vous, vous aurez *surtout* la satisfaction d'avoir gagné la partie.

Je lui ai répondu du tac au tac. J'ai bien deviné et il a la décence de ne pas me mentir. Visiblement, je lui donne une occasion rêvée de triompher de son

grand-père. Il se sert de moi. Ma conscience me hurle de ne pas accepter cette folie.

— Nous partageons déjà le sexe, je vous demande juste de prendre mon nom.

— M'enfin, vous vous entendez ! C'est complètement... insensé ! Stupide, même. Ridicule ! Inimaginable !

— Voyez cela comme un nouveau contrat où nous pouvons tirer tous les deux des avantages de la situation.

Un rire nerveux me secoue. Mes jambes ne me soutiennent plus. Je me laisse choir sur le fauteuil le plus proche, la tête entre les mains. Je n'ai pas l'impression qu'il se rende compte de l'énormité de sa demande.

Les bras croisés sur son torse, il s'impatiente.

— Alors ?

Il est si tendu que je le sens tout à fait capable de me secouer comme un prunier jusqu'à ce que je prononce le mot qu'il attend. Quand je me sens oppressée, j'ai un mal fou à réfléchir.

— Je... je ne sais pas. Vous me prenez de court.

— Nom d'un chien, Sara ! Je vous propose la richesse et ma protection, que vous faut-il de plus ?

— La fidélité, le respect mutuel, le partage. *L'amour* !

J'ai parlé à haute voix sans m'en rendre compte. Il se renfrogne. Il n'a jamais été question de ça. Il n'en a jamais été question. Raison de plus pour fuir à toutes jambes.

— Mon premier mariage est un fiasco et le deuxième sera un arrangement. Je suis navrée de prendre quelques secondes pour évaluer la situation.

— Le sexe est une raison tout aussi valable pour que deux personnes s'unissent.

Venant d'un homme aussi intelligent que lui, cette phrase me choque. Il est fâché.

— Vous voulez m'épouser afin que votre grand-père et Kessy vous laissent tranquille. Que ferez-vous si, dans deux semaines, vous ne voulez plus de moi ? Je ne compte pas ajouter un troisième divorce à mon C.V. !

— Donc, vous n'êtes pas contre cette idée.

Je me sens rougir jusqu'à la pointe des cheveux.

— Je n'ai pas dit ça !

— Pourtant, vous avez seulement peur que je ne veuille plus de vous...

Je secoue la tête.

— Il s'agit de sexe, Nathan, rien d'autre. Un jour ou l'autre, vous vous lasserez de moi. Je ne suis pas Kessy.

Son regard me transperce. Il est sur le point de dire quelque chose mais il se ravise au dernier moment. J'aimerais tellement savoir ce qui se passe dans sa tête et qu'il me rassure ! Mais il s'est déjà refermé comme une huître.

Et si j'acceptais ? Non, je suis folle ! Je ne peux pas faire une chose pareille ! Il prétend que je pourrais tirer avantage de cette situation ? Mais de quels avantages parle-t-il ? Celui de l'avoir à ma disposition en tant que mari ? De plus, nous sommes du même milieu professionnel ; il connaît mes difficultés et... Non, mais qu'est-ce qui me prend de réfléchir de la sorte ?! Je dois me reprendre !

Devenir l'épouse de Nathan. Mari et femme. Être à lui... Cette pensée me réchauffe instantanément le bas-ventre. Je suis bonne à enfermer à double tour ! Je dois refuser. Cette proposition est grotesque et ne mènera nulle part. Nathan a grandi seul avec son grand-père. Des années d'éducation stricte ont forgé sa personnalité, je ne le changerai pas. Il a toujours appris à cacher ses émotions, à ne pas se montrer faible. Il ne modifiera pas son mode de vie pour moi.

Ou peut-être que si.

Avec le temps...

Non, c'est impossible !

— Vous ne m'aimez pas.

— Je vous serai fidèle et je vous respecterai. Beaucoup de mariages n'ont pas ces bases.

J'hésite toujours. Je fixe mes doigts pour ne plus avoir à soutenir son regard insistant.

— Votre grand-père sera furieux...

— C'est certain, mais il s'inclinera pour éviter tout scandale. Et il maintiendra Kessy à distance.

Je n'ose même pas imaginer ce dont elle serait capable si elle apprenait une telle nouvelle. Elle m'a brisé des os pour avoir couché avec l'homme qu'elle désire. Si elle apprend que je l'ai épousé, on risque de retrouver mon cadavre au fin fond d'un lac... Autre chose me préoccupe. Cela peut paraître dérisoire, mais elle m'angoisse néanmoins. Mes parents ignorent que Peter et moi sommes sur le point de divorcer, comment réagiront-ils face à l'annonce d'un nouveau mariage aussi précipité ? Quant à Peter, cette nouvelle ne sera pas facile à encaisser...

Je me frotte les tempes.

— Dans l'éventualité où j'accepte cette idée complètement dingue, il faudrait revoir vos règles.

— Je peux les assouplir.

— Je ne parle pas d'*assouplissement*. Je ne sais *rien* de vous.

— Donnez-moi votre accord et je vous dirai ce que vous avez besoin de savoir.

— Je ne veux pas un C.V., répliqué-je, excédée malgré moi. Si mes parents ou ma meilleure amie m'interrogent...

— Il vous suffira de ne pas leur répondre. Ce qui se passera dans notre foyer ne les concernera pas. Je vous offre la richesse, la protection, le respect et la fidélité, n'est-ce pas ce que toute femme espère de son époux ?

Il ne cache pas son agacement.

— Je suppose que c'est ce qui aurait comblé toute femme du xixe siècle !

— Nom d'un chien, Sara, allez-vous m'épouser, oui ou non ? Nous n'avons pas toute la nuit !

Il lève les yeux au ciel en poussant un soupir irrité. Il est sur le point d'ajouter autre chose quand je le coupe dans sa lancée :

— Donnez-moi une minute de plus.

Il ravale ce qu'il avait l'intention de dire et me surveille, comme si j'allais bondir du canapé et courir vers la porte d'entrée. Nerveuse de sentir son regard braqué sur moi, je me lève et me poste devant l'une des grandes fenêtres.

— Avant de prendre une décision, je souhaiterais savoir ce qui m'attend.

Je vois bien qu'il est agacé par toutes mes demandes.

— Nous avons moins de deux jours pour rendre votre divorce officiel et nous marier, si vous avez des souhaits quant aux fondations de notre union, le plus simple serait encore d'en discuter sur le trajet. Là, maintenant, je veux juste connaître votre réponse.

Je dois refuser.

— D'accord.

25

Bien que des milliers de questions se bousculent dans ma tête, une fois assise sur le siège de la voiture, je n'en prononce aucune. Nathan en profite pour composer différents numéros. Je suis les conversations sans intervenir. Je suis étonnée de découvrir toute l'étendue de son réseau de connaissances. Un pli concentré barrant son front, mon futur époux écoute, argumente, exige ; il fait preuve d'une pugnacité à toute épreuve, comme si rien dans ce monde ne pouvait lui être refusé. L'argent amène le pouvoir, et le pouvoir des accès interdits au commun des mortels. Je ne suis presque pas surprise qu'un rendez-vous soit fixé au tribunal dès le lendemain matin, 9 heures. Apparemment, Peter n'a pas cherché à comprendre ce qui se passait ; il a prévenu son avocat qu'il souhaitait que ce cirque prenne fin le plus rapidement possible.

Demeure, à présent, le problème du mariage du lendemain. Il ne s'agit pas d'une aventure romantique, donc je ne m'attends pas à ce que Nathan veuille une longue robe blanche et des envolées de colombes. Effectivement : à aucun moment, il ne s'intéresse à ces petits détails. Dépassée par les événements, je le laisse gérer, comme si je n'étais pas l'une des pièces principales de cette organisation.

En Angleterre, on se marie soit à l'église, soit à la mairie, mais pas les deux. Ne pas s'unir à la mairie permet aux futurs mariés de choisir le lieu de la célébration. Évidemment, pour qu'elle soit légale en France, l'union doit être transcrite. Choisir ce pays n'est pas anodin : d'une, Nathan connaît ses us et coutumes comme sa poche, de deux, nous pourrons éviter – après argumentation et manipulation de l'intéressé – la publication des bans qui aurait retardé l'union. Sans que je n'aie à intervenir en quoi que ce soit, des petites mains dans l'ombre s'activent pour rassembler les pièces nécessaires et indispensables à notre dossier. En parfait homme d'affaires, Nathan supervise à distance et donne ses ordres. Je tends machinalement l'oreille quand il discute avec un avocat. J'apprends ainsi une nouvelle différence entre les deux

pays. Contrairement à la France qui permet aux époux de choisir leur régime matrimonial, l'Angleterre n'est basé que sur un seul : le régime de la communauté des biens séparés. Aurait-il peur que je me volatilise avec toute sa fortune ?

— Il nous faut des témoins, m'annonce-t-il, les yeux rivés à la route. Songez-vous à quelqu'un en particulier ?

Je suis presque surprise qu'il m'offre la possibilité de choisir. Au vu de l'organisation serrée, je m'attendais à ce qu'il me propose son chauffeur.

— J'aimerais qu'Amélia soit à mes côtés.

Nathan ne fait aucun commentaire.

Une bonne partie du trajet dans l'avion, qui nous ramène en France, se fait dans un silence de mort. Nous avons pris la décision de nous marier et, pourtant, l'atmosphère entre nous correspond davantage à celle d'un enterrement.

À l'aéroport Charles de Gaulle, je prétexte une envie urgente d'aller aux toilettes et me cache dans la cabine pour appeler Amélia. Tandis que la sonnerie retentit, je me mordille les lèvres. La dernière fois que j'ai eu aussi mal au ventre, c'était la veille de l'entretien avec Mario Adoni...

Dès que j'entends sa voix, je ferme les yeux pour puiser en moi le courage de l'affronter. Amélia est ma meilleure amie, mon soutien, mon épaule, mon roc, je suis terrifiée à l'idée qu'elle me prenne pour une cinglée et surtout qu'elle refuse d'être avec moi. J'ai besoin qu'elle soit là : elle est mon unique point de repère dans cette mer inconnue où je risque de me noyer. Alors, je n'y vais pas par quatre chemins, je lui dis tout : mon divorce accéléré, mon mariage en Angleterre précipité, et le nom de mon futur époux. Elle est sous le choc. Je vérifie qu'elle est toujours au bout du fil. Près d'elle, j'entends la voix d'Amaury. Il lui murmure quelque chose, trop bas et trop loin pour que j'entende distinctement. J'enfonce le bouchon plus loin que prévu en lui faisant croire que je nage dans le bonheur. Elle n'y croit pas, elle me connaît, mais ça m'est égal. À ses doutes, je rétorque mon obstination et que Nathan se chargera de tous les frais liés à leur déplacement jusqu'en Angleterre. Je fais disparaître la cruelle vérité sous une montagne de mensonges destinée à la rassurer et à obtenir sa présence. Ce combat m'épuise. Lorsqu'elle rend enfin les armes – poussée par Amaury – j'ai l'impression qu'un semi-remorque m'a roulé dessus ; je n'ai plus la moindre force.

Si Nathan m'avait regardée au moment où je me suis glissée sur la banquette arrière de la voiture, peut-être aurait-il perçu mes angoisses.

Cependant, il a l'oreille collée au téléphone : il est en communication avec Henri. Quand il m'aperçoit, il coupe court la discussion pour lui annoncer qu'on arrive.

— Tout va bien ? lui demandé-je, alors que je vois bien qu'il est mécontent.

— Très bien.

Comment peut-il mentir sur son état d'esprit alors qu'il est évident que la conclusion de la discussion lui a déplu ?

— Henri sera présent au mariage ?

Il prend un temps de réflexion avant de lâcher un « oui » déterminé. Il est décidé à convaincre son ami d'enfance de l'accompagner dans cette folie. Je ressens le besoin viscéral qu'il me dépose en chemin mais Nathan refuse que je batte en retraite.

— Il n'y en a pas pour longtemps.

Autrement dit : taisez-vous et restez là. Il a le chic pour faire passer ses messages avec tact et diplomatie.

— Je ne pense pas que ma présence vous sera vraiment utile...

— On en a déjà discuté : vous venez, un point c'est tout.

Je ne me sens pas la force de provoquer une confrontation ni même d'exiger de faire le trajet de retour jusqu'en Angleterre avec Amélia et Amaury : je n'ai pas envie que mon amie me harcèle de questions sur le pourquoi du comment j'en suis arrivée à épouser l'homme qui rumine à côté de moi...

Henri se moque du mécontentement de Nathan. Sitôt que les deux amis sont dans la même pièce, le premier le prévient immédiatement qu'il n'est pas question qu'il assiste à cette mascarade. Loin de se laisser démonter par l'expression glaciale de Nathan, il déguste tranquillement son verre de cognac.

— Je ne te demande pas de faire de longs discours, tu as juste à être présent.

— Je sais très bien en quoi consiste le rôle de témoin, je te remercie. Cela pourrait être flatteur, mais je sais que tu viens me voir parce que tu n'as personne d'autre à qui le demander. Quoi qu'il en soit, je refuse de cautionner cette affaire. Ne fais pas cette tête, Nathan, tu croyais vraiment que j'ignorais tous tes petits secrets ?

Henri se tourne vers moi, puis avale le contenu du verre sans me quitter des yeux. J'ai le sentiment désagréable d'être jugée autant que Nathan. La suite me donne raison.

— Je ne vous comprends pas, Sara. Vous êtes intelligente, pourquoi vous êtes-vous laissée embarquer par cet homme dans une histoire pareille ?

La réponse en est toute simple, presque évidente. Seuls deux types de femmes peuvent accepter un tel marché : les opportunistes ou les amoureuses. Il sait que je ne suis pas avide de trouver un homme riche comme Crésus, donc il n'est pas difficile pour lui de comprendre les raisons qui se cachent derrière mon silence gêné. Seul mon futur époux ne semble pas le comprendre.

— Très bien, conclut Nathan. Puisque je ne peux pas compter sur toi, alors je trouverai quelqu'un d'autre.

— Est-ce que tu l'aimes ?

Mon cœur manque un battement. J'avais espéré que ce sujet ne vienne pas sur le tapis.

— L'amour n'a rien à voir là-dedans.

— Je suis sûr que ta fiancée est heureuse de l'entendre.

J'ai envie de m'enfuir en courant.

— Inutile de prendre tes grands airs. Je sais ce que je fais.

Henri me décoche un regard qui signifie « Et vous ? ».

— Tu vas te marier, Nathan. Tu détestes peut-être ton grand-père, mais de là à faire une chose aussi stupide que d'emprisonner cette femme dans un mariage sans amour...

— On ne va pas tergiverser plus longtemps. Si je comprends bien, ta réponse est non.

— Je pourrai éventuellement y réfléchir si Sara me le demande. Tu as peut-être moins de scrupules que moi, mais je ne veux pas être à l'origine du malheur d'une femme.

— Ce serait bien la première fois que tu te tracasses de ça.

— Détrompe-toi. Je suis beaucoup plus sensible que j'en ai l'air.

Afin de clôturer au plus vite cette conversation, Nathan m'incite à répondre. Henri patiente. Contrairement à nous, il a tout son temps.

— Nathan ne m'a pas forcée à accepter sa demande. J'ai pris ma décision.

— Je ne pense pas que vous sachiez réellement dans quoi vous vous êtes embarquée. À ce jeu-là, il n'y a que des victimes, des larmes et des désillusions. Nathan ne vous aime pas, il vous utilise pour avoir le dessus sur un homme que vous ne connaissez pas. Avez-vous vraiment envie de servir de pion dans une bataille qui ne vous concerne pas ?

Il me laisse une porte de sortie. Je le sens prêt à m'aider à la franchir s'il le faut.

Je secoue la tête, la gorge trop nouée pour prononcer le moindre mot.
— C'est donc entendu, tranche Nathan, tu nous accompagnes.

26

Assise devant mon miroir, j'observe pensivement mon reflet. La coiffeuse vient de quitter la pièce. À présent, j'arbore une coupe garçonne qui met en valeur la finesse de mes traits, ou du moins c'est l'excuse énoncée pour rattraper les dégâts causés par Kessy. Les longues heures à me retourner dans mon lit – seule – ont fait apparaître de vilains cernes sous mes yeux. Malgré toutes mes attentions à me donner bonne mine, j'ai juste une tête affreuse. Je me pince les joues, aussi fort que possible, pour leur donner une teinte plus rosée. Je me force à sourire toutefois j'abandonne presque aussitôt. Je suis censée être une mariée tout euphorique et excitée comme une puce, or je ne ressens rien d'autre que des angoisses. D'ici moins de dix minutes, je vais être liée à Nathan et je ne suis pas certaine que cette décision soit la meilleure que j'aie prise...

Quelqu'un frappe à la porte. Amélia passe la tête par l'entrebâillement, une moue un peu ennuyée sur les lèvres. Je sais qu'elle n'est pas très enjouée par la perspective de cette union, cependant elle ne me fait aucun reproche. J'ai conscience que la présence d'Amaury aide beaucoup : il a dû la convaincre de ne pas faire d'esclandre à la cérémonie et de me soutenir.

— Tout va bien ?

— Un peu stressée.

Elle s'abstient de tout commentaire pour s'approcher de moi et remettre en place l'écharpe de mon plâtre.

— Est-ce que tu as contacté tes parents depuis hier soir ?

— Pas encore. Je... je ne sais pas trop comment leur annoncer une telle nouvelle.

— Ma foi, il n'y a pas trente-six moyens de le faire.

Elle n'y croit pas non plus. Mon divorce éclair et mon mariage improvisé auraient de quoi surprendre le parent le plus ouvert qui soit. Difficile de ne pas imaginer qu'il n'y a pas anguille sous roche. Quelque part, je suis presque

soulagée qu'ils ne soient pas présents. Je ne suis pas sûre de réussir à leur faire croire que je suis confiante en l'avenir.

Amélia pose ses mains sur mes épaules, m'empêchant du même coup de me lever.

— Sara, est-ce que cet homme a quelque chose contre toi qui t'oblige à faire ça ? Parce que si c'est le cas, je veux que tu me le dises.

— Non, pas du tout ! Écoute, je sais que cela peut paraître rapide... on en a déjà discuté hier soir. Je vais bien et je suis heureuse.

Elle reste dubitative. Il faut dire que ma tête ne joue pas en ma faveur.

— Je suis désolée, je ne te comprends pas. Il y a quelques mois, tu me soutenais que plus jamais tu ne tomberais amoureuse d'un homme, et là tu en épouses un autre !

Soudain, ses yeux s'écarquillent de stupéfaction.

— Tu es enceinte, c'est ça ?

— Mais non !

Elle me fixe, soupçonneuse.

— Je t'assure que non ! insisté-je, agacée. Ne peux-tu pas être simplement contente pour moi ?

— Je le serais, si je n'étais pas certaine que tu me caches quelque chose... Tu veux épouser ton ancien patron, ok. Tu veux déménager, ok. Mais ne me demande pas d'avoir le sourire alors que je suis persuadée que cela a un rapport avec Kessy Evans.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle dévie la conversation sur elle. Je pique un fard.

— C'est bien ce que je pensais... Ça jase, à l'atelier. On t'a vue la gifler. Le truc, c'est que je n'arrive toujours pas à voir le lien entre elle et votre mariage.

Amélia et son esprit logique.

— J'aime Nathan, je peux te l'assurer. Je sais que tout ça a l'air complètement dingue, néanmoins c'est ce que je veux.

D'une certaine manière.

— Je te crois sans problème, c'est de lui dont je doute. Il est distant avec toi.

Il a toutes les raisons de l'être.

— C'est son caractère. Il n'est pas toujours comme ça.

Les mains sur les hanches, elle secoue la tête.

— Peu importe. Quand on te posera la question si tu veux l'épouser, souviens-toi que tu as le droit de refuser. Si tu le fais, je peux te promettre que

tu pourras compter sur moi pour te ramener illico presto en France, sinon... eh bien... je serai contente pour toi.

Je me lève pour la presser contre mon cœur.

— S'il te fait le moindre mal, je rapple en quatrième vitesse, tu le sais, ça ?

— Il est temps d'y aller, conclus-je avec un sourire.

Amélia pousse un soupir à fendre l'âme. Je me rappelle brusquement qu'elle avait prévu de m'annoncer une nouvelle.

— Au fait, tu n'avais pas quelque chose à me dire, de ton côté ?

Elle hésite puis secoue la tête. Décidément, je ne suis pas la seule à mentir.

Si je savais que le mariage se ferait en toute simplicité – situation d'urgence oblige – je ne m'attendais pas pour autant à ce que Nathan ne fasse *aucun* effort. Je suis simplement attendue au rez-de-chaussée, dans le salon. Henri est déjà là, près de mon futur époux ; ils discutent à voix basse. Nathan a un verre de cognac dans la main, il l'avale d'un trait dès qu'il m'aperçoit, puis se dirige à grands pas vers moi pour me placer devant un grand blond d'une quarantaine d'années qui dirige la célébration. Pour me faciliter la vie, Nathan m'a noté, hier soir, les phrases que je dois prononcer, tout en me recommandant de bien les apprendre. Puis, il a disparu sans demander son reste. Je l'ai attendu une partie de la nuit avant de comprendre qu'il ne viendrait pas. Lui aussi a les traits tirés.

Pas de bague de fiançailles, pas de robe de mariée – j'ai juste pris une robe blanche d'été à fines bretelles de ma confection – pas d'invités, pas de musique, pas de fleurs, pas de décorations. Il aurait aussi bien pu mettre une banderole « mariage arrangé » que cela n'aurait pas fait une très grande différence. Mon malaise augmente quand Nathan fait signe au célébrant de démarrer la cérémonie. En moins de dix minutes, nous avons échangé nos consentements en anglais, prononcé nos vœux, et Nathan pousse sur mon annulaire un anneau en or blanc. Il met lui-même le sien, puisque mon plâtre ne me le permet pas. La phrase relative aux époux qui se jurent amour et un soutien sans faille me crispe. Henri ne me quitte pas des yeux, attendant le moindre signe de faiblesse pour tout interrompre. De même qu'Amélia. Seul Amaury paraît content pour moi.

Pour clôturer cette cérémonie, Nathan se penche vers moi au moment même où la voix furieuse de son grand-père éclate dans le hall d'entrée. Dans deux heures précisément, son petit-fils aurait dû s'engager envers Kessy, nul

doute que le vieil homme vient le chercher et le ramener par la peau des fesses s'il le faut.

— *Lionel* !

J'aimerais presque disparaître quand il pénètre en trombe dans le salon. Il se fige en comprenant ce qui vient de se produire. Sa canne martèle violemment le parquet, au point que je m'attends à la voir le transpercer. Dans sa main, il tient un journal people dont les gros titres annoncent notre mariage. J'ai un hoquet de surprise. Nathan a poussé le vice à prendre les devants pour s'assurer que le monde entier serait avisé de la situation le plus rapidement possible.

— Comment as-tu osé faire une chose pareille ?! Je veux que tout le monde sorte de cette pièce, *immédiatement* !

Il n'est certes pas le maître de la demeure, mais sa colère est suffisamment effrayante pour qu'Henri pousse Amélia et Amaury hors du bâtiment. Nathan m'a attrapée par la taille et me tient serrée contre sa hanche, afin de m'empêcher de fuir.

— Je ferai annuler cette union !

— Cette femme est désormais mon épouse. Elle est sous la protection de notre famille. Relisez l'article ! La machine est en marche, vous ne pouvez plus rien faire.

— Je n'ai jamais donné mon accord pour cette aberration !

— Je n'avais pas non plus donné le mien pour votre arrangement.

— Comment oses-tu humilier Kessy ? Je ne peux pas le tolérer !

— Je n'ai jamais cherché une telle chose.

— Comme d'habitude, tu te comportes en enfant gâté !

— Sara est désormais ma *femme*.

Monsieur Mervine serre les dents, en proie à une vive émotion. J'imagine sans mal sa contrariété : quelque part dans les environs, plusieurs centaines d'invités sont en train d'arriver par vagues successives. Je ne sais pas à quoi peut ressembler un mariage selon les coutumes des familles Mervine et Evans, mais je suis convaincue qu'une montagne d'argent a dû être dépensée dans différents postes budgétaires.

— Vous ne pourrez pas annuler nos consentements.

La colère du vieil homme n'a pas diminué quand ses yeux plongent dans les miens.

— Lionel se sert de vous, jeune fille, et vous avez été assez idiote pour tomber dans les mailles de son filet !

Ces mots font écho à mes angoisses. Depuis cette nuit, je ne suis plus sûre de rien. Les doigts de Nathan s'enfoncent douloureusement dans mes hanches. J'attends que son grand-père tourne les talons pour murmurer :

— Dites-moi qu'on ne vient pas de commettre une erreur monumentale.

— Tout ira bien, je vous le promets. Ne faites pas attention à lui.

Je respire à pleins poumons.

— Je suppose qu'il acceptera mieux la situation lorsque nous aurons emménagé ensemble...

J'essaye de sourire mais le résultat est désastreux.

— Il n'a jamais été prévu que nous habitions sous le même toit.

J'écarquille les yeux, effarée. Dites-moi qu'il plaisante !

— Vous voulez que nous vivions... *séparément* ?

— Beaucoup de couples mariés vivent de cette façon.

— Ces hommes et ces femmes dont vous parlez ont une relation de couple *normale*. Ils sortent ensemble, ils vont au cinéma !

Le reproche perle dans ma voix.

— Je ne suis pas ce genre d'homme, Sara, vous le savez. Vous m'avez épousé en toute connaissance de cause.

— Le sexe seul ne peut pas faire durer ce mariage. Que ferez-vous quand mes cheveux seront gris et que mes seins tomberont ?

— Il existe des teintures et une bonne hygiène de vie...

Son sourire narquois me fait pousser un soupir agacé.

— M'enfin, c'est quoi votre problème ? Pourquoi ne pouvez-vous pas concevoir une seconde de vous séparer de votre petite vie de célibataire endurci ?

Son sourire s'efface.

— Vous vouliez un assouplissement des règles, je le conçois. Je peux même vous offrir un appartement luxueux en plein centre de Paris. Vous souhaitez un coup de main pour votre entreprise, donnez-moi le montant. Pour le reste, ce n'est pas parce que vous êtes devenue ma femme que je vais révolutionner mon mode de vie.

Son discours me fait l'effet d'un coup de poing.

— Donc vous m'offrez votre argent mais pas le reste ?

Il ne répond rien.

— Gardez vos millions, ils ne m'intéressent pas ! Ma paye est peut-être misérable comparée à la vôtre, mais ce n'est pas demain la veille que je vous supplierai de me jeter quelques euros. Ou des livres sterling !

— Si la bague ne vous convient pas, vous pouvez en choisir une autre. Ce n'est pas les boutiques qui manquent sur les Champs-Élysées.

Mécontente, je n'ai pas remarqué que je faisais rouler mon alliance entre mon pouce et mon index.

— Elle fera l'affaire, bougonné-je.

Même un vulgaire bout d'acier conviendrait. Il ne s'agit pas d'exhiber notre amour mais ma captivité. Quelle idiote je fais ! Comment ai-je pu rêver une seconde qu'un tel engagement changerait quoi que ce soit à notre relation ?!

— Donc ça ne vous intéresse pas de savoir qui je suis, d'où je viens, pourquoi j'ai choisi cette voie plutôt qu'une autre ? Imaginez que je sois en réalité une psychopathe en puissance, ou que je sois bipolaire, ou encore que j'aie une maladie génétique qui me pousserait à commettre des actes complètement fous ?

Je le fais rire.

— Raison de plus pour ne pas vivre ensemble. Au moins, je serai sûr de me réveiller chaque matin.

— Je ne plaisante pas. De quoi avez-vous peur ?

Il lève les yeux au ciel.

— Et vous vous demandez pourquoi j'attends d'une femme qu'elle se taise et qu'elle écarte les cuisses ? Pourquoi votre espèce ressent-elle le besoin de compliquer les choses alors que tout pourrait être si simple ?

— Nos émotions nous guident. Vous me demandez de vous faire confiance, mais au fond je ne vous connais pas. Je ne demande pas que vous m'exposiez chaque seconde de votre vie passée, je veux juste savoir qui se tient assis à côté de moi.

Il prend un temps de réflexion.

— Très bien. Que voulez-vous savoir ?

J'ai tant de questions qui fourmillent dans ma tête que je ne sais pas par laquelle commencer. Comme je me doute qu'il ne se prêtera pas au jeu très longtemps, j'envisage de l'interroger directement sur son enfance, avant d'abandonner cette idée : même si je ressens le besoin viscéral de comprendre les blessures qui le rongent, je ne me vois pas être aussi directe. Henri m'a prévenue : Nathan ne dévoilera jamais ses faiblesses. Pour ma part, je suis convaincue que son grand-père et l'éducation qu'il a reçue n'y sont pas pour rien. J'ai vu la canne sur le point de frapper, ce geste était dicté par des années de pratique... Contrairement à lui, je ne suis peut-être pas riche, mais j'ai été

entourée de l'amour de mes parents. Il y a fort à parier qu'il n'a pas connu les joies simples de l'enfance, mais uniquement l'éducation stricte et militaire du grand-père avec toutes ses idées avant-gardistes...

Nathan ne sait pas aimer parce que personne ne lui a appris à lâcher prise.

Personne sauf Kessy.

Soudain, un éclair de lucidité me frappe. Le portrait mural n'est pas le souvenir de débats sauvages, mais bien de sentiments nouveaux qu'il n'a pas su définir. Pendant une période de sa vie – deux ans – il a été heureux !

Que s'est-il passé entre eux pour qu'il se renferme une nouvelle fois ?

— J'ai besoin de prendre l'air.

— Sortons un peu.

Au moins un sujet où nous sommes d'accord.

Dès que je mets un pied dehors, Amélia m'attrape par la main et m'entraîne le plus loin possible du cottage.

— Nous avons à parler, toutes les deux !

En moins de deux, nous nous retrouvons sur le chemin de campagne qui mène vers la ville d'Alton, à moins de trois kilomètres de là.

— Amélia, je...

Elle marche si vite que je dois trotter à ses côtés. Finalement, elle me lâche quand la demeure est hors de vue. Elle fait volte-face, brusquement.

— Je le savais que j'aurais dû t'empêcher de faire ça ! Je le savais ! Tu sors à peine d'une séparation et tu plonges sans réfléchir dans un mariage qui est complètement bidon !

Je relève la tête, motivée par mes dernières découvertes. Tant pis si tout se déroule à l'envers.

— Je ne suis pas idiote, je sais ce que je fais.

— Je n'en suis pas très sûre ! As-tu songé que tu pourrais divorcer d'ici quelques mois parce que cet homme trouvera une autre chaussure à son pied ?

— Évidemment que j'y ai pensé ! Mais je suis convaincue que je pourrais...

— Quoi ? Le faire changer d'avis ?

— Peut-être.

— Donne-moi sa date de naissance ? Quel est son plat préféré ? Quelle est la première chose qu'il fait le matin en se levant ?

— Je vois très bien où tu veux en venir, mais j'ai pris ma décision et je m'y tiendrai.

— Tu n'as pas le choix, tu es mariée ! À moins que tu ne veuilles mettre un

autre divorce en marge de ton acte de naissance ! Depuis que tu es avec lui, je ne te reconnais plus. Où est la Sara qui déteste emprunter des chemins compliqués ?

— Peut-être qu'elle en a eu tout simplement marre de ne prendre aucun risque.

Elle me scrute pour vérifier que je ne lui mens pas. Ses épaules s'affaissent.

— Je ne sais plus quoi te dire...

— Souhaite-moi simplement d'être heureuse.

— Je te le souhaite. Tu sais que c'est tout ce qui m'importe.

Je lui prends le bras et nous prenons le chemin du cottage.

— Je ne l'ai pas fait avec Peter, mais je te jure que je grillerai les couilles de ton époux si jamais il te refait pleurer.

Perdue dans mes pensées, je ne fais pas attention à la voiture qui fonce sur nous.

Tout s'est passé en une seconde : Amélia qui me pousse sur le bas-côté, la voiture qui la percute, son corps qui se heurte violemment au pare-brise et retombe par terre... Horrifiée, je mets plusieurs secondes pour comprendre l'horreur de la situation. Mon amie gît par terre, inconsciente.

Le véhicule ne s'est pas arrêté. Pire, il a disparu.

Amélia !

Amaury, Nathan et Henri accourent. Instinctivement, j'empêche Amaury de la toucher. Dans mon dos, j'entends déjà Nathan appeler une ambulance et expliquer les circonstances de l'accident. On nous guide sur les premiers gestes à avoir, puis on nous ordonne d'attendre le véhicule.

Amaury fait les cent pas autour de moi. Il résiste à l'envie de prendre Amélia dans ses bras et de filer en quatrième vitesse à l'hôpital. Mais nous sommes en Angleterre, en plus du problème de langue, nous ne connaissons pas les environs.

Une éternité s'écoule avant que les sirènes ne retentissent. Une éternité à redouter le pire. Une équipe prend en charge Amélia, tandis qu'Amaury insiste pour les accompagner. Quand je le vois disparaître dans le fourgon, je cherche Nathan des yeux. Je manque de paniquer en ne l'apercevant nulle part. Je supplie Henri de me conduire à l'hôpital, puis d'accélérer sur le trajet.

Henri n'a pas prononcé un mot, il est d'un calme redoutable. À côté de lui, je suis une boule de nerfs à deux doigts d'exploser. Je suis sûre que c'était Kessy ! J'en suis persuadée !

Sur le parking de l'hôpital, je n'attends pas que le moteur s'éteigne, je suis déjà en train de courir vers le sas d'entrée. Henri me rattrape alors que je reprends mon souffle et que j'essaie d'expliquer aux secrétaires la raison de ma venue. Mon anglais est pitoyable ; les femmes me regardent comme si je sortais d'un asile d'aliénés. Il me pousse sur le côté et, dans un anglais parfait, il tente d'obtenir des renseignements sur l'état de santé de ma meilleure amie.

Amélia vient d'être prise en charge, il est impossible pour le moment de s'avancer sur un pronostic.

Je me sens tellement impuissante que j'ai envie de frapper tout ce qui bouge. J'aimerais que Nathan me prenne dans ses bras, qu'il me caresse les cheveux en me murmurant que tout ira bien, mais il n'est pas là. Où est-il alors que j'ai besoin de lui ?

Henri m'entraîne à l'écart et me force à m'asseoir sur un siège.

— Les médecins s'occupent d'elle, elle est entre de bonnes mains.

Ses paroles de réconfort ne m'atteignent pas. Je me rends compte que je tremble comme une feuille quand il passe un bras autour de mes épaules pour me serrer contre lui.

— C'est Kessy... sifflé-je. Je sais que c'est elle !

Il n'essaye même pas de me contredire. Qui d'autre aurait pu foncer sur moi avec une telle détermination ?

— C'est ma faute...

— Vous n'êtes pas responsable de ce qui s'est passé. Kessy est instable.

— Elle est amoureuse de Nathan. Elle ne me laissera jamais tranquille ! Peut-être qu'à cause de moi...

J'éclate en sanglots. Henri me laisse pleurer.

— Kessy voulait un enfant.

Je relève la tête, surprise par cet aveu aussi soudain qu'inattendu.

— C'est la raison pour laquelle ils se sont séparés. Tout allait bien avant que cette discussion ne devienne un sujet houleux entre eux. Nathan a vécu toute son enfance auprès d'un homme qui estimait qu'un garçon ne devait en aucun cas s'abaisser à pleurer ou à montrer ses faiblesses.

— Son grand-père le déteste.

— Non, je ne pense pas.

Devant ma moue sceptique, il s'explique :

— Nathan avait à peine huit ans quand ses parents sont décédés dans un attentat aérien. Son grand-père l'a recueilli dans sa grande demeure vide de toute chaleur humaine. Il aurait pu faire le choix de prendre une nourrice, mais je crois qu'il a tenu à ce que son petit-fils devienne un être fort, apte à surmonter n'importe quelle épreuve. D'une certaine manière, ce vieil homme a atteint son objectif. Nathan est son portrait craché : fier, indépendant...

Des souvenirs lui reviennent.

— J'étais jeune à l'époque. Les punitions physiques ont fini par cesser quand Nathan a compris qu'il valait mieux pour lui qu'il cache ses émotions et

qu'il obéisse sans discuter. Je ne crois pas que son grand-père ait la moindre idée du mal qu'il a provoqué.

— Aucun enfant ne mérite ça, murmuré-je, choquée mais pas vraiment surprise.

— Nathan n'a connu que ce mode d'éducation. Ces traumatismes sont gravés dans son cerveau. Je pense qu'il en a conscience, mais il préfère ne pas les affronter. Il ne s'est jamais confié à moi, je doute qu'il le fasse avec vous. Même si vous êtes désormais sa femme.

Nathan ne veut pas d'enfant, ni vivre sous le même toit que quelqu'un, tout ça à cause d'un passé qui le ronge. Ce n'est pas juste, ni pour lui ni pour moi.

— Kessy a été la première à payer les pots cassés. Son grand-père a raison sur une chose : Nathan va vous faire souffrir. Si vous demeurez plus longtemps à ses côtés, vous ne serez bientôt plus que l'ombre de vous-mêmes.

Je comprends mieux à présent le discours entendu le jour du défilé.

— Plus il s'éloignait, plus Kessy cherchait à le rattraper, soufflé-je pour moi-même.

— Même si Nathan est mon ami, je vous conseille de le fuir, le plus loin possible. Ne gâchez pas votre vie avec un homme qui tourne le dos à ses problèmes.

Chacun de nous se plonge dans ses pensées.

Les heures défilent.

À l'heure du déjeuner, je refuse la proposition d'Henri de manger un morceau. Je me sens coupable des événements, abandonner Amélia m'est insupportable.

À chaque fois que je lève les yeux vers les aiguilles de l'horloge du secrétariat, celles-ci ont fait un bond dans le temps.

Enfin, Henri me repousse doucement quand Amaury s'approche à petits pas. Je suis tellement inquiète que je ne songe pas à le ménager, je le presse de questions pour connaître l'état de santé d'Amélia. Henri est le premier à remarquer son teint livide. Le regard d'Amaury se pose sur nous sans nous voir. Il met quelques secondes pour nous reconnaître puis il se laisse choir sur la chaise que je viens de quitter.

— Amélia a quelques côtes cassées, mais sa vie n'est pas en danger.

Je pousse un soulagement, la main sur le cœur. Merci, mon dieu ! Cette nouvelle aurait dû le soulager, lui aussi, pourtant je vois bien qu'il est dans un état second.

— Amaury... Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

— Elle... Le choc... Elle a perdu le bébé.

J'ai dû mal comprendre.

— Elle était enceinte ? interroge Henri, alors que je fixe Amaury comme s'il venait de m'annoncer qu'il venait de la planète Mars.

— Je... apparemment. Elle ne m'avait rien dit.

— C'est impossible, murmuré-je, épouvantée.

Henri me rattrape alors que mes jambes manquent de me lâcher. J'entends sa voix qui me répète que je ne suis pas responsable, que ce n'est pas ma faute, mais mon cerveau rejette en bloc son discours. Peu importe tout ce qu'il peut dire ou faire, rien ne pourra remettre cet enfant dans le ventre de ma meilleure amie. Ses bras m'enserrent pour que je ne m'écroule pas par terre.

— Essayez de respirer calmement, m'incite-t-il.

— Les médecins... les médecins lui avaient dit qu'elle ne pourrait jamais en avoir... Je... je lui ai volé cet enfant.

— Elle ne vous avait jamais parlé de sa grossesse ?

Quand l'aurait-elle fait ? Ces derniers mois, j'avais passé plus de temps concentrée sur ma petite personne que sur le reste du monde. Si j'avais remarqué qu'Amélia s'était épanouie aux côtés de son nouveau compagnon, je n'aurais jamais deviné un tel secret. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Comment avait-elle pu garder une telle information pour elle ? Combien d'heures, de jours d'angoisse avait-elle vécus en affichant son sourire habituel, tout en redoutant une fausse-couche inévitable ? Comment ai-je osé me plaindre de mes petits soucis alors qu'elle priait tous les jours pour que son bébé reste dans son ventre ? Elle avait beau se revendiquer comme une féministe pure et dure, il suffisait de gratter sa carapace pour y découvrir une femme vulnérable.

Henri m'observe. C'est comme s'il devinait mes pensées sans que je n'aie besoin de les formuler. Je devrais aller voir Amélia. Tout de suite. Maintenant. Mais seule, je n'en ai pas la force. Mes yeux me brûlent de larmes contenues.

— Vous feriez mieux d'aller la voir, m'invite-t-il. Repousser ce moment n'arrangera rien.

Il passe un bras autour de ma taille, sans que je ne cherche à repousser son aide. Je me sens tellement faible que, sans sa force et son soutien, je suis tout bonnement incapable de franchir la distance qui me sépare de ma meilleure amie.

Quand j'entre dans la chambre, Amélia a les yeux fermés. Elle ne dort pas : des larmes coulent sur ses joues. La gorge nouée, je m'approche du lit et pose

doucement une main sur elle, pour lui indiquer ma présence.

— Je suis désolée, *vraiment* désolée.

— Il m'abandonnera lui aussi...

— De qui parles-tu ?

— Amaury. Dès qu'il saura que je n'arrive pas à garder un bébé, il s'en ira. Comme Samuel. J'ai vu sa tête quand l'infirmière a traduit les paroles du médecin. Je connais cette expression...

— Ne dis pas ça. Amaury n'est pas Samuel.

— Tu ne peux pas comprendre. Tu ne sais pas ce que c'est que de se dire qu'on ne pourra jamais avoir d'enfant.

Elle se trompe complètement. Depuis que j'ai appris que Nathan n'en veut pas, ce sujet m'obsède. Néanmoins, je ne dis rien, je ne veux pas l'embêter avec mes problèmes ; j'ai déjà suffisamment ignoré les siens.

— Ainsi, c'est comme ça que tu me vois ?

Amaury se tient au milieu de la porte, fâché. Il s'avance vers le pied du lit, les poings serrés.

— C'est toi que j'aime, pas ton utérus. Il n'est pas question que je t'abandonne parce qu'il a décidé de ne pas fonctionner correctement. Si tu ne peux pas avoir de bébé, eh bien tant pis, nous n'en aurons pas !

— Tu dis ça maintenant...

— Et je tiendrai le même discours dans plusieurs années. Je ne suis pas ton ex-mari !

Amélia détourne la tête, en proie à la plus vive émotion.

— Nous ferions mieux de les laisser.

Henri me pousse en dehors de la chambre et me conduit dans l'ascenseur avec la ferme intention de m'emmener à la cafétéria manger un morceau. Je ne décroche pas un mot. J'essaye de contacter Nathan à plusieurs reprises, mais il ne répond pas. Où est-il ? Pourquoi ne nous a-t-il pas encore rejoints à l'hôpital ?

Henri réserve une chambre d'hôtel pour Amaury et, sur le parking, il vérifie qu'il n'a eu aucun appel.

— Je suppose que Nathan ne vous a pas contactée, deviné-je, sans même le regarder.

Je m'assieds sur mon siège.

— Non, en effet. J'ignore où il se trouve, d'ailleurs.

— Ce n'est pas grave, je m'en moque.

Mon expression ne trahit pas vraiment cette pensée. Henri n'a toujours pas

démarré la voiture.

— Je ne veux pas retourner là-bas. Pas maintenant.

— Nathan sera inquiet.

— S’il l’était vraiment, il se serait donné la peine de venir jusqu’ici. J’ai besoin de prendre un peu de distance.

— Je peux vous emmener chez moi. En toute amitié, bien sûr.

Je hoche la tête, peu convaincue de prendre une bonne décision. Toutefois, depuis plusieurs mois, cela devient monnaie courante. Nathan aurait dû être à mes côtés pour me soutenir et me consoler. Mais encore une fois, il n’est pas là.

Le trajet se fait en silence. Henri a un appartement au plein centre de Londres. Nous y sommes en moins d’une heure et demie. Je suis tellement tendue qu’il me propose de me faire couler un bain. J’accepte : non seulement cela me fera du bien, mais cela m’évitera, par la même occasion, de devoir rester plus longtemps en sa présence.

Henri se montre plus que bienveillant : il me permet de choisir ma chambre – je prends la première sur mon chemin – et me propose de grignoter un peu. L’heure du dîner est proche. Je n’ai pas faim, j’ai juste envie de m’allonger sous la couverture et de laisser le sommeil me gagner. Je ne suis pas certaine de parvenir à m’endormir, mais c’est le seul argument que j’ai trouvé pour rester seule.

Au bout de quatre heures à tourner en rond, je dois me rendre à l’évidence que Morphée a décidé de m’ignorer pour la nuit. Trop de pensées fourmillent dans ma tête pour me permettre de lâcher prise.

Sur la pointe des pieds, je me glisse dans le couloir puis je tends l’oreille. L’appartement est plongé dans le noir. Tant mieux. Je n’ai pas envie de rencontrer son propriétaire.

Je tâte le mur dans le but de dénicher un interrupteur.

Les hautes fenêtres laissent passer les lumières de la ville.

Henri est là, appuyé sur la rambarde du balcon. Il observe la rue en contrebas, vêtu simplement d’un bas de pyjama. J’avais deviné qu’il était musclé, mais la vision de son dos me trouble plus que je ne le voudrais. Je suis sur le point de faire demi-tour quand sa voix s’élève.

— Venez, Sara, je ne vais pas vous manger. La nuit est magnifique, ce soir...

Le tee-shirt que je porte m’arrive à mi-cuisse. Je tire dessus dans l’espoir fou qu’il s’étende au moins jusqu’aux genoux. Henri me détaille de la tête aux

pieds, et ce que je lis dans ses yeux me pousse à vouloir fuir dans ma chambre et à m'enfermer à double tour. Je n'aurais pas dû venir ici !

— Je voulais juste prendre un verre d'eau, je ne veux pas vous déranger...

— Vous ne me dérangez pas. Nathan ne répond pas au téléphone. Avez-vous réussi à le joindre ?

Je secoue la tête. Mes quinze appels ont été infructueux. J'ignore où il est et ce qu'il fait en ce moment.

— Le connaissant, il est probablement en train de rechercher le conducteur du véhicule.

Possible. Nathan est pragmatique, pas sentimental. Il n'est pas bon pour consoler mais pour trouver des solutions.

Mon ventre choisit ce moment précis pour émettre une plainte. Henri a un petit rire et me fait signe de le suivre dans la cuisine.

— Je ne suis pas un grand cuisinier mais je me débrouille. Une omelette aux champignons, ça vous irait ?

Même du pain et de l'eau conviendraient. Je ne suis pas d'humeur à faire ma difficile. D'autant plus que la perspective de demeurer trop longtemps en compagnie d'un corps aussi musclé me trouble suffisamment. Henri n'a rien à envier à la beauté de Nathan.

— Oui, très bien.

Sur son invitation, je lui passe quelques ustensiles à ma portée tandis qu'il sort du frigidaire les aliments. Nos corps se frôlent et je m'en veux de m'apercevoir que sa proximité me perturbe. J'avais cru Henri arrogant, snob et prétentieux, or il se montre attentif, sensible et bienfaiteur...

— Voulez-vous que je vous emmène voir Amélia, demain ?

Pourquoi pas. De toute façon, je ne vais pas rester ici éternellement. Je le remercie de son offre avant d'avalier une bouchée de mon assiette sans grande envie. Il n'a pas touché à sa fourchette, il m'observe par-dessus l'îlot central. Gênée, je feins d'être affamée.

— J'aimerais vous embrasser.

Je manque de m'étrangler avec ma bouchée.

— Pardon ?

— Vous avez très bien entendu. Nathan ne vous mérite pas. Cela ne fait pas deux jours que vous êtes mariée et il a déjà disparu dans la nature. Il ne vous a même pas appelé pour savoir comment vous alliez ni même si votre amie s'en était sortie.

Certes, mais cette annonce m'a carrément coupé l'appétit. Je me lève, sans

le quitter des yeux, alors qu'il s'approche lentement.

— Cela ne vous donne aucun droit sur moi pour autant. Je vous rappelle que je suis *mariée*.

— Vous ne seriez pas la première femme à être délaissée par son mari.

Je tire à nouveau sur mon vêtement, espérant me cacher à sa vue.

— Nathan est votre ami.

— Cela ne change rien.

Il est à présent si près de moi que je me recule précipitamment, au point d'en renverser le tabouret. Par réflexe, je cherche à le rattraper, et il en profite pour m'attraper par la taille et m'emprisonner dans ses bras. Le contact de sa peau nue me fait frissonner malgré moi.

— Lâchez-moi !

— Vous n'auriez pas dû l'épouser. Nathan a brisé plus que des cœurs en rejetant ses maîtresses, il en a détruit certaines.

J'aimerais croire qu'il exagère, mais son regard n'exprime ni la cruauté ni le mensonge.

— La première fois que je vous ai vue sous ce porche, j'ai su immédiatement que vous seriez sa prochaine victime. J'ai même songé plusieurs fois à vous mettre en garde durant la soirée, mais vous avez fait en sorte de m'éviter, puis de disparaître.

— Je sais me défendre, je ne suis pas aussi fragile que vous semblez le croire.

— En effet, vous supporterez cette situation. Plus longtemps peut-être que toutes les autres. Mais le résultat sera le même : des larmes et une rupture encore plus douloureuse.

Je refuse d'en entendre davantage.

— Donc, si je comprends bien, vous voulez m'embrasser pour que je tombe amoureuse de vous et que je l'oublie aussi sec ?

C'est très enfantin et schématique, mais cela résume parfaitement les projets qu'il a à mon égard.

— Je peux vous rendre heureuse. Je vous l'ai dit : avec moi, vous trouverez tout ce que vous n'aurez jamais avec lui.

— Sauf que je ne vous aime pas.

— Lui non plus.

— Les sentiments peuvent se développer, avec le temps.

— Qui espérez-vous convaincre : vous ou moi ?

Ses lèvres sont si proches des miennes que je pousse sur ses bras pour me

libérer. Il resserre son étreinte.

— Nathan vous considère comme un ami !

— Et il a raison. Je suis probablement le seul qui s'intéresse à son sort.

— Alors, ne faites pas ça !

Henri me jauge.

— C'est dommage... Nathan est tellement persuadé qu'on ne peut pas l'aimer autrement que par l'image faussée qu'il donne de lui qu'il ne laisse personne entrer dans son intimité. Je parie qu'il n'a pas la moindre idée de vos sentiments.

Nier désormais que je suis tombée amoureuse de Nathan serait ridicule.

Henri lâche un soupir dépité.

— Cet imbécile a épousé une femme formidable et il n'en a pas conscience... Si vous l'aimez autant que je le pressens, ne l'abandonnez pas. Derrière ses grands airs, Nathan lutte contre lui-même.

Ce revirement soudain me surprend, presque autant que le bruit d'hélices : un drone vient de franchir la fenêtre qui mène sur le balcon et nous prend pour cible. Les clichés s'accroissent à mesure qu'une lumière vive et bleutée se pointe vers nous.

28

Je suis tétanisée ! Mon dieu ! En une fraction de seconde, j'ai compris ce qui vient de se produire.

Henri est plus prompt à réagir. Armé de la poêle qui a accueilli l'omelette, il charge notre adversaire comme un forcené. Léger, maniable à loisir, le jouet esquive les coups et disparaît aussi vite qu'il est venu. Henri se rue vers la balustrade, en jurant. Presque aussitôt, j'entends le bruit d'un moteur de moto qui résonne et s'éloigne à plein gaz.

Henri revient vers moi, le visage crispé, après avoir refermé sauvagement la fenêtre et tiré les rideaux.

— Il faut qu'on joigne Nathan, à tout prix. Nous devons empêcher la diffusion de ces photos !

Difficile de décrire l'état de honte dans lequel je me trouve. J'ai l'épouvantable sensation que l'air refuse de s'engouffrer dans mes poumons. J'aurais dû me douter qu'en épousant un homme aussi influent que Nathan, j'allais attirer l'intérêt de la presse à scandales. Je n'avais pris aucune précaution. Pas un instant, je n'avais songé que des gens se pencheraient sur ma vie privée.

— Comment ont-ils su où j'étais ?

— Quelqu'un à l'hôpital a dû vous reconnaître. Ce genre d'information circule très vite.

Encore sous le choc, je regarde Henri composer une nouvelle fois le numéro de Nathan.

— Sara, je pense qu'il est préférable que vous alliez vous habiller.

Je ne me le fais pas redire deux fois. Je me précipite dans la chambre et je m'empresse de cacher toute parcelle de peau nue. Lorsque je le rejoins enfin, il raccroche. La tête qu'il me fait ne me dit rien qui vaille.

— Est-ce que vous avez réussi à l'avoir ?

— Non. Il ne décroche toujours pas. Il est sur répondeur. Soit sa batterie est

vide, soit il refuse qu'on le dérange. Dans le deuxième cas, il a forcément eu connaissance de nos différents appels. Qu'il ne nous ait pas contactés me surprend, cela ne lui ressemble pas.

Tout à coup, j'ai la crainte qu'il lui soit arrivé quelque chose. Henri ne réfute pas cette hypothèse, néanmoins il essaye de me rassurer.

— Kessy... ! Est-ce que vous connaissez son adresse ? Je suis persuadée que c'est elle qui a renversé Amélia. Je n'ai pas vu le visage du conducteur, mais ça ne peut être qu'elle !

Henri ne cherche pas à avoir plus d'explications, il fonce dans sa chambre s'habiller et je le suis jusqu'à sa voiture.

— Nathan va bien, essaye-t-il de me rassurer. Même si Kessy est à l'origine de l'accident, je doute qu'elle lui ait fait le moindre mal.

Je ne peux pas m'empêcher de songer au pire. Cette femme a Nathan dans la peau. L'arrivée du mariage lui a fait perdre tout ce qui avait de l'importance à ses yeux. Elle est capable de tout, surtout du pire. Pour la première fois, depuis très longtemps, je me surprends à prier, surtout quand Henri se décide enfin à appeler la police.

Il nous faut moins de vingt minutes pour atteindre la demeure de l'actrice, à l'est de Londres. Aucun mot n'a été échangé durant tout le trajet. J'ai une boule épouvantable à l'estomac. J'essaye de recontacter à plusieurs reprises Nathan, mais je tombe à chaque fois sur son répondeur. Quand nous arrivons sur place, deux voitures de police et un camion de pompier sont déjà arrivés. La porte d'entrée est grande ouverte. Je me précipite à l'intérieur du bâtiment.

Des voix me guident dans un grand vestibule. Je ne comprends pas un seul mot qui est prononcé, et je m'en moque : Nathan est bien là, debout devant la fenêtre, tandis que Kessy est assise sur un canapé en robe de chambre. Un détail me frappe : elle a pleuré ; ses yeux baissés sont gonflés et elle n'affiche plus cette expression méprisante qui lui est habituelle. Un policier discute avec Nathan. Je vérifie d'un simple coup d'œil qu'il n'a pas de blessures apparentes. Son visage est épuisé, plus pâle que d'habitude, mais mis à part sa mine défaite, ça a l'air d'aller. Dans le hall, j'entends Henri s'excuser mais mes quelques notions d'anglais ne me suffisent pas pour comprendre le reste. Comme si ma présence n'avait aucune importance, Kessy se lève pour disparaître dans un couloir.

Nathan semble enfin s'apercevoir de ma présence. Ses mâchoires se contractent, et je m'attends presque à ce qu'il me demande de quitter les lieux.

— Vous n’aviez aucun besoin d’appeler la police ! s’insurge-t-il.

— Ce n’est pas elle qui s’en est occupée, rétorque Henri en s’avançant jusqu’à nous.

— Je veux que vous repartiez.

Henri contient difficilement sa colère.

— Sara s’est fait un sang d’encre pour toi, et moi aussi ! Tu n’as daigné répondre à aucun de tes appels. Au vu de la situation, on aurait aussi bien pu imaginer que tu étais en train de te vider de ton sang dans un fossé !

— J’étais occupé.

— Tu as une femme, maintenant ! Tu ne peux pas disparaître comme ça ! Tu n’es plus tout seul, à présent !

Nathan le fusille du regard. S’il le pouvait, il nous virerait tous les deux à grands coups de pied dans le derrière.

— Je suis venu interroger Kessy, et j’ai eu mes réponses. Elle n’a rien à voir dans l’accident d’Amélia. Vous pouvez repartir !

— Elle ment, rétorqué-je. Je le sens, je sais que c’est elle !

— Pas cette fois !

Il a crié. J’ai un mouvement de recul, stupéfaite par sa réaction. Henri m’attrape par le bras et me pousse derrière lui.

— Qu’est-ce qui se passe ici ?

— Je te l’ai dit, tout va bien.

— Ne me prends pas pour un imbécile. Qu’est-ce que tu nous caches ?

Nathan serre les dents pour se contenir. Un frisson désagréable me traverse l’échine. Henri a raison : il s’est passé quelque chose ici. Et je veux savoir quoi.

— Allez-vous-en.

Ils s’affrontent.

Je m’avance vers le couloir. Nathan m’ordonne de ne pas bouger du salon, mais je n’ai pas à recevoir d’ordre de sa part, alors je l’ignore complètement. Henri s’interpose pour me permettre de gagner du temps.

Kessy est dans une chambre, au chevet d’un garçon âgé d’environ dix ans. Elle lui caresse les cheveux, comme seule une mère peut rassurer son enfant. La vision me surprend. J’ignorais que cette diablesse avait enfanté un – joli – monstre.

L’instant d’après, Nathan me pousse sur le côté.

— Je vous avais dit de partir d’ici !

— Allons, Nathan, il est temps que tu lui présentes notre fils, tu ne crois

pas ?

29

Nathan

— Pose ta main.

Grand-père est fâché. La règle frappe mes doigts une fois, deux fois. Au troisième coup, elle se fige. Je serre les dents pour ne pas pleurer. Grand-père ne supporte pas les larmes. Il dit que ce sont les enfants qui pleurent, et moi je ne suis plus un bébé : j'ai dix ans.

Il me relève le menton avec sa canne pour plonger son regard dans le mien. Je ne dois surtout pas craquer. Pas maintenant. Pas devant lui.

— Un homme doit assumer ses erreurs, même si les conséquences sont douloureuses. N'oublie jamais ça, Lionel.

Il est satisfait. Désormais, quand il me frappe, je ne crie plus.

— Tu peux t'en aller, maintenant.

J'étouffe. Il faut que je quitte cette maison le plus vite possible ! Je me rue vers la porte d'entrée. Je manque de bousculer Anatole, le majordome de Grand-père, qui arrive en contresens. Il essaye de m'arrêter. Il veut savoir si je vais bien. Quelle question idiote ! Je préfère l'ignorer. Anatole est gentil mais il ne fera ou ne dira jamais rien qui pourrait mettre Grand-père en colère.

En m'apercevant dans l'entrée, Henri bondit de sa marche. Avec la vitre brisée, il a tout entendu. Il jette un coup d'œil inquiet vers le bureau, où je sais qu'on nous observe. Quand il se retourne, je ne suis plus là. Il doit courir pour me rattraper.

— Tu aurais dû lui dire que c'était ma faute !

— Il s'en moque.

— Il ne t'aurait pas puni !

Henri a tort. J'ai joué près de la maison : pour Grand-père, je dois en accepter tous les risques. Que j'aie tiré ou non dans le ballon ne change pas grand-chose : la vitre reste cassée.

Je le déteste ! Je veux grandir plus vite, je veux partir d'ici, je veux qu'on me laisse tranquille ! Maman me manque. Papa me manque. Et je *hais* Grand-père !

Henri me parle, mais je ne l'écoute plus. Je pique un sprint pour mettre le plus de distance possible entre lui et moi. Je veux qu'il me laisse tranquille.

— *Nathan !*

Henri ne m'appelle jamais Lionel. Je ne le veux pas. Lionel, c'est le petit-fils que Grand-père veut que je sois. Mais il aura beau faire tout ce qu'il peut, je refuse de devenir comme lui : seul et détesté !

Henri crie à nouveau mon nom de toutes ses forces. Je fonce droit devant, sans chercher à me retourner. Il ne peut pas comprendre ce que je ressens. Lui a son papa, sa maman, des cadeaux à Noël, une fête à son anniversaire. Et des amis. Plein d'amis. Grand-père m'impose des cours par correspondance, comme s'il avait peur que je me fasse trop de copains.

Un jour, je m'enfuirai. Je partirai loin, très loin ! Et je ne reviendrai jamais.

J'ai rapidement un point de côté. Je ralentis après avoir vérifié que je l'ai distancé.

Soudain, des rires fusent sur ma droite. Max Cuningham et trois de ses copains se sont arrêtés de jouer pour me regarder les dépasser. Je détourne aussitôt la tête.

Trop tard.

— Mais on dirait bien que le petit Lionel est en train de pleurer comme une fille !

Mon poing le cogne avant qu'il ne comprenne que je me suis rué sur lui. J'ai frappé de toutes mes forces. Je crois que je lui ai cassé le nez. Il hurle et ses copains se jettent sur moi. Ils sont trop nombreux pour que je leur échappe. Deux d'entre eux me flanquent par terre puis le troisième me balance un gros coup de pied dans le ventre.

— *Arrêtez, bande de lâches !*

— Merde, c'est Kessy ! Max, faut filer d'ici !

— Max Cuningham, Tom Hokkins et Samuel Nasher, je vous ai vus ! Je vais le dire à vos parents ! Vous allez voir !

Les coups ont cessé de pleuvoir. Max est furieux d'avoir été dérangé.

— Aidez-moi à me relever, abrutis ! T'as eu de la chance, toi, la prochaine fois, je te péterai toutes les dents !

Ils décampent, aussi rapides que l'éclair. Je me force à me remettre sur mes pieds avant que Kessy n'arrive à ma hauteur.

— Nathan ! Est-ce que ça va ?

Son nez se retrousse tandis qu'elle fixe les arbres où mes agresseurs ont pris la fuite.

— La prochaine fois, je leur botterai les fesses ! Ils ne perdent rien pour attendre !

Les mains sur les hanches, elle a son air mal commode. Avec ses couettes et sa poupée, personne ne se douterait qu'elle est capable de mordre. Elle n'a que six ans mais c'est déjà une dure à cuire, sous ses allures de petite fille modèle.

Je fais comme si je ne l'avais pas entendue et poursuis ma route. Mais Kessy est butée. Elle me rattrape et m'arrête avec son air boudeur.

— Tu me fais la tête ?

— Non.

— Si, tu me fais la tête !

— Je te dis que non.

— Je sais quand tu me mens. Et là, tu me mens !

Je baisse les yeux sur mon pantalon désormais sale et fais mine de frotter une tache. En fait, je ne veux pas la regarder. Je me sens stupide de m'être fait battre par Max et ses copains. Je veux être forte pour elle. Je ne veux pas qu'elle me prenne pour un faible. Un homme ne pleure pas. Un homme n'a aucune faiblesse. Et pourtant, c'est la troisième fois qu'elle me porte secours en moins de deux semaines.

— Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien à ton grand-père, me rassure-t-elle de sa petite voix douce.

Je fronce les sourcils en relevant la tête. Elle me sourit. Un sourire qui fait battre mon cœur beaucoup plus vite. Elle est vraiment la plus jolie fille de la terre.

— Je les aurais battus, répliqué-je, vexé. Un peu plus et je les mettais KO tous les trois !

— Évidemment, c'est toi le plus fort !

Cette fois, elle se moque. Je boude et elle rigole. J'adore son rire. En fait, j'adore tout chez elle. Un jour, j'oserai lui dire que je l'aime. Mais pas maintenant. Je dois devenir fort. Beaucoup plus fort. Je crois qu'elle m'aime bien elle aussi. C'est Henri qui me l'a dit. Plus tard, je me marierai avec elle, et on s'enfuira d'ici. Peut-être en France. Maman était française.

— Kessy, tu aimerais vivre à Paris ?

— Oh oui ! Tu m'emmèneras là-bas, un jour, dis ?

Elle piétine l'herbe en attendant ma réponse. J'éclate de rire. Avec elle, tout est si simple. On sera heureux tous les deux, c'est sûr.

— Je te le promets.

Elle saute de joie puis se pend à mon cou.

— Tu es le plus gentil des garçons que je connaisse ! Quand je serai grande, je t'épouserai !

Je me sens rougir jusqu'aux orteils. Je reste muet comme un idiot, incapable de lui dire que moi aussi je le souhaiterais.

— Oh, ta poupée ! m'exclamé-je tout à coup en fixant le tissu déchiré de la robe. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Miss Lizzie ne la quitte jamais ; elle y tient énormément. Je suis surpris qu'elle soit dans un tel état. C'est une jolie fillette avec des bouclettes anglaises et le teint rose.

— C'est mon cousin. Il l'a jetée dans les rosiers. Quand j'ai voulu la récupérer, elle s'est accrochée à des épines...

— Tu as tiré dessus ? deviné-je, avec un demi-sourire.

Elle hoche la tête, des larmes plein les yeux. Je déteste la voir malheureuse.

— Montre-moi.

Elle hésite avant de me la tendre. Je pourrais essayer de la rafistoler mais ça risque de ne pas être très joli.

— Tu sais quoi ? Moi, je trouve que Miss Lizzie a besoin d'une nouvelle robe. Elle porte ce truc depuis trop longtemps. Un peu de changement lui ferait du bien, tu ne crois pas ?

Elle me dévisage sans comprendre, puis un sourire éblouissant illumine son visage.

— Tu vas lui en faire une autre ? C'est vrai ?

— Si tu acceptes de me la prêter quelques heures.

Je sais que lui demander ça est très difficile. À la mort de ses parents, son oncle et sa tante l'ont recueillie chez eux. Cette poupée, c'est le dernier cadeau que sa mère lui a offert. Elle ne parle jamais d'eux et je ne pose pas de question. Je crois que c'est pour ça qu'on se comprend si bien : finalement, aucun de nous n'est vraiment à notre place ici.

— Si tu le souhaites, tu resteras à côté de moi, d'accord ?

Un sourire de soulagement illumine son visage.

— Oh oui ! Alors, je veux une grande robe blanche ! Comme celle des mariées !

Je rigole devant son exigence.

— Je ne suis pas un grand couturier !

— Mais si, tu es le meilleur ! Et un jour, tu seras le plus grand couturier du monde ! Et puis, c'est toi qui me dessineras ma robe de mariée ! J'en veux une grande, comme les princesses ! Toute blanche avec de la dentelle ! Elle sera la plus jolie robe de toute la galaxie ! Et... oh non !

— Quoi ?

— Ben, le marié n'a pas le droit de voir la robe, sinon ça porte malheur... Elle est effondrée et, moi, j'éclate de rire.

— Alors, je t'en ferai au moins dix, comme ça je ne saurai pas laquelle tu auras choisie.

Ma solution lui convient. Elle sautille, toute heureuse.

J'ai envie de la serrer contre moi, mais je n'y arrive pas. Kessy est la seule à croire en mon rêve. C'est notre secret à tous les deux. Grand-père veut que je prenne sa suite à la tête de son cabinet d'avocats. C'est le plus réputé de tout l'Angleterre. Je n'ai pas encore trouvé le courage de le lui dire. Il critiquait Maman parce qu'elle travaillait beaucoup pour pas grand-chose. Il dit tout le temps que c'est sa faute si Papa est mort : s'il avait accepté d'épouser la femme que Grand-père lui avait proposée, il n'aurait jamais pris l'avion ce jour-là pour rejoindre Maman, et il n'y aurait jamais eu d'accident. Papa serait riche, à la tête du cabinet d'avocats et, moi... moi je n'existerais pas. Il ne me l'a jamais dit, mais je sais que c'est ce qu'il pense.

Je suis une charge pour lui.

Bientôt, je ne le serai plus.

— Dois-je comprendre que tu as tout géré dans mon dos ?

Grand-père se moque pas mal de mon mécontentement. Pour lui, la discussion est close.

— La *BPP University Law School* est l'une des meilleures écoles d'Angleterre. Ton dossier a déjà été validé. Tu iras à Manchester. J'ai fait, la semaine dernière, un chèque de dix-neuf mille livres sterling pour que tu puisses suivre leurs cours, crois bien que je ferai tout pour que rien ne te déconcentre de tes études de droit. Tu as la chance d'avoir un avenir en or qui s'offre à toi. Peu de jeunes de ton âge ont des parents assez fortunés pour leur permettre de rentrer dans cet établissement.

S'il croit que je vais culpabiliser pour tout l'argent qu'il dépense pour moi, il se trompe ! Je ne suis pas sa chose !

— Lorsque tu auras fait tes preuves dans les tribunaux, je te proposerai

pour que tu prennes ma relève à la tête du cabinet. Ainsi, cette affaire restera dans la famille. Ton père serait fier de toi. C'était un excellent avocat et je ne doute pas que tu sauras le surpasser.

S'il savait ! J'ai obtenu ma licence de droit par je ne sais quel miracle : je passe plus de temps à m'entraîner sur des pans de tissus, dans la cabane qu'on a créée Henri, Kessy et moi, qu'à étudier mes bouquins.

Son regard me transperce jusqu'au plus profond de mon âme. J'ai vingt et un ans, je n'ai plus l'âge de taper du pied comme un gamin. Qu'il mène sa barque comme il le souhaite, qu'il dépense des fortunes si ça lui chante ! Je m'en fous royalement. Je ne suis pas mon père, je ne suis pas prêt à me laisser dicter ma conduite, ni par Grand-père ni par un autre.

— La famille est sacrée, Lionel. Ne l'oublie jamais. Quand des difficultés surviennent, c'est sur elle seule qu'on peut compter.

Tu parles !

— J'ai encore des leçons à réviser.

— Alors, ne les fais pas attendre. Je tiens à ce que tu sois le meilleur.

Je tourne les talons pour me réfugier dans ma chambre. Je résiste à l'envie de claquer la porte derrière moi. Je ne supporte plus d'être ici !

Je soulève mon matelas pour récupérer l'enveloppe fermée qui y est dissimulée. Deux mille deux cent cinquante livres sterling. C'est tout ce que j'ai pu économiser avec la vente de mes modèles. Je m'empare du billet d'avion. Un aller simple pour Paris. Ce ne sera pas facile mais je suis prêt à me battre pour me faire ma place. Oui, je suis prêt à retrousser mes manches, à cumuler les petits boulots, à faire la manche même, s'il le faut !

— Je m'en doutais !

Je fais volte-face. Kessy m'observe, la mine furieuse. Elle est superbe, comme d'habitude. Du haut de ses dix-sept ans, sa beauté est déjà digne des plus grands mannequins : un visage magnifique, des jambes interminables, un ventre plat, une poitrine pleine...

Elle s'avance vers moi, un doigt accusateur pointé dans ma direction.

— J'ai bien vu que tu étais souvent ailleurs en ce moment. Je ne suis pas idiot ! Je savais que tu tramais quelque chose. Alors, tu comptes me laisser derrière toi, c'est ça ?

Je fronce des sourcils. Je n'ai pas envie qu'on se dispute.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Là n'est pas le problème. Je sais ce que tu as en tête !

Difficile de prétendre que ce n'est pas ce qu'elle croit avec un billet

d'avion dans les mains.

— Il est temps pour moi de partir d'ici.

— Donc, tu m'abandonnes ?

— Ce n'est pas ça... Tu sais que Grand-père ne me laissera jamais faire ce que je veux.

— Dans ces conditions, je viens avec toi.

Je ne suis pas surpris par cette décision : Kessy me suivrait au bout du monde si je le lui demandais.

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— J'ai à peine de quoi me payer deux loyers à Paris. Je refuse de te faire vivre dans la misère. Tu ne mérites pas cette vie, je veux t'offrir plus.

— Je me moque de l'argent, c'est toi que je veux !

— Je reviendrai te chercher, je te le promets.

— Quand ? Dans dix ans ? Dans vingt ans ? Tu m'auras oubliée d'ici là ! Et si tu réussis, tu seras entouré des plus belles femmes de ce monde, je ne t'intéresserai plus !

Des larmes coulent sur ses joues. Kessy est fière, belle et intelligente. Elle deviendra une actrice formidable.

Je m'approche d'elle pour lui caresser la joue. Elle ferme un instant les yeux. Mon regard glisse sur ses lèvres et j'y dépose un baiser aussi léger qu'une plume. Un frisson la parcourt. Elle gémit doucement pour en réclamer un second.

— Il n'y a que toi, Kessy. Il n'y aura toujours que toi, tu le sais.

— Non, rétorque-t-elle, butée. Est-ce que tu m'aimes, Nathan ? Si tu m'aimes, ne pars pas !

Les mots s'étranglent dans ma gorge. Je n'arrive pas à les prononcer. Kessy est tout pour moi, mais je ne veux pas rester ici.

— Est-ce que tu m'aimes, Nathan ? Dis-le-moi, je t'en prie...

Je la soulève dans mes bras et la dépose délicatement sur mon lit, avant de m'allonger sur elle. J'embrasse le bout de son nez, ses joues, son cou. Je la débarrasse de sa robe et je la jette derrière moi.

— Tu es magnifique, Kessy. Tu seras toujours la plus belle pour moi.

Un sourire effleure ses lèvres.

— Je ferai tout pour toi, Nathan. Absolument tout. Demande-moi ce que tu veux.

Elle sait très bien ce que je veux. Elle l'a toujours su. Depuis ce jour où elle

s'est déshabillée devant moi pour enfiler un de mes modèles, j'ai ressenti le besoin viscéral de la posséder. Aucune autre femme ne pourra la concurrencer. J'ai soif d'elle, de son corps, de son rire.

Je remonte sa robe. Elle ne porte pas de culotte. Nos regards se croisent et elle se fend d'un deuxième sourire complice. Kessy donne l'allure d'une jeune fille de bonne famille mais elle restera toujours la même : indomptable et coquine à souhait. Ma langue descend lentement vers son nombril tandis qu'elle gémit de plaisir. J'attrape ses fesses pour la tirer encore plus vers mon visage et je dévore son sexe, tandis qu'elle se tord dans tous les sens.

— Oh ! Nathan ! Oui...

Je sais ce qu'elle aime et je m'applique à lui faire oublier toute sa tension. J'aspire son clitoris, je glisse deux doigts dans sa fente et je la branle. Son souffle s'est accéléré, elle murmure mon nom. Son bassin remue au rythme de son excitation. Je me redresse et la force à se mettre à quatre pattes. J'écarte ses fesses et recommence mon manège.

— Encore ! Vas-y ! Mords-moi les lèvres !

Je m'exécute et elle a rapidement un premier orgasme. Mais je ne lui laisse pas le temps de s'en remettre. Je fais tomber mon pantalon sur le sol et j'attrape une de ses mains pour la poser sur mon érection. Je n'ai pas besoin de lui dire quoi que ce soit, Kessy se jette sur ma verge pour l'engloutir comme une affamée. Quelques secondes de ce traitement et je suis déjà à deux doigts de perdre la tête ! Je serre les dents pour réprimer mes gémissements. Ses mains se sont crispées sur mes fesses. Elle m'enfoncé dans sa bouche chaude et sa langue m'entoure et me caresse dans un rythme qui va bientôt me faire éjaculer. Elle me suce avec une ardeur décuplée. Je souffle, au bord de l'explosion.

— Kessy... doucement...

Elle ne m'écoute pas, elle s'active, elle veut me voir craquer.

Je l'arrache à moi.

— Baise-moi, Nathan.

Je la bascule sur le lit, j'écarte ses jambes au maximum et je place mon gland contre l'entrée de son vagin.

— Oh ! Vas-y. Fort !

J'attrape ses cuisses et je la tire brutalement contre moi pour la pénétrer d'une seule poussée. La chaleur de son sexe me fait pousser un gémissement rauque. Je m'immobilise pour savourer cet instant, mais Kessy est déjà impatiente. Alors, je me retire pour la pénétrer une nouvelle fois. Et encore

une fois.

— Plus vite !

Sur son ordre, j'accélère mes coups de reins et bientôt nos souffles excités se rejoignent. Je me moque que Grand-père puisse nous entendre. J'ai presque envie de crier pour qu'il sache que je ne suis pas le jeune homme qu'il veut que je sois.

— Allonge-toi !

Je m'exécute et Kessy se place à califourchon sur moi. Je la laisse prendre son rythme et je la regarde s'empaler sur mon sexe dressé en poussant des soupirs heureux.

Bientôt, la cadence est infernale. Elle a fermé les yeux. La tête renversée en arrière, elle se mord les lèvres en gémissant tout en continuant de se déhancher. Elle se cambre et me chevauche comme si c'était la dernière chose qu'elle devait faire sur cette terre.

Je presse ses seins, ses fesses. Son corps vibre. Ses traits se crispent tandis que je pressens sa jouissance. Alors, je la repousse sauvagement et la bascule à nouveau à quatre pattes. Je m'enfonce en elle et je la martèle de coups de boutoirs, encouragé par ses cris étouffés dans l'oreiller. J'éjacule au moment où un deuxième orgasme la transporte.

— Ne me quitte pas, s'il te plaît, murmure-t-elle.

Je retombe mollement sur elle et me contente d'embrasser une épaule.

Je la veux. Je n'ai plus le choix.

Elle étouffe un sanglot et je me contente de la laisser pleurer.

Je joue nerveusement avec les plumes de mon masque dans l'attente de l'arrivée des acteurs sur scène. Je me retiens de bondir dans les coulisses. Je n'ai pas envie de faire un esclandre ni qu'on me reconnaisse. Je commence à me faire tout juste un nom dans le milieu de la mode, ce n'est pas pour tout gâcher bêtement à cause d'elle ! Comment a-t-elle pu en arriver là ?! Qu'est-ce qui lui a pris ?!

La scène s'éventre et deux hommes apparaissent. Je me redresse sur ma chaise en apercevant une femme au corps splendide à quatre pattes entre eux. La musique est lancée, lente et suave. Je serre les poings pour ne pas arracher Kessy de la scène. Contrairement à ses compagnons, un masque doré recouvre la première partie de son visage. Je me crispe sur ma chaise quand les hommes commencent à la caresser. Près de moi, des bruits de succion et des gémissements se font déjà entendre. Certains n'ont pas réussi à attendre le

début des festivités.

Je bous littéralement de l'intérieur ! Kessy sourit, accepte les attouchements, les caresses. Elle se cambre quand l'un de ses compagnons frotte son sexe entre ses fesses jusqu'à obtenir une belle érection.

— Veux-tu que je te suce, mon tout beau ?

Une belle brune se tient près de moi. Je suis seul à ma table. Elle s'assoit à mes côtés et ouvre son peignoir pour dévoiler une poitrine pleine et un sexe entièrement épilé. Mais je suis trop agacé pour apprécier un tel cadeau.

— Non, merci.

— Tu aurais tort de refuser, minaude-t-elle en glissant sa main sous mon peignoir. Ton amie sur scène m'a demandé de m'occuper de toi en attendant qu'elle termine son petit numéro.

Hein ? Kessy m'a donc aperçu... Alors pourquoi n'arrête-t-elle pas ce cirque ?!

La nouvelle venue profite de ma surprise pour se glisser entre mes jambes et écarter les pans de mon peignoir. Sa main me masse avec insistance. Rapidement, un début d'érection se profile.

— Écoutez, je... je ne suis pas venu pour ça.

— Mais tu es là, maintenant. Tu aurais tort de ne pas en profiter. Laisse-moi faire, tu ne le regretteras pas.

J'ai une hésitation quand mon regard croise celui de Kessy. Me voit-elle vraiment alors que la salle est plongée dans une semi-obscurité ? Je ne sais pas. En tout cas, un large sourire m'invite à profiter de l'instant. Plus par envie que par défi, je la fixe droit dans les yeux pendant que ma nouvelle amie me suce avec une ardeur décuplée.

— Dis donc, tu es tout excité, mon tout beau !

Sur scène, Kessy est l'objet de toutes les attentions. Une colère sourde monte en moi quand l'un d'eux glisse ses doigts dans son sexe pendant qu'un gland caresse ses lèvres. Je me fige. Non, elle ne peut pas faire ça ! Pourtant, elle avale la verge qu'on lui tend sans aucune hésitation dans des gémissements presque exagérés. Mes doigts se sont resserrés autour de la tête de ma suceuse. Sans m'en rendre compte, irrité, je lui dicte le rythme de Kessy. Bientôt, j'en oublie toute raison. Quand l'homme accélère, je fais de même. Ce n'est plus la brune qui me suce mais la femme pour qui je m'échine depuis presque un an. J'ai retrouvé sa bouche, sa chaleur et sa langue. Enfin, je soupire d'extase en me laissant aller contre le dossier de ma chaise.

Kessy, elle, gémit de plus belle quand son sexe et sa bouche sont pris

d'assaut. Les deux hommes s'épanchent en elle, sans qu'elle n'ait eu le moindre orgasme. La colère m'inonde à nouveau. Je serre les poings tandis que la main de la brune caresse à nouveau mon sexe.

— Oh ! Tu bandes encore... Tu veux que je te chevauche ?

— Où sont les coulisses ?

Je la presse tant et si bien qu'elle finit par me donner les indications que j'attends. Je la repousse presque sauvagement et je me précipite dans les couloirs pour rejoindre les loges. Je mets plusieurs minutes pour atteindre celle de Kessy. Elle se fait surnommer La Belle. Je tourne la poignée au moment où un homme en costume se rue vers moi pour m'en interdire l'accès. Elle a une serviette autour du corps et n'est franchement pas surprise de ma présence. Bien au contraire. Elle remet toutefois rapidement son masque quand l'agent de sécurité essaye de me faire reculer.

— Laissez-le entrer. Je l'ai invité.

— Vous entendez ? sifflé-je. Je suis un *invité*.

Je referme presque la porte au nez de l'agent. Et je *lui* fais face.

Kessy est aussi belle que dans mes souvenirs. Son sourire s'agrandit quand elle aperçoit mon érection.

— Tu as apprécié mon petit cadeau ? Manon est très douée pour sucer des queues.

Je me rue sur elle et je la plaque contre le mur. Elle a un soupir ravi quand mon érection lui brutalise le ventre.

— Tu n'as pas eu d'orgasme, grogné-je.

Elle laisse glisser sa serviette au sol et, soudain, j'en oublie mon envie de lui gueuler dessus. Ma main glisse vers son sexe trempé. Je la soulève brutalement par les fesses et l'empale sur moi. Son rire précède ses gémissements rauques pendant que je la prends sauvagement contre le mur. Ses cris accompagnent ma respiration lourde et excitée. J'ai envie de la faire gueuler, de lui faire oublier tous les hommes qui m'ont précédé. Je ne la ménage pas et elle n'essaye pas de m'arrêter. Je me retire pour mieux m'enfoncer. Ses cris se font de plus en plus forts. Bientôt la jouissance l'emporte et je l'accompagne dans un long rôle.

— Toi seul sais me baiser, me murmure-t-elle alors que nos souffles reprennent un rythme plus normal.

— Je ne veux plus que tu travailles ici.

— J'ai besoin d'un revenu. Et celui-ci paye très bien. Mon masque me protège. Personne ne connaît mon visage.

— Je refuse qu'un autre homme te touche !

— Mais tu ne serais pas contre l'idée que mes copines le fassent, de ce que j'ai vu... Je te l'ai dit, Nathan, demande-moi ce que tu veux. Je suis prête à tout pour rester avec toi. Même à te partager.

Un petit rire se fait entendre derrière moi. Je tourne la tête pour découvrir une jeune femme, porteuse également d'un masque, les jambes bien écartées sur les accoudoirs d'un fauteuil. Elle s'est caressée en nous regardant...

— Manon, je te présente mon invité privilégié.

— Je suis à vos ordres, Monsieur.

— *Pourquoi ?*

Parce que j'ai vingt-cinq ans, parce que je veux garder ma liberté, parce que je veux pouvoir changer de vie du jour au lendemain. Que des mensonges tout ça, elle connaît la vérité ! Je ne veux pas d'enfant parce que je ne me sens pas capable de l'aimer. De le protéger, oui, mais de lui prodiguer toutes les attentions qu'il mérite, non. Alors, je m'agace, je m'énerve, je lui répète que nous serions deux égoïstes à laisser notre progéniture entre les mains d'une nourrice pour vaquer les trois quarts de notre temps à nos occupations.

Je me moque que d'autres que nous se soient lancés dans l'aventure.

Elle insiste ; je ne veux plus en parler. Elle claque la porte derrière elle.

Qu'elle me déteste, ce ne sera pas la première fois !

Je sais qu'elle reviendra. Elle revient toujours.

30

Nathan

— Réveille-toi, fainéant !

J'entrouvre difficilement un œil pour apercevoir Henri, qui me tend une tasse de café.

J'ai une migraine abominable, une haleine de hyène et la bouche pâteuse. Il me faut un peu de temps pour comprendre que je suis avachi sur un canapé, dans son appartement. Qu'est-ce que je fous ici ? Rassembler mes souvenirs me demande un effort considérable. Je masse mes tempes douloureuses comme si cela allait aider mon cerveau à me rappeler les événements de la nuit. *Bordel, j'ai une gueule de bois épouvantable !* Voilà bien longtemps que ça ne m'était pas arrivé... Onze ans de contrôle de soi réduit à néant en un simple claquement de doigts. La dernière fois, c'était à l'époque de ma rupture avec Kessy.

Je me sens vidé.

— Satisfait de ta petite représentation d'hier ?

J'avale une gorgée de la boisson, qui me brûle aussitôt la langue. Je grimace tandis qu'il s'installe dans un fauteuil en face de moi. Je n'ai pas envie de parler de ce qui s'est passé la veille. Ni avec lui, ni avec un autre. Je veux qu'on me foute la paix. J'ai rêvé de Kessy, et ces souvenirs me perturbent.

— Évite-moi ton sermon.

— Je vois. Monsieur est de mauvais poil.

Je lui décoche un regard noir.

— Je me passerais volontiers de tes sarcasmes.

Si, à une époque, je le considérais comme un frère, aujourd'hui sa seule présence me rappelle à quel point je suis loin d'être celui que je veux tant montrer aux autres : un roc inébranlable. Peu importe le rôle que je tiens en public, il me verra toujours comme le gamin qui se prenait des coups de règle

ou finissait enfermé la nuit au grenier pour une bêtise ou pour une autre.

— On peut dire que tu as sacrément merdé hier soir.

Je ne suis pas d'humeur à entendre ses reproches, je me lève pour prendre la direction de la porte d'entrée. Je veux rentrer chez moi, prendre une douche et avaler un tube entier d'aspirine.

Henri est sur mes talons.

— Tu comptes m'expliquer ce qui se passe ou pas ?

— Je n'ai rien à dire.

— Bon sang ! Quand vas-tu arrêter avec ton côté « je contrôle le monde et l'univers » ? Tu ne contrôles plus rien du tout et plus vite tu en auras conscience, mieux ce sera pour tout le monde !

— Je gère la situation.

Enfin, presque.

— Arrête tes conneries ! Tu es tellement effrayé à l'idée que cet enfant soit de toi que tu n'as rien trouvé de mieux à faire que te saouler comme un cochon pour te le sortir de la tête !

Mes doigts se crispent sur la poignée. Il ne peut pas comprendre. Ce n'est pas lui qui vient d'apprendre qu'il a un gamin de dix ans, dont il ignorait totalement l'existence.

Je ne veux pas être père. Je n'ai jamais voulu le devenir. Avec Kessy, nous nous sommes séparés parce qu'elle me harcelait pour en avoir un. Un gosse. Ce mot a un écho désagréable.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Ainsi, c'est ça. Monsieur est fâché de ne pas avoir eu le privilège du scoop.

— Je n'étais pas au courant.

Il me jauge pour vérifier que je ne mens pas. Son visage reflète toute sa perplexité.

— Là, j'avoue ne pas comprendre... Kessy est prête à utiliser tous les moyens pour te séparer de tes maîtresses, pourtant elle n'a jamais cherché à te parler de votre fils ? Es-tu au moins sûr qu'il est de toi ?

— Tu l'as vu toi-même. Il me ressemble et l'âge correspond.

— Cela n'explique pas pourquoi elle n'en a pas fait mention avant.

Bonne question. Une chose est sûre : elle ne voulait pas que j'apprenne son existence. J'ai dû forcer le passage pour pénétrer chez elle. Bon sang ! Rien n'est logique dans son comportement ! Elle aurait pu exiger que je le reconnaisse ou tout simplement l'utiliser contre moi depuis très longtemps. Cela ne lui ressemble pas.

— Que comptes-tu faire ?

Je n'ai pas envie d'y réfléchir.

— Où est Sara ?

Il soupire, déçu de constater que je refuse d'en dire plus.

— Elle a appelé Amaury. Il est venu la récupérer, hier soir. Avec Amélia à l'hôpital, je doute qu'ils soient rentrés en France. Elle est probablement encore en Angleterre à l'heure où nous parlons. Je ne te cache pas qu'elle est chamboulée. Il faut dire qu'avec toi elle va de surprise en surprise. Toutes plus mauvaises les unes que les autres, d'ailleurs. C'est une femme forte, elle est capable d'encaisser beaucoup de choses, mais ça... Elle était bouleversée. Elle te prend pour un menteur, et franchement je n'ai pas su la contredire.

Je me souviens très nettement de son regard quand Kessy lui a lâché cette bombe. Sara... J'aurais dû lui dire tout de suite que ce n'était pas vrai, mais... et si pour une fois ce n'était pas un piège ? Mon estomac se tord et je lutte contre la nausée.

Comme je reste silencieux, Henri me presse pour que je l'appelle. Je lâche un soupir dépité. J'ai fui comme si j'avais quelque chose à cacher. Je m'en veux. Rien de ce que je pourrais lui dire maintenant n'arrangera la situation. De toute façon, elle est butée, elle ne m'écouterait pas. Et même si elle m'écoute, elle n'entendrait rien de mes explications. Elle doit me détester. Elle pense que je l'ai trahie. *Fait chier !* Elle a déjà bien du mal à me faire confiance ! Pourquoi faut-il que tout soit compliqué avec elle ?

— Nathan, Sara est ta femme, désormais. Tu ne peux pas exiger d'elle qu'elle se tienne en dehors de tes affaires. Que tu le veuilles ou non, cela la concerne aussi ! Tu as des obligations envers elle.

— L'affaire est déjà réglée : Kessy s'occupe très bien de cet enfant toute seule.

Henri est sur le point de répliquer quand je lui rappelle que cette histoire ne le concerne en rien.

— Je suis encore ton ami, au cas où tu l'aurais oublié ! Si je ne t'avais pas cherché partout, tu serais probablement en train de cuver dans une ruelle entre deux clochards ou dans une cellule de dégrisement ! J'ai sauvé ta réputation, tu pourrais au moins m'en remercier !

— Je penserai à t'envoyer des fleurs.

Il se retient de m'en coller une.

— Je ne te reconnais plus. Le Nathan que je connaissais n'aurait jamais fui hier soir la queue entre les jambes ! Bordel, tu as tourné les talons et tu es parti

comme si tu avais le diable aux fesses !

Honnêtement, je ne me souviens plus de grand-chose mis à part ce sentiment terrible d'avoir été manipulé et violé par la seule femme en qui j'avais mis toute ma confiance, et ce depuis l'enfance. Si notre relation s'est avérée compliquée, c'est parce qu'elle a été fusionnelle. Destructrice. Nous avions les mêmes rêves et les mêmes plaies.

— Tu as changé. Tu es devenu un petit con égocentrique. Tu ne penses qu'à toi, et à toi seul. Tu te moques bien de faire souffrir les autres.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu ne peux pas comprendre.

— Ne me fais pas le coup du mélodrame avec moi. Oui, tu as souffert. Oui, la vie n'a pas été juste avec toi. Ton grand-père n'était pas facile, mais tu ne dormais pas dans les rues, tu avais de la nourriture dans ton assiette, et il t'a payé de grandes études ! Plein d'orphelins n'ont pas eu ta chance ! Aujourd'hui, tu es un grand couturier, tu as de l'argent à ne plus savoir quoi en faire !

— Je me suis battu pour obtenir tout ça. Je me suis fait *seul*.

— Parce que tu as refusé mon aide, à plusieurs reprises. Ainsi que celle d'autres personnes. Depuis des années, tu t'es replié sur toi-même comme si le monde entier ne cherchait que le moment idéal pour te planter un couteau dans le dos. Tu n'as confiance en personne, même pas en moi. Même pas en *elle*.

Furieux, il plaque contre la porte et sous mon nez un magazine people où Sara est en petite tenue, dans ses bras. Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines. Il me fixe sans aucun remords.

— Que ce soit clair entre nous, il ne s'est rien passé entre elle et moi. Jusque-là, je n'ai jamais eu de raison de t'envier, Nathan, cependant, je tiens à t'informer que Sara me plaît. Si tu es trop aveugle pour te rendre compte qu'elle peut te rendre heureux, alors c'est que tu es encore plus con que je ne le pense. Dans ces conditions, je n'aurai pas de scrupule à te la prendre.

— Elle est ma femme, sifflé-je. Ne t'avise pas de la toucher !

— Tu te comportes en mari jaloux, maintenant ? Se pourrait-il que le grand Mervine ait finalement des sentiments pour elle ? Ce serait une première !

Mon poing me démange de lui massacrer son visage dédaigneux.

— Allez, dis-moi franchement ce que tu penses, Nathan ! Qu'est-ce que tu ressens pour elle ?

Je n'ai pas à me justifier. Je serre les poings à m'en faire exploser les jointures. Henri cherche en moi des réponses que je ne connais pas moi-même. Je veux que cette femme m'appartienne, c'est tout ce que je sais. Je ne supporte

pas l'idée que d'autres puissent la toucher. Notre relation a beau être un bordel monumental, je refuse d'y mettre un terme. J'ai besoin de son sale caractère, de son intégrité, de son honnêteté et de tous ses défauts qui font d'elle la personne qui arrive à me tenir tête.

Sara est la seule qui m'apaise et me rende dingue.

Henri a un hoquet méprisant.

— Elle mérite d'être heureuse et ce n'est pas avec un homme comme toi qu'elle y parviendra. Tu es une boule de nerfs, pleine d'amertumes et de rancœurs. Tu te caches derrière un masque depuis que tu es gamin. Tu mens à la terre entière ! Regarde-toi, Nathan, tu n'es pas un superhéros.

— La séance de psychanalyse est terminée ?

Nous nous toisons. Henri n'a pas dit son dernier mot.

— Tu n'es jamais là pour elle. Dès que quelque chose tourne mal, tu disparais ! Elle avait besoin de toi, hier soir, et c'est moi qu'elle a trouvé près d'elle, qui l'ai consolée, qui l'ai aidée pour toutes les démarches administratives de l'hôpital. Sara s'est retrouvée seule, dans un pays qu'elle ne connaît pas, face à une langue qu'elle ne maîtrise pas ! Peux-tu seulement te mettre à sa place une seconde ? C'est pour cette raison que je me suis occupée d'elle.

— J'ai vu ça, en effet, raillé-je, excédé par tous ses reproches.

— Amélia a perdu son bébé dans l'accident. Sara s'en rend responsable. Je suis restée auprès d'elle car tu n'étais pas là.

La nouvelle me cloue le bec.

— Ne gâche pas tout, Nathan. Tu ne peux pas épouser une femme et lui tourner le dos dès qu'elle a besoin de toi. Tu détestes ton grand-père, mais au fond tu es son portrait craché.

La claque est violente.

— Ne t'avise pas de reposer tes mains sur elle.

Il ne cherche pas à me retenir.

Dans la rue, je suis sur le point d'appeler un taxi quand j'aperçois ma voiture garée en bas de l'immeuble. Ma clef est dans ma poche. Henri me l'a redonnée après m'avoir amené chez lui.

Sara

J'ai vraiment une sale mine... Voilà presque vingt-quatre heures que je suis mariée et j'ai l'air d'une dépressive !

Il est plus de onze heures. Nathan ne m'a toujours pas appelée. Mais où est-il ? Il a fui l'appartement de Kessy sans même me regarder. Allez, calme-toi et

respire à fond. Tu n'as pas le droit de craquer. Pas maintenant, et surtout pas ici.

Je m'asperge une nouvelle fois le visage à l'eau froide. La lumière crue de cette salle de bains d'hôpital accentue davantage mes poches sous les yeux et mon nez rouge. Impossible de nier que j'ai passé la nuit à pleurer et à me morfondre.

Tout part en vrille. Amélia et l'accident. Moi, mon divorce éclair et mon mariage bidon. Nathan et le fils prodige qui sort de nulle part... Je me force à respirer encore une fois. Amélia va se réveiller d'une minute à l'autre et je refuse qu'elle me voie au bord des larmes. Elle n'a pas besoin de ça.

Mon téléphone vibre. Je me précipite sur lui, mais mon correspondant n'est pas Nathan. C'est Henri. Tout en essayant de ne pas alerter Amaury, qui guette le réveil d'Amélia derrière la porte, je lui confirme que son ami n'a pas encore jugé utile de m'appeler. Je le remercie à nouveau pour la réservation de la chambre d'hôtel. Se savoir à proximité de l'hôpital avait permis à Amaury de ne pas stresser pour revenir au plus vite sur les lieux ce matin. Henri avait tout pris à sa charge et refusé l'idée même qu'on puisse vouloir le rembourser, malgré notre insistance.

— Et vous, Sara, comment vous sentez-vous ?

Comme une cocotte-minute sur le point d'exploser.

— J'ai connu mieux.

— Si vous avez besoin de moi...

— Je veux juste qu'on me dise que Kessy est derrière les barreaux, parce que j'ai besoin de l'entendre. (Ma gorge se serre. Je me tais quelques secondes.) J'aurais dû donner la clef USB à la police. Si je l'avais fait, Amélia n'aurait pas perdu son bébé. Je n'aurais pas brisé une famille...

— Ne dites pas ça. Vous n'êtes pas responsable de la situation.

— J'avais la possibilité de mettre Kessy hors d'état de nuire et je ne l'ai pas fait. Elle s'est vengée à cause du mariage. Un mariage qui n'a aucun sens, en plus...

Un silence lourd nous entoure. Nathan ne sait pas aimer, il sait juste manipuler et contrôler les gens qui l'entourent pour assouvir ses ambitions et ses pulsions. J'ai été idiot de croire que je pourrais le changer.

— Quittez-le. C'est aussi simple que ça.

Je fixe l'intérieur du lavabo en soupirant. Oui, je devrais. Je n'aurais même pas dû accepter ! Il m'a prise de court et j'ai cru que... Je suis complètement cinglée ! Tout arrêter, oui, ce serait la meilleure chose à faire, mais je n'arrive

pas à m'y résoudre. J'y ai pensé plus d'une fois cette nuit. Partir loin d'ici. Ne pas regarder en arrière. Le grand-père de Nathan serait satisfait, sans compter cette diablesse. Mais j'ai cet homme dans la peau. Jamais je n'avais ressenti ça pour quelqu'un d'autre auparavant. Même pas pour Peter.

C'en est carrément grotesque. Je ne suis plus une gamine. Je ne peux pas tomber amoureuse d'un homme que j'ai rencontré il y a peu, que je ne connais pas, qui ne me soutient pas et qui se moque totalement de ce que je peux ressentir ! N'importe qui saurait que cette relation est un désastre.

Pourtant... Il me suffirait de percer sa carapace, qu'il accepte un peu de se livrer...

— Votre relation est malsaine, insiste-t-il. Et vous souffrez.

Ces mots sont autant de coups de couteau. Je ferme les yeux, puis je trouve enfin la force de confier ma découverte :

— Nathan m'a repris la clef USB. Elle ne se trouve plus dans mon sac. D'une manière ou d'une autre, je pense qu'il l'a récupérée quand j'étais chez lui.

— Vous êtes sûre de vous ?

— J'ai fouillé toutes mes affaires plusieurs fois. Je ne l'ai plus. Elle se trouvait dans une petite pochette avec une fermeture Eclair. Elle n'est pas tombée toute seule.

Je déglutis.

— Il protège Kessy. Il l'a toujours protégée. Et maintenant, je sais pourquoi.

— Sara, il faut que je vous dise que...

Une agitation anormale se fait entendre derrière la porte, suivie des voix d'Amaury et Amélia. Je préviens aussitôt Henri que je le contacterai plus tard. Ma vie maritale pitoyable n'est pour l'heure pas aussi importante que l'état de santé de ma meilleure amie.

J'ouvre doucement la porte. Amaury est en train de déposer un baiser sur le front de mon amie. Sa main est comme greffée sur la sienne.

Pourquoi ne suis-je pas tombée amoureuse d'un homme comme lui ? Pourquoi a-t-il fallu que je me retrouve dans les bras du seul être allergique aux moindres sentiments ? *Parce que c'est ce que tu recherchais.* Je balaye aussitôt cette pensée d'un revers de la main. C'était peut-être vrai il y a encore quelques semaines, mais plus maintenant. Comment ai-je pu croire que je me contenterais d'une relation basée uniquement sur le sexe ? Je suis une femme rationnelle, qui a toujours aimé les chemins bien tracés. Qu'est-ce qui m'est

passé par la tête ?! À cause de mon entêtement, je me retrouve mariée à cet homme !

Je refuse de continuer comme ça.

Que Nathan le veuille ou non, il va devoir l'entendre.

La donne a changé.

31

Nathan

Je coupe le contact. L'immense manoir de style ancien a été rénové. Tout est presque identique à mon souvenir : la façade en briques, les nombreuses fenêtres, le terrain arboré, la fontaine, le chai, la grange... J'ai beau y avoir passé treize ans de ma vie, elle ne m'inspire que répulsion et dégoût.

Mon regard glisse sur la fenêtre du bureau de Grand-père. Je sais qu'il est là. Je claque la portière et m'avance sous le porche. Un rideau remue et Anatole, le vieux majordome, vient m'ouvrir en toute hâte. Je ne lui laisse pas le temps de me saluer ou de dire autre chose, je le force à reculer pour pénétrer dans le hall d'entrée.

La voix de Grand-père me confirme sa présence dans son bureau. Comme je fais mine de m'y rendre, Anatole essaye de m'en dissuader.

— Tu ne peux pas rentrer comme ça ! Lionel, je t'en prie !

En m'apercevant, Grand-père coupe court sa conversation téléphonique. Il a sa tête des mauvais jours.

— Laissez-nous, Anatole.

Ce dernier est visiblement ennuyé d'obéir mais s'il s'empresse de quitter les lieux et de refermer les portes derrière lui.

— Je suppose que je dois te féliciter, Lionel. Tu as voulu n'en faire qu'à ta tête et voilà le résultat !

Cinq magazines reposent sur son bureau. Tous avec Sara et Henri en première page.

— Depuis ce matin, je passe des coups de fil aux sièges de tous les magazines pour exiger qu'ils retirent ces clichés ! Tu ne comptes donc rien épargner à notre famille !

Soudain, il se fige en voyant mon accoutrement et ma mine déplorable. Je ne me suis pas lavé avant de venir ici. J'ai une barbe de vingt-quatre heures, la

chemise froissée et une mine à faire pâlir d'envie un cadavre.

— Bon sang, Lionel ! Peux-tu m'expliquer ce que tout ça veut dire ?

— Je ne suis pas venu solliciter ton aide pour ces torchons. Hier soir, un véhicule a essayé de percuter ma femme !

Il reste silencieux, sans montrer la moindre surprise. Un courant glacé me traverse.

— Dis-moi que tu n'as rien à voir avec cette affaire ou je te jure que je te traînerai moi-même devant les tribunaux !

Il s'avance vers la fenêtre et me tourne le dos. Son silence est juste insupportable.

— *Dis-moi la vérité !*

Mon poing fermé s'est abattu sur son bureau.

— Je te conseille de prendre un autre ton avec moi. Je ne t'ai pas éduqué comme je l'ai fait pour que tu me manques de respect.

— Je veux la vérité !

Un silence s'installe avant qu'il ne me réponde.

— Tu n'en as toujours fait qu'à ta tête. Tu ne réfléchis pas. Si tu avais été au bout de tes études de droit, tu serais aujourd'hui à la tête du plus grand cabinet de toute l'Angleterre. Mais au lieu de ça, tu as fui lâchement en France pour assouvir une passion ridicule.

Une colère sourde monte en moi, la même qui m'avait envahie tellement de fois lorsque j'étais plus jeune.

— Dis plutôt que tu n'as pas supporté ne plus pouvoir contrôler ma vie.

La canne frappe violemment le plancher. Il me tourne toujours le dos.

— Tu as abandonné ta famille. Tu m'as abandonné, alors que je t'ai recueilli à la mort de ton père ! Je t'ai tout donné pour que tu ne manques de rien !

— Des coups et des privations, quelle générosité !

Il me fait face, à présent.

— Quand je t'ai recueilli, tu avais à peine la peau sur les os. Tu étais un enfant agité et indiscipliné. Ta mère t'avait laissé trop de liberté, il a fallu que je reprenne toute ton éducation ! Pour Nathalie, il n'y avait que sa couture qui avait une importance à ses yeux !

Encore des reproches. Je me souviens de très peu de choses de ma mère, si ce n'est les étoiles qui brillaient dans ses yeux quand elle me promettait une vie meilleure. Elle s'était battue chaque jour pour accomplir ce rêve. Et ce salaud la rabaisse dès qu'il en a l'occasion.

— Elle m'élevait seule, par *ta* faute.

Ses mains se crispent autour du pommeau de sa canne.

— Tu peux m'en vouloir, mais sache que tout ce que j'ai fait, je l'ai accompli pour ton bien.

— Dis-le à ma femme !

— Je ne suis pas responsable de ce dont tu m'accuses. Mais oui, je suis au courant. Kessy m'a contacté ce matin. D'ailleurs, elle m'a informé que tu avais fait une entrée fracassante chez elle, hier soir. Et que tu avais vu ton fils. Elle en est encore toute bouleversée.

Mon estomac se tord violemment.

— Tu étais au courant... pour lui ?

Il s'installe dans son fauteuil puis repousse les magazines sur le côté. Le menton sur ses mains jointes, il m'observe avec la plus grande attention.

— Déteste-moi si tu en as envie, mais tu sais aussi bien que moi que cet enfant ne peut pas grandir sans son père. Il doit avoir ses deux parents près de lui. Tu dois assumer ton rôle, que cela te plaise ou non.

— Tu fais dans le repentir, maintenant ? Tu as eu moins de scrupules à ordonner à ma mère de quitter ta maison avec moi sous le bras !

— Tu as un fils, tu ne peux pas agir comme si de rien n'était.

— Rien ne prouve qu'il soit de moi.

Kessy a su faire preuve d'inventivité pour me pourrir la vie ces derniers temps. Si ça se trouve, c'est encore un de ses mensonges.

— J'ai essayé plus d'une fois de la convaincre de t'en parler, elle a toujours refusé. Elle prétendait que tu ne voudrais plus d'elle en apprenant une telle nouvelle.

— Tu es au courant depuis quand ?

— Cela fait bientôt huit mois.

Je comprends mieux à présent pourquoi il désirait tant voir ce mariage avec Kessy aboutir. Grand-père ne me quitte pas des yeux.

— J'ai appelé un ami au Consulat. Apparemment, ton mariage n'est pas encore valide en France.

Avec tout ce qui s'est passé, j'ai oublié cette foutue étape. Je n'ai encore rien envoyé.

— Ce n'est qu'une formalité.

— Évite-toi cette peine. Nous savons tous les deux que tu as forcé cette jeune femme à t'épouser.

— À t'entendre, je lui ai mis un couteau sous la gorge, rigolé-je, amer.

— Fais retranscrire ce mariage en France et je te promets que je remuerai ciel et terre pour que cette union soit annulée. Tu sais peut-être mentir tout en souriant, mais je doute que ce soit la même chose pour cette jeune femme. Si une enquête est menée – et crois-moi, je ferai tout pour que ce soit le cas – attends-toi à perdre la partie.

— Tout n'est qu'un jeu pour toi...

— Nous nous ressemblons beaucoup plus que tu ne veux bien l'admettre, Lionel. Je veux que tu assumes tes responsabilités. Aujourd'hui, il est temps que tu reviennes en Angleterre, accomplir ce pour quoi ton père et moi avons investi tant d'argent. Épouse Kessy, reprends ta place de père et oublie cette Française. Tu as tapé du pied comme un gamin capricieux pour t'amuser avec un fil et une aiguille, et je t'ai laissé faire...

— Tu n'as pas eu le choix, surtout, le coupé-je.

— Détrompe-toi. Je t'ai accordé une parenthèse, ou appelle ça comme tu veux. Maintenant, je te demande de réagir en adulte responsable.

En gros, il me demande de rentrer à la maison la queue entre les jambes. Bordel ! Je n'ai plus huit ans !

— Il n'est pas question que je fasse ce que tu me demandes. Sara est ma femme et elle le restera. Je n'ai aucun compte à te rendre. Quant à Kessy, elle a bien changé depuis l'époque où elle vivait en Angleterre...

— Tu fais peut-être référence à vos frasques dans certains clubs parisiens ?

Je lutte contre moi-même pour ne pas sourciller. Il m'observe comme un aigle prêt à plonger sur sa proie. Kessy est donc désespérée au point de trahir nos secrets... Je doute néanmoins qu'elle lui ait dit qu'elle s'était pavanée sur scène devant une foule de curieux.

— Au moins, tu ne nies pas, c'est déjà une bonne chose.

— Tu ferais mieux de te mêler de tes affaires. La dernière fois, cela a tué ton fils.

La pique est violente. Grand-père reste de marbre, bien que je sache que ce n'est qu'une façade. À ce jeu-là, il n'y a pas de vainqueur.

— Tu veux me traiter de monstre, vas-y, je t'en prie. En tout cas, une chose est sûre : ta mère n'aurait jamais accepté que tu tournes le dos à cet enfant.

Irrité, je m'avance vers le bureau, renverse un pot à crayons et crache à l'intérieur.

— Fais un test, et tu verras par toi-même que Kessy s'est bien foutue de toi !

Il s'apprête à répliquer quelque chose quand la sonnerie du téléphone

retentit. Lorsque j'étais plus jeune, cette musique signifiait la fin de notre entretien : peu importe la raison de ma venue dans son bureau, je devais en sortir dans la seconde. Pourtant cette fois, il ne décroche pas. Il laisse sonner une fois, deux fois, trois fois. À la quatrième sonnerie, Anatole fait irruption dans la pièce, blanc comme un linge. La sonnerie insiste toujours.

— Monsieur... !

Lorsqu'il m'aperçoit, la fin de sa phrase reste coincée dans sa gorge.

— Tout va bien, Anatole. Dites-lui que je le rappelle d'ici quelques secondes.

— Monsieur, je ne pense pas que... Enfin, vous devriez...

Le regard autoritaire le force à se taire et de rebrousser chemin. La sonnerie s'est arrêtée.

— Lionel, tu es venu me demander si j'étais responsable de l'accident, la réponse est non. Quant à l'autre affaire qui nous préoccupe, je convaincrai Kessy de se plier à un examen. Lorsque les résultats d'analyse seront connus, je te les communiquerai. J'espère que d'ici là, tu auras pris la bonne décision. La vie nous impose de faire des choix souvent difficiles. C'est notre croix à tous.

J'ai beau détester cet homme, ce n'est pas un menteur.

La sonnerie retentit à nouveau. Je décroche, avant qu'il n'ait le temps de m'en empêcher. Il y a quelqu'un au bout du fil, j'entends des bruits. Intrigué, je lève les yeux vers Grand-père, qui me scrute, tendu à l'extrême. Je lui tends le combiné, sans un mot. Il attend que je quitte la pièce, mais ce n'est pas mon intention.

— C'est Mervine, annonce-t-il, à contrecœur.

Je me penche par-dessus le bureau pour mieux entendre. Grand-père se déplace aussitôt jusqu'à la fenêtre pour éviter que je capte le moindre mot. Ce n'est pas une discussion, il reste silencieux. Même de dos, je sens qu'il est contrarié. Enfin, il raccroche après quelques secondes interminables. Quand il se tourne à nouveau vers moi, il fait comme si de rien n'était.

— Tu devrais déjà avoir claqué la porte de ce bureau.

— Qui était-ce ?

— Un client. Ses appels m'apportent plus de problèmes qu'autre chose, mais rien de bien dramatique.

Il appuie sur un bouton pour demander à Anatole de préparer la voiture. J'ai peut-être une tête qui vibre comme un marteau-piqueur, mais je ne suis pas devenu complètement débile.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Cette information est confidentielle pour toute personne n'appartenant pas au cabinet. Je ne pense pas devoir te rappeler une chose aussi élémentaire.

Je ne veux pas entrer dans son jeu, je vois bien qu'il essaye de me détourner de ma question. C'est cet instant qu'Anatole choisit pour le prévenir que le chauffeur patiente devant la maison. Sans plus d'explications, Grand-père me plante au milieu de son bureau en me rappelant de réfléchir sérieusement à la situation.

Il se passe quelque chose et je veux savoir quoi !

Je rattrape le vieux majordome alors qu'il fuit dans la cuisine. Si Grand-père refuse de répondre à mes questions, je saurai tirer les vers du nez de cet homme. Contre toute attente, il ne cherche pas à m'éviter. Contrairement au propriétaire des lieux, il me suffit de le bousculer un peu pour que le malheureux s'écroule sur une chaise, les jambes tremblantes.

— Ton grand-père a reçu des menaces, finit-il par m'avouer après une hésitation. La semaine dernière, un colis suspect est arrivé au cabinet. Les autorités ont été prévenues, mais à l'intérieur elles n'ont découvert qu'une poupée dont le plastique de la tête avait fondu. Et depuis, les « cadeaux » se sont multipliés... Les jouets ont été remplacés par de petits animaux. Des souris, pour la plupart.

Un frisson désagréable me parcourt de la tête aux pieds.

— Grand-père est sur une affaire importante en ce moment ?

— Eh bien... commence-t-il en baissant les yeux.

— Anatole, je *dois* savoir ! Dites-moi ce qui se passe.

Je le sais. Je le ressens dans mes tripes. Il y a forcément un lien avec les événements d'hier.

Il bafouille deux-trois mots puis finit par m'avouer que Grand-père était intervenu dans une affaire criminelle, il y a plusieurs années.

— J'entends beaucoup de choses... et il se confie à moi... Enfin, il est seul dans cette grande maison...

Je coupe court, et j'ai enfin un nom. Ou plutôt deux. Marcus et Davis Aberline. Ils avaient pris l'habitude d'observer des jeunes femmes à leur insu dans des cabines d'essayage pendant plusieurs mois. Ce qui aurait pu être un jeu stupide entre frères avait vite tourné au cauchemar, quand l'un d'eux avait brutalement décidé de kidnapper plusieurs d'entre elles. La première victime avait été retrouvée entièrement calcinée sur un terrain vague de Liverpool, une autre avait eu la chance de s'en être sortie vivante, mais dans un état

dramatique. Ses agresseurs l'avaient frappée avec une barre de fer, lui explosant les os des deux jambes.

— Ce sont deux chiens d'un promeneur qui les ont fait fuir, ajoute-t-il dans un souffle. Cette affaire date d'il y a huit ans maintenant. Ils sont sortis de prison voilà une semaine.

Il ose à peine me regarder. Il est terrifié.

— À leur sortie, à cause de toute la pression populaire, les autorités leur ont accordé une nouvelle identité. Ce sont aujourd'hui... des fantômes.

— Grand-père a appelé la police ? Si elle a des soupçons, elle peut obtenir des informations sur leurs identités.

— Non, murmure Anatole, comme s'il craignait que quelqu'un nous écoute. L'unique raison pour laquelle il ne l'a pas fait, c'est pour te protéger. Ces hommes l'ont prévenu qu'ils te feraient du mal s'il ne leur obéissait pas. Ton grand-père a toujours été dur avec toi, mais il t'aime, crois-moi. Il en mourrait s'il t'arrivait quelque chose. Il ne t'a rien épargné lorsque tu étais enfant, pourtant lorsque tu as quitté la maison, il a toujours gardé un œil sur toi. Il a même fait jouer ses relations pour t'aider dans ton parcours.

Je ne m'attendais pas à ça. Ces confidences me perturbent. J'aurais préféré ne rien savoir. Je me serais contenté de détester cet homme, sans aucun remords.

— Ce sont eux... pour Sara.

Il confirme.

— Que veulent-ils ?

— De l'argent. Ils sont *très* gourmands.

Et surtout dangereux. Je ne vois pas ce qu'un vieillard pourrait faire contre ces deux criminels.

— Où est-il parti ?

— Au point de rendez-vous fixé. Il attendait l'appel depuis ce matin.

— Les coups de fil sont réguliers ?

— C'est le troisième en une semaine.

Je retourne en grandes enjambées dans le bureau. Anatole est sur le pas de la porte.

— Que fais-tu ? s'inquiète-t-il, en me voyant décrocher le téléphone.

Nathan

Sara, décroche, bordel !

Merde !

Excédé, je raccroche pour la cinquième fois, pour rappeler tout de suite derrière. La sonnerie retentit une fois, deux fois... *Bon sang, mais où est-elle ?* Je raccroche en jurant. Je veux bien croire qu'elle m'en veuille, toutefois ce n'est pas le moment de jouer à l'épouse offusquée ! Je lui laisse un message sur son répondeur en lui ordonnant de me rappeler immédiatement.

Je jure que si je mets la main sur elle, je lui flanquerai la fessée de sa vie ! Elle est complètement inconsciente !

J'ai une hésitation avant de composer le numéro de téléphone d'Henri.

— Tu as décidé de m'appeler pour t'excuser de ton attitude ?

— Sara est avec toi ?

— Non. Elle ne se réfugie pas toujours dans mes bras dès que vous vous disputez.

— Elle a quitté l'hôpital peu avant midi. Elle a menti à ses amis en prétendant que je l'attendais sur le parking pour la raccompagner à la maison.

Il est quatorze heures. Henri n'a plus envie de plaisanter.

— Tu as essayé de l'appeler ?

— Elle ne décroche pas.

Je lui rappelle assez sèchement que nous en sommes en Angleterre et qu'elle n'a pas un sou en poche.

— Si tu lui aboies dessus comme tu me parles, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ne te rappelle pas !

Je serre les mâchoires pour ne pas répliquer, car j'ai besoin de lui. Sara l'apprécie et il est très probable qu'il ait raison : elle me filtre. Je me moque qu'elle soit en colère contre moi, elle n'aura qu'à déverser tout son venin

quand nous aurons quitté ce pays et que je la saurai en sécurité. La police est peut-être sur l'affaire, mais je ne compte pas attendre que les frères Aberline décident brutalement que l'argent ne leur suffit plus.

Mes doigts se crispent sur le volant. Décidément, rien ne se passe comme prévu avec cette femme ! J'aurais dû la laisser s'en aller quand elle me l'a demandé. Pourquoi ai-je tant insisté pour qu'elle accepte ma proposition ? *Parce qu'elle te plaît. Parce que plus elle se refusait à toi, plus tu la voulais.* J'ai réagi comme un gamin capricieux qui pique sa crise pour avoir un jouet. Et maintenant ? Nous sommes mariés. Je baisse machinalement les yeux vers mon alliance : un simple anneau. *J'ai carrément déconné !* Qu'est-ce qui m'arrive ? Dès qu'elle est dans les parages, je suis incapable de réfléchir posément. Cette demande en mariage... Elle m'avait paru comme la meilleure solution sur le moment. *Quel débile tu fais ! Te voilà marié avec une femme qui te fuit comme la peste !*

En même temps, je ne l'ai pas volé.

Et merde ! Tu parles d'une relation sans prise de tête !

La sonnerie de mon téléphone me ramène à la réalité. Henri a contacté l'hôtel où Amaury et Sara ont dormi la nuit dernière. Selon la réceptionniste, elle se trouverait en ce moment même dans sa chambre. Je pousse un profond soupir de soulagement. Je me suis fait du mouron pour rien. Tant mieux. Il me donne l'adresse et les indications pour le rejoindre.

— Honnêtement, je ne sais pas pourquoi je t'aide... Si tu la blesses encore, je te jure que je te fous mon poing dans la tronche !

Je ne doute pas qu'il le ferait.

— Je vais me rattraper.

— Tu as plutôt intérêt ou je ferai en sorte que Sara t'oublie définitivement ! Et notre amitié, tu pourras te la carrer où je pense !

— Je sais que j'ai merdé, inutile de me le rappeler.

— Content de l'entendre.

Moins de vingt minutes plus tard, je cogne doucement à sa porte de chambre. Je me passe une main dans les cheveux, mais je sais que rien ne pourra réparer les ravages de la nuit. Encore une première : d'ordinaire, je me présente toujours impeccable devant mes maîtresses. Un simple coup d'œil dans le miroir du couloir me fait grimacer. Pas étonnant que la réceptionniste ne m'ait pas reconnu, personne ne le pourrait...

La porte s'entrouvre. Sara n'est pas surprise de me voir. Je soupçonne

Henri de l'avoir contactée et convaincue de ne pas me claquer la porte au nez.

Bien que la fatigue se lise sur son visage, elle est toujours aussi charmante dans une robe à bretelles. Devant son silence, je me force à parler d'une voix calme :

— Nous devons discuter.

Non, ce n'est pas ce que je veux. J'aimerais la balancer dans la voiture et foncer à l'aéroport, mais je doute que des manières d'homme de Cro-Magnon me fassent gagner des points. Encore une nouvelle ligne à ajouter sur ma liste des choses inhabituelles.

Contre toute attente, elle relève la tête et s'écarte pour me laisser passer. C'est plutôt bon signe. Je m'attendais à des cris, des insultes et des vases en pleine tête... Je vérifie discrètement l'heure à ma montre. Il nous reste moins deux heures pour prendre notre vol. Je dois encore la convaincre de me suivre, et ce n'est pas une mince affaire.

Soudain, un détail me frappe : il n'y a qu'un lit double. D'un coup d'œil circulaire, je vérifie la présence d'un canapé, d'une chauffeuse ou d'un autre meuble qui aurait pu servir de couchage. Il n'y a rien, et le lit est défait... Sara suit mon regard et me défie de poser la question qui passe en boucle dans ma tête. La jalousie me fait bouillir, mais la raison m'ordonne de me taire.

— Je t'écoute.

Je tique. Elle me tutoie.

— Je suis ta femme, à présent, pas une maîtresse qu'il faut que tu gardes à distance. En conséquence, à partir de maintenant, plus de vouvoiement entre nous.

Elle n'attend aucun débat sur ce sujet. Je préfère autant ne pas m'arrêter là-dessus. Me disputer avec elle ne m'aidera pas à la mettre dans ma voiture.

— Très bien.

Elle cligne des yeux, décontenancée par cette victoire rapide. Elle croise les bras sur sa poitrine pour se donner une contenance.

— Donc, je t'écoute, de quoi veux-tu me parler ? De ton enfant, de ta relation bizarre avec Kessy ou tu préfères commencer par m'expliquer pourquoi tu m'as volé la clef USB ?

Elle me fixe droit dans les yeux, sans ciller. Elle tient bon mais je pressens qu'elle n'est pas loin de laisser éclater sa colère. Je me revois plusieurs semaines en arrière tandis qu'elle me toise dans sa petite robe blanche. Elle n'avait pas mâché ses mots pour me confier ce qu'elle pensait des hommes dans mon genre : des êtres arrogants et imbus d'eux-mêmes, des calculateurs et

des égoïstes qui manipulent leur monde pour assouvir des besoins qu'ils ne sont pas capables de combler avec leurs dix doigts. Je sens que je vais y avoir droit à nouveau.

— « Voler » n'est pas le terme que j'utiliserais...

— Ne joue pas sur les mots. Tu cherches à protéger Kessy. Ce sera toujours elle en premier.

Encore cette histoire !

— Non. Si je te l'ai prise, c'est pour la mettre en lieu sûr. Tu avoueras qu'il n'y a rien de plus facile que de chaparder un sac à main. J'ai mis la clef dans un coffre en attendant qu'on rentre en France.

Elle n'arrive visiblement pas à déterminer si je mens ou si je lui dis la vérité.

— J'admets que j'aurais dû t'en parler, mais si je te l'avais demandée, tu aurais été sur la défensive, comme maintenant. Contrairement à ce que tu peux penser, je n'ai pas cherché à la protéger.

— Vous avez un enfant ensemble, c'est déjà amplement suffisamment pour *penser* que tu veuilles la protéger. Mettre la mère de son fils derrière les barreaux, ça risque de faire tache dans un C.V.

— D'une, rien ne prouve encore que c'est bien mon fils. Elle a pu tout manigancer, ce ne serait pas la première fois. J'ai été... surpris, mais le plus simple est encore d'attendre les résultats d'analyse.

Certes, je n'ai pas suivi le protocole de récolte, mais je suis persuadé que Grand-père saura se débrouiller avec mon échantillon de salive au fond du pot à crayons.

— De deux... Quand vas-tu donc te décider à me faire confiance ?

— Quand tu me considéreras comme un être humain à part entière. Et puis, que feras-tu si la police prouve que c'est Kessy qui est derrière tout ça ? Je ne me suis pas cachée pour leur dire qu'elle ne m'appréciait pas ! Évidemment, quand j'ai voulu le leur prouver, ma clef avait disparu !

— Cela ne signifie pas que c'est elle qui a provoqué l'accident. Il serait préférable d'attendre les résultats de l'enquête. Je n'aimerais pas savoir que j'ai séparé une mère de son enfant pour une mauvaise raison.

— L'accident est survenu juste après le mariage ! Il n'est pas question qu'elle s'en tire à si bon compte ! Je compte bien aller voir la police avec la clef.

Peu importe ce que je dirais, elle n'en démordra pas. *Laisse-la penser ce qu'elle veut. Après tout, il vaut mieux qu'elle diabolise Kessy plutôt qu'elle*

apprenne que deux meurtriers récidivistes sont dans la nature...

— Très bien. Si c'est ce que tu veux faire, alors allons chez moi la chercher.

Une fois dans la voiture, je fonce à l'aéroport.

Elle hésite. Je lui laisse quelques secondes de réflexion.

— D'accord, je veux bien te faire confiance... mais je veux savoir. Est-ce que tu l'as aimée... Kessy ?

La question me prend totalement au dépourvu. Elle et moi avons vécu quelque chose de fort, il y a de nombreuses années, alors que nous étions encore très jeunes tous les deux. Cependant, la relation que nous avons entretenue en France, quand nous nous sommes finalement retrouvés à Paris, n'avait rien de très glamour. Du sexe, rien que du sexe. Partout. Souvent. Très souvent. Peu importe l'heure, peu importe l'endroit. J'avais quitté une jeune fille en passe de devenir magnifique, j'avais retrouvé une déesse. Elle n'avait pas de tabou pour moi. Elle était prête à mettre des femmes dans mon lit pour me combler. Nous avons vécu des moments difficiles à bâtir tous les deux nos carrières... Le sexe était une échappatoire. Tout allait bien entre nous.

Avant qu'elle n'exige un gosse.

Sara ne sait pas comment interpréter mon silence.

— Est-ce que tu l'aimes encore ? insiste-t-elle.

Elle redoute ma réponse.

— Non. Il y a une époque où j'ai eu des sentiments pour elle, mais c'est de l'histoire ancienne.

Elle m'observe intensément. Je déteste quand elle fait ça. J'ai l'impression qu'elle est capable de lire en moi et d'y trouver tous mes secrets enfouis. Elle accuse la nouvelle sans un mot. Je ne veux pas lui mentir là-dessus. Elle sait que Kessy a été une femme à part dans ma vie, le nier ne ferait que la conforter dans le fait que je n'ai aucun scrupule à lui mentir.

— Que feras-tu si cet enfant est le tien ?

— Honnêtement, je n'en sais rien.

— Tu n'es pas ton grand-père...

Non c'est sûr, mais cela ne change rien. J'ai beau tourner et retourner la question, mis à part donner une pension alimentaire, je ne vois pas ce que je pourrais faire pour ce petit. Je ne me vois pas non plus rattraper le temps perdu ou m'intéresser à ce qui lui arrive. Je ne suis pas le genre de père à aller aux kermesses de l'école, à sympathiser avec d'autres parents ou organiser des sorties en famille... Je n'ai rien connu de tout ça. Je ne sais pas faire. De toute

façon, mon travail m'empêchera d'être présent. Il finira par me détester, comme j'ai détesté Grand-père. Il vaut peut-être mieux qu'il ne me connaisse pas.

— L'amour n'est qu'un sentiment temporaire. Il disparaît à la moindre déception ou contrariété. Il ne reste alors que les rancœurs et l'amertume. Ce gamin ne sera pas heureux avec moi.

J'ai parlé à voix haute sans m'en rendre compte. Sara prend doucement place sur le lit. Je m'en veux de lui avoir montré cette facette de ma personnalité.

— Finalement, tu n'es pas aussi insensible que ça...

Un silence s'abat entre nous, avant qu'elle ne le rompe de manière un peu trop brutale :

— Je veux que nous habitons ensemble.

— Pardon ?

Elle a le chic pour passer du coq à l'âne. Je secoue la tête.

— Nous en avons déjà parlé, il me semblait que tout était clair sur ce point.

— D'ici peu, je vais devoir prévenir mes parents que, d'une, j'ai divorcé et que, de deux, je me suis remariée dans la foulée avec un homme qu'ils ne connaissent pas. Si je dois, en plus, leur expliquer que nous vivons séparément, ils risquent d'avoir une crise cardiaque.

— Tu es une grande fille, tu n'as pas à te justifier.

— Nathan, je ne suis pas en train de marchander avec toi, et je ne te demande pas non plus qu'on dorme dans le même lit. Je veux juste qu'on ait au moins l'air d'un couple normal pour des personnes extérieures.

Changer une habitude, c'est comme accepter que cette femme prenne une plus grande place dans ma vie. L'effort me coûte mais j'accepte. J'ai une petite victoire en constatant son étonnement, elle ne s'attendait visiblement pas à triompher aussi rapidement sur deux fronts.

— Nous parlerons des autres changements plus tard, un avion nous attend. J'ai commandé deux billets pour Palerme. Nous partons en lune de miel en fin d'après-midi.

Elle est trop stupéfaite pour dire quoi que ce soit.

— Tu plaisantes, j'espère ? Tu veux partir d'ici alors qu'Amélia est à l'hôpital et qu'une enquête est en cours pour l'accident ?

— J'ai pris les dispositions nécessaires pour que tes amis soient rapatriés en France, quand les autorisations seront délivrées. Quant à l'enquête, nous ne pouvons pas faire grand-chose de plus de toute façon. J'ai eu le temps de

retenir les premiers numéros de la plaque. J'ai donné cette information à la police, elle fait actuellement des recherches.

— Je ne peux pas partir ! Ce serait... mal venu de ma part. Amélia... elle... a perdu son bébé dans l'accident.

Elle n'ose plus me regarder.

— Je ne peux pas l'abandonner pour partir en voyage...

Il faut pourtant qu'on parte !

— Amélia n'est pas toute seule, elle a Amaury. Elle sait que tu n'y es pour rien et elle ne veut pas que tu culpabilises.

— Quel genre d'amie serais-je si je partais dans un moment pareil ?

— Tu seras plus un poids pour eux. Ils ont besoin d'être seuls pour faire ce deuil. Tu pourras toujours les appeler sur place.

— Je ne sais pas...

— Je les ai déjà mis au courant. Ils s'inquiètent pour toi. Ils m'ont demandé de te changer les idées.

— C'est bien du Amélia tout craché...

Son pied droit s'agite nerveusement. Elle hésite toujours. Alors, je sors mon dernier argument : le magazine que j'ai acheté dans une librairie en venant ici. La couverture m'irrite les yeux, mais je m'efforce de ne rien montrer. Sara est à moi et à personne d'autre. Je réagis comme un gamin qui ne veut pas prêter sa petite voiture préférée, et je m'en fous royalement. Dès qu'Henri s'approche d'elle, je ne peux pas m'empêcher de montrer les crocs.

Quand je le lui tends, elle se met à rougir violemment.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Il ne s'est rien passé... Il était très tard, je voulais manger quelque chose et...

— Je te crois.

Même si ça me coûte de ne pas la harceler de questions, je compte jouer les maris confiants. Une nouvelle dispute ne va pas régler nos problèmes.

Je jette le torchon à la poubelle.

— Depuis des années, je m'efforce d'avoir une réputation sans faille et, quelques heures à peine après mon mariage, ma femme fait déjà la une de la presse à scandales. Je résiste mal à l'envie de te balancer sur mes genoux et de claquer ton joli petit cul.

Elle a un sourire malgré la situation.

— Grand-père va faire des bonds...

Si elle savait !

— Voilà pourquoi nous partons en lune de miel. Je compte bien faire

oublier ces photos en leur démontrant à tous que nous nageons dans le bonheur.

Si Grand-père m'entendait, il rirait à gorge déployée. Mais il n'est pas là, et les sourcils froncés de Sara me rappelle qu'elle n'y croit pas vraiment. Or, si je n'arrive pas à la persuader qu'elle a fait le bon choix, je ne risque pas de convaincre le reste du monde.

De plus, Henri n'attend qu'une faiblesse de ma part pour déployer tout son attirail de séduction.

Je n'ai pas d'autre choix, je vais devoir séduire ma femme.

Sara

La vache !

J'écarquille les yeux de stupeur en franchissant la baie vitrée, qui donne un accès direct à une terrasse immense, qui elle se termine par une magnifique piscine équipée d'un bain à remous. La nuit est tombée depuis plusieurs heures mais des lumières extérieures éclairent un terrain clôturé et arboré de palmiers. Autour de moi, de grosses colonnes en pierre soutiennent la toiture de la terrasse, qui est plus grande encore que le rez-de-chaussée de la maison d'Amélia ! Sur un côté, une table ronde avec ses chaises en fer forgé blanc donne une note particulièrement romantique à l'ensemble.

Je me tourne pour admirer une nouvelle fois la villa incroyable qui s'étale sous mes yeux. Nathan prend un malin plaisir à me voir aussi émerveillée.

— Alors, déçue d'avoir épousé un homme riche ?

Je lui tire la langue comme une gamine effrontée.

— J'admets que cela a certains avantages. Elle est à toi ?

— Oui. Payée avec mes propres deniers.

Il en est tout fier. Je souris de toutes mes dents. J'aime ce Nathan-là. Depuis plusieurs heures, j'ai le sentiment qu'il fait tout pour me faire oublier le drame d'hier soir. Il est gentil, attentionné. *Drôle*. Rien à voir avec Monsieur-costume-trois-pièces que j'ai eu l'infime honneur d'épouser. J'ignore la raison de ce changement soudain, mais je ne m'en plaindrai pas et je ne veux pas savoir. Chacun de ses sourires, chacun de ses rires me rendent heureuse. Je ne demande pas plus, si ce n'est...

Mon ventre anticipe ma question. Durant le trajet en avion, je n'ai pas osé avaler un morceau de peur de vomir sur mon voisin d'à côté. Résultat, je meurs littéralement de faim !

Nathan se moque de moi, puis m'invite à aller prendre une douche pour me

détendre un peu, le temps qu'il prépare quelque chose à grignoter. J'écoute ses directives pour me rendre à la salle de bains en fronçant les sourcils. Y'a combien de pièces au juste, ici ?

— Tu veux une boussole ? me taquine-t-il.

— Je devrais pouvoir m'en sortir. Si tu vois que je ne suis pas revenue d'ici une heure, appelle la police.

Ma plaisanterie tombe à plat : il a froncé les sourcils.

— Heu... Ouais. Bon, je vais me laver...

Il attend mon départ, sans un mot. Pendant une seconde, je crains d'avoir brisé la magie de ces dernières heures. Décidément, Monsieur-costume-trois-pièces n'est jamais très loin.

Je lui réclame un sac-poubelle et des élastiques afin de protéger mon plâtre sous l'eau, et je pars à l'aventure dans cette grande maison.

Je me fige devant l'une des peintures qui décorent les murs. Encore un portrait de femme. Jolie, évidemment. Cette fois-ci, elle est de face. Un visage rond, des yeux rieurs, une bouche sensuelle...

— Elle n'est pas de moi et je ne la connais pas, me susurre Nathan dans l'oreille.

Ses bras se referment autour de moi et il me pousse contre lui. Si ses baisers dans mon cou ont pour but de me faire oublier le portrait, cela fonctionne très bien. Je frotte mes fesses contre lui jusqu'à ce que son érection soit palpable. Un grognement de satisfaction lui échappe et il plaque nos hanches l'une contre l'autre. La sensation est merveilleuse. Je me presse un peu plus et je laisse ses mains partir à l'assaut de mes seins puis de mon entrejambe. Je suis collée à lui et il me caresse de la plus délicieuse des manières. Il sait si bien s'y prendre qu'en moins de deux, je suis déjà en train de gémir de plaisir.

— Viens là.

Il me tire vers un canapé et me force à m'asseoir sur lui. Il m'écarte au maximum les jambes et je me laisse aller contre son torse, totalement offerte à ses caresses. Ses doigts se faufilent en moi et titillent mon clitoris.

— Je veux t'entendre jouir. Fais-le pour moi.

Sa voix chaude et terriblement sensuelle me libère de mes dernières réserves. Je ne pense plus à rien d'autre qu'à ses doigts qui me procurent du plaisir. Mon corps est vite pris de soubresauts. Je m'empare de sa main pour la frotter plus fortement sur mon sexe.

— Plus fort ! Plus fort !

Nathan me murmure ses questions. Il me demande ce que je veux.

Mon bassin se soulève avec frénésie. Je me frotte contre cette main qui me procure de violents frissons. Je voudrais sentir son sexe en moi, qu'il me malmène, mais Nathan n'est pas décidé à quitter ce fichu canapé ! Cette frustration me fait pousser un cri. Au lieu de répondre à ma demande, il ajoute un doigt de plus dans mon vagin. Je suis ouverte au maximum, la tête renversée en arrière, subissant les assauts brutaux d'une main capricieuse.

— Nathan ! Nathan !

Quand l'orgasme me submerge, je pousse un cri libérateur.

— Tu es la première femme à pénétrer dans cette maison, m'informe-t-il après que j'ai repris mes esprits.

— Vraiment ?

C'est idiot mais je suis heureuse de l'apprendre.

— C'est mon île déserte, si tu préfères. J'aime cette ville, elle m'inspire. Dès que j'en ressens le besoin, c'est ici que je viens me ressourcer.

— Alors, il va falloir inaugurer toutes les pièces. C'est un principe !

Son rire réchauffe mon cœur. Nathan est terriblement sexy quand il accepte de retirer son air peu commode. C'est tellement rare que je compte bien faire tout ce qu'il faut pour qu'il ne le reprenne pas de tout notre petit séjour.

— Je vais te laisser quelques minutes. Je dois prévenir Bérénice que je ne serai pas présent au bureau pendant quelques jours supplémentaires. Je tiens à lui donner mes directives.

Je file sous la douche sans attendre. Je regrette déjà son absence. Je suis persuadée que vu l'état dans lequel je l'ai laissé, il m'aurait prise sous le jet d'eau. Cette pensée m'émoustille. Je tends l'oreille dans l'espoir de l'entendre arriver mais je demeure seule quelques minutes de plus. Mince. Quand je reviens dans le salon, Nathan n'est pas là. Sa voix me parvient d'une pièce adjacente. Il est assis derrière un immense bureau. Monsieur costume-trois-pièce est de retour... sans le costume. Quel visage sérieux ! Rien à voir avec celui qui me souriait quelques minutes plus tôt.

Apparemment, les propos de Bérénice le contrarient. Il la rabroue durement. Je songe une seconde à rebrousser chemin, puis une autre idée me vient en tête. Je me baisse et m'avance à quatre pattes pour passer sous le bureau. Lentement, je m'insère dessous tout en défaisant le bouton du pantalon de Nathan, puis sa fermeture Éclair. J'ai au moins réussi à capter toute son attention. Il ouvre la bouche pour parler, mais se retient au moment où Bérénice continue ses explications quant à un problème de livraison. Peu

m'importe, car d'où je suis, personne ne peut me voir. Je sors le sexe de Nathan de son antre et je commence à le masturber dans un lent mouvement de va-et-vient. Il se trémousse sur son siège et profite d'une disparition temporaire de Bérénice pour me gronder.

— Sara, les règles !

— Tu les as enfreintes au moment même où tu as fait déposer mon string au travail. Personne ne peut me voir. Et puis, maintenant je suis ta femme, pas l'une de tes maîtresses ! Alors, tais-toi et laisse-moi faire !

Sa surprise est à la hauteur de ma détermination.

Bérénice n'est partie qu'une dizaine de secondes. Je me mords les lèvres pour ne pas rigoler alors que je le sens tendu, attentif à ne pas montrer le moindre signe de faiblesse. Pourtant son excitation se fait sentir. Je le suce doucement, en de longues caresses. Ses mains se sont crispées sur les accoudoirs de son fauteuil. Il essaye tant bien que mal de poursuivre sa discussion avec la première d'atelier. Il contrôle sa respiration. Fâchée, je m'active davantage sur sa verge, aspirant son prépuce ou le suçotant.

— Qu'en pensez-vous, Nathan ?

— C'est... très bien. Continuez comme ça.

Je suis sûre que ce n'est pas vraiment à elle qu'il s'adresse. Je me retiens de rire. Si Bérénice savait que son patron est en pleine fellation, elle en serait probablement très choquée. Heureusement, je compte sur le self-control de mon cher époux pour ne pas nous trahir.

D'ailleurs, il a rapidement retrouvé la maîtrise de sa voix. Mince ! Comment peut-il y parvenir alors que j'ai sa verge entre mes lèvres ?! Agacée, je recommence à le sucer pour bien lui rappeler ma présence.

— Nathan... ? Vous m'avez entendue ?

Il sursaute et je souris de satisfaction. Finalement, il n'est pas aussi doué pour feindre l'indifférence. Il me plaque une main sur la tête pour me forcer à ne plus bouger. D'accord, ma tête est bloquée, mais j'ai toujours ma langue. Alors, j'entreprends de le sucer comme je sucerais une glace à la vanille.

— Nathan, est-ce que tout va bien ?

Il remue sur sa chaise.

— Je... oui. L'avion m'a un peu retourné l'estomac, un peu de repos et ça devrait aller.

— Très bien. Je vous recontacte demain.

— Oui, oui. Faisons ça.

— Bonne soirée.

Il coupe la communication précipitamment avant de se laisser aller contre la chaise et de ramener mon visage vers son sexe dressé. Son sourire m'incite à reprendre ma succion. Après quelques minutes, je l'entends souffler, gémir. Mon prénom filtre entre ses lèvres, m'incitant à accélérer la cadence. Sa verge s'enfonce dans ma bouche et heurte mon palais. Je me repositionne pour mieux l'avalier. Lui a fermé les yeux, la tête en arrière ; il soulève son bassin dans des mouvements de plus en plus rapides.

— Oh ! Sara ! Bon sang, n'arrête pas !

Je m'extirpe pourtant de ma cachette pour m'asseoir sur son bureau. Là, j'écarte les cuisses au maximum, dans une attitude des plus provocantes. Mes pieds reposent sur ses accoudoirs. Non seulement je l'empêche de fuir, mais il a une vue imprenable sur mon sexe en feu.

Son regard glisse sur moi, sur ma poitrine, sur mon ventre dénudé. Je sais qu'il me veut, et cette pensée me donne envie de jouer un peu plus avec lui. Je glisse un doigt dans ma fente et je commence à me caresser, en le regardant droit dans les yeux. Le spectacle lui plaît, sa main s'est posée sur sa verge et il se caresse aussi en me regardant prendre mon plaisir.

N'y tenant plus, il m'attrape les fesses et la seconde suivante, je me retrouve empalée sur lui. Le plaisir est intense. Je gémis comme une folle.

— C'est ça que tu veux ? me demande-t-il, avec un sourire.

Je glisse mes bras autour de son cou. Mon plâtre ne me facilite pas les choses mais j'y parviens quand même.

— Pas exactement, minaudé-je.

Avant qu'il m'interroge, je lève mon bassin et je m'enfonce plus profondément encore sur son sexe érigé. Je ferme les yeux, en proie aux plus délicieuses des sensations. Puis, je commence à le chevaucher, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Son souffle s'accélère.

— Oh, Sara !

Cependant, il ne compte pas se contenter de ça. Il me bouscule et m'ordonne de me rendre sur le canapé en cuir marron installé à quelques pas de là.

— Mets-toi à quatre pattes.

Je m'exécute, impatiente de le retrouver. Nathan se positionne derrière moi, dépose un millier de baisers dans mon cou, pour enfin approcher son gland de mon sexe offert. Dans un mouvement d'une lenteur orgasmique, il me pénètre. Un peu, avant de se retirer. Par trois fois, il fait le même manège. Ma frustration est à son comble.

— Nathan, viens !

Il ne m'écoute pas. Il continue ses lentes pénétrations en rigolant dans mon cou. Je comprends rapidement ce qu'il a en tête. Nathan n'est pas homme à se laisser dominer par une femme. Il me le fait savoir en amplifiant mon désir à son paroxysme. Sa langue trace des sillons de feu sur ma peau et m'arrache de petits cris enjoués.

— Je veux t'entendre.

Soudain, il s'enfonce en moi sans prévenir. Le plaisir m'envahit et je ne retiens pas mes gémissements. Ses mains remontent sur mes épaules et s'y accrochent. Je bouge mon bassin, l'invitant à recommencer. Chaque coup de reins manque de me faire perdre l'équilibre. Bientôt, je ne pense plus à rien, subissant avec bonheur ses pénétrations de plus en plus sauvages. Ma tête bourdonne, je suis prise de vertige. Le plaisir grimpe, je gémiss de plus en plus fort. Alors que l'orgasme n'est plus très loin, il me soulève, me rallonge le dos sur le canapé et me soulève les chevilles sur ses épaules.

Ses pénétrations reprennent, de plus en plus vite. Nos souffles se mêlent. Un râle puissant s'échappe de sa gorge tandis qu'une vague de chaleur m'emporte vers l'orgasme. Nous jouissons ensemble.

Quand enfin nos corps se sont apaisés, je l'embrasse tendrement. Il m'ébouriffe les cheveux avant de me tapoter une joue.

— Tu es impossible !

Il me claque une fesse avant de la caresser.

Je me relève mais ses mains me ramènent à lui. Il se frotte contre moi et je sens peu à peu son sexe se dresser à nouveau.

— Je suis peut-être impossible mais toi, tu es insatiable.

Il me pousse vers un buffet et me fait m'y pencher. Je lui obéis, avide de connaître ce qu'il a derrière la tête. Il écarte mes fesses, installe sa verge entre elles et les resserre afin que je l'emprisonne. Dans des mouvements lents, il commence à se masturber contre moi. Ce contact me fait frémir. Je l'accompagne avec de légers mouvements du bassin.

— Tu m'oublies...

Il me plaque brutalement contre lui, me pénétrant par la même occasion. La surprise et le plaisir me font pousser un cri aigu.

— Tu as vraiment un corps magnifique.

Il me caresse les seins pendant qu'il entame un lent mouvement de va-et-vient. Les mains sur mes hanches, il m'assaille bientôt de coups de boutoir qui m'écrasent contre le meuble. Ses mains glissent dans mes cheveux et les

agrippent. Son érection est si énorme en moi que je suis incapable de faire autre chose que de subir. Et j'aime ça. J'aimerais qu'il s'enfonce encore plus loin, encore plus fort, encore plus vite !

Je crie et je perds pied. Au souffle de Nathan, je comprends qu'il va bientôt m'inonder. Aussi, j'essaye de me libérer de son étreinte et je m'empale comme une folle sur sa verge jusqu'à ce qu'il ne se retienne plus. Ses doigts s'enfoncent dans mes hanches et il me tire une dernière fois contre lui. Dans un râle bruyant, il est emporté dans l'orgasme. Il est si puissant que je sens son sexe pulser à l'intérieur de moi. J'en ai le souffle coupé.

Un rire nerveux le secoue et il s'écroule sur mon dos.

— Sara... Bon dieu... C'était divin !

Ces mots me surprennent. C'est la première fois qu'il se confie.

Nathan

Sara me lance un clin d'œil coquin par-dessus son épaule avant de disparaître dans le couloir. Je me laisse tomber sur ma chaise en retenant difficilement un petit rire. Pourvu que Bérénice n'ait pas compris ce qui se passait...

Mes règles... Oui, c'est vrai, je les ai enfreintes avec un bout de dentelle. J'avais besoin de savoir qui était Sara. Sa réaction m'a prouvé que je pouvais lui faire confiance. Et maintenant ? Je suis dans cette maison, avec elle, pour plusieurs jours. Certes, je n'ai pas envie qu'elle creuse plus loin sous ma carapace, mais je ne me vois pas non plus la baiser vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour éviter les blancs ou les discussions anodines. De toute façon, j'ai beau avoir une bonne résistance physique, je ne suis pas un dieu.

Allez, fais un effort, Mervine ! Facile à dire. Rien qu'avoir une relation « normale » me demande des *efforts* surhumains. Je n'aime pas parler de moi. Me confier, c'est comme tendre un bâton pour se faire battre. Il y en a toujours un pour s'en saisir et le brandir dès que l'opportunité de blesser se présente...

Je jette un coup d'œil à mon téléphone. Il y a un message d'Anatole. Grand-père est rentré, éprouvé, de son rendez-vous. Il n'a pas grand-chose à m'apprendre de plus, si ce n'est que la porte du bureau reste obstinément fermée depuis plusieurs heures. *Au moins, il est vivant.* Vu les hommes en face de lui, il aurait aussi bien pu ne plus jamais revenir.

Je ne sais plus quoi penser de lui. J'ai un mal de chien à l'imaginer en train de s'intéresser à ma carrière ou me filer deux-trois coups de pouce dans

l'ombre en brandissant son chéquier. *Quoique...* Maintenant que j'y pense, cela pourrait expliquer comment j'ai réussi à chaque fois à garder in extremis ma misérable chambre de bonne, à me nourrir ou à payer mes factures. Kessy mentait : l'argent toujours miraculeux de ses cachets avait probablement pour origine d'autres poches plus remplies...

J'ai tellement haï cet homme qu'il est dur de penser qu'il puisse en être autrement aujourd'hui.

Sara

De nombreuses bougies sont allumées sur la terrasse. Elles n'y étaient pas avant. Je suis les indices pour découvrir que la table est mise et qu'un grand chandelier l'ornemente. Nathan s'est changé lui aussi. Il est à tomber. La chemise blanche contraste avec son teint légèrement hâlé. Dans ce décor fabuleux, mon cœur manque un battement. J'ai du mal à croire que je suis bien à ma place ici. J'ai presque peur que, d'un instant à l'autre, tout s'effondre et que je ne me réveille dans la chambre d'hôtel...

Il me fait signe d'approcher et m'aide à m'asseoir. J'éclate de rire quand j'aperçois des biscuits secs dans mon assiette.

— Le frigo est vide ou c'est une façon peu délicate de me dire de me mettre au régime ?

— Il n'y a rien que je changerais chez toi.

Ce compliment me fait taire et me perturbe quelque peu : je ne sais pas comment l'interpréter.

Je prends le premier gâteau dans mes mains et le reluque.

— Il est périmé ?

— Pas si tu le manges maintenant.

Il me regarde pendant que je mords dedans. Je repose finalement mon repas pour avaler une gorgée d'eau. La nuit dernière, j'ai passé plusieurs heures à fouiller une nouvelle fois le Web à la recherche d'informations sur lui. Il y en a peu. Celles qu'il a daigné me donner ne me permettent pas vraiment de le comprendre. Pas que je me moque de connaître son groupe de musique préféré ou le dernier film qu'il est allé voir au cinéma, mais j'ai besoin de savoir *qui* il est. Et je ne pourrai le savoir que s'il accepte de me parler à cœur ouvert.

— Je n'aimerais pas être à la place de ce biscuit...

Machinalement, je baisse les yeux vers mon assiette. Tout à mes pensées, je

ne me suis pas rendu compte que je suis en train de l'émietter. J'essuie mes mains, je n'ai plus vraiment faim. Je n'ai pas non plus envie de gâcher une soirée qui s'annonce meilleure que les précédentes.

Un silence pensant s'installe entre nous. Nathan me scrute avec attention, avant de se lever. Je le regarde déboutonner sa chemise et retirer son pantalon. Son corps est splendide. Je ne sais vraiment pas comment il parvient à s'entretenir autant avec les horaires qu'il cumule. Ni une ni deux, il plonge dans l'eau avec toute la grâce d'un nageur confirmé, pour refaire surface plusieurs mètres plus loin.

— Allez, viens donc !

— J'ai un plâtre, je te le rappelle.

— Je ne te dis pas de piquer une tête.

Il me désigne du menton la zone des marches où je devrais avoir pied.

— Elle est chaude...

Je m'approche à petits pas et me penche pour vérifier l'information. Nathan apparaît brusquement devant moi. Un bras entoure ma taille et son corps massif se colle au mien.

— Tu es trempé !

— Dois-je me faire pardonner ?

Son sourire est taquin.

— Parce que tu crois qu'un baiser va changer quoi que ce soit ? répliqué-je, un brin amusée.

— Qui te dit que je vais me contenter d'un seul baiser ?

Ces mots me font frissonner. Cet homme est féroce et sexy. Mais au lieu du baiser promis, sa langue me caresse les lèvres. La sensation est délicieuse. Avec un soupir de bonheur, j'entrouvre la bouche pour m'abandonner.

— Tu es si douce...

Il enfouit une main dans mes cheveux et sa langue se lie à la mienne dans une danse des plus intimes, chaude et sensuelle. Presque amoureuse. Je me crispe involontairement. Je dois chasser cette pensée de ma tête ! Nous avons beau être en lune de miel, je dois prendre les jours qui viennent pour ce qu'ils sont : une jolie mise en scène.

Je le repousse, toute excitation retombée.

— Je suis... juste un peu fatiguée.

Un nouveau silence s'installe entre nous. Nathan me scrute avant de reculer d'un pas. La magie du moment a disparu, laissant place à un profond malaise.

— Tu devrais aller te reposer. Demain, nous devons être en forme pour

donner le change. Ta chambre est au bout du couloir sur la gauche.

Je m'extrais de la piscine sans un regard en arrière.

Seule au fond de mon lit, je garde longtemps les yeux ouverts dans l'espoir qu'il me rejoigne. Mais ma porte ne s'ouvre pas.

Le cœur serré, je me laisse emporter par le sommeil.

Nathan

— C'est une plaisanterie ? Il va nous suivre sans arrêt ? Mais je croyais qu'il ne prendrait que deux ou trois photos !

J'enserme ses doigts dans les miens pour l'empêcher de fuir, puis je l'entraîne vers le photographe, qui nous attend sur la plage.

— Je ne veux rien laisser au hasard. Souris et n'oublie pas que nous sommes les plus heureux du monde.

Un voile assombrit ses traits. Contrairement à Kessy, elle n'est pas douée pour jouer la comédie. Alors, j'essaye de lui parler, de lui dire à quel point elle est belle, mais ces mots ne semblent avoir aucun effet ce matin. Sara n'est pas une femme qui se contente d'illusions.

Adam Bangoura nous accueille avec un sourire aimable. L'homme à la peau chocolat regroupe toutes les qualités que j'apprécie : discret et peu bavard. Sa poignée de main est ferme et il a la délicatesse de ne pas perdre du temps en séduction déplacée envers la femme qui m'accompagne. En prenant contact avec lui ce matin, j'ai mis les choses au clair rapidement : je suis prêt à payer une très forte somme d'argent pour la séance photos qui suivra ainsi qu'une autre pour qu'il me remette toutes les cartes-mémoire, n'en garde aucune copie et ne parle à personne de cette séance. L'offre proposée était assez alléchante pour qu'il n'ait pas hésité très longtemps. Pour lui, je ne suis qu'un riche bonhomme qui veut des souvenirs de sa lune de miel. À en juger sa réaction, il n'a pas la moindre idée de qui je suis. C'est l'avantage de ne pas exposer sa vie privée sans arrêt dans les médias.

Sara est crispée. Les premières minutes sont difficiles. Nous marchons sur le sable, nous nous asseyons, je la prends dans mes bras, mais rien ne lui fait oublier l'objectif qui est braqué sur nous.

— Détends-toi. Fais comme si nous étions seuls.

Je la rassure en lui disant que nous ne ferons pas trente-six séances. Une dizaine de clichés « volés » suffiront pour satisfaire la curiosité des gens.

Un premier sourire détend son visage quand elle découvre les cascades où Adam souhaite poursuivre le shooting.

— C'est... incroyable ! Whoua !

Elle rayonne.

— Heureux que le paysage te plaise.

J'aime la voir ainsi.

— C'est impossible de ne pas aimer ! Regarde cette eau, cette végétation ! C'est...

— ... magique ?

— Oui ! Si je n'avais pas ce plâtre, je serais déjà en train de sauter !

J'éclate de rire devant son air enfantin. Sara a tout l'air d'une enfant dans son parc d'attractions préféré ! Je la regarde se mordiller les lèvres, frustrée de ne pas pouvoir profiter de cette étendue d'eau. Elle resplendit. Je me surprends à détailler son profil, à apprécier chaque trait de son visage.

Nous passons une bonne partie de la matinée à prendre des pauses. Cela fait bien longtemps que je ne m'étais pas senti aussi détendu. Même Sara en a oublié l'objectif pour s'amuser. Elle se fait tour à tour coquine et câline, et sans la présence d'Adam, j'aurais volontiers été plus loin dans mes baisers...

Peu avant midi, nous n'avons pas moins de trois cents photos à trier. Nous passons prendre quelques courses et nous rentrons.

J'ai six appels en absence d'un correspondant inconnu. La sonnerie retentit à nouveau. Le même numéro.

— Le boulot, expliqué-je, sans laisser le temps à Sara de me dire quoi que ce soit.

Je passe sur la terrasse, tandis qu'elle se rend dans la salle de bains pour se rafraîchir.

— Mervine, j'écoute.

— *Comment as-tu osé ?! Espèce de salaud ! Tu n'avais pas le droit !*

Kessy ? De quoi parle-t-elle ? Elle est hystérique.

— Calme-toi, et explique-moi ce qui se passe.

— *Mon fils ! Je veux que tu me rendes mon fils !*

Je retiens mon souffle. *Putain.* Je ferme les yeux et tâche de garder mon sang-froid, mais mon cerveau bouillonne.

— Kessy, je te jure qu'il n'est pas avec moi.

Peut-être est-il parti chez un copain ou une copine. Peut-être avait-il juste

envie de sortir un peu et qu'il ne va pas tarder à rentrer. J'essaye des hypothèses qui tombent à l'eau. Son fils était en train de faire du skate dans un parc, tandis que sa nourrice discutait un peu plus loin. Selon cette dernière, elle n'avait tourné la tête qu'une seule fois, mais le laps de temps avait été suffisant pour le voir disparaître. Elle me le décrit comme un enfant sage, obéissant, équilibré et pas le moins du monde fugueur.

Un frisson glacé me remonte l'échine.

— Tu as essayé de contacter mon grand-père ? Il est peut-être avec lui.

— Personne ne répond !

Ce n'est pas normal. Anatole aurait dû décrocher.

— As-tu essayé son cabinet ?

— Personne ne l'a vu depuis presque trois jours !

Elle pleure ; elle ne simule pas. Et je sais qu'elle a toutes les raisons d'être morte de peur : je ne peux pas écarter la piste des frères Aberline. En écartant Sara, j'ai mis sans le vouloir en première ligne ce gamin. D'une manière ou d'une autre, ils ont dû apprendre l'existence de mon soi-disant fils.

— Appelle la police immédiatement et enferme-toi dans ton appartement. Verrouille-le et ne laisse entrer personne jusqu'à l'arrivée de la police ! Tu m'as bien compris ?

— Ne me laisse pas toute seule, je t'en prie ! Je t'en supplie ! Je n'ai pas la force... !

— Je vais appeler Henri pour...

— Non ! Je veux que tu viennes ! Nathan, c'est *ton* fils ! Tu n'as pas le droit de l'abandonner ! Tu n'as pas le droit de *nous* abandonner !

Je ferme les yeux, en proie à un sentiment violent de culpabilité.

— Très bien, j'arrive.

Je raccroche, la boule au ventre.

— Où vas-tu ?

Sara

Nathan se tourne brusquement vers moi. Je ne lui laisse pas le soin de se remettre de sa surprise. J'ai entendu les intonations de sa voix, ses mots et, surtout, j'ai compris l'identité de la personne avec qui il parlait. Kessy, toujours Kessy. Même à plusieurs heures de vol de nous, elle fait des siennes. Et Nathan accourt.

— Je dois rentrer en Angleterre. Le petit a disparu.

Bouche bée, je le regarde consulter les prochains vols disponibles pour Londres.

— Alors... tu t'en vas ? Tu me laisses ici toute seule ?

— Sara... s'il te plaît. Ne complique pas la situation.

— « Compliquer la situation » ? Tu te moques de moi ? Kessy manipule son monde, et tu le sais ! Si ça se trouve, son fils joue sagement dans sa chambre à l'heure qu'il est ! Tu ne t'es pas dit que c'était peut-être encore une ruse de sa part ?

— Kessy a beaucoup de défauts mais elle ne mentirait pas au sujet de...

— ... votre fils ?

— Sara, arrête ça. Je n'ai pas envie de me disputer avec toi.

— Si cet enfant a disparu, c'est à la police de gérer la situation, pas à toi ! Tu n'as rien à voir dans cette histoire ! Tu ne peux pas accourir dès qu'elle a un ongle cassé !

— Mon grand-père a également disparu.

— Ça ne fait pas quarante-huit heures qu'on a quitté l'Angleterre, ton grand-père est un adulte, il s'est peut-être offert une journée de solitude.

— Tu ne le connais pas. Les vacances ne font pas partie de son vocabulaire. Il a toujours vécu pour son cabinet. Le simple fait qu'il n'y soit pas allé depuis trois jours me prouve qu'il y a un problème.

Rien ne le fera changer d'avis.

— Alors je viens avec toi.

— Non. Je ne veux pas te savoir là-bas.

— Pourquoi ? Tu crains que je ne vous dérange tous les deux ? De toute façon, je ne suis pas à tes ordres ! Et je ne resterai pas seule ici !

Il ne l'entend pas de cette oreille. Il se dirige vers la porte d'entrée après m'avoir inscrit le code de l'alarme de sécurité sur un papier.

— Ne sors pas de la maison tant que je ne suis pas revenu. Je ferai en sorte de rentrer aussi vite que possible.

Le salaud ! Je lui cours après.

— Quant à toi, n'oublie pas de baiser Kessy, histoire que tu ne te sois pas déplacé pour rien !

Il fait volte-face, irrité.

— Bon sang, mais c'est si difficile que ça de me faire confiance ?! C'est quoi ton problème ? Ce n'est pas parce que ton Peter a baisé une autre femme que je vais me précipiter pour faire la même chose !

Le coup a fait mouche. Je serre les dents pour ne pas laisser couler mes larmes et je relève bien haut le menton.

— C'est ton fils, c'est ça ?

— Je n'en sais rien, et ce n'est pas le moment d'en discuter, j'ai un avion à prendre.

Je refuse de le laisser partir à si bon compte. Je m'interpose entre lui et la porte.

— Soit c'est ton fils, soit tu es encore amoureux d'elle. C'est forcément l'un des deux pour que tu ne puisses pas te sortir cette femme de la tête !

— Je t'ai déjà dit ce qu'il en était.

— *Tu mens !*

J'ai crié. Mes larmes coulent sur mes joues. J'en ai assez d'être plantée à chaque fois pour que l'homme que j'aime aille en voir une autre !

L'homme que j'aime... Je me ficherais des baffes tellement je suis grotesque ! Cela me pendait au nez. Au fond de moi, je le savais depuis longtemps et j'ai refusé de l'admettre. Je baisse les yeux sur le sol, incapable de soutenir son regard perçant.

— Ce que je peux être stupide... Comment puis-je seulement rivaliser avec la femme au portrait ? Ce sera toujours elle. Dire que j'ai cru que... Tu ne m'as épousée que pour avoir une belle revanche sur un homme que tu détestes et du sexe légitime... Une bonne épouse serviable qui écarte les cuisses dès que tu en as envie. Et comme une idiote, je suis tombée amoureuse de toi.

Le silence s'abat sur nous, comme une chape de plomb.

Je viens de creuser ma tombe. Il ne lui reste plus qu'à me balancer dans le trou.

Nathan ne dit rien. Comme d'habitude. Quand enfin il ouvre la bouche, c'est pour exiger que je ne fasse entrer personne. Puis, la porte claque derrière lui.

Je me laisse choir sur le sol en éclatant en sanglots.

Nathan

Fait chier !

En quittant la villa, j'appelle Henri. Je lui fais part des disparitions et de mon arrivée prochaine. Il me demande aussitôt comment va Sara. Je ravale ma colère et ma jalousie pour lui répondre qu'elle se porte à merveille. Il n'a pas besoin de tout savoir. Je n'ai pas envie de réfléchir à ce qui vient de se passer. Pas maintenant.

En atterrissant, je me jette sur mon téléphone. Mes soupçons sont confirmés. La police a une vidéosurveillance de l'enlèvement de mon grand-père. On y voit un cyclomoteur couché en travers de la rue qui simule un accident. Le chauffeur s'arrête à proximité d'une fourgonnette garée et sort

précipitamment du véhicule pour s'enquérir de l'état du malheureux. L'instant d'après, le motard lui tire dessus et se rue sur la voiture pour s'en emparer. Mon grand-père n'a aucun moyen de fuite : il est frappé, menacé et bâillonné, puis enlevé.

35

Nathan

Kessy est assise sur le canapé, blanche comme un linge. Elle fixe le verre d'eau qu'Henri lui a déposé sur la table basse, près du téléphone. Scotland Yard est déjà sur place et attend autour de multiples appareils d'écoute le coup de téléphone qui devrait annoncer le lieu de la remise de la rançon.

En m'apercevant, Henri vient à ma rencontre. Il m'entraîne à l'écart pour ne pas déranger les autres personnes présentes dans la pièce.

— La police a confirmé la piste d'un des deux frères pour l'accident de l'autre soir. Davis Aberline, l'aîné. Ses empreintes ont été retrouvées dans un véhicule de location, abandonné à une trentaine de kilomètres à peine de ta maison. La plaque pourrait correspondre.

— Et Marcus ?

— Difficile de dire s'il est impliqué dans cette histoire mais, vu leurs antécédents, tout laisse supposer que ce soit le cas. Andy Miller, le chef de l'enquête, semble en être convaincu. Davis a appelé il y a deux heures. Il exige seize millions de livres sterling pour la libération de ton grand-père et du fils de Kessy.

Putain. Je confirme, l'homme est très gourmand.

— Quelles sont les directives ?

— La police refuse qu'on paye la rançon. Une fois l'argent encaissé, les ravisseurs pourraient vouloir se débarrasser de leurs otages. Ils veulent mettre en place une rançon factice. Kessy a manqué de leur arracher les yeux en l'apprenant.

Je comprends. La tentation doit être grande d'éliminer ensuite les seuls obstacles qui pourraient ramener ce criminel derrière les barreaux.

Henri se penche vers moi pour me chuchoter :

— Kessy est restée silencieuse sur l'identité du père de son enfant avec la

police. Mais elle est très proche de ton grand-père, je ne serais pas étonné que Davis, en le surveillant, ait eu vent de cette histoire.

Logique. J'avais donc raison.

Kessy tremble comme une feuille. Un officier lui propose de manger ou de boire quelque chose, mais elle ne l'entend même pas. L'homme lui dépose tout de même une assiette remplie d'un sandwich improvisé.

Je n'ai vu aucun véhicule de la Presse stationné devant la maison, preuve en est que les médias ne sont pas encore au courant de l'affaire. Henri me confirme l'information, puis m'apprend que cette demande provient directement des ravisseurs : ils se débarrasseront de l'un de leurs otages dans l'éventualité où cette demande serait ignorée.

Un homme s'avance vers nous. Sec au visage sévère. D'un coup d'œil, il m'a reconnu. Il me tend la main.

— Monsieur Mervine, bonjour. Je suis Andy Miller. Madame Evans m'a prévenu de votre arrivée. Elle m'a informé que votre grand-père souffre d'une insuffisance cardiaque. Nous ferons le maximum pour qu'il revienne auprès de sa famille le plus rapidement possible.

J'opine du chef, sans rien dire. J'ignorais qu'il avait une maladie aussi grave. *Comment l'aurais-tu su ? Tu l'évites comme la peste !*

Miller ne se doute de rien.

— Avez-vous eu des nouvelles du majordome de mon grand-père ? Anatole Hamilton.

— Il est à l'hôpital St Thomas. Il a été retrouvé au domicile de votre grand-père dans un sale état. Plusieurs côtes cassées. Des contusions multiples. Davis s'en est probablement pris à lui pour obtenir des informations sur l'emploi du temps de son patron. Son bureau a été fouillé. Plusieurs objets de valeur ont été dérobés, ainsi que son agenda.

Un frisson glacé me parcourt.

— Seize millions... Huit millions pour chaque tête. Vous pensez qu'il va utiliser chaque otage pour récupérer l'argent ?

— Il y a de fortes chances. Mais ce n'est pas tout. Il exige que ce soit madame Evans qui dépose l'argent. Je ne suis pas favorable à cette idée.

Moi non plus. Elle tient à peine debout. Même si je ne suis pas en meilleure forme, je ne souhaite pas la savoir en première ligne.

— Pourriez-vous le convaincre de me choisir à sa place ?

— Je ne vous cache pas que j'espérais que vous me le proposiez.

Nous rejoignons Kessy, qui se lève en m'apercevant. Ma simple présence la

fait craquer à nouveau. Elle se jette dans mes bras tout en me remerciant à chaudes larmes d'être venu. Je la serre contre moi, tandis que j'échange un regard avec Henri.

La sonnerie retentit au même moment. Les doutes de Miller sont fondés. Davis exige huit millions pour la libération de l'enfant. Miller lui renouvelle ses difficultés à rassembler une somme aussi importante en quelques heures. Il lui expose ses outils, ses limites et ses possibilités. Le rendez-vous est fixé à 18 heures. Il lui promet de faire tout son possible pour raccourcir encore ce délai. Pour *eux*, et pour la famille des otages. Il essaye de le faire parler. Il utilise intentionnellement la deuxième personne du pluriel et glisse plusieurs fois le nom de Marcus afin de savoir si ce dernier est également dans le coup. En vain. Sans se laisser démonter, il enchaîne immédiatement sur sa proposition, à savoir que ce soit moi et non Kessy qui dépose le sac. Il prétend que cette dernière est très affaiblie et qu'elle risque d'attirer l'attention si elle s'écroule en pleine rue. L'argument agace Davis, pourtant il finit par se ranger à son avis et, avide, exige une compensation. Miller la lui refuse avec toute la diplomatie qui le caractérise.

Soudain, un membre de son équipe lui tend une enveloppe. Je me penche vers lui, mais il en dissimule le contenu. Des photos, un rapport. Dans le téléphone, Davis s'énerve, mais Miller lui promet qu'une solution sera vite trouvée. Cet homme m'impressionne par son sang-froid et sa patience. Ces deux qualités viennent à bout de l'agressivité du frère aîné. Quand, enfin, il raccroche, il étale les documents sur la table basse.

— Marcus a été repéré en France, il y a une dizaine d'heures, dans un magasin agroalimentaire. Une caméra de surveillance l'a filmé en train de payer ses courses.

Je prends un des clichés qui représente un homme quelconque vêtu d'un pull et d'un pantalon de survêtement. Il n'a pas cherché à cacher son visage.

— Il ne serait donc pas impliqué dans cette histoire ?

— Les investigations continuent, mais tout laisse supposer que les deux frères ne jouent plus dans la même cour de récréation. Ce n'est pas improbable, il n'a pas le même caractère que son aîné. Cela me chagrine un peu. Davis est un homme autoritaire, bagarreur et égoïste. Marcus était le maillon faible du duo. Son manque de confiance en lui et sa peur auraient pu servir de filet de protection pour l'enfant et votre grand-père.

— Vous avez réussi à savoir quelque chose sur l'identité des hommes qui accompagnent Davis ?

— Les informations ne sont pas encore confirmées. C'est pourquoi vous allez faire exactement ce que je vais vous dire.

Miller me fait les dernières recommandations en aparté, dans la chambre de Kessy. Il me demande de garder mon sang-froid, et ce peu importe ce qui se passera. Plus facile à dire qu'à faire. Le pire qu'il puisse lui arriver, c'est de se faire taper sur les doigts par sa hiérarchie dans l'éventualité où les choses tourneraient mal. Ce n'est pas mon cas. *Allez, ne te dégonfle pas.* Il a exigé que je porte un micro, j'ai refusé. Si Davis, ou l'un de ses gars, décide de me fouiller, j'aurai l'air malin avec ce machin sur moi. Même si Miller a prétendu qu'il m'aurait à l'œil dans ses jumelles, il ne m'aidera pas pour autant à éviter une balle.

J'inspire à fond tandis que je me scrute dans le miroir en pied. Je ressens le besoin viscéral de contacter Sara, mais je n'arrive pas à appuyer sur ce fichu bouton d'appel. *Elle est furieuse contre toi, Mervine. Et elle a toutes les raisons de l'être.*

Je fixe l'écran sans pouvoir me décider.

— Nathan ?

Kessy s'est glissée dans la chambre. Elle paraît dix ans de plus avec son teint pâle, ses yeux cernés et l'absence de maquillage. Elle m'observe pendant que je range le téléphone.

— Ramène-le-moi, je t'en prie. Il est tout ce que j'ai.

Il y a tellement de douleur dans son regard que je mets plus d'une seconde à lui promettre que je ferai tout ce qu'il faut pour qu'elle le retrouve. Je suis encore en colère contre elle, aussi je ne me force pas à faire un pas dans sa direction. J'aimerais qu'elle me laisse seul toutefois elle ne bouge pas. Elle souhaite visiblement me parler de quelque chose mais n'en a pas encore trouvé le courage.

— Tu devrais essayer de dormir, tu en as besoin. Ou au moins manger quelque chose. À ce rythme, toi aussi tu vas finir à l'hôpital.

Elle acquiesce, bien que je sois persuadé qu'elle ne m'écouterait pas.

— Merci, murmure-t-elle enfin.

— Je ne le fais pas pour toi. Mon grand-père est avec le petit aussi.

— Il est ton fils, Nathan, que tu l'acceptes ou non.

Mentir dans un moment pareil serait franchement déplacé, pourtant je ne peux m'empêcher de me méfier.

— Tu ne m'as jamais parlé de lui et tu me balances ça brusquement.

Comment veux-tu que je réagisse ?

Elle baisse les yeux.

— Quand je me suis rendu compte que j'étais enceinte, nous étions séparés. Et tu avais déjà cette blonde à petites lunettes...

Marjorie. Effectivement, je l'ai fréquentée peu de temps après notre rupture. J'avais besoin de changer d'air, de ne plus me prendre la tête avec une relation classique. Cette femme était tombée à point nommé. La première d'une série.

— Tu prétends que ce gamin...

— William, me coupe-t-elle. Il s'appelle William.

Mon troisième prénom.

— Je ne t'en ai pas parlé parce que je voulais garder cet enfant.

— Si ce petit est vraiment le mien, j'avais mon mot à dire. Tu n'avais pas le droit de prendre cette décision seule !

— Je n'ai jamais rien exigé de toi. Je me suis toujours débrouillée !

— Tu aurais dû me le dire !

— *Pourquoi ?* Pour que tu te détournes de moi une nouvelle fois ou même que tu exiges que j'avorte ?

Les mots sont durs, cruels, pourtant je les aurais sûrement prononcés à l'époque. Oui, je l'aurais fait.

— J'étais sous contraceptif. Il n'y avait aucune raison que cela arrive, mais c'est arrivé. Je ne suis pas tombée enceinte *intentionnellement* ! J'ai fait une pause dans ma carrière et je me suis occupée de lui. J'ai fait en sorte qu'il ne manque de rien, qu'il soit dans les meilleures écoles. J'ai de l'argent, je peux lui offrir tout ce dont il rêve !

— Sauf un père !

C'est sorti sans que je ne le veuille.

Kessy ravale sa réplique. Elle connaît mes blessures. Elle sait tout de moi.

— Tu n'as jamais voulu l'être, Nathan... sinon nous serions encore ensemble tous les deux. Et si tu n'avais pas fait irruption chez moi, tu n'en aurais jamais rien su.

Elle s'avance pour s'asseoir sur le rebord du lit. Pendant un court instant, elle ne me regarde pas, perdue dans ses pensées ou dans des souvenirs. Puis, un sourire nostalgique étire ses lèvres.

— Quand j'étais plus jeune, je t'avais dit que je t'épouserai un jour. Je n'avais que six ans, mais je suis tombée amoureuse de toi dès que je t'ai vu. J'avais perdu mes parents, je venais d'être recueillie par mon oncle et ma tante.

Tu étais gentil et doux avec moi... Pour cette petite fille, tu étais comme un chevalier en armure.

Ses souvenirs nous plongent dans le silence. C'est comme si une éternité était derrière nous.

— Tu parles d'un chevalier servant, ricané-je, tu faisais plus peur que moi avec des couettes et ta robe à frous-frous. D'ailleurs, tu n'hésitais pas à affronter Max Cuningham et ses copains. Tu n'as jamais eu peur de grand-chose, en fait...

— Si. Je suis terrifiée à l'idée de te perdre définitivement.

Son regard est braqué sur moi.

— Je t'aime, Nathan. Je t'aime à un point que j'en suis venue à commettre des actes abominables pour ne pas qu'une autre te vole à moi. Je ne suis pas fière de tout ce que j'ai fait, mais ne m'en veux pas de détester Sara. Elle m'a pris l'homme que j'aime et le père de mon fils. Et j'en crève de jalousie...

Son regard glisse sur sa table de chevet où repose une photo du gamin.

— William est un enfant curieux, sensible. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Quand je le regarde, je suis heureuse de me dire que nous avons donné à cet enfant le meilleur de nous-mêmes.

Elle la remet doucement à sa place.

— Je sais que tu me détestes, Nathan, mais si tu me rends mon fils, j'accepterai de disparaître de ta vie. À tout jamais.

36

Je longe *Bayswater Road* jusqu'à *The Swan*. Impossible de rater le pub anglais avec son énorme cygne blanc sur fond rouge. Je vérifie l'heure avant de pousser la porte derrière laquelle résonne une musique entraînante.

J'ai quelques minutes d'avance. Dans ma main droite, le sac de sport supposé contenir les huit millions de livres sterling semble brusquement peser une tonne : si cet échange ne se déroule pas comme prévu, Davis plantera une balle dans la tête de mon grand-père. Ou de mon fils.

Je m'installe à une table vide et je commande un whisky pour donner le change à la serveuse. Le verre sous les yeux, j'ai bien du mal à ne pas l'avaler d'un trait. Je dois pourtant garder les idées claires ; la moindre erreur pourrait être fatale. *Il n'y aura qu'un échange. Un seul.* Miller mise tout sur cet instant pour mettre le grappin sur Aberline et ses complices. La somme est énorme. Selon lui, Davis ne prendra pas le risque d'envoyer un autre que lui la récupérer. Quant à ses copains, qu'il s'agisse de petites frappes ou de criminels, ils le colleront comme un chewing-gum à une chaussure pour ne pas voir l'argent leur passer sous le nez. *Pourvu qu'il ne se trompe pas.*

Le lieu est surveillé par quatre policiers en civil prêts à intervenir en cas de besoin. Je scrute avec attention les visages, les expressions, les gestes. Soudain, je vois l'homme derrière son comptoir qui décroche un téléphone. Avec tout le vacarme, d'où je suis, je n'ai rien entendu. Brusquement, il coupe la musique pour demander si un Alberto Manierie est dans la salle. Je n'ai rien d'un Italien mais je fais bonne figure et je me lève. Il me passe le combiné sans plus se soucier de moi.

— Alberto Manierie, j'écoute.

— Hyde Park. Déposez le sac au pied du Marble Arch.

Le pub se trouve sur la rue qui longe l'énorme parc. Je paye mon verre et je me rends immédiatement sur place.

Le Marble Arch m'accueille de toute sa hauteur, avec ses colonnes

corinthiennes et ses trois arches. J'inspecte les alentours, les promeneurs, les touristes. Miller m'a montré une photo d'archive de Davis. La coupe mi-longue, des cheveux châtain ondulés, un bouc mal taillé, des yeux enfoncés sous des arcades proéminentes. Moins d'une dizaine d'années se sont écoulées depuis son incarcération ; même s'il a changé, je doute qu'il se soit transformé au point d'en être méconnaissable.

J'attends depuis presque vingt minutes quand j'aperçois mon grand-père s'approcher. Il est épuisé et son visage est tuméfié. Quelques pas à peine nous séparent lorsqu'une violente quinte de toux le secoue. J'ai le réflexe de le rattraper avant qu'il ne s'écroule au sol. Il tousse encore en crachant des mucosités. Il faut qu'il soit transporté aux urgences le plus vite possible !

— Le sac... Je dois te prendre le sac... et leur rapporter.

— N'y pense même pas ! Pas dans ton état ! Tu dois aller à l'hôpital !

Son regard exprime la même détresse que Kessy.

— Pour... une fois... dans ta vie... fais... ce que je te dis !

Je ne l'écoute pas et l'allonge à même le sol. Je lui déboutonne le col de sa chemise pour l'aider à mieux respirer. Il ferme les yeux, à bout de souffle.

— Ils ont ton fils en otage... Ils n'hésiteront pas à le tuer...

— Si tu y retournes, je ne donne pas cher de ta peau.

Une goutte de sueur coule de son front jusqu'à son menton. Il jure entre ses dents.

— Un homme n'abandonne jamais, Lionel. Je ne t'ai pas élevé avec cette éducation pour plier l'échine à la moindre difficulté.

— Ton obstination est ridicule ! Mort, tu ne leur seras plus d'aucune utilité !

— Je n'ai pas le choix... William a besoin de moi. Il... il a peur. Je ne le laisserai pas... seul.

La toux est si violente que je le déplace sur le côté de crainte qu'il ne s'étouffe.

— Tu n'iras nulle part. Je prends ta place.

Et je prie pour que Miller ne m'abandonne pas. Si je me pointe là-bas avec l'argent factice, nous sommes morts, le gamin et moi. Ses agents sont là, quelque part, tout autour de nous. Ils ont forcément entendu notre conversation. En voyant mon grand-père revenir seul, il a dû réadapter son plan. *Miller, bon sang, ne me décevez pas ou je suis un homme mort !*

— C'est... hors de question ! J'ai déjà perdu mon fils... je ne perdrai pas mon petit-fils... et mon arrière-petit-fils !

Sa détermination lui donne la force de se redresser... seulement à moitié. Épuisé, il s'écroule à nouveau en respirant faiblement.

— Pour une fois dans ta vie, toi aussi tu vas m'écouter ! Crois-moi, je ne compte pas mourir.

La position de mon grand-père alerte rapidement quelques passants. Je suis soulagé de reconnaître deux des policiers en civil, Miller a donc suivi l'échange. L'un d'eux appelle aussitôt une ambulance. Je suis sur le point de me relever quand Grand-père m'agrippe le bras. Je lis dans ses yeux qu'il a enfin abandonné l'idée de se prendre pour Superman, mais aussi une profonde inquiétude.

— Je ne supporterai pas... qu'il vous arrive quelque chose... à toi et à William. Je t'en supplie... fais attention !

— C'est bien mon intention.

Je coupe court en lui demandant qu'il me décrive le chemin pour rejoindre ses ravisseurs. Il m'apprend qu'il a été déposé à l'angle de la rue. Les hommes sont cagoulés. Ils sont trois. Ils l'attendent. Je le remercie pour ces informations précieuses qui seront vite transmises aux bonnes oreilles.

Moins de trois secondes plus tard, le froncement de sourcils de l'un des policiers m'informe qu'il y a un nouveau problème.

— La fourgonnette n'est plus là.

— Alors, je n'ai pas d'autre choix que de faire sortir de force le lapin de son terrier.

Sur le qui-vive, je surveille tout et n'importe quoi. Tout à coup, une fourgonnette déboûle à plein régime pour s'arrêter brutalement près de moi. Les portes s'ouvrent et deux hommes cagoulés m'attrapent pour me jeter à l'arrière du véhicule. Je percute de plein fouet William recroquevillé sur lui-même. Un troisième homme – Davis – met les gaz, mais se retrouve à freiner violemment dans une bordée de jurons. Le cri de William se perd dans les insultes du conducteur et les sirènes de la police : la fourgonnette est cernée de toute part.

La voix de Miller résonne rapidement dans un mégaphone. Il leur ordonne de libérer les otages et de se rendre. Aucune fuite n'est possible. Mais Davis est trop orgueilleux pour accepter une défaite aussi honteuse. Contrairement à l'un de ses compères.

— On a déjà huit millions ! Plus de deux millions chacun ! Proposons-leur la libération d'un otage pour qu'ils nous laissent partir !

Davis passe à l'arrière. Tout en me menaçant de son pistolet, il s'empare du sac pour vérifier son contenu. Je ne réfléchis pas et me place devant William, qui s'est remis à pleurer.

— Putain de flics de merde ! rugit Davis. Ce sont des faux !

Pendant que ces complices vérifient l'information, l'autre me braque le pistolet contre la tempe.

— Alors, je bute qui en premier : papa ou le fiston ?

— Je vais leur parler ! Votre copain a raison, vous pouvez essayer de marchander ! Si vous nous tuez, ils vous buteront.

Davis est moins bête qu'il n'en a l'air.

— Tu vas leur parler. S'ils refusent, dis-leur qu'on bute le gamin.

Il entrouvre l'arrière du véhicule juste assez pour que ma voix porte au-dehors. William me regarde avec des yeux épouvantés. Des yeux si semblables aux miens...

— Je ne t'abandonne pas. Je reste là, juste là. Ne tirez pas ! crié-je aussi fort que possible.

Miller veut s'assurer que je vais bien. Il m'informe que mon grand-père a été transporté à l'hôpital. Je lui explique les exigences, il a un instant de silence. Un petit cri me fait tourner la tête vers Davis : William a fermé les yeux, un canon est pressé contre sa tempe. Il sanglote. Il essaye de se montrer fort, mais des larmes coulent sur son menton.

— Regarde bien papa, sourit Aberline. C'est peut-être la dernière fois que tu le verras. Parce que si ces vilains méchants nous prennent en chasse, alors, *boom* ! Plus de William.

— *Non* ! Ne lui faites pas de mal. C'est moi qui vais rester avec vous.

— Tiens donc, monsieur veut tellement mourir ? Si tu y tiens tant, je peux régler ça tout de suite. Avec un peu de chance, le flic au micro me prendra un peu plus au sérieux.

Ses deux copains braquent leur canon vers moi.

— Si vous le tuez, ces flics n'auront aucune pitié pour vous. Vous mourrez vous aussi ! Je vous promets que je vais discuter avec leur chef. Personne n'essayera de vous arrêter. Vous pouvez nous déposer plus loin. C'est la seule solution pour que tout le monde s'en sorte vivant.

Davis est brut de décoffrage mais pas stupide. Il me balance le garçon dans les bras et me fait signe de m'asseoir sur le côté. Je serre le gamin contre moi. Il tremble comme une feuille. Il réclame sa mère. Je lui promets qu'il la reverra, puis je lui demande de m'obéir sagement. Et d'être fort. Ces mots

résonnent en moi comme des souvenirs douloureux. C'est ce que Grand-père s'est évertué à m'enseigner toute mon enfance. Ne pas montrer ses faiblesses, faire face à l'adversité, ne pas laisser les épreuves nous plonger dans l'abîme.

William hoche la tête doucement et serre ses poings. Je le félicite, je lui dis que sa mère serait fière de lui. *Kessy...* Je lui ai fait la promesse de lui rendre son fils vivant. *Notre fils.*

Après quelques minutes d'agitation autour de nous, Miller a repris le mégaphone. Il nous apprend qu'une brèche est en train d'être organisée dans les barrières de sécurité. Personne ne tirera tant que la survie des otages sera confirmée. Davis braille, insulte mais accepte évidemment cette proposition.

Je ne vois rien de ce qui se passe, pourtant je sais que Miller est sur le pied de guerre. J'écoute avec attention tous les bruits autour de nous. Des cris, des ordres, des moteurs qui tournent. Enfin, la voix de Miller se fait entendre : la brèche est créée.

Davis menace tout le monde. Ses complices sont sur les nerfs :

— Fonce, bordel !

Il appuie sur la pédale d'accélérateur comme un forcené. Un débat s'ensuit presque aussitôt sur notre sort. Aberline refuse de nous relâcher, il prétend connaître les gars comme Miller : des menteurs, des traîtres. Des flics. L'un de ses compères est d'accord avec lui. Un pistolet se lève vers nous.

— Ne faites pas ça ! Nous pouvons tous nous en sortir vivants !

L'homme a un mouvement de recul. J'en profite. Je fonce droit devant. Le coup de feu perfore la carrosserie du plafond. L'écho est épouvantable. Je parviens non sans mal à lui faire une clef de bras et je dirige le canon vers le deuxième tireur.

— Bute-le ! hurle Davis à son acolyte.

L'autre lève son arme au moment où le véhicule fait une violente embardée. Pendant plusieurs secondes, le monde autour de moi a disparu.

Le véhicule fait un roulé-boulé infernal avant de s'immobiliser. Davis hurle. J'entrouvre les yeux à temps pour voir qu'il est blessé à l'épaule. Ses deux complices ont ouvert les portes de la fourgonnette mais trois hommes armés les reçoivent et les ont mis en joue. Des ordres fusent, s'ensuivent des altercations violentes. Les coups de feu résonnent. Davis est arraché à son siège. Puis plus rien.

Miller m'appelle. William est allongé, choqué. Mais vivant lui aussi.

— Ça va ! On va bien !

— *William !*

Kessy se fraye un chemin malgré l'interdiction formelle qui lui est donnée. Elle n'écoute personne, et cette fois, je la comprends. William est tellement soulagé de voir sa mère qu'il se jette dans ses bras en pleurant toutes les larmes de son corps. Je reste en retrait, incapable de faire autre chose que de contempler l'amour qui les unit.

La solitude pèse brusquement sur mes épaules. Je regarde autour de moi, mais personne ne vient à ma rencontre pour s'enquérir de mon état. Une équipe médicale convainc Kessy de relâcher William et elle les suit, sans même un regard en arrière. Je reste seul, debout au milieu des hommes en uniforme. Je n'existe pas, pour aucun d'entre eux.

Même Henri n'est pas là.

— Monsieur Mervine, vous devriez les suivre vous aussi. Vous devez faire soigner votre bras.

Je mets quelques secondes à réagir.

— Monsieur Mervine, vous m'entendez ?

— Je... Oui. Non. Pas maintenant. Je... je veux un téléphone. Je veux appeler ma femme.

Même si je ne sais pas quoi lui dire. Même si elle me déteste. En cet instant, je sais juste que je ressens le besoin de lui parler, d'entendre sa voix.

— On va vous trouver ça.

Il m'aide à sortir et un membre de son équipe me rapporte rapidement l'objet convoité. Je m'écarte pour composer le numéro. *Décroche, je t'en prie...* Mais personne ne répond. Je tombe sur le répondeur. Mon cœur bat plus vite en entendant sa voix chaude et rieuse.

— Sara, c'est Nathan. S'il te plaît, réponds-moi... Je... Rappelle-moi dès que tu as ce message. Écoute... je...

Je suis désolé.

Mais les mots ne sortent pas. Une boule se forme au fond de ma gorge. Je me ficherais des claques.

Le rire mauvais de Davis me fait me retourner. Ses deux complices sont morts, il va retourner dans sa cellule et pourtant il me sourit de toutes ses dents.

— Elle ne te rappellera pas.

Quoi ?

— Il est trop tard pour elle.

Je fonds sur lui comme un fou. Miller retient mon poing de justesse.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?!

— Moi ? Rien du tout.

Mon sang se glace dans mes veines.

Marcus !

— Ma femme est à Palerme ! Elle est seule chez nous !

Miller a saisi sa radio. Il ordonne à ses agents de contacter immédiatement la police locale pour qu'elle se rende sur place. Je lui donne l'adresse de la maison.

Davis se marre.

— *Game over.*

Deux officiers se jettent sur moi pour me retenir une nouvelle fois. Ce n'est qu'à ce moment que je remarque Miller qui court vers un hélicoptère sur le point d'atterrir en plein milieu de Hyde Park. Je me libère violemment et me précipite à sa suite.

L'homme est sur le point de monter à l'intérieur quand je le rattrape.

— Où allez-vous ? hurlé-je pour que ma voix couvre le bruit infernal de l'appareil.

Il me barre aussitôt la porte.

— Restez ici ! Dès que j'ai des nouvelles, je vous les ferai transmettre !

Je me fous de ce qu'il dit, je le bouscule sauvagement pour pénétrer à l'intérieur.

— Sortez d'ici ou je vous fais arrêter sur-le-champ !

— Vous ne décollerez pas sans moi !

Nous nous affrontons. Je suis prêt à me battre si je dois gagner ma place dans l'hélicoptère.

Miller pousse un soupir agacé avant de me tendre un casque.

— Vous venez mais vous restez à l'écart. Est-ce que c'est bien compris ?

J'acquiesce rapidement. Tout, pourvu que je reste dans ce fichu engin.

Nous abandonnons l'hélicoptère dans un aéroport militaire pour sauter dans un avion privé qui nous emmènera direction à Palerme. Le trajet est interminable. Pour la première fois de ma vie, je me surprends à prier.

Miller demande régulièrement des nouvelles de la situation.

La maison est encerclée. Sara ne répond pas. En revanche, l'information est confirmée : Marcus est à l'intérieur.

Mon cœur bat tellement vite qu'il est sur le point d'exploser. *Sara, je t'en supplie, tiens le coup !* J'essaye de me convaincre qu'elle va bien : elle est forte, elle est débrouillarde. Je refuse l'idée même d'imaginer qu'elle soit blessée.

Nouvel appel radio. Des coups de feu se sont fait entendre à l'intérieur. Pour l'heure, il n'arrive pas à savoir s'il y a une victime.

Mon dieu, faites qu'elle aille bien !

Si cet homme touche un seul de ses cheveux...

Miller essaye de me rassurer. J'écoute à peine le discours qu'il doit donner à toutes les personnes qui se retrouvent dans ce cauchemar. Je me fous de savoir que la police fait tout le nécessaire, je veux qu'on me dise que Sara est vivante, en bonne santé et en un seul morceau !

Ce trajet va me rendre fou ! Je me sens comme le diable dans sa boîte prêt à exploser le couvercle à tout moment !

L'impuissance me ronge.

Deux heures que Sara est enfermée avec cet homme.

Rendez-la-moi !

37

Devant la maison, il y a plus d'une dizaine de véhicules en tout genre. La police, des ambulances... Le siège a duré plus de trois heures avant que Marcus ne soit enfin abattu, après avoir tenté de riposter violemment.

Je n'entends plus rien. Dès que l'hélicoptère se pose, je bouscule tous les gens sur mon passage pour me ruer à l'intérieur. Des personnes en uniforme font un va-et-vient incessant. La terrasse est vide, le salon plein à craquer. Je bouscule, j'appelle.

— *Sara !*

Enfin, je la vois. Elle est assise sur le canapé. Elle a les yeux rivés au tapis de la table basse. Ses yeux sont gonflés, une couverture a été déposée sur ses épaules. J'ai envie de l'arracher à cette pièce et de l'emmenner quelque part, là où plus personne ne pourra lui faire de mal.

Je me précipite vers elle quand deux agents me stoppent de force.

— Lâchez-moi ! Je suis chez moi ! C'est ma femme !

Je me débats pour me libérer quand je constate que Sara m'a entendu. Elle lève vers moi un visage fatigué. Et il ne se passe rien. Aucun sourire. Aucune larme. Je meurs d'envie de la serrer dans mes bras mais son indifférence me glace. Elle ne me regarde déjà plus. Sur invitation d'une infirmière, elle se laisse entraîner vers la porte d'entrée.

— *Sara !*

Elle ne se retourne pas.

— Ne vous inquiétez pas, elle est juste sous le choc, ce n'est pas rare dans ce genre de situations, m'explique Miller en apparaissant à mes côtés. Heureusement, elle ne porte que de légères contusions, Marcus n'est pas le plus brutal des deux frères.

Je m'effondre dans un fauteuil, la tête entre les mains.

Henri a raison : depuis le début, j'ai merdé.

J'ai complètement merdé.

Je m'approche du lit d'hôpital sans bruit. Comme si elle avait senti ma présence, Sara ouvre les yeux et me dévisage. Encore une fois, je ne sens aucune joie de me retrouver.

— Pourquoi es-tu venu ?

Ce n'est pas vraiment une question, c'est un reproche. Je savais qu'elle ne m'accueillerait pas les bras ouverts, mais j'espérais au moins pouvoir m'expliquer.

— Sara, tu es ma femme. Il est normal que je m'inquiète pour...

— Comme tu vois, je suis vivante. Tu peux retourner auprès de Kessy. Et de ton fils. Je m'en voudrais de gâcher de merveilleuses retrouvailles. Vous avez probablement beaucoup de choses à rattraper.

Elle est piquante mais je ne l'ai pas volé.

— Sara, laisse-moi au moins t'expliquer. Je pensais te protéger en te laissant...

— ... seule dans un pays que je ne connais pas ? C'est bizarre, ça me rappelle vaguement quelque chose ! Mais oui ! La fois où tu as trouvé amusant de me planter alors qu'Amélia s'était fait renverser par une voiture. Les frères Aberline apparemment, si j'en crois les braves policiers qui m'ont *tout* expliqué.

— Je n'ai jamais voulu te mentir. Je voulais juste éviter de t'inquiéter. J'étais convaincu que tu étais à l'abri ici.

— Arrête, s'il te plaît. Tu savais que ces types me voulaient du mal, pourtant tu m'as enfermée dans ta villa pour partir retrouver Kessy et ton fils.

— Ne dis pas de bêtises. Ce n'est pas aussi simple...

— C'est vrai. Avec toi, tout est compliqué. Tu ne parles jamais de toi ou de ce que tu ressens. Tu es un vrai mystère ambulante !

Elle secoue la tête et je pressens que les mots qui vont suivre ne vont pas me plaire.

— Nous sommes trop différents tous les deux. J'ai été stupide en acceptant ta proposition, mais on ne m'y reprendra plus. Ce que tu recherches... je ne peux pas te l'offrir. Tu veux juste de la *baise*, mais pas moi. Je ne suis pas ce genre de femmes. En fait, je ne l'ai jamais été. Je veux qu'on m'aime pour ce que je suis. Je veux partager des moments joyeux, bavarder pendant des heures devant la télé, critiquer le dernier film à la mode, manger en tête à tête dans un restaurant, et – surtout ! – savoir que je peux compter à tout instant sur l'homme qui partage ma vie. Malheureusement, tout ça, tu es incapable de me le promettre.

Je serre les mâchoires. Je sais où ce discours va me mener.

— Je refuse de divorcer.

Sans un mot, elle retire son alliance et la dépose sur les draps.

— Je ne suis pas en train de faire un caprice, et ce n'est pas le résultat d'un quelconque choc traumatique. Je suis prête à faire un communiqué si tu le souhaites pour la Presse. Tu pourras même choisir son contenu, je m'en moque. Mais je t'en prie, à partir de maintenant, je veux que tu sortes de ma vie. Je ne veux plus te voir. Plus jamais.

J'ai l'impression d'avoir reçu un couteau en plein cœur. Pourtant, je ne cille pas. Je ne compte pas l'implorer de me pardonner. J'ai essayé de discuter, mais elle ne veut rien entendre.

— Tu n'as rien à ajouter ? me demande-t-elle, en détournant la tête.

Elle ne supporte même plus de me regarder.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? sifflé-je. Apparemment, ta décision est prise.

— C'est la meilleure chose à faire, Nathan. Nous le savons tous les deux. Je croyais t'aimer, mais je me suis trompée. Donc, je vais nous faciliter la vie en tirant un trait sur ce mariage stupide et ce contrat qui n'a aucun sens. Tu baises bien, mais ça s'arrête là.

J'ai un hoquet moqueur.

— Au moins une chose que tu auras appréciée chez moi ! Garde la bague et revends-la. Tu pourras en tirer une belle somme. Considère ça comme un dédommagement de ma part pour t'avoir gâché la vie. Je vais prendre toutes les dispositions nécessaires pour que tu sois rapatriée en France le plus rapidement possible.

Je ne veux pas rester une seconde de plus dans cette pièce.

J'étouffe.

Une semaine après les événements, Grand-père a repris des couleurs, mais il est toujours alité. La pose d'un pacemaker a été pratiquée afin de soulager son cœur. Cette mésaventure l'a profondément marqué. Je le reconnais à peine. Le roc n'est plus ce qu'il était. Son visage est marqué par la vieillesse, comme si le masque qu'il arborait depuis toujours était enfin tombé pour laisser place à un être plus humain et plus vulnérable. Même si ce ne sont pas les grandes embrassades lorsque je lui rends visite, nous essayons à chaque fois de faire un pas de plus dans cette nouvelle relation.

Et aujourd'hui, ma présence n'est pas anodine. J'exhibe une enveloppe

qu'il ne cherche pas à s'approprier. Je la pose sur sa table de chevet.

— Tu as eu les résultats d'analyse ?

— En effet.

— Et ?

— William est bien mon fils. Kessy n'a pas menti.

— Sans surprise.

Oui, sans surprise.

— Que comptes-tu faire ?

— Je ne sais pas encore. Elle m'a confirmé qu'elle ne souhaite rien de ma part. Elle veut continuer à l'élever seule.

Là encore, je ne suis pas surpris. C'est la promesse qu'elle m'a faite : sortir de ma vie définitivement. Comme Sara.

— Et ta femme ? As-tu essayé de renouer un contact avec elle ?

— Je n'ai aucune envie de parler d'elle.

Il me scrute, je me force à soutenir son regard, comme si de rien n'était. Il finit par pousser un soupir exaspéré.

— Tu as une famille, Lionel. Une femme, un enfant. Ne fais pas la même bêtise que moi ou tu les perdras tous les deux. Accuse-moi de tous les maux de ce monde si tu le souhaites, mais toi seul es maître de ton destin. Si j'avais pleinement réussi ton éducation, tu serais *barrister* aujourd'hui, pas couturier de renom. Tu n'en as toujours fait qu'à ta tête, et tu continues.

— À t'entendre, tout est ma faute...

Un pli fâché barre son front.

— Non, je sais aujourd'hui que j'ai mes torts. Mais si tu continues sur cette voie, tu finiras seul. Comme moi. Regarde où cela m'a mené. Je vis dans une grande maison, avec pour seul ami un majordome. Et je le paye. Tu parles d'une amitié sincère...

— Je ne sais pas ce qu'il te trouve, mais Anatole tient beaucoup à toi. Sinon, il t'aurait quitté depuis longtemps.

Un rictus amer déforme ses traits.

— C'est surtout qu'il ne trouvera pas une autre place mieux payée qu'ici, je m'en assure. Tu vois, pour garder près de moi la dernière personne à me supporter, je suis prêt à brandir le chéquier. Je suis un homme influent, riche, mais une chose est sûre : lorsque je disparaîtrai, personne ne me regrettera.

Il n'attend aucune confirmation de ma part.

— Cette chambre, regarde-la, Lionel, elle est vide. Même toi, tu n'as aucun plaisir à être ici. Tu me détestes, pourtant tu es comme moi.

— Non. Je ne suis pas comme toi.

— Rien que ton entêtement le prouve. Je t'ai modelé à mon image. Toi aussi, tu finiras ta vie dans une chambre vide. William... Kessy... et même cette femme. Tu as la chance d'avoir autour de toi des personnes qui sont prêtes à t'aimer. Laisse-leur une chance. Brise cette carapace que tu t'es forgée et accepte de te montrer tel que tu es vraiment : un homme avec des faiblesses.

Je fronce les sourcils, quelque peu surpris par ce beau discours.

— Je me suis pris des coups toute ma jeunesse pour m'entendre dire finalement que j'ai le droit de pleurer sur mon sort ?

Grand-père ignore mes sarcasmes et aucune excuse ne franchit ses lèvres. Je ne m'attendais pas à autre chose de sa part. Il est fier et le restera.

— Que tu me comprennes ou non n'a jamais eu d'importance. Je t'ai donné les clefs pour que tu réussisses. J'ai fait de toi un homme fort qui ne recule devant rien ni personne. Et pourtant, tu fuis devant une femme.

Je me lève, peu enclin à discuter de ce genre de chose avec lui.

— Repose-toi. Je suis juste venu te donner les résultats d'analyse et t'apprendre que tu avais un petit-fils.

— Pourquoi l'as-tu épousée, Lionel ?

— On se voit plus tard.

Je m'empresse de regagner la porte, mais la voix de Grand-père s'élève derrière mon dos avant que je ne l'atteigne :

— Nous connaissons tous les deux la réponse !

IL Y A DE L'EAU DANS LE GAZ CHEZ LES MERVINE !

Depuis deux mois, Lionel Mervine apparaît seul dans les grandes manifestations. Son épouse est désormais aux abonnés absents. Même si le concerné refuse toute interview pour confirmer la fin de leur idylle, nous sommes prêts à parier que celle-ci ne tardera pas à être officialisée d'ici peu.

DIVORCE ÉCLAIR POUR LIONEL MERVINE !

La relation du grand couturier avec sa styliste Sara Garnier n'aura duré que l'espace d'un battement de cils. D'après nos sources, celle-ci a refusé par écrit et par avocats interposés le moindre centime proposé par son ex-mari. Cette jeune femme, dont nous avons fait la connaissance et découvert le talent lors d'un grand défilé à Paris, nous surprend une fois de plus dans ses décisions. Lionel Mervine n'a donné aucune interview, mais nous pouvons allégrement supposer que cette séparation a un rapport avec une éventuelle liaison entre la petite couturière et l'ami d'enfance du couturier, dont les photos avaient fait la une de nombreux magazines...

Nathan

Foutus journalistes !

Un coup frappé à la porte de mon bureau me fait lever les yeux. Henri est adossé au chambranle et me fixe avec un sourire amusé.

— Tu comptes faire cette tête d'enterrement encore longtemps ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, je vais très bien.

Je jette le magazine à la poubelle pendant qu'il se laisse tomber dans un fauteuil en face de moi. Je fais mine de me replonger dans des esquisses que Mathilde Loignot, la styliste officielle de la maison Stein, m'a expédié.

— Quand vas-tu admettre que Sara te manque ?

Je ne relève même pas le nez.

— C'est de l'histoire ancienne, tu ne lis pas les magazines ? De toute façon, j'ai déjà tourné la page.

— menteur. Tu passes toutes tes journées et tes nuits ici.

Et alors ? Qu'est-ce que cela peut lui faire ?

— Tu m'espionnes, maintenant ?

— Disons que je suis inquiet pour toi. Tu n'es plus le même depuis ton divorce. Tu n'étais déjà pas un gai luron avant de connaître Sara, là tu as tout l'air d'un dépressif depuis qu'elle t'a quitté.

— J'ai juste beaucoup de travail, j'ai un défilé à préparer.

— Nous sommes dimanche.

Henri se lève pour poser brutalement ses paumes sur mon bureau.

— Ce que tu peux être buté ! Si tu tiens tant à elle, va la voir ! Dis-lui ce que tu as sur le cœur !

Je me replonge dans la contemplation des modèles.

Pourquoi faire ? Elle ne veut plus de moi. Elle me l'a fait bien comprendre. Elle me déteste.

Henri me les arrache pour les faire voler par-dessus son épaule.

— Donc, tu abandonnes, c'est bien ça ? Elle te jette et tu acceptes sans te battre ?

— Tu devrais être satisfait, tu as le champ libre pour agir, à présent.

Un rire désabusé le secoue, avant qu'il se laisse à nouveau tomber dans le fauteuil.

— Qu'est-ce que tu crois, j'ai déjà essayé ! Mais cette femme ne veut pas de moi. Je ne la comprends pas, d'ailleurs. Je suis riche, sociable, et en plus je suis plus beau que toi. Je ne vois vraiment pas ce qu'elle te trouve. Mais elle t'aime toujours.

Mon cœur manque un battement.

— C'est elle qui te l'a dit ?

Ma question précipitée lui fait esquisser un demi-sourire victorieux. Je m'en veux d'être tombé bêtement dans son piège. Je pousse un soupir avant de me passer les mains dans les cheveux. À quoi bon mentir encore ? Je n'arrive pas à me sortir cette femme de la tête. Oui, elle me manque. Désespérément.

J'ai bien essayé de discuter avec Amélia, depuis son retour à l'atelier, mais par solidarité pour son amie, elle m'a demandé que nos échanges s'arrêtent au domaine du travail. Je n'ai pas insisté.

— Ravale ton orgueil et appelle-la.

— Elle refuse mes appels.

— Alors, va la voir !

— Elle ne m'ouvrira pas.

Elle ne veut plus rien avoir affaire avec moi, de près ou de loin. Son avocat a été très clair. Elle refuse tout contact, donc je ne vois pas ce que je pourrais faire. Je n'ai pas l'intention de lui chanter une sérénade sous son balcon jusqu'à ce qu'elle m'ouvre la fenêtre.

Henri se lève et sort de son portefeuille une carte de visite qu'il me pose sur le bureau.

— Je ne voulais pas être aussi brutal avec toi, mais Sara voit quelqu'un.

Quoi ? Le divorce est à peine prononcé !

— Qui ?

— Un certain Manuel. Un ami de son ami Amaury. Je suppose que c'est une façon pour elle de tourner la page. Selon Amélia, elle semble l'apprécier. Ils ont déjà eu plusieurs rendez-vous ensemble. Je te conseille de bouger ton joli p'tit cul si tu veux la récupérer, car bientôt il sera vraiment trop tard.

Je fixe la carte de visite avant de la jeter elle aussi à la poubelle. *Elle ne veut plus de toi, Mervine !*

— Sara a fait des choix. Si elle est heureuse aujourd'hui, je n'ai pas l'intention de lui gâcher son bonheur.

Je me replonge dans mon travail pour lui signifier que la discussion est close.

— Baisse le masque, Nathan. Et accepte l'idée que tu es accro à cette femme. Je t'apprécie beaucoup, mais tu deviens franchement irascible depuis ton divorce. Voire carrément con.

Je n'ai pas l'intention de rentrer dans ce débat. Je ne rétorque rien ni ne relève les yeux.

— Très bien, soupire-t-il. C'est ta vie, après tout. Si tu as envie de ruminer ton malheur pour les trois décennies à venir, c'est toi que ça regarde.

Un appel sur mon portable me sauve d'un combat que je ne souhaite pas mener. Je décroche en reconnaissant mon correspondant – Mathilde Loignot – et sans plus me soucier de la présence de l'enquiquineur. Je suis soulagé de parler d'autre chose que de Sara. Je l'informe que j'ai reçu ses travaux et que

je suis justement en train de les examiner. Je peux d'ores et déjà lui confirmer que quelques corrections seront demandées. Au vu des délais serrés avant le prochain défilé, je lui fais bien comprendre qu'il va falloir mettre les bouchées doubles.

— Que diriez-vous de discuter de tout ça autour d'un verre, disons... ce soir, 21 heures ? Chez moi, ce sera plus simple, j'y ai mon atelier. Nous pourrions...

— Très bien, c'est entendu.

Sors. Occupe-toi l'esprit.

— Parfait. Je nous ferai à dîner.

Je raccroche sans regarder Henri.

— Un dîner ?

— Tu écoutes les conversations maintenant ?

— Et Sara ?

— Quoi « et Sara » ? Sara vit sa vie et moi je continue mon chemin. Il n'y a rien d'autre à rajouter.

Mathilde Loignot est loin d'être vilaine. Un mètre soixante-dix, brune, élancée, le visage toujours souriant, elle correspond sans problème aux femmes que j'apprécie de mettre dans mon lit. Et à en juger les regards appuyés qu'elle me lance, elle me trouve tout à fait à son goût elle aussi. Contrairement à Sara, qui est sûrement avec ce Manuel. *Ne pense pas à elle ! Profite de ta soirée !* Mais au bout de quelques minutes, je me rends compte que je fixe bêtement le contenu de mon verre, bien enfoncé dans le canapé, sans avoir entendu le moindre mot. Nous n'avons pas encore dîné ni même regardé ses travaux.

La main de Mathilde se pose sur ma cuisse.

— J'ai l'impression que tout ça vous ennuie, Lionel...

Je préfère mentir.

— Non, pas du tout. J'ai simplement la tête ailleurs, ce soir.

— Je comprends. Votre divorce fait la une des journaux. D'après ce que j'ai lu, votre ex-femme aurait été vue plusieurs fois avec un homme...

Eh ben, elle ne fait pas dans la dentelle.

— Vous voyez quelqu'un, en ce moment ? Quelqu'un qui pourrait éventuellement vous aider à oublier... cette histoire ?

Ses doigts remontent lentement vers la fermeture Éclair de mon pantalon. Au moins, elle ne laisse aucun doute sur ses intentions. Elle se penche vers moi

pour me susurrer à l'oreille :

— Vous me plaisez, Lionel. Nous pourrions trouver quelques arrangements qui nous conviennent à tous les deux. Vous avez la renommée, la fortune et, moi, je pourrais me montrer disponible quand vous le désirez. Vous ne le regretterez pas.

Parce que j'ai baisé et épousé une ancienne styliste de la maison, elle pense que je vais toutes me les taper ?

Elle me mord le lobe de l'oreille, mais l'effet n'est pas celui escompté. Je la repousse fermement.

— Je vous conseille de vous reprendre. Quant à cette soirée, nous allons en rester là.

Elle me dévisage surprise, puis fâchée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je ne vous conviens pas ? Vous ne me trouvez pas assez jolie, peut-être ? Je suis plus attirante que votre ex-femme. Et je suis sûre que je baise bien mieux qu'elle ! Tous les hommes me disent que je suis un excellent coup.

Je serre les mâchoires.

— Alors retournez les voir. Je vous enverrai mes demandes de correction lundi matin. Je vous conseille vivement de changer d'attitude ou notre collaboration prendra fin.

Je prends la porte sans me retourner.

Jusqu'à la dernière seconde de notre union, Sara se moquait bien de tout ce qui m'entourait. Elle au moins n'était pas intéressée. *C'était moi qu'elle voulait. Uniquement moi.*

Et j'ai tout gâché.

Ma chambre m'accueille dans un silence total. Cette maison a beau être immense et richement décorée, elle est aussi vide que celle de Grand-père.

Je m'agenouille devant mon sommier et j'extraie de sous le lit une toile dont le dessin est à peine entamé. Et je la casse en deux.

39

UN NOUVEL HÉRITIER CHEZ LES MERVINE !

Lionel Mervine, le talentueux grand couturier de la maison Stein, a annoncé qu'il avait reconnu l'enfant de son ancienne compagne, l'actrice Kessy Evans. La nouvelle famille a été aperçue plus d'une fois dans des lieux publics, qui...

Sara

Famille ?

J'ai tout juste le temps de cacher mon magazine qu'Amélia franchit la porte de la boutique, radieuse et excitée.

— Dis-moi qu'elle est prête ! Je veux la voir !

Elle est tellement excitée que je suis heureuse de la voir nager en plein bonheur. Avec tout ce qui s'est passé, Amaury n'a pas attendu pour faire sa demande en mariage. Il a eu tellement peur de la perdre qu'il s'est décidé moins d'une semaine après notre retour en France. Si Amélia n'avait pas insisté pour que ce soit moi qui lui fasse sa robe de mariée, ils auraient convolé en justes noces bien plus tôt.

— Amaury n'est pas avec toi ?

— Il arrive, il gare la voiture.

Je passe dans l'arrière-boutique pour récupérer la petite merveille en satin et dentelles. Elle n'a pas pu attendre : son cri enthousiaste me fait rigoler. L'instant d'après, je me retrouve dans ses bras, à la limite de l'asphyxie.

— Tu vas froisser ta robe ! la réprimandé-je en essayant de me libérer.

Elle en a les larmes aux yeux. Pour la tenue et pour tous les souvenirs qui affluent.

— Je ne pensais pas que je me remarierai un jour... Je... suis heureuse !

— Tant mieux car je ne veux plus mettre un pied dans tes soirées de nouveaux célibataires !

Je lui tire la langue et je l'arrête avant qu'elle ne recommence avec ses éternelles excuses. Elle n'est pas responsable de mes choix stupides ni de l'attitude de Nathan.

— As-tu au moins essayé de le rappeler, de lui dire ce que tu ressens pour lui ?

— Ça ne servirait à rien. Nathan... reste Nathan. Il ne m'aime pas. Il ne m'a jamais aimée. Alors, à quoi bon ? Je n'ai plus envie de souffrir.

L'expression compatissante d'Amélia me donne envie de me recroqueviller dans un coin pour m'apitoyer sur mon sort.

— En tout cas, une chose est sûre : niveau mariage, j'ai assez donné ! Il n'est pas question que j'épouse un autre homme ! Je vais finir par être comme toutes ces femmes qui à quarante ans cumulent autant de rides que de maris !

Ma plaisanterie ne prend pas. Amélia ne m'aide pas vraiment à tourner la situation en dérision.

— Et avec Manuel, ça va ?

— Il est gentil.

— Je vois...

— Quoi ?

— Tu es capable de me parler de Nathan pendant des nuits entières, mais ce pauvre Manuel n'a droit qu'à trois mots ?

— Je ne le connais pas encore, c'est tout. Tu veux essayer ta robe avant qu'Amaury n'arrive ?

— Ne noie pas le poisson, sale gamine.

— Donc, je la remets dans la housse ? souris-je de toutes mes dents.

Elle lève les yeux au ciel mais me suit, tandis que j'accroche la robe à une cabine d'essayage. Je l'aide à se glisser à l'intérieur et je l'observe tandis que l'émotion la gagne à nouveau.

— *Sara*, y'a un paquet devant ta porte !

Amélia manque de s'étrangler en reconnaissant la voix de son fiancé. Je tire brusquement le rideau en le réprimandant. Pour toute excuse, il me désigne ce qu'il a entre les mains : un machin rectangulaire emballé avec un soin minutieux. Un truc énorme : au moins un mètre cinquante sur quatre-vingts centimètres.

— Y'a une carte ? demande Amélia, dont seule la tête dépasse de derrière le rideau.

— Non, ajoute-t-il en vérifiant une nouvelle fois.

Je le débarrasse de sa trouvaille pour la déposer sur le comptoir. Amaury me prête main-forte pour défaire l’emballage.

— Alors ? s’impatiente-t-elle, derrière son rideau.

Amaury a un sifflement admiratif.

— C’est un portrait de notre Sara. Un sacré beau portrait, d’ailleurs !

Pour ma part, je suis incapable de parler. J’ai la gorge nouée. Je suis sous le choc. Je reconnaîtrais cette patte entre tous... Contrairement aux autres femmes, Nathan ne m’a pas peinte nue. Je porte la robe qu’Amélia m’a offerte pour la fête des nouveaux célibataires. Celle que j’avais la première fois que je l’ai rencontré. Sur cette toile, je ris, allongée sur le ventre, les pieds en l’air et les chevilles croisées. Même l’attitude est totalement différente. Je me vois dessiner mes modèles.

Amélia s’est changée en quatrième vitesse pour nous rejoindre.

— Nom d’un chien ! Tu es magnifique !

Ils s’échangent un regard que je préfère ne pas voir.

— Tu sais pourquoi il te l’a envoyé ? s’enquit Amaury, en ayant deviné l’identité de l’expéditeur.

Je lève les yeux vers Amélia, qui me sourit gentiment. Je sens que je suis à deux doigts de craquer. Son regard glisse sur un point derrière moi et presque aussitôt elle fait signe à son fiancé de s’éclipser avec elle dans l’arrière-boutique.

J’ai cessé de respirer.

Je sais.

Il est là.

La clochette de l’entrée m’annonce son arrivée. Il porte la même tenue que lors de cette fameuse soirée. De même, il n’a pas cherché à discipliner ses cheveux. Il est irrésistible. Sauvagement sexy.

J’ouvre la bouche pour parler mais il lève une main pour m’inviter à garder le silence.

— Je sais que tu ne veux plus me voir ni même me parler, mais j’aimerais vraiment que tu m’écoutes. Je n’en ai pas pour longtemps, après je te promets que je ne t’embêterai plus jamais.

Il se passe une main dans les cheveux pour se donner une contenance.

— Je sais que tu m’en veux mais il faut que tu comprennes que... enfin... tout ça, c’est nouveau pour moi. Ce que je veux dire, c’est que d’habitude je prends les femmes et je les jette dès que je n’en veux plus. Mais avec toi, rien

ne s'est passé comme prévu. Tu as débarqué dans ma vie comme une tornade et tu as tout foutu en l'air : de mes règles à ma façon de vivre. J'ai conscience que je me suis comporté comme le dernier des salauds, et j'en suis désolé. Vraiment. Je ne voulais pas te faire souffrir. Je ne l'ai jamais voulu.

— Nathan...

— Non, laisse-moi finir sinon je ne suis pas certain de trouver le courage d'aller jusqu'au bout.

Il prend une profonde respiration avant de poursuivre :

— Je sais que tu me détestes. Et tu as tout à fait raison. Je t'ai promis une relation sans prise de tête, et, au lieu de ça, tu as cru que je te trompais avec Kessy et qu'elle passerait toujours avant toi, elle t'a brisé le poignet, elle t'a attachée à un meuble de salle de bains toute une nuit, tu as démissionné d'un job qui aurait pu t'aider dans ton rêve à cause de moi...

La clochette de la porte d'entrée nous surprend tous les deux. Il fait aussitôt volte-face pour repousser la cliente en dehors de la boutique et verrouiller la porte. Je me mords les lèvres pour ne pas rigoler devant son air empoté, qui ne lui ressemble décidément pas du tout.

— ... et, comme si cela ne suffisait pas, je t'ai forcée à m'épouser !

Je secoue la tête.

— Tu ne m'as pas mis un couteau sous la gorge. Je savais ce que je faisais.

— Nom de dieu, Sara, à cause de moi, tu as failli de te faire tuer ! Je ne m'en voudrai jamais assez ! J'ai cru mourir de peur pendant que l'avion me ramenait vers toi ! Je ne veux plus jamais vivre ça ! Je ne supporte plus que tu sois loin de moi !

Nathan...

— Sara, tu me manques ! Tu me manques à un point que je n'en dors pas la nuit !

— Et Kessy ?

À son expression, il comprend que je fais référence aux articles des jours précédents.

— J'ai simplement reconnu William, rien de plus. J'ai grandi sans mes parents près de moi, et tu as bien vu ce que cela a donné. Je ne veux pas que mon fils devienne comme moi. Si Kessy apparaît sur les photos, c'est uniquement parce qu'il est encore trop tôt pour que je sois seul avec lui. Mais je veux devenir meilleur. Pour lui. Pour *toi*. Ce que j'essaye désespérément de te dire depuis tout à l'heure, c'est que... Sara, l'idée de ne plus te voir m'est insupportable ! Si seulement tu me laissais une chance. Rien qu'une petite... Je

sais que je peux te rendre heureuse. Et même si cela peut paraître complètement fou...

Je cesse de respirer devant la bague magnifique qu'il extrait d'une de ses poches. Elle est identique à celle qui figure à mon doigt sur la peinture. Nathan n'a pas voulu juste faire mon portrait, il a voulu me montrer ce que ma vie pourrait être. Des rires. Des discussions. Ma gorge se serre pendant que des larmes coulent sur mes joues.

— Sara, j'ai été assez idiot pour ne pas me rendre compte que j'étais tombé amoureux de toi. Assez idiot pour te laisser partir. Je refuse de commettre deux fois la même erreur. Cette fois-ci, je te le redemande, mais je veux que tu prennes le temps d'y réfléchir.

Il me lève le menton pour plonger son regard droit dans le mien.

— Épouse-moi.

— Évidemment qu'elle le veut ! s'écrie Amélia en sortant de l'arrière-boutique.

— Amélia ! m'indigné-je.

— Écoute, ça fait des semaines que je te vois malheureuse ! Alors arrête de te voiler la face et accepte sa demande !

Amaury a une grimace d'excuse pour ne pas avoir réussi à la retenir. Un rire m'échappe tandis que Nathan essaye de lire sur mon visage si elle plaisante. Il est inquiet.

— Sara... ?

— Que ce soit clair entre nous : ne mets pas ton grain de sel dans ma boutique. C'est moi qui la gère, je ne veux pas de ton argent.

J'ai besoin d'y arriver toute seule. C'est mon rêve. Il me suffit juste de trouver des clients fidèles.

Un sourire soulagé étire enfin ses lèvres.

— Tout ce que tu veux.

— Il n'y a pas matière à discussion, insisté-je en fronçant les sourcils.

Ses bras se referment autour de moi.

— T'ai-je dit que j'avais besoin de changer tout le contenu de mon dressing ? Je sens que je vais devoir passer une *énorme* commande car mes vêtements commencent à être usés.

Je résiste mal à l'envie de rire devant son sourire malicieux.

— Dis-moi « oui ». Pour toujours.

Ses lèvres effleurent les miennes, douces, chaudes.

— Oui. Pour toujours.

Du même auteur, disponible en numérique chez Pandorica :

Hot Couture :

1. *Le contrat*
2. *Plaisirs et petits secrets*
3. *Baisser le masque*
4. *Orgueil et Sentiments*

© Pandorica, 2017

Photographie de couverture : © Pavel Ryzhenkov

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-37689-003-4

Pandorica
10 rue Penthievre
75008 Paris

E-mail : contact@pandorica.fr
www.pandorica.fr

Suivez notre actualité sur les réseaux sociaux :

<http://www.pandorica.fr>

<https://www.facebook.com/pandoricaeditions>

https://twitter.com/pandorica_roman